LES CONTEURS ÉTRANGERS
QUENTIN DURWARD
DE
WALTER SCOTT
ADAPTATION ET RÉDUCTION A L'USAGE DE LA JEUNESSE
PAR
A.-J. HUBERT
ORNÉ DE 24 GRAVURES SUR BOIS
D'APRÈS LES DESSINS DE LIX
ARTE ET LABORE
TOVRS
ALFRED MAME ET FILS,
ÉDITEVRS.

QUENTIN DURWARD

1re SÉRIE GRAND IN-8°

oY2
16

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

« Écoutez, je vous prie : il demande, je crois, si l'eau n'est pas trop profonde. »

LES CONTEURS ÉTRANGERS

QUENTIN DURWARD

DE

WALTER SCOTT

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

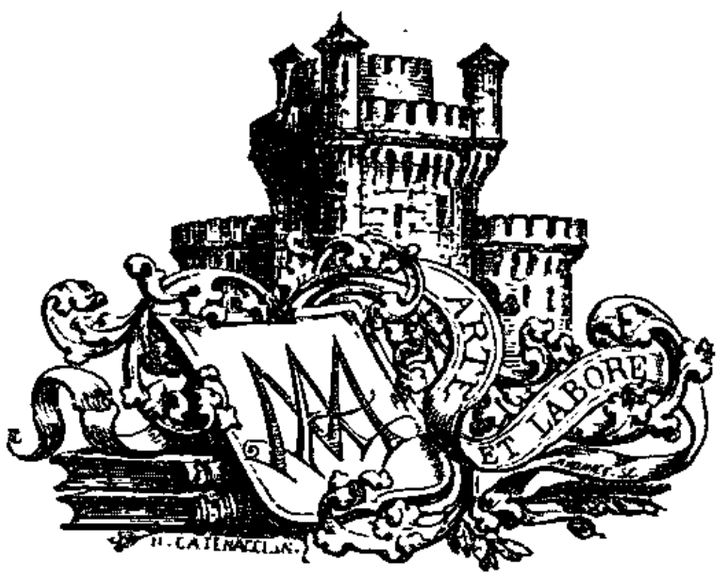
ADAPTATION ET RÉDUCTION A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

A.-J. HUBERT

ORNÉ DE 24 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE LIX



46
9

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXVIII

AVANT-PROPOS

« Adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, » avons-nous écrit en tête de ce volume : ces quelques mots suffiraient, pensons-nous, pour donner une idée exacte de ce travail, et justifier les modifications forcément apportées par nous aux ouvrages que nous publions sous ce titre général : LES CONTEURS ÉTRANGERS.

Cela est vrai, mais pour ceux-là seuls qui connaissent à fond l'œuvre de Walter Scott et de Fenimore Cooper, et qui de plus l'ont étudié au même point de vue que nous, afin de pouvoir le mettre sans danger entre les mains de la jeunesse. Dans les traductions ordinaires et plus complètes, il faut renoncer, en effet, à trouver une lecture qui puisse être faite en toute sécurité autour du foyer, le soir, en famille.

Ceux qui n'ont point songé à cela ne sauraient comprendre l'*adaptation* ni la *réduction*, et peut-être nous

accuseront-ils d'avoir défiguré à plaisir l'œuvre des maîtres, de lui avoir manqué de respect.

Défigure-t-on un tableau de Raphaël ou une statue de Michel-Ange en les réduisant à de moindres dimensions par la gravure ou la photographie? Manque-t-on de respect aux grandes productions du génie en leur donnant des proportions qui permettent à tous d'en avoir un exemplaire sous les yeux?

Nous avons eu entre les mains une édition de l'excellente traduction de Defauconpret, ayant appartenu à une femme très intelligente et très distinguée, qui se plaisait, devenue grand'mère, à lire à la veillée, — elle lisait admirablement bien, — à ses enfants et à ses petits-enfants Fenimore Cooper et Walter Scott; tous les volumes portent la trace de discrètes et habiles corrections; bien des parenthèses s'ouvrent qui suppriment à coups de crayon, là un mot ou une phrase, ici de longues pages et des épisodes tout entiers.

C'est là précisément ce que nous avons fait nous-même, en donnant toutefois une traduction entièrement nouvelle, qui ne laisse point soupçonner les coupures et rétablit l'équilibre entre les diverses parties du livre ainsi remanié.

Walter Scott et Fenimore Cooper excellent dans le genre descriptif; mais, de l'aveu de tous, ils en abusent quelquefois; ils surchargent leurs récits de trop de détails, de longueurs, disons le mot, dont souffre le jeune lecteur, — et nous pourrions bien ajouter : le lecteur français en général, accoutumé à des procédés plus courts et plus vifs, emporté par l'intrigue et désireux d'en connaître le dénouement. La mise en scène des

situations et des personnages est trop considérable, surtout dans une traduction, qui ne saurait avoir ni le piquant ni le charme de l'original.

Plusieurs de ces ouvrages renferment aussi des discussions philosophiques, psychologiques, politiques même; la controverse religieuse et le parti pris s'y laissent entrevoir de temps en temps; on y rencontre, traitées parfois longuement, des questions commerciales, sociales aussi : toutes choses intéressantes pour l'Anglais ou l'Américain, mais que *saute* invariablement le jeune lecteur français.

L'*adaptation* et la *réduction* ont eu pour but de dégager le récit de ces longueurs, superfétations admirables, si l'on veut, comme œuvres littéraires et dans l'original, mais entraves assurément à notre point de vue.

Je n'ajouterai point qu'il y a aussi par-ci par-là, dans ces livres, plus d'une situation particulièrement délicate et passionnée, qu'il importait de remanier de fond en comble pour pouvoir les donner impunément à tous les enfants.

L'œuvre du maître reste donc entière; elle n'est point défigurée; nous n'avons point manqué de respect à l'auteur; nous avons gardé la forme originale, autant que nous l'avons pu, conservé la marche des événements, la façon de voir et les jugements de l'auteur; les caractères demeurent entiers; les situations sont les mêmes; avant tout nous nous sommes attaché à faire revivre l'émotion simple et vraie qu'excitent à chaque pas dans ces romans d'une école étrangère la sensibilité naturelle et la bonne foi de l'écrivain, en leur donnant une allure plus vive et

en les dégageant d'accessoires trop lourds et parfois encombrants.

Les enfants au moins nous sauront gré d'avoir mis à leur portée les œuvres de Fenimore Cooper et de Walter Scott, qu'une censure justifiée pouvait trouver trop longs, fatigants et parfois dangereux pour eux.

A.-J. H.

Une illustration nouvelle et soigneusement étudiée donnera aux récits des *Conteurs étrangers* un charme nouveau, en rendant plus vivantes encore les scènes si dramatiques qu'on y rencontre à chaque pas. Le texte y gagnera, l'intérêt sera augmenté d'autant, et le but final sera atteint : donner à la jeunesse un livre utile en même temps qu'agréable.

QUENTIN DURWARD

I

Les luttes formidables de la France, à la fin du xve siècle, contre l'Angleterre, et aussi contre les grands feudataires de la couronne, sont trop connues pour qu'il soit besoin de les esquisser même à grands traits au début de cette histoire, qui doit reproduire dans leurs plus minces détails la vie, les mœurs et les coutumes de cette époque. Il serait également superflu de tracer ici le portrait, tant de fois présenté au public, de Louis XI : il n'y a plus rien à dire sur son génie, son caractère, ses passions mesquines, sa duplicité ou ses cruautés; ce qu'il fut comme fils, comme homme, comme père de famille ou comme roi, nul ne l'ignore, et nous ne chargerons pas notre récit des graves jugements de l'histoire.

Louis XI, après de longs démêlés et des alternatives diverses, était en paix, — paix douteuse et mal assise, — avec son beau cousin de Bourgogne, vers le milieu de l'année 1468, à l'heure où débute notre narration.

C'était par une belle matinée d'été; la rosée tempérait l'ardeur des premiers rayons du soleil, déjà très vif. Dans la plaine qui environne la ville de Tours, les rives du Cher,

à peine encore voilées par un léger brouillard, apparaissaient radieuses et riantes. Un jeune homme se montra tout à coup sur les bords du Cher; le sentier qu'il avait suivi aboutissait directement à la rivière, il devait donc se trouver en présence d'un gué.

Il leva les yeux, et, sur le bord opposé, il aperçut en face de lui la masse imposante des constructions du château de Plessis-lez-Tours; de grands bois environnaient la célèbre demeure royale, située à deux milles à peu près de la cité de Tours. Cette vue parut rembrunir le front insouciant de l'adolescent, car il arrivait à peine à la jeunesse et paraissait tout au plus avoir de dix-neuf à vingt ans. Ses manières simples et libres, son air enjoué, son visage expressif, prévenaient en sa faveur; mais tout son extérieur néanmoins laissait deviner un étranger. Il portait une jaquette grise très courte; son haut-de-chausses était coupé à la manière des Flandres; il était coiffé d'un bonnet bleu fort élégant surmonté d'une plume d'aigle et d'une branche de houx, ce qui, à n'en pas douter, trahissait sa nationalité : il était Écossais. Tout son costume portait l'empreinte d'une certaine recherche qui sied bien à un jeune homme, laissant deviner son goût parfait, ses habitudes et aussi sa situation et son rang dans la société.

Son bagage néanmoins était fort mince; il tenait tout entier dans un petit havresac attaché sur son dos; il portait un épieu à la main droite, et, bien qu'il n'eût point d'oiseau, sa main gauche était gantée selon la mode des fauconniers. Comme le faisaient alors tous les chasseurs de distinction, il avait devant lui, attaché à une écharpe brodée, un sac de velours écarlate destiné à contenir la nourriture des faucons et autres menus objets employés à cette chasse, si fort prisée dans ce temps-là. Il avait en outre un coutelas pendu au côté, et, au lieu de porter des bottes, il avait les jambes couvertes de brodequins de peau de daim à demi tannée.

Il était déjà d'une taille élevée, quoiqu'elle n'eût pas encore

atteint tout son développement. Grand, bien fait, il marchait avec une légèreté pleine de grâce et de vigueur qui prouvait, après la longue route qu'il venait de faire, que la fatigue n'avait point de prise sur lui. Un peu de rudesse sur son teint juvénile disait assez qu'il ne redoutait point de s'exposer aux rayons du soleil; il avait vécu dans son pays natal au dehors, respirant l'air vif des montagnes, plutôt qu'il n'avait pâli sur les livres.

Ses traits étaient réguliers, agréables, exprimant à la fois la candeur et la vivacité; l'expression pleine de gaieté de ses yeux bleus annonçait la bonne humeur, beaucoup de résolution et de franchise. A cette époque, les routes n'étaient point sûres; le bagage de l'étranger était mince et ne pouvait guère exciter la convoitise; néanmoins ce fait, on le devine, ne fût point parvenu à lui donner une entière sécurité, si son aspect n'eût suffi à faire comprendre aux traîneurs et aux rôdeurs de grands chemins, moitié soldats, moitié brigands, qu'il ne redoutait aucune attaque, étant parfaitement en mesure de les repousser toutes. Le jeune étranger, pour le moment du moins, paraissait fort tranquille; ayant de la rive reconnu la rivière et les lieux environnants, il venait de descendre jusqu'en bas du talus pour se désaltérer, lorsque deux hommes, à moitié cachés par les arbustes qui couvraient l'autre bord, et qui l'observaient depuis un moment sans trahir leur présence, se démasquèrent tout à coup. Le moins âgé des deux disait à l'autre :

« C'est le bohémien! Va-t-il tenter de passer la rivière à gué? Les eaux me semblent bien hautes...

— Qu'importe, compère! reprit l'autre; qu'il tente la chose si cela lui plaît. Se noyer me paraît être pour lui l'unique moyen d'éviter la corde.

— Je ne le reconnais pourtant qu'à son bonnet, reprit le premier interlocuteur, car je ne saurais d'ici distinguer son visage; mais... écoutez, je vous prie, il nous a vus... : il demande, je crois, si l'eau n'est pas trop profonde.

— Il peut bien s'en assurer lui-même, reprit l'autre d'un air profondément narquois; rien ne vaut en ce monde l'expérience personnelle. »

Le jeune homme avait en effet crié, demandant si la rivière était guéable; voyant qu'on ne lui donnait point de réponse, qu'on ne faisait pas le moindre signe pour l'arrêter, il en conclut que le passage n'offrait point de danger. Il entra donc dans l'eau, prenant à peine le temps d'ôter ses brodequins; mais il n'avait pas fait trois pas, que le courant menaçait de l'emporter; heureusement pour lui, il était vif et alerte; dans son pays il avait traversé plus d'un torrent à la nage, et les eaux enflées de cette petite rivière n'étaient point faites pour le faire reculer.

Le plus âgé des deux hommes arrêtés sur la rive opposée, le croyant en grand péril, lui cria de prendre garde à lui; puis, se tournant vers son compagnon, il lui dit non sans une certaine vivacité :

« Sainte Vierge! compère, vous vous êtes trompé; ce n'est pas là cet indiscret de bohémien. »

La réflexion venait un peu tard, aussi bien que l'avis charitable donné au jeune voyageur; mais celui-ci avait pris son parti de tremper d'eau ses vêtements, seul danger que lui fît réellement courir son défaut de renseignement sur la profondeur de la rivière, et il fendait à brasses régulières le rapide courant, tournant vers la rive, au-dessus des eaux tumultueuses, sa belle figure, et montrant plutôt du dépit que de la frayeur.

« Non, ce n'est pas le bohémien, répétait le plus âgé des deux témoins de cette scène. Par sainte Anne! ce jeune homme est intéressant! Compère, courez vite à son aide; vous lui devez bien cela pour la méprise que vous avez faite. »

L'autre partit en toute hâte, dissimulant à peine sa mauvaise humeur; d'ailleurs ce souci était parfaitement inutile, l'Écossais allait aborder, ayant franchi le courant, malgré son impétuosité, presque sans dériver.

Il monta bravement sur le bord escarpé, se secoua; puis, prenant sa course au-devant de l'homme qui venait à lui, il l'atteignit et l'interpella vigoureusement :

« Chien maussade et discourtois ! ne pouviez-vous pas me répondre quand je vous ai demandé si la rivière était guéable ? Je vais vous apprendre à avoir plus d'égards pour les étrangers. »

Et, en prononçant ces paroles, il faisait tourner son épieu d'une façon menaçante. L'homme qui accourait à son aide, après l'avoir laissé volontairement s'exposer à ce danger, étant de ceux qui préfèrent toujours l'action aux discours, avait tiré promptement son épée. Un conflit allait certainement s'engager, quand le plus âgé des deux hommes arriva près d'eux. Il leur donna l'ordre de se modérer et reprocha au jeune étranger son imprudence, qui l'avait fait se jeter à l'eau avant d'avoir obtenu une réponse, et sa vivacité, qui lui faisait, à peine échappé à ce danger, chercher querelle à un homme qui venait charitablement à son secours.

Se voyant ainsi admonesté par un homme âgé, d'apparence respectable, le jeune homme quitta sa pose agressive et répondit :

« Certes, mes maîtres, je ne veux être injuste envers personne; mais vous deviez, si vous êtes d'honnêtes gens et de bons chrétiens, ne pas me laisser exposer ainsi ma vie; il vous était aisé de m'avertir. Je me soucie fort peu du bain que je viens de prendre, et n'ai certes pas couru grand danger; mais de respectables bourgeois, comme vous paraissez l'être, ne devaient pas agir ainsi.

— Beau fils, reprit l'autre, vous êtes étranger, et vous ne prenez pas garde que vous parlez assez mal notre langue; il se peut fort bien que nous ne vous ayons pas compris.

— Soit, dit le jeune homme subitement apaisé, je veux bien ne plus y penser, et je vous excuserai tout à fait si

vous voulez m'indiquer un endroit où je pourrai faire sécher mes habits, car je n'en ai point de rechange, et j'ai pourtant besoin d'être présentable.

— Oui-da! beau fils, répliqua le même interlocuteur sans répondre directement; pour qui nous prenez-vous donc?

— M'est avis, reprit l'Écossais en les toisant rapidement, que vous êtes de bons bourgeois. Vous, mon maître, vous m'avez l'air d'un trafiqueur d'argent, banquier ou marchand de grains; quant à votre compagnon, c'est un marchand de bestiaux, un boucher peut-être, ou je me trompe fort.

— Pas mal deviné! reprit celui qui avait interrogé le jeune homme, — l'autre n'ayant pas dit mot depuis l'arrivée de son compagnon; — c'est très vrai, je trafique d'argent. Quant à mon compère, il est encore touché plus juste; car, en vérité, son métier a beaucoup d'analogie avec celui de boucher. Pour vous, jeune homme, qui réclamez nos services, ajouta-t-il après l'avoir envisagé pendant une minute avec beaucoup d'attention, nous vous aiderons; mais dites-moi d'abord, — car on ne saurait trop prendre de précautions dans ces moments troublés, — qui vous êtes, d'où vous venez, et quel est le but de votre voyage. »

L'étranger, un peu surpris des questions qui lui étaient posées et du ton dont elles lui étaient faites, jeta un vif regard sur ces deux hommes, comme s'il eût voulu se rendre compte à lui-même du degré de confiance qu'ils méritaient, et, de fait, ces personnages valaient la peine d'être étudiés.

Le plus âgé, celui qui avait l'apparence d'un riche négociant, avait un vêtement complet d'une même étoffe de couleur brune, usée jusqu'à la corde, mais propre encore. L'Écossais rusé avait deviné qu'un homme très riche, ou autrement très pauvre, mais alors de haute condition, pouvait seul se permettre le luxe d'un costume aussi râpé; la coupe de cet habit n'était pas non plus sans singularité : les

nobles et même les riches bourgeois portaient des vêtements très amples et flottants; les siens, au contraire, étaient fort courts, très étriqués et serrés étroitement à la taille.

Si le costume du personnage laissait des doutes dans l'esprit, sa physionomie n'intriguait pas moins l'observateur; on trouvait en lui je ne sais quoi de prévenant et de familier dans l'expression de son visage mêlé à un aspect dur et presque repoussant; ou, pour mieux dire, il s'opérait en lui, comme au gré de sa volonté, un changement subit. On s'étonnait avec raison, en face de ces joues flétries et de ces yeux creux, de surprendre dans le regard, dans l'ensemble des traits, une expression de malice et de gaieté de l'effet le plus surprenant. L'Écossais, joyeux et malin lui-même, se sentait comme attiré par ce caractère étrange.

Il ne se laissait pourtant point aller à l'attrait que lui inspirait ce jeu de physionomie; il sentait trop bien, pour s'y fier, derrière ces sourcils noirs et épais quelque chose de solennel, même de sinistre. Le chapeau de ce personnage, fait de fourrure, avait une forme peu gracieuse; il jetait sur son front et jusque sur ses yeux une sorte de voile qui rendait l'expression de ses traits plus douteuse encore et plus incertaine, comme celle de son regard; cette coiffure était d'ailleurs, contrairement aux usages d'alors, dénuée de tout ornement: point de bijou en or ni en argent, seulement au-dessus de la lourde visière une plaque de plomb portant l'image de la Vierge Marie, pareille à celle que rapportent de Lorette les pauvres pèlerins.

L'autre avait dix ans de moins; c'était un homme de taille moyenne, robuste, alerte, avec un air en dessous et un regard sinistre; il avait, en présence de son compagnon, un sourire étrange, jamais épanoui, et qui répondait sans doute à des signes secrets dont ils avaient la clef. Il était ostensiblement armé d'une épée et d'un poignard; mais l'étranger remarqua fort bien qu'il portait sous ses vêtements une

cotte de mailles flexible, nommée jazeran, assez en usage alors, non seulement pour les soldats de profession, mais aussi pour tous ceux qui étaient obligés de voyager souvent; ce qui le confirma dans l'idée qu'il était en présence d'un boucher ou d'un nourrisseur de bétail.

Ces observations, l'Écossais les fit en un instant; un coup d'œil lui avait suffi pour se rendre compte. A la question qu'on venait de lui poser d'une façon si nette, il répondit d'abord par une légère inclination, puis il ajouta :

« Je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler; mais il ne me coûte pas le moins du monde de vous dire que je suis un pauvre cadet écossais, et que je viens, selon la coutume de mes compatriotes, chercher fortune en France ou autre part.

— Par Notre-Dame! reprit son interlocuteur, voilà une excellente coutume. Vous avez fort bonne mine, et vous êtes en passe, ou je me trompe fort, de réussir merveilleusement bien. Vous êtes jeune encore, vous me plaisez; je fais un grand commerce, comme vous l'avez deviné; j'ai besoin d'un aide, voulez-vous me seconder dans mon trafic? Mais vous êtes peut-être issu de trop noble maison pour vouloir vous mêler de négoce.

— Mon bon Monsieur, si votre offre est sérieuse, ce dont je doute fort, je vous remercie; mais je crois bien que je ne vous serais pas d'une grande utilité dans votre commerce.

— Je devine bien que vous devez être plus habile à tirer de l'arc qu'à rédiger un mémoire d'affaires; vous préférez, n'est-ce pas, l'épée à la plume?

— Oui, c'est vrai; je suis montagnard, c'est-à-dire archer; n'empêche que j'ai été au couvent et que les bons pères m'ont appris à lire, à écrire et même à compter.

— En vérité! mais c'est superbe! On ne rencontre point de semblables prodiges!

— Moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira, reprit l'Écossais un peu vexé; mais excusez-moi, je voudrais bien

me sécher d'abord avant de répondre aux offres si engageantes que vous me faites.

— Allons, allons, reprit l'inconnu en riant cette fois de bon cœur, le proverbe a raison : Fier comme un Écossais ! Jeune homme, ajouta-t-il, j'estime votre pays; venez au village avec nous, je vous régalerai d'un verre de vin et d'un bon déjeuner... Mais, Tête-Bleue ! ignorez-vous donc que la chasse à l'oiseau n'est pas permise dans ce parc royal ? Vous n'avez point le droit de porter ce gant de chasse à la main.

— Je ne le sais que trop ! J'avais apporté un faucon superbe d'Écosse, et un coquin de forestier du duc de Bourgogne me l'a percé d'une flèche aux environs de Péronne, parce que je l'avais lâché sur un héron. Le pendard me l'a payé, je l'ai roué de coups.

— Si vous étiez tombé entre les mains du duc après cette aventure, il n'aurait pas manqué de vous faire pendre.

— On dit, en effet, qu'il fait cette besogne presque aussi bien et aussi vite que le roi de France lui-même. Mais j'ai eu soin de prendre le large; j'ai franchi la frontière et n'ai plus rien à craindre. Sans cet accident, j'aurais peut-être pris du service dans son armée.

— En cas de guerre entre la France et la Bourgogne, le duc aura à regretter la perte d'un pareil paladin. »

Ces paroles furent accompagnées d'un regard adressé à l'homme demeuré silencieux depuis le début de cette conversation; il y répondit par un sourire équivoque où l'Écossais crut voir une insulte à son courage. Il enfonça son bonnet sur ses oreilles, et toisant du regard les deux inconnus :

« Mes maîtres, leur dit-il sur un ton très ferme, et je m'adresse à vous surtout qui êtes plus âgé et devez être par conséquent plus prudent et plus sage, il est bon que vous sachiez que si je sais entendre la plaisanterie, je ne souffrirai point qu'on se joue de moi. J'écoute volontiers un

bon conseil, et volontiers aussi je remercie celui qui me le donne; mais je ne veux pas être traité en enfant, surtout me sachant assez homme pour secouer d'importance quiconque se permettrait de me manquer de respect. »

Le plus âgé des deux hommes, entendant ces paroles, faisait de visibles efforts pour ne pas rire aux éclats; l'autre, au contraire, comme indigné d'un pareil langage, porta encore une fois la main à son épée; il n'en avait pas touché la garde que le bâton de l'Écossais l'atteignit au poignet, et d'un coup si violent, qu'il lui eût été impossible pour l'heure de s'en servir; cet incident ne fit qu'augmenter la bonne humeur du premier.

« Oh! oh! s'écria-t-il, très vaillant Écossais, ne vous livrez point ainsi à des voies de fait. » Et se tournant vers son compagnon, qui roulait des yeux menaçants : « Allons, dit-il, point d'emportement. Il faut de la réciprocité dans le commerce : un bain par ce temps froid fait équilibre à un bon coup de bâton. »

Puis, prenant tout à coup un grand air d'autorité qui imposa le respect au jeune homme, il lui dit :

« Assez de violences! Quel est votre nom?

— Quand on me pose une question avec civilité, j'aime à y répondre de même. Je vous dirai donc qu'en ce pays aussi bien qu'en Flandre, sans doute à cause de ce sac que je porte au dos, ils m'appelaient le *varlet au sac de velours;* mais mon véritable nom est Quentin Durward.

— Est-ce celui d'un gentilhomme dans votre pays?

— Depuis plus de quinze générations, et c'est pour cela que je ne veux pas d'autre profession que celle des armes.

— C'est bien cela, véritable Écossais : beaucoup de sang, beaucoup d'orgueil et pas d'argent. Allons, compère, courez vite en avant, un poignet fracassé ne ralentit pas le mouvement des jambes, et faites préparer un bon déjeuner au bosquet des Mûriers. Quant au bohémien, tu sais... »

Il se pencha à l'oreille de son compagnon et lui dit deux mots à voix basse. L'autre partit d'un bon pas.

« Allons, dit encore ce personnage étrange en s'adressant à Durward, nous allons traverser la forêt; en passant, nous entendrons la messe à la chapelle de Saint-Hubert, car il faut songer à l'âme avant de penser au corps. »

Quentin Durward était bon catholique; mais, plutôt que d'aller assister à la messe, il eût à ce moment préféré de beaucoup faire sécher ses habits. Il suivit pourtant sans récriminer son guide à travers les bois, suivant le chemin pris par l'autre inconnu. Apercevant dans les taillis des chevreuils qui gambadaient en pleine sécurité :

« Donnez-moi, dit-il à son compagnon, un arc et des flèches, et nous aurons bientôt de la venaison.

— Prenez garde, mon jeune ami, lui fut-il répondu, mon compère n'est pas encore bien loin, il pourrait vous entendre; c'est lui qui est chargé de veiller sur le gibier, et je vous réponds qu'il ne néglige point sa charge.

— Il a l'air d'un boucher, votre compère; je ne m'imagine point un forestier avec cette figure de pendard.

— Sachez, mon jeune ami, que si sa figure n'est pas prévenante, aucun de ceux qui ont eu affaire à lui n'ont pourtant élevé de plainte contre sa manière de faire. »

La voix qui avait prononcé ces paroles avait pris pour les dire un ton si sarcastique, elles avaient été accompagnées d'un sourire si équivoque, il y avait eu un tel éclair de malice jaillissant sous l'épaisse et sombre arcade sourcilière de cet homme étrange, que Quentin en fut troublé. Il se souvint qu'on lui avait parlé de voleurs, de brigands, de coupe-jarrets, et l'idée lui vint qu'il était peut-être tombé dans un guet-apens. Il ne s'en inquiéta pas outre mesure; il prit seulement la résolution de se tenir sur ses gardes, certain d'avance de donner pour le moins autant de horions qu'il en pourrait recevoir.

Tout en réfléchissant il avançait, suivant son guide, dans

la forêt; les arbres étaient plus grands, plus espacés; les buissons et les broussailles avaient disparu; on marchait dans des allées sablées ou sur des gazons verts fort bien entretenus. Ils arrivèrent à la chapelle de Saint-Hubert; elle était bâtie près d'un ruisseau, au milieu d'un bois de bouleaux superbes et d'ormes gigantesques. Un ermite habitait à côté dans une humble cabane.

Comme ils franchissaient le seuil du petit édifice, un prêtre revêtu des ornements sacerdotaux s'avança vers l'autel; Quentin s'inclina profondément; son compagnon se jeta à deux genoux sur le sol, donnant toutes les marques de l'humilité et de la componction la plus profonde.

Placée au milieu d'un bois rempli de gibier et dédiée à saint Hubert, la petite chapelle était décorée avec toutes sortes de trophées de chasse, et l'on voyait partout suspendus le long des murs des cors, des arcs, des carquois mêlés à des massacres, des bois de cerfs et des têtes de loups. Le jeune Écossais se laissa distraire plus d'une fois par cette singulière décoration; son compagnon, au contraire, absorbé dans la plus fervente prière, ne tourna pas une fois la tête, ne leva pas une fois les yeux; incliné vers la terre, il semblait si humble et si dévot, que Durward, bien loin de le prendre pour un chef de brigands, était tenté de le regarder comme un saint.

La messe finie, ils sortirent du lieu saint et reprirent, en tournant sur la droite, un sentier dans la forêt. La route était étroite, et l'inconnu recommanda à son jeune compagnon de ne pas s'écarter du chemin battu et d'en suivre le milieu avec le plus grand soin.

« Pourquoi cette recommandation? dit Durward étonné.

— Nous approchons de la cour, jeune homme; est-ce que vous vous imaginez qu'on marche là en sécurité comme dans vos bruyères d'Écosse? Sauf cet étroit sentier, il n'y a pas un pouce de terrain qui ne soit rendu impraticable par des moyens de défense cachés : trappes, pièges, pointes de

fer et le reste ; n'en faites pas l'expérience, croyez-moi. Mais nous arrivons dans l'enceinte du domaine royal, et la façade du château va se montrer à l'instant.

— Ça ne serait pas ma méthode, si j'étais roi de France, d'environner ma maison de pièges. Je voudrais si bien pratiquer la justice, que les méchants n'oseraient pas s'approcher; et quant aux braves gens, je leur ouvrirais toutes les portes. »

Le guide de l'Écossais fronça le sourcil et jeta rapidement un vif regard autour de lui, puis il dit :

« Silence, sire varlet au sac de velours; ne savez-vous pas que ces arbres ont des oreilles? Tout ce qui se dit ici s'entend dans le cabinet du roi.

— L'Écossais use librement de sa langue, repartit le jeune étranger, et je ne crains pas que le roi Louis onzième, que Dieu protège, m'entende; quant aux oreilles qui remplissent ces bois, si je les voyais aux deux côtés d'une tête humaine, je saurais bien les couper avec ma dague. »

II

Quentin Durward et son compagnon arrivaient en face du fameux château du Plessis, l'une des places les plus fortes du royaume à une époque où l'on déployait de tous côtés un luxe extraordinaire de défense dans l'aménagement des résidences féodales. Le château était environné d'une vaste esplanade, établie sur un plan incliné et s'étendant des bords de la forêt au pied des murailles; elle était, suivant les exigences de la stratégie, entièrement découverte; on n'y avait pas laissé croître le moindre arbuste : seul, à égale distance de la forêt et du château, un grand chêne à demi-mort de vieillesse étendait au milieu de la pelouse, comme de grands bras décharnés, ses branches dépouillées complètement de verdure; il était semblable, sur cette pelouse nue et rasée, à un monarque inflexible qui a tout courbé et nivelé autour de lui, et que la foudre, pour couronner l'œuvre, vient de frapper à son tour. Ce chêne gigantesque avait un aspect vraiment sinistre.

La demeure du roi de France était enveloppée par trois remparts circulaires, formant autant d'enceintes extérieures garnies de créneaux et de tourelles. Ces trois fortes murailles, étagées de façon à se commander l'une l'autre,

étaient environnées de fossés profonds qu'alimentait la rivière du Cher. Les abords de ces fossés et leurs rives étaient armés de palissades en fer, de pieux et d'aiguilles destinées à déchirer et à embrocher quiconque eût essayé de tenter l'escalade.

Le château s'élevait au centre de cette triple enceinte; bâti à différentes époques, il offrait un mélange singulier de constructions assez mal rattachées les unes aux autres. L'ensemble était dominé par un immense donjon d'un aspect sombre et triste; les larges assises de ses pierres gigantesques, à peine trouées çà et là de barbacanes et de meurtrières, donnaient l'idée d'un géant monstrueux et frappé de cécité.

Le reste des constructions n'avait pas un aspect beaucoup plus gai. Les vieux bâtiments gardaient la physionomie que le temps et les intempéries des saisons leur avaient donnée; les constructions nouvelles dues à Louis XI, toujours préoccupé de cacher ses inquiétudes à mesure qu'elles étaient plus vives, étaient de couleur foncée, et les angles en maçonnerie avaient été teintés de suie.

Quentin ne vit qu'une seule porte d'entrée donnant accès dans la forteresse; elle était flanquée de deux grosses tours; et, par surcroît de précaution, elle était défendue par une herse énorme et précédée d'un pont-levis. Le même système de défense était répété à chacune des trois enceintes; mais on avait pris la précaution de ne point placer les trois portes dans le même axe.

Le jeune Écossais venait d'un pays en proie aux divisions intestines, et où le besoin de se défendre avait dû donner un développement considérable à l'art des fortifications; il déclara pourtant à son guide qu'il n'avait jamais vu semblable place forte. Son compagnon, toujours froid et maître de lui, jouissait de son étonnement; mais la surprise du varlet au sac de velours devait encore grandir. Comme il suivait l'étroit sentier qui, à travers l'esplanade, conduisait

à la porte d'entrée, bordé, comme les chemins de la forêt, de pièges, de trappes et de basses-fosses, il aperçut au haut des murailles des guérites en fer appelées *nids d'hirondelles*, et où étaient postées des sentinelles prêtes à tirer sur quiconque s'aventurait dans l'esplanade sans avoir donné le mot d'ordre ou fait le signal convenu.

« Qu'en pensez-vous, jeune homme? dit à Quentin Durward l'homme qui l'avait conduit jusque-là; qu'en dites-vous, et croyez-vous qu'il puisse y avoir dans le monde des gens assez audacieux pour oser essayer de prendre le château d'assaut?

— C'est assurément une place très forte, dit l'Écossais, plein d'admiration pour cette forteresse, et que la contemplation de ses moyens de défense empêchait de songer à ses habits mouillés; c'est une place très forte, mais il y a bien de par le monde des hommes assez entreprenants pour l'attaquer, peut-être même pour l'emporter; il n'y a rien d'impossible pour les braves.

— Votre pays n'a point de citadelles semblables.

— C'est vrai; mais il ne manque pas d'hommes qui, pour une cause honorable, ne reculeraient point devant l'attaque du château.

— Vraiment! et vous seriez, au besoin, disposé à faire comme eux?

— Pourquoi non? Mon père a fait plus fort que cela, et j'estime ne point être bâtard.

— Soit, mais vous trouveriez derrière ces fortifications à qui parler, et même des compatriotes. Vous savez que les archers de la garde du roi sont des Écossais, et tous gentilshommes des meilleures maisons de votre pays.

— Dans ce cas, si j'étais à la place du roi Louis, je me confierais dans mes archers écossais; je renverserais toutes ces vilaines murailles pour combler tous ces fossés, et je vivrais en roi : je ferais rompre des lances dans des tour-

nois, je donnerais des festins et des bals, et ne me tourmenterais en aucune façon de mes ennemis. »

Son compagnon se mit à rire et le ramena dans le bois, hors de l'esplanade, en lui disant qu'ils s'étaient un peu trop avancés; il lui montra ensuite un sentier large et battu et lui dit :

« Ce chemin vous conduira tout droit au village du Plessis, où vous trouverez aisément une hospitalité confortable.

— Merci, mon bon maître, dit Quentin; je ne ferai pas long feu dans le village du Plessis; un morceau de viande et un bon verre de vin m'auront promptement remis, et je ne tarderai guère, mes affaires faites, à me remettre en route.

— Vous avez pourtant à voir quelques amis dans les environs, m'avez-vous dit.

— Le propre frère de ma mère; c'était, avant son départ, le plus bel homme dont les *brogues* eussent foulé les bruyères du comté d'Angus.

— Dites-moi son nom, je le ferai chercher. Car si vous montiez au château, on pourrait vous prendre pour un espion.

— Pour un espion! Celui qui oserait me dire cela en face ferait connaissance avec ma dague! Mon oncle s'appelle Ludovic Lesly; il a une grande cicatrice...

— Ah! nous l'avons surnommé *le Balafré!* C'est un brave homme et un bon soldat. Je parie, ajouta l'interlocuteur de Quentin Durward, que vous avez vous-même la pensée d'entrer dans la garde écossaise...; mais vous êtes encore bien jeune...

— Si j'ai eu ce projet un jour, reprit le jeune homme, la fantaisie m'en est bien passée.

— Pourquoi cela, je vous prie? — et un regard étincelant accompagna cette parole, dite d'un ton assez dur. — Ne parlez pas avec autant de dédain d'une situation que

« Croyez-vous qu'il y ait des gens assez hardis pour essayer de prendre d'assaut ce château ? »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

les plus nobles de vos compatriotes sont jaloux d'occuper.

— Je leur en fais mon compliment! Pour parler franchement, j'aurais assez aimé à prendre du service à la cour du roi Louis; mais la bonne paye et les beaux habits ne sauraient me faire accepter l'idée d'habiter dans une cage de fer; et puis, ajouta-t-il en secouant la tête et montrant dans le lointain un objet informe, mais qu'il reconnaissait bien, suspendu à un arbre, je n'aime point les châteaux environnés de bois où les chênes portent des glands semblables.

— N'est-ce pas la preuve, dit d'un ton grave l'homme âgé, après voir suivi du regard la direction indiquée par le jeune étranger, n'est-ce pas la preuve de la justice du souverain? Les honnêtes gens doivent se dire, en voyant un malfaiteur pendu : La sécurité des bons ne peut être assurée que par le châtiment des criminels.

— Sans doute, mon maître, cela est vrai; mais, si j'étais roi de France, je ferais pendre les brigands et les traîtres un peu plus loin de chez moi.

— Rien ne vaut le plaisir de voir un traître puni de sa félonie.

— Soit encore; mais j'aime mieux voir un traître vivant, et, l'épée haute, lui courir sus; quand il est mort, je ne saurais garder d'inimitié contre lui. La vue de ce cadavre me dégoûte... Heureusement nous voilà au village, et je vous prouverai, si vous le voulez, que ce dégoût, pas plus que le bain de tantôt, ne sauraient me couper l'appétit.

— Tant mieux, car c'est de bon cœur que je vous offre à déjeuner, mon jeune ami.

— Alors vite à l'hôtellerie, et par le plus court chemin. Un moment pourtant: je n'accepte que si vous me dites votre nom.

— On m'appelle maître Pierre. Je ne suis pas marchand en titre; je suis à mon aise, je vis de mes revenus et suis un brave homme, sans bruit, tout à votre service.

— Maître Pierre, reprit Quentin, je suis bien aise de vous

avoir rencontré; je ne suis pas sans avoir besoin de bons conseils, et je vous serais reconnaissant de ne pas me les ménager. »

Ils arrivaient à l'entrée du village; la tour de l'église était en face d'eux, et dans le carrefour s'élevait, au milieu de la verdure, un grand crucifix de bois. Ils quittèrent la grande route, et, prenant une avenue, maître Pierre dit à son compagnon qu'il le menait dans une auberge où l'on ne recevait que des voyageurs de la meilleure condition.

« Si vous entendez désigner par là, dit l'Écossais, ceux qui ont la bourse la mieux garnie, il ne faut pas que je m'y présente, je ne suis pas de ce nombre; d'ailleurs je ne souffrirais pas plus d'être écorché dans vos hôtelleries que sur la grande route.

— Je reconnais bien là la prudence des Écossais! Un Anglais commence toujours par manger; il s'inquiète ensuite de savoir s'il pourra payer. Mais pourquoi vous inquiéter de cela, puisque je vous offre à déjeuner? C'est la pénitence que je me suis imposée pour ne vous avoir pas arrêté à temps, tantôt, comme vous entriez dans la rivière.

— Je n'y pensais plus, dit Quentin; mes habits se sont séchés en marchant... J'accepte néanmoins votre offre obligeante, car vous me faites l'effet d'un bourgeois honnête et respectable, et dès lors je croirais vous offenser en ne répondant pas à votre courtoisie. »

Le Français sourit assez malignement, et il allait sans doute répliquer sur le même ton; mais l'avenue ombragée de beaux ormes qu'ils avaient prise les avait conduits jusqu'à la porte d'une hôtellerie très vaste, et destinée au logement des nobles et des courtisans qui avaient affaire au château; car Louis XI se montrait très réservé et n'exerçait guère l'hospitalité dans sa propre demeure.

L'écusson royal, portant les fleurs de lis de France, s'étalait au-dessus de la principale porte d'entrée de l'auberge; mais ni la cour, très large et très vaste, ni les abords de la mai-

son n'annonçaient le mouvement ordinaire d'une hôtellerie. On ne voyait nulle part cet empressement des serviteurs, toujours prompts à accueillir les nouveaux arrivants; on se demandait même si cette grande auberge ne venait pas d'être tout à coup abandonnée et par ses hôtes et par ses propriétaires.

La maison et ses divers services empruntaient au sombre château royal un aspect triste et désolé. Le tumulte, le bruit du plaisir, les chansons joyeuses débordent d'ordinaire et s'envolent par bouffées des fenêtres de la plupart des hôtelleries; ici régnait un silence sérieux et mélancolique, qui n'indiquait en aucune façon une maison dévouée à la gaieté et à la bonne chère.

Maître Pierre ne conduisit point son compagnon vers l'entrée principale; il leva le loquet d'une petite porte et l'introduisit, sans bruit comme sans façon, dans une vaste salle dans l'âtre de laquelle brillait un feu clair et vif; sur une petite table, près de la cheminée, était placé un excellent et solide déjeuner.

« Vous voyez, Durward, que mon compère n'a rien oublié: du feu pour vous réchauffer et tout ce qu'il faut pour apaiser votre faim. »

Maître Pierre siffla. L'hôte entra aussitôt, son bonnet à la main; au « bonjour » du vieux et respectable bourgeois, selon l'expression de Quentin, il répondit par la plus cérémonieuse inclination de tête, et, sans se permettre un mot ni une observation, il se mit à servir le jeune étranger. Contrairement aux habitudes de ses pareils, qui ne manquent jamais de faire l'éloge de leur marchandise et de pousser le plus possible à la consommation, curieux d'ailleurs de nouvelles et aimant, pour leur compte, à dire celles qu'ils connaissent, l'aubergiste ne prit point part à la conversation, et, uniquement attentif à bien servir le jeune Écossais, il ne le laissa manquer de rien, sans toutefois le provoquer ni le porter à aucun excès.

Le repas était d'ailleurs fort bon; le *varlet au sac de velours* n'était point dans l'habitude d'en faire de semblables; et, bien que ce soit un travers des plus désagréables, il eût volontiers souffert que son maître d'hôtel fît l'éloge de son savoir-faire; un cadet d'Écosse à pareille fête n'aurait pas eu le droit de s'en montrer formalisé.

III

Quentin Durward, depuis son arrivée sur le sol des Gaules, ne s'était point encore trouvé dans une situation aussi agréable : imaginez donc quelle fortune et quelle bonne rencontre ! Il n'avait point mangé le matin, il avait soupé fort légèrement la veille; sa course avait été longue, fatigante, bien qu'il se fût levé de bonne heure pour éviter la chaleur; son bain froid et sa longue attente d'un gîte, sous ses vêtements tout trempés, lui avaient extraordinairement aiguisé l'appétit; ajoutez qu'il avait vingt ans et qu'il était Écossais.

Un pâté de Périgord étalait devant le jeune insulaire sa croûte dorée, semblable aux remparts d'une grande capitale dont l'importance est en rapport avec la richesse des trésors qu'ils protègent; à côté, un ragoût exquis exhalait ses parfums appétissants, relevé par une fine pointe d'ail tant aimé des Gascons et que ne dédaignent point les Écossais; et, pour couronner l'œuvre, le délicieux jambon d'un sanglier tué dans la forêt de Montrichard laissait apparaître sa chair rose et blanche au milieu d'un fouillis léger de plantes aromatiques. Entre temps, Quentin croquait quelques-uns de ces petits pains blancs, en forme de boule (d'où le nom de

boulanger donné en France à ceux qui font le pain), et dont la croûte était si appétissante, qu'à elle seule elle constituait une friandise.

On se figure aisément que l'hôtelier n'avait pas seulement donné à notre jeune étranger de l'eau fraîche pour arroser un semblable repas, mais bien un de ces flacons de cuir nommés *bottrines,* et qui renfermait environ deux pintes d'excellent vin de Beaune.

Rien ne saurait rendre l'étonnement de l'hôte à voir ce jeune gaillard qui, pour dire toute la vérité, n'avait vécu depuis d'assez longs jours que de fruits à demi mûrs et d'un grossier pain d'orge, faire disparaître en un instant le plat de ragoût tout entier, puis attaquer aussi résolument le pâté, lui faire une entaille qui, entamant largement son sommet, plongeait jusque dans ses fondements, et, non content de cette première brèche, y revenir de nouveau avec le même entrain deux ou trois fois; ensuite se tourner vers le jambon, et pousser de ce côté mieux qu'une reconnaissance; enfin, après tant et de si beaux exploits, se montrer encore capable d'une action d'éclat enlevée de haute lutte et avec une parfaite bonne grâce.

L'hôte était surpris; mais il y avait longtemps, — il n'y avait pas besoin d'être physionomiste pour deviner cela, — que maître Pierre ne s'était amusé et réjoui aussi complètement, aussi franchement. Se félicitait-il, en dehors du plaisir qu'il éprouvait à voir ce jeune homme déployer un si magnifique appétit, de la bonne action qu'il venait de faire? Toujours est-il que, voyant le zèle de l'Écossais se ralentir, il essaya d'engager l'héroïque convive à faire de nouveaux efforts. Il fit apporter des dragées, des fruits confits, des pruneaux de Tours, de ces pruneaux excellents dans lesquels une sucrerie habilement déguisée a remplacé le noyau. Il s'efforça ainsi de prolonger le repas, et, pendant qu'il occupait de cette façon son jeune convive, son visage, d'ordinaire froid, austère et caustique, prenait un air de bonne

humeur qui allait jusqu'à la bienveillance. Était-il sous le charme de cette impression, facile aux vieillards, et qui leur donne, privés qu'ils sont de plaisirs autrefois goûtés, une véritable jouissance quand ils rencontrent la jeunesse heureuse, s'oubliant dans les joies faites pour elle et qu'elle seule goûte pleinement? Sur la face blême et dans les yeux louches de ce vieillard sceptique il n'y avait pas apparence d'un sentiment d'envie: il était heureux de voir Quentin Durward satisfait.

Maître Pierre était heureux; Quentin Durward ne l'était pas moins. Le regard du vieux bourgeois s'était adouci à voir le jeune homme se rassasier avec autant de plaisir; l'Écossais voyait aussi son guide avec de nouveaux yeux; le vieux Bourgogne aidant, il ne lui trouvait plus ces manières sèches, ces formes rigides, ce coup d'œil aigu, furtif, qui l'avaient tant inquiété dans la matinée et lui avaient fait faire de si bizarres suppositions sur le compte de cet homme. Maintenant il le trouvait aimable, prévenant, plein de bienveillance et de cordialité; aussi fut-ce sur le ton le plus amical et le plus confiant qu'il lui reprocha de rire de son excellent appétit et de ne rien manger lui-même.

« C'est jour de jeûne pour moi, répondit gravement maître Pierre; avant midi je ne saurais prendre autre chose qu'un peu de confiture et un verre d'eau. » Et, se tournant vers l'hôtelier, il lui dit: « Que la dame de là-haut m'apporte ma petite collation! »

Lorsque l'aubergiste fut parti, il ajouta:

« Eh bien! jeune homme, vous ai-je trompé, et ne vous ai-je pas fait servir un bon déjeuner?

— Je n'en ai point fait de meilleur depuis que j'ai quitté Glen-Houlakin.

— Glen-Houlakin?

— C'est le nom de l'ancien domaine de ma famille.

— Bien. Si le repas que vous venez de faire vous plaît, il

est bon que vous sachiez que les archers de la garde écossaise en font chaque jour de meilleurs encore.

— Une nuit passée dans ces *nids d'hirondelles* doit, en effet, véritablement aiguiser l'appétit.

— Il est bon que vous sachiez aussi qu'ils sont vêtus comme des seigneurs.

— Tant mieux pour eux !

— Puisque vous cherchez fortune, que ne prenez-vous du service dans la garde écossaise? Votre oncle pourrait peut-être vous y faire entrer, et moi-même, je puis vous le dire tout bas à l'oreille, j'ai ici quelque crédit, et je pourrais vous être utile. Vous savez monter à cheval?

— Tous les Durward sont bons écuyers. Je vous remercie : vos offres me tentent..., elles sont avantageuses...; mais à mon âge et dans ma condidion on pense surtout à l'honneur, à l'avancement, à de brillants faits d'armes, et votre roi Louis, — que Dieu protège! — aime trop à vivre enfermé dans son château. J'aimerais à courir des aventures...

— Ne jugez pas témérairement vos souverains, dit le vieux bourgeois avec une certaine vivacité en interrompant Quentin. Louis est avare du sang de ses sujets; ayant fait ses preuves de courage à Montlhéry, il préfère employer la diplomatie, et les résultats qu'il obtient ne sont pas à dédaigner.

— N'empêche que j'aimerais mieux guerroyer pour mon compte et suivre un maître qui serait toujours au premier rang dans la mêlée.

— Il fallait vous engager avec le duc de Bourgogne : il vous aurait offert chaque jour l'occasion de vous rompre les os, et au besoin, pour avoir battu son forestier, il vous les eût rompus lui-même.

— J'ai joué de malheur avec lui.

— Il ne manque pas de chefs aventureux comme lui. Mettez-vous au service de Guillaume de la Marck.

— Non; je ne m'engage point avec un brigand, chef de

pillards et d'assassins. Il tue les paysans, les pèlerins, les prêtres, comme s'il avait affaire à des hommes d'armes. Je ne veux pas souiller l'écusson de mes pères.

— Si le Sanglier des Ardennes ne vous plaît pas, attachez-vous au jeune duc de Gueldres.

— Quoi ! que je m'attache à ce misérable qui retient son propre père en prison ! qui, dit-on, a été jusqu'à le frapper ! »

L'horreur pour l'ingratitude d'un fils exprimée si naïvement par le jeune Écossais amena un nuage sur le front de l'homme âgé.

« Vous ignorez, pauvre étourdi, lui dit-il, combien les liens du sang doivent souvent être sacrifiés par les rois au bien public. »

A son tour, Durward s'étonna qu'un homme âgé, d'un air respectable, pût essayer de défendre, d'excuser la révolte d'un fils. Il allait dire ce qu'il en pensait; mais son interlocuteur ne lui en donna pas le temps; il reprit :

« Avec de pareils scrupules, vous ne trouverez pas un chef qui puisse vous convenir. Vous feriez mieux de vous faire capitaine vous-même.

— Vous pouvez rire à mes dépens, maître Pierre; pourtant vous ne m'avez point parlé d'un jeune chef plein de vaillance, qui a de bonnes troupes et sous lequel il serait honorable de servir.

— Qui donc? dit l'autre intrigué.

— Un chef qui n'est ni Français ni Bourguignon, qui sait tenir la balance entre les deux et se faire redouter de deux princes plus puissants que lui.

— Qui donc? dit encore une fois maître Pierre pensif.

— Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol et grand connétable de France. Il se tient en équilibre entre le roi Louis et le duc Charles, sans laisser soupçonner de quel côté il se tournera.

— Sa situation est bien dangereuse. Il peut faire une

chute terrible, » dit maître Pierre comme se parlant à lui-même. Puis, s'adressant à Quentin : « Que me disiez-vous tout à l'heure, que vous aviez des scrupules de servir sous un prince peu délicat? Le comte de Saint-Pol n'a-t-il pas, le premier, commencé à incendier les campagnes pendant la guerre? Avant ses honteuses dévastations, les deux partis respectaient les villes ouvertes qui n'offraient point de résistance.

— S'il en est ainsi, je ne sais vraiment plus de quel côté me tourner. J'avais des préférences pour le comte de Saint-Pol, parce qu'il a eu l'habileté de se mettre en possession de la ville de Saint-Quentin (et le jeune Écossais fit dévotement le signe de la croix); j'aurais aimé à me battre sous la bannière de mon saint patron. J'ai pourtant lieu de craindre qu'il n'oublie ce pauvre Quentin Durward, son fils spirituel, puisqu'il m'abandonne aujourd'hui à l'hospitalité d'un étranger, hospitalité que je dois à mon bain pris dans la rivière du Cher.

— Ne blasphémez pas les saints, jeune homme, » dit sévèrement maître Pierre. Puis il ajouta sur un ton moitié gai, moitié railleur : « N'accusez point d'oubli saint Quentin; c'est le patron des voyageurs, et peut-être vous a-t-il mieux servi que vous ne pensez, malgré l'ennui d'un bain dans la rivière du Cher. »

Maître Pierre achevait à peine de dire ces paroles, que la porte s'ouvrit doucement, et une jeune fille d'une quinzaine d'années à peu près entra dans la salle portant sur un plateau, recouvert d'une belle serviette damassée, un compotier rempli de ces incomparables pruneaux de Tours connus dans le monde entier, plus une aiguière remplie d'eau claire et une magnifique coupe en argent ciselé, ouvrage des orfèvres de la ville de Tours, capables de rivaliser avec ceux de la capitale elle-même.

La jeune fille n'avait rien, dans son air et ses manières, qui fût d'accord avec l'office qu'elle remplissait. Quentin

Notre jeune Écossais ne pouvait faire moins que de la décharger de son fardeau.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Durward n'avait pas pu ne pas être frappé de la grâce modeste et de la distinction pleine de charmes de la jeune fille; un détail surtout l'intéressait : elle portait une profusion de longues tresses de cheveux noirs, rattachés, tout à fait à la manière des jeunes filles écossaises, par une simple guirlande de feuilles de lierre. Le visage de l'inconnue était grave, même un peu triste; néanmoins il ne semblait pas impossible que cette physionomie fût accessible à la gaieté; ses yeux noirs et sa bouche très fine devaient se prêter merveilleusement au sourire. A vingt ans, un jeune homme se croit toujours grand observateur; Quentin Durward, après un examen court mais attentif, tira cette conclusion que la destinée de cette jeune fille devait être pleine d'ombres et de mystères; il rêva, — on rêve si facilement tout éveillé à cet âge ! — de persécution à nulle autre pareille, et il n'est pas bien sûr qu'il ne formât dès lors le projet, en brave et galant chevalier, de mettre son épée au service de cette noble princesse opprimée..., à moins toutefois que ce ne fût la servante de l'auberge.

« Qu'est-ce que cela signifie, Jacqueline? criait maître Pierre; j'avais demandé dame Perrette. Se croit-elle trop grande dame pour me servir?

— Ma mère est souffrante, dit humblement la jeune fille; veuillez l'excuser, elle est contrainte de garder la chambre. »

Maître Pierre répondit durement et avec emphase qu'il saurait bien si on le trompait; qu'il serait malaisé de lui en faire accroire par une maladie prétendue, et son regard, d'ordinaire caustique et moqueur, était devenu soupçonneux et sinistre.

Aussitôt Jacqueline, déjà fort émue, devint plus pâle encore; elle chancela. Notre jeune cadet d'Écosse ne pouvait faire moins que de s'approcher d'elle pour la décharger de son fardeau, et c'est avec un regard timide et inquiet qu'elle lui abandonna le plateau.

Maître Pierre, la voyant si épouvantée, s'adoucit :

« Allons, Jacqueline, je ne m'en prends pas à toi, tu es trop jeune encore; mais ton sexe frivole est si porté à la dissimulation, qu'il faut toujours avec vous être sur ses gardes. Demande plutôt à ce jeune cavalier écossais; je suis sûr qu'il pense comme moi. »

La jeune fille se tourna docilement vers Quentin, qui crut lire dans son regard un appel à sa générosité. Il protesta aussitôt qu'il jetterait le gant à quiconque, de son âge et de sa condition, oserait prétendre que la duplicité ou le mensonge pouvaient s'abriter sous des traits si purs.

A ces mots, la jeune fille lança un regard craintif sur maître Pierre, comme si elle eût craint qu'il ne se trouvât offensé; mais lui se contenta de jeter au jeune homme, assez morfondu de son algarade, un sourire de pitié.

« Vous êtes un jeune fou, lui dit-il, et vous m'avez l'air de ne pas mieux connaître les femmes que les princes, dont Dieu tient le cœur dans sa main. »

Quentin fut piqué, et, bien qu'il eût voulu déjà réparer sa fanfaronnade de tout à l'heure vis-à-vis d'un vieillard pacifique, il ne put pas s'empêcher de répondre assez vivement :

« Hé! Dieu ne tient-il pas aussi le cœur des femmes dans sa main?

— Ce n'est pas à moi de répondre à une pareille question, » dit froidement maître Pierre.

Cette rebuffade déconcerta Quentin Durward. Il se disait tout bas : Dois-je donc tant de déférence à ce bourgeois parce qu'il vient de me donner à déjeuner? D'autre part, voyant de quelle façon son hôte traitait la jeune fille, il se demandait si un être qui lui semblait si parfait, et pour lequel il professait déjà un respect chevaleresque, pouvait appartenir à une condition si inférieure et être sous la dépendance de ce riche marchand, qui semblait s'arroger une autorité assez étrange sur toutes choses.

C'est surprenant, continuait-il, comme ces Flamands et ces Français attachent d'importance à la richesse et s'exagèrent les droits qu'elle leur confère; ce brave homme s'imagine peut-être devoir à son argent le respect et la considération que j'accorde à son âge, moi gentilhomme écossais.

Maître Pierre devina-t-il le sujet des préoccupations du jeune étranger? Toujours est-il que, passant la main sur les longues tresses de Jacqueline, il lui dit doucement :

« Vous pouvez aller maintenant, ce jeune homme me servira; mais que votre mère se souvienne qu'elle ne doit vous exposer aux regards de personne.

— Mais je suis venue, répliqua assez vivement l'enfant, uniquement pour vous servir; et j'ose espérer que vous n'en voudrez pas à votre bonne parente d'avoir...

— Par Notre-Dame d'Embrun! allez-vous discuter avec moi, ou chercheriez-vous un prétexte pour prolonger votre séjour dans cette pièce où vous ne deviez pas pénétrer? Ou serait-ce ce jeune homme...? Mais retirez-vous; il est noble, il suffira à mon service. »

Jacqueline tourna sur ses talons et sortit sans oser répliquer. Quentin était si surpris et du ton qu'avait pris maître Pierre, et de la docilité comme de la disparition subite de la jeune fille, qu'il obéit machinalement quand son hôte, assis nonchalamment dans son fauteuil, lui dit sans se donner la peine de s'excuser : « Placez ce plateau un peu plus près de moi. »

Le marchand n'y toucha point toutefois; laissant retomber sur ses yeux ses lourdes et épaisses paupières, il parut s'abîmer dans une contemplation intérieure aussi profonde que peu agréable, à en juger par l'aspect de son visage. Quentin n'y prit point garde; et, si l'objet de ses méditations ne fut pas aussi grave, il n'en eut pas moins le pouvoir de l'absorber entièrement; car il tressaillit très fort, revenant de fort loin, quand maître Pierre lui dit tout à coup :

« C'est en vérité une jeune fille accomplie et trop dis-

tinguée pour une servante d'auberge; elle figurerait avec honneur dans la maison d'un riche bourgeois; malheureusement elle est fort mal élevée, et elle est d'une basse origine. »

Le jeune Écossais ne répondit point; cette dernière remarque de maître Pierre avait peut-être un peu ralenti l'essor de son imagination, emportée trop vite dans l'espace. Il ne pouvait pas en douter, cette jeune fille n'était, après tout, qu'une servante d'auberge, obligée de se conformer aux volontés de tous les hôtes qu'elle avait à servir, et surtout aux caprices de ce marchand qui avait l'air d'en prendre fort à son aise. Cette conclusion mettait le jeune homme de fort méchante humeur.

D'ailleurs il n'avait pas que ce sujet de mécontentement: maître Pierre le prenait aussi de bien haut avec lui; ces riches marchands ne doutent de rien; ils s'imaginent que leur fortune leur permet de marcher de pair à compagnon avec les rejetons des plus nobles familles. Il était temps de lui rappeler quelle distance séparait toujours un marchand de Tours, fût-il même un haut dignitaire, — l'Écossais, après avoir bien étudié son compagnon, en avait conclu qu'il devait au moins être syndic de la cité, — d'un Durward de Glen-Houlakin.

Il sentait la nécessité de reprendre à cet égard le terrain perdu; mais, malgré qu'il en eût, le vieil homme lui imposait beaucoup, et, bien qu'il ressemblât à un bourgeois, il y avait dans sa personne une dignité et dans ses manières une autorité qu'il subissait absolument sans s'en rendre compte.

Maître Pierre avait mangé quelques prunes; il avança la main vers sa coupe et des yeux fit signe à l'Écossais de la remplir; celui-ci, malgré une sorte de protestation intérieure, saisit sans hésitation l'aiguière et versa l'eau dans la coupe. Avant de la prendre pour la porter à ses lèvres, le marchand lui dit :

« Je crois que vous êtes noble?

— Certes, si quinze générations suffisent à anoblir... Mais n'y prenez pas garde, maître Pierre, on m'a toujours enseigné que c'est le devoir des plus jeunes de servir des gens plus âgés.

— La maxime est excellente, et je vous conseille de vous y conformer toujours. »

Ce disant, maître Pierre vida sa coupe pleine d'eau claire; puis, regardant tranquillement son jeune compagnon, il ajouta :

« A voir la façon dont vous avez expédié tout à l'heure le flacon de vin de Beaune que je vous ai fait servir, je n'imagine pas que vous ayez envie de me faire raison avec cette liqueur. Mais j'ai là, dit-il négligemment et en fouillant dans une grande bourse de peau de loutre de mer, un élixir capable de changer en vin l'eau d'un puits. » Et, ce disant, il remplissait à demi la riche coupe dont il venait de se servir de petites pièces de monnaie d'argent dont le nombre et la valeur dépassaient tout ce que Quentin avait jamais vu ou rêvé en fait de richesse. Ce dernier se disposait à prendre la parole pour refuser les libéralités du marchand tourangeau; mais l'autre lui dit :

« Remerciez votre saint patron, jeune homme, et ne manquez pas de faire quelque aumône en son nom. Attendez ici votre oncle, le Balafré; j'aurai soin de le faire prévenir de ne pas tarder trop longtemps. »

Quentin ouvrit la bouche pour s'excuser d'accepter le présent qu'on lui faisait. Maître Pierre, devinant son refus, fronça le sourcil, se redressa, et, prenant un air d'autorité qui ne souffrait point de réplique, il lui dit :

« Jeune homme, ayez soin de faire ce que j'ordonne. »

Et il sortit, faisant signe à l'Écossais de demeurer.

Resté seul, Quentin ne savait à quoi se décider. Son dénuement était complet; mais sa fierté lui permettait-elle d'accepter un présent, l'aumône d'un marchand? Sa per-

plexité était grande; il se résolut enfin à attendre l'avis de son oncle; toutefois il mit l'argent dans sa poche et appela l'hôte :

« Tenez, lui dit-il, prenez cette coupe laissée là par maître Pierre.

— Je ne saurais reprendre, dit l'aubergiste, une coupe donnée à un de ses invités par maître Pierre. La possession d'un objet d'art aussi remarquable n'est point mon fait; ne voyez-vous pas que c'est une de ces fameuses coupes dues au ciseau de Martin Dominique, artiste capable de défier tout Paris?

— Qui est donc ce maître Pierre, qui fait de si beaux présents aux étrangers?

— Maître Pierre...? reprit l'autre en hésitant.

— Oui, maître Pierre, qui est-ce? Et quel est le boucher qu'il a envoyé ce matin en avant commander mon déjeuner?

— Mon cher Monsieur, vous auriez bien fait de le lui demander à lui-même. Dieu vous garde de faire la connaissance trop intime de ce boucher, comme vous dites !

— Tout cela est fort mystérieux, répétait Quentin; maître Pierre m'a dit qu'il était marchand.

— S'il l'a dit, c'est qu'apparemment c'est vrai.

— Quel genre de commerce fait-il?

— Oh! certes, un beau commerce. Ainsi c'est lui qui a établi ces manufactures de soieries dont les produits rivalisent avec ceux de Venise et des Indes. C'est lui qui a fait planter tous ces mûriers que vous avez vus, en arrivant ici, pour nourrir ses vers à soie.

— Et quelle est cette jeune fille qui a apporté ce plateau?

— C'est une de mes locataires. Elle est ici avec sa tante ou sa tutrice, je ne sais trop au juste.

— Quoi! vous employez vos hôtes à servir vos clients! D'où vient que maître Pierre n'a rien accepté de votre main ni de celle de votre garçon?

— Les gens riches ont des fantaisies. C'est trop juste, puisqu'ils peuvent les payer. Maître Pierre a l'habitude de se faire servir par des nobles. »

Quentin se mordit la lèvre, mais dissimula son mécontentement, et ce fut de l'air le plus aimable qu'il demanda à l'aubergiste s'il pouvait demeurer plusieurs jours chez lui.

« Restez aussi longtemps que vous voudrez. La maison est toute à la disposition des étrangers.

— Mais, mon ami, puisque je dois vivre sous le même toit, n'est-il pas juste que je présente d'abord mes respects à ces dames ?

— Elles ne reçoivent personne.

— Sauf maître Pierre pourtant. »

L'aubergiste ne répondit pas.

Mais Quentin ne se tint pas pour battu; les usages du temps autorisaient assez un jeune homme à se présenter lui-même en semblable circonstance; il dit à l'aubergiste :

« Portez de ma part à ces dames un flacon de *vernat,* et priez-les d'agréer les humbles hommages de Quentin Durward, de la maison de Glen-Houlakin, descendu dans cet hôtel. »

L'hôte rentra bientôt; il avait fait la commission : on remerciait le cavalier écossais, mais on n'acceptait point son présent, et l'on ne pouvait le recevoir.

Quentin fut mortifié. Il se dit intérieurement :

« Voilà qui est étrange. Il y a dans ce pays des marchands qui se donnent le droit de se faire servir par des nobles, magnifiques d'ailleurs comme des princes, et des servantes d'auberge fières comme des filles de rois. Mais patience, j'en aurai bientôt le cœur net. »

Sur les pas de l'aubergiste, qui lui avait proposé de le conduire à son appartement, il gravit un escalier et entra dans une galerie où s'ouvraient un grand nombre de portes.

La chambre qui lui était destinée était située à l'une des extrémités du couloir et établie dans l'une des deux tours d'angle qui flanquaient à droite et à gauche la façade de l'hôtellerie; elle était petite, mais propre et bien meublée.

« J'espère que vous vous trouverez bien ici, dit le guide empressé à son hôte; je tiens absolument à satisfaire les amis de maître Pierre. »

Quelle chance j'ai eue de prendre un bain dans le Cher, pensa le jeune homme, et quel déluge de faveurs en découle pour moi!

Il s'approcha de l'étroite fenêtre de sa tourelle; il aperçut un jardin magnifique et aussi les vastes plantations de mûriers de maître Pierre. Suivant la ligne oblique de l'espèce de meurtrière qui lui dispensait d'une façon un peu avare l'air et la lumière, il aperçut à l'autre bout de la maison une tourelle en avancée comme celle qu'il occupait, et une seconde fenêtre toute pareille à la sienne.

La fenêtre était à peine entr'ouverte; mais il avait de bons yeux, et il distingua, malgré l'éloignement et le peu de clarté, un luth élégant à demi recouvert d'un voile. Sa curiosité fut aussitôt piquée, son imagination se mit en campagne, et sans se démasquer, — il avait si souvent tendu des pièges aux oiseaux, il savait quelle prudence est nécessaire pour arriver jusqu'à eux, — il se mit en embuscade derrière son rideau. Il voulait savoir qui habitait cette petite tour, jumelle de la sienne; il voulait savoir à qui appartenait cet instrument de musique; il voulait savoir, — il avait vingt ans, âge heureux où la féerie brode ses capricieuses arabesques au gré de nos impressions et de nos souhaits! — il voulait savoir si l'habitante de la tour, si la propriétaire du luth avait de longues tresses noires descendant jusqu'à ses pieds, si son regard était mélancolique et doux... Tout à coup le voile qui recouvrait le luth fut vivement arraché, et un prélude se fit entendre, prélude très doux; puis une voix plus

douce encore monta, s'élança par l'étroite fenêtre et s'en vint charmer les oreilles de notre *varlet au sac de velours.*

Mais notre héros devait manquer de prudence et de patience; à peine avait-il entendu le premier couplet, que, n'y tenant plus, malgré l'étroitesse de la fenêtre il se pencha en dehors. Il voulait voir, — car l'instrument avait été saisi si vite, si prestement, le voile qui le recouvrait avait été enlevé avec tant de précipitation, qu'il n'avait pu rien distinguer; — il se pencha donc imprudemment en dehors... Il n'avait pas fait ce mouvement, que la fenêtre de l'autre tourelle fut repoussée, verrouillée, et que le silence le plus complet se mit à régner dans toute la maison.

Quentin, déconfit, rentra sa tête et n'eut plus qu'à se morfondre des conséquences de sa précipitation. Il attendit vainement que la fenêtre se rouvrît, car il faut de l'air enfin, et l'on ne saurait vivre aussi complètement en recluses. Vainement; la fenêtre resta obstinément fermée.

Le jeune homme fut pourtant bientôt arraché à ses tristes réflexions; le garçon de l'auberge vint lui dire qu'un cavalier le demandait en bas.

IV

L'oncle de Quentin Durward l'attendait dans la salle où il avait déjeuné une heure auparavant; il appartenait à ce corps fameux des archers écossais qui, au dire du monarque, tenaient entre leurs mains la fortune de la France parce qu'ils gardaient la personne du roi.

C'était Charles VI, peu confiant dans la fidélité de la noblesse, qui avait créé ce corps d'étrangers; placés en dehors des compétitions qui divisaient les grands seigneurs français, trop peu nombreux d'ailleurs pour se mutiner, ils devaient s'attacher uniquement au roi, qui les payait bien et leur faisait une situation en rapport avec leurs exigences. Tous ces Écossais avaient la prétention de remonter fort loin; aussi Louis XI leur avait-il concédé sous ce rapport les plus grands privilèges : ainsi chaque archer, armé et équipé somptueusement, pouvait entretenir pour son service particulier un écuyer, un page, un varlet et deux serviteurs, dont l'un, le *coutiller,* avait pour fonction de marcher derrière son maître, portant un grand couteau qui servait à *dépêcher* l'ennemi quand le cavalier écossais l'avait renversé.

Toute cette suite était écossaise. Dans ce pays pauvre,

rempli de braves gens pleins de courage et aimant les aventures, il se trouvait toujours quelque cadet, souhaitant d'entrer un jour dans le corps de la garde écossaise, qui demandait à faire son stage dans ces fonctions inférieures; même pour les deux serviteurs qui prenaient soin des montures ou remplissaient l'office de *coutiller*, les archers trouvaient encore aisément des compatriotes qui complétaient le corps et en faisaient un tout fort homogène.

Ludovic Lesly, surnommé le Balafré, mesurait plus de six pieds; ses épaules larges et sa carrure massive lui donnaient un aspect fort imposant; une énorme cicatrice allant du front à l'oreille partageait son visage en deux. Comme tous les archers de la garde, il avait un costume et des armes splendides: sa toque écossaise était surmontée d'une plume ondoyante, et une petite statue de la Vierge en argent remplaçait la cocarde. Son hausse-col, ses brassards et ses gantelets étaient du plus bel acier damasquiné; sa cotte de mailles, son haubert, brillaient comme une gelée d'avril au soleil du matin sur les bruyères de Glen-Houlakin. Une ample casaque de velours bleu avec de grandes croix brodées en argent par devant et par derrière, ouverte de côté comme celle d'un héraut, flottait sur ses armes. Ses cuissards, ses genouillères et jusqu'à ses chaussures étaient aussi recouvertes de mailles en acier. Il portait *la merci de Dieu*, poignard à lame droite, large et bien affilée, attachée à son côté; un riche baudrier passé sur son épaule soutenait le fourreau de son sabre, qu'il tenait pour l'heure à la main.

Quentin Durward n'avait jamais vu un homme d'armes d'un aspect aussi martial, aussi complètement équipé. Ludovic Lesly, le Balafré, le frère de sa mère, vint à lui les bras ouverts et l'embrassa cordialement sur les deux joues, le félicitant de son arrivée en France et s'enquérant bien vite du pays et de la famille.

« Quelles nouvelles d'Écosse nous apportes-tu, mon garçon?

— Hélas ! mon oncle, rien de bon. Je suis pourtant enchanté que vous m'ayez reconnu au premier coup d'œil.

— Je t'aurais reconnu dans les landes de Bordeaux, monté sur des échasses comme une cigogne. Mais assieds-toi là; tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre?... Allons, tant pis! Je vais faire venir du vin pour nous remonter le courage, toi pour parler, moi pour entendre. Holà! hé! Fausse-Mesure, du vin à l'instant, et du meilleur! »

Un flacon de vin de Champagne fut bientôt placé, avec deux gobelets, entre l'oncle et le neveu. Lesly se versa une rasade copieuse et en offrit une semblable à Quentin: celui-ci s'excusa, donnant pour raison qu'il achevait à peine de déjeuner, et qu'il avait bu déjà passablement.

« Voilà un motif que je trouverais convenable pour ta sœur, — si toutefois j'ai une nièce, ce que je ne souhaite en aucune façon; — mais si tu veux avoir de la barbe au menton et devenir bon soldat, il ne faut pas avoir peur de la bouteille. Maintenant allons au fait: quelles nouvelles de Glen-Houlakin? Comment se porte ma sœur?

— Elle est morte, dit Quentin, qui avait toujours eu la plus vive affection pour sa mère.

— Morte! Mon neveu, vous plaisantez : ma sœur avait cinq ans de moins que moi. Morte! mais je n'ai jamais été malade, même indisposé; à peine, au lendemain d'un jour de ripaille, la tête un peu lourde. Ainsi donc ma pauvre sœur est morte? Et votre père, garçon, s'est-il remarié?

— Mon cher oncle, reprit douloureusement Quentin, souffrant d'entendre traiter avec une légèreté pareille d'aussi pénibles sujets, mon cher oncle, ma mère était déjà veuve quand la mort l'a frappée. Les Ogilvies étaient, en un jour de malheur, tombés sur Glen-Houlakin, et avaient massacré mon père, mes deux oncles, mes deux frères aînés, sept de nos parents, le ménestrel, l'intendant et une demi-douzaine

au moins de nos gens, en un mot, toute la garnison du château. Les pierres du foyer de Glen-Houlakin, arrosées de leur sang, sont maintenant dispersées sur les bruyères.

— Par la croix de saint André! c'est un véritable désastre. Ces Ogilvies ont toujours été des voisins factieux. C'est le destin de la guerre! Mais quel jour est arrivé ce malheur? »

Ce détail devait avoir quelque chose de particulièrement poignant pour le cavalier, car il jugea nécessaire, avant d'entendre la réponse, de boire un grand verre de vin.

« Il y a eu un an à la Saint-Jude qu'a eu lieu le sac du château.

— Tiens, c'est précisément ce jour-là que j'ai tué Amaury Bras-de-Fer, capitaine des francs-lanciers, et que j'ai fait un si joli butin. Avais-je pas raison de parler du destin de la guerre? J'ai gagné ce jour-là assez d'or pour me faire faire cette superbe chaîne, et encore avait-elle autrefois le double de longueur; j'en détache de temps en temps, suivant mes besoins, un anneau... Et, à propos, je ferai bien d'en consacrer aujourd'hui une partie au repos éternel de l'âme de tes parents... André, holà! André! »

André entra; c'était son coutiller. Le Balafré prit sa chaîne d'or, en arracha avec ses dents quatre ou cinq anneaux, qu'il remit à son serviteur en lui recommandant de les porter au frère Boniface, religieux de Saint-Martin, avec prière de célébrer des messes à l'intention de ses parents défunts.

Après avoir bu un grand verre de vin, maître André partit en toute hâte, le soin d'une telle affaire ne souffrant point de retard.

« Et vous, mon neveu, reprit Lesly après le départ de son messager, quel fut votre sort dans cette occasion?

— Je fus laissé pour mort à côté des cadavres de mes frères. Ma mère obtint à force de prières, quand on s'aperçut que je respirais encore, qu'on lui permît de me soigner. Il y avait par hasard au château, le jour de l'attaque des

Ludovic Lesly, le Balafré.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Ogilvies, un savant moine d'Aberbrothock, qui banda ma blessure et me fit transporter en lieu de sûreté. Mais ma mère et lui durent donner leur parole que je me ferais moine; c'est à cette condition que les Ogilvies consentirent à ne pas m'achever.

— Moine! moine! répétait le Balafré levant en l'air ses grands bras. Jamais pareille aventure ne m'est arrivée; on ne m'a jamais proposé d'être moine. Et pourtant, sauf la lecture et l'écriture que je n'ai jamais pu apprendre; la psalmodie, que je déteste; le costume, que j'ai en horreur; le jeûne, qui ne saurait convenir à mon estomac, j'aurais fait un moine comme un autre. Mais on ne me l'a jamais proposé, et moi-même je n'y ai jamais songé. Et vous, mon neveu, au contraire, au sortir de l'enfance on a voulu vous faire moine! Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pour que l'antique maison de nos pères s'éteignît dans le cloître comme dans la tombe.

— Ah! les rusés coquins! je devine leur intention maintenant. Ils ont échoué, Dieu merci! puisque vous voilà. Continuez, je vous prie, mon cher neveu, votre histoire m'intéresse énormément.

— Je n'ai plus guère grand'chose à ajouter, reprit tristement Quentin. Ma pauvre mère morte, je regardai sa parole comme m'engageant, et je voulus réellement me faire moine: je pris l'habit, je suivis exactement la règle du monastère, et j'appris à lire et à écrire...

— Vous avez appris à lire et à écrire! Mais vous êtes bien le premier Durward, — comme le premier Lesly, — qui sache écrire son nom! Comment vous y êtes-vous pris pour devenir si savant?

— J'eus d'abord beaucoup de peine à m'y mettre; mais ma faiblesse et le soin de guérir ma blessure m'obligeaient à rester en place; j'avais, d'autre part, grand désir d'être agréable au père Pierre, mon sauveur, et je m'appliquai; par la suite, le travail me devint plus facile. Mais, ma santé

rétablie, je confiai à mon bienfaiteur ma répugnance pour la vie religieuse; il ne fit point d'efforts pour me garder. Ma santé étant entièrement revenue, il fut décidé que je m'en irais par le monde chercher fortune; toutefois, à cause des Ogilvies, on fit en sorte que mon départ eût l'air d'une évasion. Je dus franchir un mur et emporter le faucon de l'abbé. J'ai sur moi une lettre signée du père Pierre, justifiant de tout point ma conduite. J'ai quitté le couvent, mais je n'ai point fait acte de malhonnête homme.

— Oh! tu n'es pas un voleur! Qui s'inquiétera ici que tu aies emporté le faucon de l'abbé? Cependant il ne faut pas que l'on sache que tu as voulu te faire moine : notre roi a en horreur ceux qui jettent le froc aux orties. As-tu quelques moyens d'existence assurés?

— Franchement, mon oncle, je vous avouerai que je cherche fortune. Sauf quelques petites pièces d'argent...

— Bah! je ne suis pas beaucoup plus riche que toi. J'ai pourtant toujours quelques bijoux comme cette chaîne d'or, qui n'est pas seulement un ornement, mais dont je puis détacher de temps en temps quelques chaînons pour solder mes dettes. Mais ces chaînes-là ne se trouvent pas au bord des routes; il faut les gagner péniblement. Néanmoins, si tu veux t'engager au service du roi, tu ne seras point malheureux. »

Quentin ne voulait pas prendre parti inconsidérément; il répondit à son oncle :

« On raconte que le duc de Bourgogne mène plus grande vie que votre roi de France; celui-ci, au lieu de frapper d'estoc et de taille, arrange toutes choses à l'aide de la langue de ses ambassadeurs.

— Monsieur mon neveu, vous parlez comme un insensé. Dans ma jeunesse, j'ai cru comme vous qu'un grand roi devait toujours se montrer, comme un paladin des temps antiques, à la tête de quelque troupe à la recherche de hauts faits à accomplir, ainsi que firent le grand Charle-

magne, Robert Bruce ou William Wallace; innocent! j'ignorais alors ce qu'est la politique. Voilà le grand art : notre roi a trouvé moyen de gagner des batailles avec le sabre du voisin et de payer ses soldats à l'aide de la bourse de ses ennemis. Jamais prince ne fut plus digne d'endosser la pourpre. »

Et, au milieu de son enthousiasme, se souvenant de la simplicité de Louis XI, le brave soldat ajouta mélancoliquement : « Il est vrai que tout grand politique qu'il est, il n'use guère de la pourpre : il est le plus souvent vêtu presque misérablement. »

Le Balafré, — si son éloquence ne s'élevait pas bien haut, elle n'était pas entièrement dépourvue d'arguments, — fit tout ce qu'il put pour engager son neveu à prendre du service à la cour du roi de France. Mais le jeune homme, dont le fonds était très droit et très honnête, ne manquait pas d'une certaine finesse qui le mettait en garde contre un engagement trop précipité dont il craignait d'avoir à se repentir plus tard. Il voulait, disait-il, acquérir de la gloire, se faire un nom et gagner honnêtement quelque argent : convenait-il de prendre parti pour un roi qui, démêlant toutes choses avec la politique, semblait demeurer constamment oisif et obliger les siens au repos le plus complet? Vainement l'oncle représentait au jeune homme que la vie d'un archer de la garde était fort bien remplie, et par un service exclusivement militaire.

« Je crois vous entendre, bel oncle, répliquait Quentin; mais monter la garde autour d'un vieillard qui vit tranquillement au fond d'un château fortifié, au centre de son royaume; passer les jours d'été et les nuits d'hiver dans des espèces de cages en fer placées au haut de la muraille, comme si l'on craignait de vous voir déserter votre poste, cela me paraît la vie d'un paresseux, et ne me semble point propre à acquérir gloire ni fortune. »

Ce jeune homme est fou, pensait Lesly; et il ajoutait:

J'ai été comme lui! C'est un vrai Lesly, mais avec un grain de folie en plus.

« Ne savez-vous donc pas, beau neveu, reprit-il, que la politique, pour merveilleuse qu'elle soit, ne va pas toujours toute seule? Il faut souvent l'appuyer de bons coups, donnés à temps et frappés au bon endroit. Il n'y a presque point de jour que le roi ne nous confie quelque mission secrète, mystérieuse, où l'occasion de faire ses preuves de vaillance et d'acquérir gloire et profit ne fait jamais défaut. Je pourrais vous citer bien des exemples restés inconnus...

— J'imagine, dit Quentin, que toutes ces besognes sont loyales; je préfère à ces expéditions mystérieuses les coups qu'on porte au grand jour. »

Le Balafré se redressa fièrement.

« Pour qui me prenez-vous, monsieur mon neveu? dit-il sévèrement. Je n'ai pas, comme vous, voulu me faire moine; mais en suis-je moins loyal, et pensez-vous que j'engagerais le fils de ma propre sœur à prendre une situation sans honneur et sans dignité?... Mais j'entends sonner la cloche de Saint-Martin; je retourne à la caserne. A demain, mon neveu; présentez-vous à la porte du château vers huit heures; demandez-moi à la sentinelle. En suivant le sentier, ne vous écartez ni à droite ni à gauche, car il pourrait vous en coûter. Je vous attends; je veux que vous puissiez voir le roi et le juger par vous-même. »

Il partit sans songer à payer; mais l'aubergiste n'osa point réclamer.

Durward, resté seul, ne remonta point dans sa chambre; il ne pensait plus à sa déconvenue; d'une nature plus active que rêveuse, plus curieuse que mélancolique, il résolut d'aller se promener aux environs du château sur les bords du Cher, réfléchissant à l'entretien qu'il venait d'avoir avec son oncle et méditant sérieusement la résolution qu'il devait prendre le lendemain.

Le jeune Durward était mécontent de l'entrevue qu'il

venait d'avoir avec le Balafré; il devinait, sous les façons exubérantes et sonores du colosse, une pensée extraordinairement égoïste, et il n'avait pas tort. Ce soldat, plein de bravoure et capable de fidélité, manquait d'élévation dans l'esprit; la vie qu'il menait dans le rang inférieur où son peu d'intelligence, malgré la faveur assez marquée du roi, le maintenait toujours, n'était point faite pour l'amener à penser aux autres. Il était content de trouver tout à coup un neveu vigoureux, bien fait, et de plus paraissant aimer comme lui la bravoure et les aventures; mais il avait à peine songé à s'enquérir de sa situation et de ses besoins. Quentin pensait tristement qu'il avait obtenu plus d'aide et plus de secours d'un étranger rencontré par hasard que d'un parent sur lequel il était en droit de compter et dont, en définitive, la présence à la cour du roi Louis l'avait lui-même attiré de ce côté. Il regrettait fort de n'avoir pas demandé à son oncle qui était maître Pierre, et, bien qu'il l'eût trouvé triste et morne plus d'une fois dans leurs relations de la matinée, il ne pouvait songer sans reconnaissance à sa libéralité.

Je le retrouverai, se disait-il à lui-même, il me donnera de bons conseils. Il y a un vieux proverbe écossais qui dit : *Mieux vaut bon étranger que parent étranger.* Qui sait, s'il est aussi riche que le prétend mon hôte, si je ne trouverai pas d'honnêtes aventures à son service tout aussi bien que dans les gardes du roi de France ?

Venant à rencontrer deux bourgeois qui passaient gravement par le même chemin, il leur demanda poliment de lui indiquer la demeure de maître Pierre. Ils le prirent pour un impertinent qui voulait se jouer d'eux, et ils continuèrent leur route sans daigner lui répondre. Quentin pensa qu'il s'était maladroitement adressé à des personnages trop haut placés; apercevant des villageois dans les champs, il leur posa la même question. A cause de son costume étrange, de son sac de velours et surtout de son air et de son accent étranger, à leur tour ils le prirent pour un magicien, lui

répondirent par des injures et menacèrent même de lui faire un mauvais parti.

Quentin, ne sachant plus que penser, continua sa route sans rien demander à personne, mais persuadé que les paysans tourangeaux étaient les êtres les plus stupides et les plus inhospitaliers qu'il y eût au monde; à moins toutefois que quelque charme malenconteux ne l'eût lui-même subitement atteint. La suite de ses aventures faillit aussitôt lui en fournir la preuve.

Durward aperçut devant lui, sur une éminence, quatre ou cinq grands châtaigniers, et au pied de ces arbres, arrêtés et immobiles, plusieurs paysans qui levaient les yeux en l'air avec stupéfaction. Il courut de ce côté, et il vit, pendu à une des branches, le corps d'un malheureux se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie.

« Mais coupez donc la corde! » s'écria le jeune homme, toujours prêt à venir en aide au malheur.

Les paysans, blêmes de frayeur, lui montrèrent avec épouvante une *fleur de lis* entaillée dans l'écorce de l'arbre. C'était pour lui lettre morte; ouvrant son *skene dhu,* fidèle compagnon de l'Écossais, et grimpant sur l'arbre avec l'agilité d'un jeune chat, il trancha la corde en criant à ceux qui étaient en bas de recevoir le corps entre leurs bras. Ils n'eurent garde de l'entendre; ils s'écartèrent, au contraire, et le cadavre du malheureux tomba lourdement à terre. Descendu aussi vivement qu'il était monté, Quentin dénoua le nœud fatal, ouvrit les vêtements du supplicié et essaya de le rappeler à la vie.

Pendant qu'il s'occupait de ces soins, une troupe d'hommes et de femmes à l'aspect étrange l'entourèrent tout à coup, se saisirent de sa personne et lui crièrent :

« Pâle et misérable esclave d'Éblis, voulez-vous nous voler le corps de notre frère après l'avoir assassiné? Mais nous te tenons, tu nous le payeras ! »

Cette horde de sauvages accompagnait ces paroles de cris

et de gestes menaçants. Quentin, surpris, ne perdit point la tête :

« Comment pouvez-vous m'accuser de meurtre quand je viens précisément de couper la corde de ce pendu, espérant qu'il respirait encore et que je pourrais le sauver? »

Ces sauvages s'arrêtèrent, reconnaissant la vérité de ces paroles ; les femmes s'emparèrent du cadavre, et, comme Durward, essayèrent de le rappeler à la vie. Elles poussaient des cris de douleur en voyant l'inutilité de leurs efforts, et les hommes jetaient, en une langue inconnue, des malédictions aux meurtriers.

Les uns et les autres étaient coiffés de turbans ; ils avaient le teint bronzé des Africains; les hommes portaient la barbe longue, noire et frisée. Les chefs, ou au moins ceux qui paraissaient tels, avaient des écharpes aux couleurs vives et éclatantes ; leurs jambes et leurs bras étaient nus; tous se distinguaient par une malpropreté repoussante. Durward, que ce spectacle frappait et intéressait à la fois, remarquait leurs armes : ils avaient de longs couteaux, et l'un d'eux, petit de taille, très actif, et dont la douleur paraissait plus vive encore, avec une soif de vengeance plus accusée, était armé d'un sabre recourbé que l'Écossais reconnut pour une arme mauresque. C'étaient, en effet, des Sarrasins, — ces chiens de païns, éternels ennemis des braves chevaliers et des seigneurs chrétiens ; — au moins il les avait toujours vu représenter ainsi dans les romans de chevalerie. Il éprouva pour eux un profond dédain, et songea à s'éloigner sans retard de ces mécréants, quand ils furent tout à coup chargés par une troupe de cavaliers. Les prétendus Sarrasins venaient de placer le corps de leur frère sur leurs épaules ; mais à cette attaque soudaine ils lâchèrent pied tout aussitôt, abandonnant leur mort sans plus de souci. En un instant ils furent dispersés, montrant dans la fuite une agilité merveilleuse.

Le chef des assaillants criait :

« Point de quartier à ces brigands maudits! Percez tous ces gibiers de potence de vos javelines! »

Mais les Bohémiens avaient déjà laissé la place nette; deux seulement furent arrêtés, et Quentin reconnut dans l'un d'eux le jeune homme au sabre recourbé, qui avait seul à peu près essayé de résister. Quelle ne fut pas la surprise de notre jeune insulaire quand il vit les soldats s'emparer aussi de sa personne, et, malgré ses protestations, lui lier les mains! Cela fut fait si rapidement, qu'il eut à peine le temps de se reconnaître; il jeta les yeux sur le chef de la troupe, et reconnut, sans savoir s'il devait s'en applaudir ou s'en inquiéter, le sombre et sinistre compagnon de maître Pierre. Durward se dit intérieurement qu'en tout cas il savait bien que lui, Durward, arrivé au Plessis dans la matinée, ne pouvait rien avoir de commun avec cette troupe de Bohémiens; mais était-il disposé à lui rendre justice, ou ne profiterait-il pas de l'occasion de se venger de l'insulte qu'il en avait reçue? Il ne savait quelle résolution prendre; mais son hésitation ne fut pas longue; il entendit celui qu'il prenait le matin pour un boucher crier à deux de ses gens à figures sinistres :

« Trois-Échelles, Petit-André, voilà des arbres qui se trouvent là fort à propos. J'apprendrai à ces mécréants à se moquer de la justice du roi. Descendez de cheval et exécutez-les sur l'heure. »

Ces derniers avaient déjà sauté à terre; tous les deux avaient prestement détaché de la selle de leurs chevaux, où ils en avaient toujours une provision, trois cordes à nœud coulant, et ils s'avancèrent sans plus tarder vers les trois prisonniers. Quentin, s'apercevant qu'on allait le traiter comme un simple Bohémien, cria à haute voix, s'adressant au chef à la mine rébarbative :

« Vous savez bien que je suis Écossais, libre et d'un pays allié; c'est par hasard que je me suis trouvé au milieu de ces Bohémiens quand vous êtes venu les arrêter. »

L'officier, feignant de ne pas l'entendre, se tourna vers quelques paysans qui étaient très attentifs à ce qui se passait, et il leur demanda si ce jeune homme inconnu faisait partie de la troupe de vagabonds que ses soldats venaient de disperser.

« Oui, monsieur le grand prévôt, lui dirent-ils, il est arrivé ici le premier; c'est lui qui a coupé la corde.

— C'est bien : celui qui tente de mettre obstacle à l'exécution de la justice du roi doit être frappé le premier. Trois-Échelles, Petit-André, faites votre devoir. »

Quentin essaya de le fléchir en lui disant qu'il rendrait compte au Ciel de sa mort; mais l'autre, d'un signe imperceptible des yeux, lui montra la main qu'il portait en écharpe. Durward comprit.

« Oh! s'écria le malheureux jeune homme, alors c'est une vengeance !

— Faites votre devoir, dit le grand prévôt à ses aides, il faut que je continue ma route. »

Il tourna la tête de son cheval et partit au galop avec le reste de sa troupe, laissant Trois-Échelles et Petit-André vaquer à leurs sinistres fonctions.

V

Le grand prévôt s'éloigna, il s'en allait avec sa troupe à la recherche de nouveaux exploits du même genre ou plus sinistres encore. Quentin Durward, malgré l'horreur de sa situation, et bien qu'ayant perdu tout espoir, ne put sans étonnement voir l'indifférence stoïque de ses deux compagnons de misère; ils avaient employé d'abord tout ce qu'il est possible d'imaginer en fait de ruse ou de violence pour ne pas tomber au pouvoir de leurs ennemis; maintenant qu'ils se sentaient inévitablement condamnés, ils paraissaient en prendre leur parti de la façon la plus complète. L'approche de la mort n'était point capable d'abattre leur fierté, et leurs regards méprisants et mornes défiaient leurs bourreaux.

Les deux exécuteurs laissés à l'œuvre par le grand prévôt ne se ressemblaient guère. Ils étaient fort célèbres tous les deux, et universellement détestés. Louis XI avait coutume de les appeler Démocrite et Héraclite; Tristan l'Ermite les nommait Jean qui pleure et Jean qui rit.

Trois-Échelles était grand, maigre, sec et laid. Toujours morne, il affectait la prétention de suggérer aux patients des pensées graves; il citait au besoin deux ou trois textes

latins sur la fragilité de la vie présente, et il portait toujours un grand rosaire pendu à son cou.

Petit-André, au contraire, court et rebondi, avait la face joviale, et faisait sa besogne de la façon la plus divertissante du monde; il voulait que ceux qui passaient entre ses mains quittassent la vie comme en plaisantant.

Ce contraste frappa peut-être Quentin Durward, mais à coup sûr il ne l'occupa guère : la mort l'attendait, et il ne pouvait rien faire pour se soustraire au supplice. Il se mit à prier, et, pensant à la petite chapelle de Glen-Houlakin, où tous les siens avaient été enterrés après le grand désastre de sa famille, il murmura : « Nos ennemis féodaux ont accordé la sépulture à leurs victimes, et il faudra que je serve ici de pâture aux corbeaux comme un félon excommunié ! »

Les larmes lui montèrent aux yeux; Trois-Échelles l'encouragea, croyant qu'il cédait à un sentiment de componction ; Petit-André essaya de l'égayer; et, saisissant leur corde, tous deux s'apprêtèrent, ayant choisi la branche de l'arbre à laquelle il devait être pendu, à lui passer le nœud au cou.

Quentin jeta autour de lui un regard de désespoir profond; puis il s'écria de toute sa force :

« S'il y a ici un bon chrétien capable de m'entendre, qu'il veuille bien dire à Ludovic Lesly, le Balafré, archer de la garde écossaise, que son neveu a été misérablement assassiné. »

Or il se trouvait qu'il y avait un archer de la garde qui, passant près de là et voyant un attroupement, s'était approché par curiosité; il entendit ces paroles et cria :

« Holà! prenez garde à vous, mes maîtres! Si ce jeune homme est Écossais, je ne souffrirai pas que vous le mettiez injustement à mort.

— Nous exécutons les ordres du grand prévôt, » répondirent-ils.

Mais le jeune homme, tout à l'heure si isolé, venait d'entendre une parole amie; il reprit courage, et, retrouvant toute sa vigueur, il se débarrassa en un instant de Trois-Echelles et de Petit-André, renversa leurs aides et courut vers son compatriote en lui disant :

« Pour l'amour de l'Écosse et de saint André, ne m'abandonnez pas, je suis innocent.

— Avant d'arriver à vous ils me passeront sur le corps, lui fut-il répondu.

— Cher compatriote, coupez mes liens, je vous prie, et je me défendrai. »

Cela fait, Quentin arracha la hallebarde d'un soldat du prévôt et se mit en garde.

Petit-André, voyant la tournure que prenaient les choses, partit à cheval au grand galop afin de ramener sur les lieux le grand prévôt et sa troupe; pendant ce temps, Trois-Échelles essaya de tenir tête aux deux Écossais. Les Bohémiens prisonniers profitèrent du trouble et s'enfuirent de la bagarre.

Trois-Échelles, selon sa coutume, voulut, à l'aide de ses maximes, persuader à l'archer qu'il avait tort d'intervenir dans une question semblable, n'ayant nulle qualité pour interrompre le cours de la justice.

« Quel crime a-t-il donc commis? demanda l'Écossais.

— Il a osé couper la corde d'un criminel pendu à cet arbre, malgre la fleur de lis gravée sur le tronc.

— Vous avez eu tort, dit à Durward son compatriote.

— Je vous jure, repartit vivement le jeune homme, que je n'ai point vu la fleur de lis sur l'écorce de l'arbre; d'ailleurs je n'en aurais pas compris le sens quand même je l'aurais vue. J'ai coupé la corde uniquement par humanité, pensant secourir un malheureux.

— Singulière idée de se préoccuper d'un pendu! Si vous marchiez quelque temps à la suite de ce digne monsieur,

vous en verriez des grappes attachées à tous les arbres. Néanmoins, jeune homme, je ne veux pas vous livrer à vos ennemis : il y a là une méprise, vous n'en serez pas victime.

— Tiens ferme, Trois-Échelles ! criait de loin Petit-André, de retour de son expédition, voici le grand prévôt ; il saura bien faire respecter la justice du roi.

— Et voici également, fort à propos, quelques-uns de mes camarades qui arrivent du côté opposé ; nous verrons bien qui l'emportera. »

Et de fait, pendant que Tristan l'Ermite grimpait avec sa troupe les flancs de la petite colline, Ludovic Lesly en personne arrivait de l'autre côté, entouré de quelques amis.

Le Balafré montra la plus grande ardeur pour la défense de son neveu ; apercevant son camarade et Durward en garde, il lui cria de loin :

« Merci, Cunningham ! Mes chers camarades, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, il s'agit de venir en aide à mon neveu, gentilhomme écossais. Lindsay, Guthric, Tyric, allons de l'avant et le sabre au poing ! »

La lutte allait s'engager, et le nombre des adversaires, presque égal de chaque côté, pouvait en rendre l'issue douteuse. Mais le grand prévôt fit aussitôt signe à ses gens de mettre bas les armes ; il craignait sans doute que l'aventure, arrivant aux oreilles du roi, ne vînt à le mécontenter ; il se borna à demander au Balafré pourquoi il s'opposait à l'exécution de ce criminel.

« Par saint Martin ! reprit l'archer, il y a quelque différence entre l'exécution d'un criminel et l'assassinat de mon neveu.

— Votre neveu peut être un criminel, et les étrangers sont comme les autres soumis aux lois.

— Soit ; mais nous avons des privilèges, nous autres archers écossais ; et nous saurons les défendre, n'est-il pas vrai, camarades ?

— Vive la garde écossaise, et mort à quiconque voudra en enfreindre les droits! crièrent tous les archers à la fois.

— Mais ce jeune drôle, reprit le grand prévôt, n'est pas des vôtres, et il ne saurait bénéficier de vos privilèges.

— C'est mon neveu, dit avec hauteur le Balafré.

— Je ne le conteste pas; mais il n'est point archer. »

Cunningham, qui avait le premier pris la défense de Quentin, ne voulait point l'abandonner ainsi; il dit à Lesly de soutenir que le jeune homme était enrôlé.

« Il n'est point archer! cria le Balafré; à la date de ce jour son nom est inscrit sur les rôles.

— Fort bien, dit le grand prévôt en donnant à ses gens l'ordre de s'éloigner; je ferai mon rapport à Sa Majesté. »

Les archers, après son départ, tinrent conseil; ils résolurent tout d'abord d'aller compter l'affaire à lord Crawford, leur capitaine, et de faire mettre le nom de Durward sur le contrôle. Le jeune homme, qui n'avait point prévu cette issue, voulait attendre encore; mais son oncle lui demanda ce qu'il préférait: d'avoir son nom couché sur le registre des archers écossais, ou d'être pendu. L'argument parut sans réplique, et ses compagnons l'emmenèrent en toute hâte dans leur caserne. Chemin faisant, Cunningham proposa de demander à Olivier le Daim, qui devait raser précisément Louis XI le lendemain matin, d'intervenir auprès de lui en leur faveur avant que le grand prévôt, le rival d'ailleurs du barbier, eût envoyé son rapport. Tous les archers s'entendirent pour offrir à cette occasion un beau présent à Olivier le Daim.

Ludovic Lesly, quand il connut l'affaire, trouva son neveu passablement naïf et surtout écervelé, d'avoir été détacher le corps d'un mécréant maudit, d'un juif, d'un Maure ou d'un païen.

« De quelles gens parlez-vous donc? demanda Quentin.

— De ces Bohémiens vagabonds qui inondent le pays et le ruinent comme ferait une nuée de sauterelles. »

Et toute la troupe n'eut pas assez d'imprécations contre les Bohémiens. Ils ne furent pas toujours du même avis; une ou deux fois ces mêmes hommes, qui venaient de se mettre si bien d'accord pour défendre un des leurs ou le faire passer pour tel, faillirent en venir aux mains pour les motifs les plus futiles; néanmoins ils arrivèrent en assez bonne intelligence au château, Lesly le Balafré ayant fait une proposition qui avait rallié tous les suffrages.

« Vous viendrez dîner avec moi, avait-il dit; je payerai du vin pour nous réjouir en bons camarades. Nous boirons à l'intégrité de nos privilèges et à l'entrée de mon neveu dans le corps des archers de la garde. »

Ils heurtèrent à la porte du château royal; on ouvrit le guichet, et le pont-levis fut abaissé; ils pénétrèrent dans la poterne un à un. L'introduction de Quentin, bien qu'accompagné de son oncle, ne se fit point aussi aisément; il fallut parlementer longuement.

La petite troupe se dirigea aussitôt vers l'appartement de lord Crawford, vieux guerrier ayant lutté autrefois avec Charles VII pour l'indépendance de la France et l'expulsion des Anglais; il s'était battu à côté de Douglas et de Buchan; il avait marché sous la bannière de Jeanne d'Arc.

Louis XI, si défiant qu'il fût, avait confiance dans le vieux lord, qui ne s'occupait d'ailleurs, à la cour de France, que de ce qui intéressait directement son commandement.

Durward pénétra chez lui, conduit toujours par le Balafré et Cunningham. L'illustre capitaine les reçut avec beaucoup de dignité. Il avait la taille haute; bien qu'amaigri par l'âge, il portait allègrement son armure. Ses traits étaient durs, mais il n'était point difficile de reconnaître en lui un grand fonds de bonté.

Le Balafré lui narra, avec les marques du respect le plus profond, tous les détails de l'aventure arrivée à son neveu.

La vieux capitaine hocha la tête quand l'oncle dit l'empressement de Quentin à couper la corde du supplicié; le récit de la querelle avec les gens du prévôt parut le contrarier.

« Il faut toujours, s'écria-t-il vivement, que vous m'apportiez des écheveaux embrouillés! Que de fois vous ai-je dit pourtant, à vous Lesly, à vous Cunningham, que le soldat étranger doit toujours se comporter avec réserve à l'égard de l'habitant du pays. Enfin vous ne pouviez pourtant pas laisser pendre votre neveu, Ludovic, et je ne vous blâme pas de l'avoir arraché des mains de ce coquin de prévôt. J'arrangerai l'affaire; mais il faut tout de suite inscrire son nom sur les rôles.

— Si Votre Seigneurie veut bien le permettre, dit Quentin, je... »

Le Balafré parut outré que son neveu eût encore la pensée de réclamer contre un enrôlement qui non seulement était un honneur pour lui, mais encore lui sauvait positivement la vie.

« As-tu donc perdu l'esprit? Vas-tu parler à Sa Seigneurie sans qu'elle t'interroge?

— Un peu de patience, Ludovic; écoutons ce jeune homme.

— Je ne dirai qu'un mot, Milord, dit modestement Quentin, bien qu'en s'efforçant de donner de l'assurance à sa voix. Ce matin j'ai dit à mon oncle que j'hésitais à prendre du service dans la garde écossaise; je veux dire ceci: maintenant que j'ai vu son chef, je n'hésite plus; je suis fier d'avoir à servir sous un capitaine qui me paraît si expérimenté.

— Bien parlé! » dit le vieux lord, flatté du compliment. Puis il se plut à le recommander aux soins de son oncle, et il ne dédaigna pas de lui donner d'utiles conseils. Il lui recommanda de s'exercer bien vite au maniement des armes, « car, dit-il en terminant, nous aurons bientôt, si je suis bien informé, des lances à rompre. »

Cette assurance fit le plus grand plaisir aux archers, et Ludovic Lesly s'écria :

« Tant mieux, Milord! cette nouvelle est pleine de charme pour nous. Je veux vider ce soir un verre de plus à notre prochaine campagne. Vous n'ignorez pas, dit-il à son vieux chef, que, suivant les usages de notre corps, nous fêterons ce soir la bienvenue de notre jeune camarade.

— Vous aurez raison; mais que tout soit fini au coucher du soleil. Pas d'excès; que ceux qui doivent être de garde cette nuit se tiennent à l'écart de la fête. D'ailleurs je ne blâme point cet usage, et peut-être irai-je me joindre à vous et voir si tout se passe en bon ordre.

— Alors la fête sera complète, » dit Ludovic.

L'appartement gothique où devait se donner la fête fut décoré pour la circonstance; sachant que le capitaine allait venir prendre part à leurs réjouissances, les archers voulurent la rendre digne de cette visite. Les bannières furent accrochées aux murailles, des joncs furent jetés sur le sol; il est inutile d'ajouter que les tables furent chargées de bouteilles.

Durward fut complètement équipé dans la soirée, grâce à la bonne volonté de tous, et il put s'asseoir au banquet auprès de son oncle avec les insignes de sa nouvelle profession. Le repas fut fort gai; nombre de vieilles chansons et de vieilles histoires écossaises s'y donnèrent cours librement.

La joie et l'enthousiasme étaient à leur comble quand lord Crawford entra dans la salle. Un fauteuil de parade avait été préparé pour le recevoir au haut bout de la table. Tous ces soldats, appartenant à la même nation et tous d'origine noble, professaient le plus grand respect pour leur chef; sa situation était d'ailleurs fort indépendante : il ne reconnaissait d'autre autorité au-dessus de la sienne que celle du roi et du grand connétable.

Tout d'abord il parut n'être entré dans la salle que pour

Lord Crawford au banquet des archers écossais.

BIBLIOTH. NATIONALE R F

juger de l'état des esprits, et voir si la réserve qu'il avait recommandée était bien observée. Il refusa d'accepter à la table du festin la place qu'on lui destinait; mais peu à peu il parut se faire à l'idée de partager la joie de ses compatriotes, et Lindsay lui ayant présenté un verre de vin, comme il allait le repousser, il se souvint fort heureusement qu'il ne pouvait se dispenser de boire à la santé de sa nouvelle recrue, et que ce serait lui faire injure que de refuser.

Il porta donc la santé du jeune brave; elle fut accueillie par les plus bruyantes acclamations. La glace étant rompue, il annonça à ces hommes qu'il avait vu le barbier du roi, et que le différend survenu avec le grand prévôt s'arrangerait probablement.

Cette assurance provoqua une nouvelle santé, celle du vieux lord, portée par tous les archers, et les acclamations furent encore plus enthousiastes que tout à l'heure.

Lord Crawford, complètement mis à l'unisson, s'en vint causer avec Quentin; il lui fit plusieurs questions sur l'Écosse et les grandes familles de leur pays; il se montra très satisfait sur la manière dont le jeune homme lui répondit.

Pendant cette conversation, qui fut assez longue, le digne capitaine ne négligeait point la bouteille obligeamment mise à sa portée; il fit même à cette occasion plusieurs remarques fort sages sur la tempérance et le soin que devaient prendre les jeunes gens comme Quentin de ne point s'abandonner à de mauvaises habitudes. Les archers imitèrent lord Crawford, et ne cessaient point de boire; néanmoins on observait encore les convenances.

L'animation devint bientôt plus grande; mais elle ne se manifesta que par un redoublement, une véritable explosion de patriotisme et une ardeur guerrière plus grande. La langue du vieux lord commença aussi à se délier.

Cunningham ayant proposé de boire à la bannière royale de France, Lindsay souhaita qu'un bon vent venu de Bourgogne pût promptement l'agiter.

Le vieux lord accepta cet augure, et, après avoir vidé son verre, raconta complaisamment à ses vieux camarades, comme il disait, la grande nouvelle, à savoir l'arrivée d'un envoyé de Charles, duc de Bourgogne, chargé d'un message qui ne semblait pas être d'une nature très amicale.

Un des convives avait vu à l'auberge du bosquet des Mûriers les équipages et la suite du comte de Crèvecœur; il affirmait que le roi lui avait refusé l'entrée du château.

« Que le roi tienne bon! crièrent plusieurs voix énergiques. Que peut avoir à réclamer le duc de Bourgogne?

— Il est mécontent, dit lord Crawford sur le ton de la confidence et en baissant la voix, que le roi ait pris sous sa protection une dame et sa pupille, jeune comtesse qui s'est enfuie de Dijon parce que le duc voulait la marier à son favori Campo-Basso. Crèvecœur vient aujourd'hui demander que la comtesse soit remise entre les mains de son seigneur féodal. Que fera le roi de France? Il ne s'est pas engagé, que je sache; il n'a point reçu ces dames ouvertement; il ne les a confiées ni à la dame de Beaujeu ni à la princesse Jeanne; il se décidera selon les circonstances, et nous, nous n'aurons qu'à suivre la voie qui nous sera tracée. »

Il fut longuement raisonné sur ce sujet; ce fut la bouteille qui fournit encore la solution : on proposa de boire à la santé de la jeune comtesse, un véritable astre de beauté. Cela fut goûté unanimement.

Un archer prétendit avoir vu ces dames pendant qu'il était de garde; mais il n'avait fait que les apercevoir, elles étaient dans une litière. Un autre, nommé Arnot, prétendit que son coutiller, conduisant ses chevaux à la promenade, avait rencontré Daguin, le muletier, qui reconduisait la litière à l'auberge : tous deux avaient bu un verre de vin. Et Saunders, le coutiller, apprit, sous le sceau du secret, qu'il venait de conduire au château deux grandes dames descendues chez son maître déjà depuis plusieurs jours, et

à qui le roi avait en secret rendu de grands honneurs; il pensait qu'elles avaient été transférées au château à cause de l'arrivée du comte de Crèvecœur.

« Vraiment, dit Guthric, je parie que c'est la comtesse que j'ai entendue jouer du luth en traversant la cour pour me rendre ici. Elles seraient donc logées dans la tour du Dauphin...

— Qu'est-ce que j'entends? dit tout à coup le vieux lord; ce sont bien les cloches de Saint-Martin. Le soleil va disparaître; la nuit est venue bien vite ce soir. Allons, mes enfants, un dernier coup : à la santé de la jeune comtesse, et puisse-t-elle trouver un mari autre que cet infâme Campo-Basso, que veut lui imposer le duc Charles de Bourgogne! »

Le Balafré leva son verre plein avec un remarquable empressement :

« Milord, s'écria-t-il, puisse saint André vous entendre et vous exaucer! Je ne connais point la dame en question; mais je suis l'ennemi juré de ce Campo-Basso, quoique je ne le connaisse pas davantage, et je le considère comme indigne, puisque c'est l'avis de Votre Honneur. D'ailleurs, ajouta-t-il en relevant fièrement la tête, où sa cicatrice, excitée sans doute par le vin, brillait encore d'un plus vif éclat au milieu de son visage plus rouge que de coutume, on m'a prédit, il y a vingt ou quarante ans, que je devais faire la fortune de ma maison par un mariage. Qui sait ce qui peut arriver?... »

Un hourrah formidable lui répondit, et le commandant, sentant qu'on allait perdre toute mesure, sortit majestueusement, empruntant le bras du Balafré, soit qu'il voulût assurer ses pas, soit qu'il eût des recommandations particulières à lui faire au sujet de son neveu.

Les archers vidèrent alors la coupe d'adieu, et tous, conformément à la discipline sévère suivie dans la forteresse du Plessis, rentrèrent dans leur quartier avant que le soleil eût entièrement disparu.

Il est inutile de faire remarquer ici que rien de ce qui avait été dit à propos de la noble comtesse Isabelle de Croye n'était demeuré perdu pour notre héros. Dans le cabinet où il devait coucher, et qu'il partageait avec le page de son oncle, — lord Crawford lui avait donné le grade d'écuyer de Ludovic Lesly, — il rêva longtemps tout éveillé avant de se mettre au lit.

Il est aisé de pénétrer le secret de ses profondes méditations : la jeune fille qui avait servi maître Pierre, l'habitante mystérieuse de la tourelle, la dame au luth transportée dans la tour du Dauphin, la comtesse de Croye fuyant les poursuites indignes d'un misérable y prirent une grande et importante place; maître Pierre joua aussi un certain rôle dans ses rêveries, et plus d'une fois le jeune Écossais se demanda quel personnage il pouvait bien être et quelle était au juste sa situation.

Le Balafré coupa court à ces rêves, respectés par Wolf Harper, le compagnon de cellule de Quentin. Il ordonna à son neveu de se coucher en toute hâte, afin d'être prêt, le lendemain de bonne heure, à l'accompagner dans l'antichambre du roi, où il devait être de garde avec cinq de ses compagnons.

VI

Quentin s'habilla gaiement au son des trompettes et au bruit des armes mises en mouvement par les allées et venues des sentinelles quittant leur poste de nuit ou prenant leurs gardes pour la journée. On imagine sans peine la joie qu'il éprouva à revêtir son splendide uniforme.

Son oncle arriva bientôt et passa une rapide inspection des diverses parties de l'équipement de son neveu; il ne put cacher un mouvement de satisfaction.

« Si tu es aussi fidèle et brave que te voilà beau garçon, j'aurai le meilleur écuyer de la garde. Tu vas me suivre dans la salle d'audience; aie soin de te tenir toujours à mes côtés. »

Tous deux, armés de lourdes pertuisanes, proportionnées néanmoins à leur taille, vinrent rejoindre dans la cour intérieure leurs camarades également de service. A quelque distance des archers se trouvaient plusieurs piqueurs tenant en mains de superbes chevaux, autour desquels gambadait à grands cris une meute de beaux chiens. C'était l'équipage de chasse du roi, qui aimait passionnément cet exercice.

Le Balafré prit le commandement des archers, et au

signal donné par lui ils entrèrent tous, après avoir échangé le mot d'ordre, dans la vaste salle d'audience.

On attendait le roi. La salle était belle, richement décorée, mais avec une magnificence sévère qui parut triste à Quentin. Il avait rêvé une cour plus magnifique. Les grands officiers de la maison royale étaient richement vêtus; mais bien peu avaient un extérieur répondant à l'élévation de leur fortune. La mauvaise humeur et les soupçons de Louis XI tenaient la noblesse éloignée de la cour; les grands seigneurs n'y venaient que rarement, s'y ennuyaient beaucoup, et s'en retournaient dans leurs terres le plus vite possible.

Les conseillers du roi étaient en général des gens d'assez mauvaise mine; l'intelligence et la sagacité pouvaient briller dans leurs regards, mais leurs façons étaient contraintes et embarrassées; on sentait sous ces riches habits une éducation commune et des habitudes dont ils ne pouvaient se défaire. Lord Crawford, plein de tenue et de distinction, se faisait hautement remarquer au milieu des hôtes vulgaires de la cour de Louis XI. Son jeune compatriote en fut réjoui; il le contemplait à plaisir, quand la vue d'un autre homme le frappa et lui fit presque oublier son chef et son compatriote.

Cet homme était petit de taille; il avait les épaules et la poitrine larges, les jambes légèrement arquées; ses bras, fermes et nerveux, paraissaient trop longs; ses traits étaient irréguliers, ses cheveux noirs, et son teint très basané. Avec ces dehors peu attrayants, il y avait dans sa marche tranquille je ne sais quoi de confiant, de résolu, d'audacieux et d'alerte, malgré la carrure de ses membres, qui donnait à l'ensemble du personnage un grand air de dignité et de noblesse. C'était le comte Dunois, fils du fameux bâtard d'Orléans; il portait avec honneur un nom illustré par son père, et, bien que le favori de la noblesse du royaume à cause de sa loyauté et de sa franchise, qui ne laissaient pas

place aux soupçons du roi, il était fort en faveur à la cour, très écouté, mais un peu dépaysé au milieu des autres familiers de Louis XI.

Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang et héritier de la couronne si le monarque ne laissait point d'enfant mâle, s'appuyait sur le bras de Dunois. Il avait l'air aussi mal à l'aise, aussi dépité que son cousin semblait tranquille et confiant en sa force. Obligé de rester à la cour, où on ne lui donnait aucune fonction, tant on redoutait qu'il eût du crédit, il passait sa vie dans la plus complète inutilité. Il avait été fiancé dès sa jeunesse à la princesse Jeanne, seconde fille du roi, qui était difforme et maladive; il ne ressentait que de l'éloignement pour elle; mais le roi persistait dans son projet sans tenir compte de leurs sentiments mutuels.

Le cardinal Jean de la Balue, ministre favori de Louis XI, et qui devait expier plus tard d'une façon si cruelle la faveur dont il jouissait un peu insolemment à l'heure présente, occupait une place très en vue au milieu de l'assemblée des courtisans. Son élévation avait été trop prompte et trop exclusivement le fait de la faveur pour qu'il évitât le travers des gens parvenus. Avec du mérite et un talent relatif pour les choses qu'il avait étudiées et qu'il connaissait bien, il affectait d'exceller en tout, et, sortant du cercle de ses connaissances et de ses attributions, il se rendait aisément ridicule et surtout insupportable aux autres. Ainsi, en traversant la salle d'audience, il ne manqua pas d'inspecter la tenue des archers, et lui, homme d'Église, il en censura plusieurs à propos d'irrégularités de service ou d'équipement qu'il crut remarquer en eux. Il semait ainsi le mécontentement autour de lui.

Dunois s'avança vers lui et lui demanda si le roi savait que l'envoyé du duc de Bourgogne demandait à être reçu sans aucun retard.

« Il est prévenu, répondit le cardinal; voici d'ailleurs

Olivier le Daim, toujours bien renseigné, qui va nous faire connaître le bon plaisir de Sa Majesté. »

Un homme bien fait pour attirer l'attention sortait effectivement d'un appartement intérieur donnant dans la salle d'audience; il était petit, pâle et maigre; il était vêtu d'un justaucorps et de hauts-de-chausses de soie noire; il ne portait ni habit ni manteau; il avait à la main un bassin d'argent et une serviette étendue sur le bras, symbole des fonctions qu'il remplissait auprès du roi. C'était son barbier, le fameux Olivier le Daim, qu'on nommait aussi le Mauvais et parfois le Diable, épithètes qu'il n'avait point volées. Tout le monde s'écartait respectueusement sur son passage, et lui prenait un air simple, naïf, comme un homme qui s'étonne qu'on lui rende tant d'honneurs : on eût dit qu'il aurait aimé à passer inaperçu. Il vint droit à Dunois et lui parla quelques instants à l'oreille. Le brave soldat sortit aussitôt, et Olivier rentra dans l'appartement du roi; il eut pourtant le temps de dire à Ludovic Lesly que l'affaire de son neveu était arrangée, qu'il pouvait être tranquille.

Cette bonne nouvelle lui fut d'ailleurs confirmée peu d'instants après; Tristan l'Ermite, grand prévôt de la maison du roi, vint le trouver et lui fit des excuses pour sa méprise de la veille, méprise qui ne fût point arrivée si Quentin Durward avait porté son uniforme et s'était réclamé à temps de son titre d'archer de la garde écossaise. Ludovic lui répondit sur le ton le plus poli qu'il lui fut possible de prendre; mais, malgré les efforts qu'ils faisaient l'un et l'autre pour paraître aimables, ils avaient bien plutôt l'air de deux sangliers hargneux et intraitables.

« Nous avons maintenant, dit Ludovic en se penchant à l'oreille de son neveu, l'honneur d'avoir un ennemi mortel; mais un soldat qui remplit son devoir n'a rien à craindre et peut se moquer du grand prévôt. »

Les grandes portes de l'appartement royal s'ouvrirent tout à coup, et le roi Louis XI parut, froid et soucieux comme

de coutume. Quel ne fut pas l'étonnement de Quentin Durward en reconnaissant ce marchand de soie, ce maître Pierre, avec lequel il avait passé la matinée de la veille! Il avait fait plus d'une conjecture à son sujet; mais ce qu'il avait imaginé de plus hardi était bien dépassé par la réalité.

Il eut un tressaillement si vif, qu'il faillit laisser tomber sa pertuisane; un regard sévère de son oncle le rappela vite au décorum; mais sa surprise et son embarras furent portés au comble quand il vit le roi, dont l'œil perçant avait rapidement fait le tour de la salle, se diriger directement vers lui sans prendre garde à personne autre dans cette nombreuse et illustre assemblée, et lui adresser ces paroles:

« J'en apprends de belles sur votre compte! A peine arrivé en Touraine, vous faites le tapageur! Mais je veux vous pardonner pour cette fois. Vous n'êtes pas le seul coupable; si je retrouve le vieux marchand qui vous a, dès le matin, fouetté le sang avec du vin de Beaune et qui se permet de débaucher les jeunes gentilshommes de ma garde, je saurai bien l'en faire repentir. Lesly, surveillez ce jeune homme. Et puis, ajouta-t-il plus bas, faites prendre note de la date de sa naissance, jour, heure et minute, et envoyez-moi ce renseignement. »

Le Balafré s'inclina jusqu'à terre, et se releva tout fier de cette marque de la faveur du roi. Il fit ce jour-là bien des jaloux.

Quentin ne pouvait revenir de sa surprise; l'extérieur du roi ne marquait guère plus de prétentions que la veille; il avait un costume de chasse fort simple et un grand rosaire pendu au côté; son chapeau était garni d'une douzaine de statuettes en plomb : l'appareil de la majesté royale ne le changeait donc pas trop. Cependant le jeune Écossais, maintenant qu'il savait à qui il avait affaire, retrouvait dans toute sa personne, dans sa physionomie, dans ses regards et dans le son de sa voix, un air de grandeur et de majesté

qu'il n'avait point remarqué la veille. Louis XI était-il assez bon comédien pour dissimuler le roi sous l'apparence d'un bon bourgeois, ou la dignité royale donnait-elle à l'homme si commun il y a peu d'instants un aspect nouveau et plein de grandeur qui frappait l'imagination du jeune étranger?

La dame de Beaujeu, l'aînée de ses filles, qui devait être mariée à Pierre de Bourbon, se tenait aux côtés du roi; son père l'aimait beaucoup : elle avait comme lui une très grande finesse et n'était point dépourvue de grâce.

Jeanne, sa sœur, l'infortunée fiancée du duc d'Orléans, venait timidement derrière elle; sa difformité et sa laideur semblaient encore accrues par le peu de soin qu'elle prenait de son accoutrement, trop sévère pour la circonstance et surtout pour sa situation. Louis XI n'avait nul égard pour sa fille; il lui dit amèrement :

« Partez-vous pour le couvent, ma fille? Il me semblait vous avoir fait prévenir pour une partie de chasse! »

Louis savait tout l'éloignement qui existait entre elle et son fiancé; ils n'avaient aucun goût l'un pour l'autre, cela était visible. Était-ce pour faire illusion, était-ce pour tourmenter deux êtres qu'il n'aimait pas qu'il affectait en toute circonstance de les croire épris l'un de l'autre et occupés à cacher leurs sentiments secrets, comme s'ils n'eussent osé s'avouer une affection mutuelle?

« Mais je ne m'y trompe pas, ajouta-t-il, vous ne voulez faire aucun frais, vous sachant maîtresse de la position. Allons, cousin d'Orléans, ne rougissez pas comme un jeune homme, donnez la main à votre fiancée. Elle ne souhaite rien tant, malgré son air sérieux; conduisez-la à son cheval. »

Le duc tressaillit, visiblement malheureux, et il se hâta d'obéir; mais il était si troublé, il y mettait une hâte si maladroite, que le roi reprit sur un ton goguenard :

« Doucement, beau cousin, doucement, il faut savoir se

contenir en public. Calmez-vous, je vous prie. » Puis se tournant vers l'assemblée : « A cheval, Messieurs, dit-il, en chasse! et que le Ciel et saint Hubert nous soient propices ce matin ! »

Dunois rentrait en ce moment; il s'avança vers le souverain et lui dit :

« Sire, l'envoyé du duc de Bourgogne est à la porte d'entrée du château, et il déclare exiger sur l'heure une audience.

— Exiger! Dunois, y pensez-vous? Vous avez dû lui dire, comme je vous en avais fait donner l'ordre, que je ne pouvais le recevoir aujourd'hui; que c'est demain jour de fête, consacré à honorer saint Martin, et, grâce à Dieu, je ne m'occuperai point d'affaires ni de pensées mondaines en pareilles occasions. Le jour suivant, je pars pour Amboise, et à mon retour je lui donnerai audience sans faute, aussitôt que mes autres affaires me le permettront.

— J'ai exécuté vos ordres, Sire; je lui ai dit tout cela.

— Et il ne s'est pas rendu à d'aussi bonnes raisons?

— Tout au contraire; il a répondu, — et j'ai eu bonne envie de lui faire rentrer ses paroles dans la gorge avec ma dague, — il a répondu qu'il ne quitterait pas la porte du château, qu'il attendrait jusqu'à minuit, et que Votre Majesté ne pourrait mettre le pied dehors sans le trouver sur son chemin.

— Alors je ne sortirai pas. Qu'on rentre les chiens!

— Vous ne serez pas débarrassé du comte de Crèvecœur pour cela : il a, dit-il, des ordres précis de son maître. S'il n'obtient pas d'audience, il va clouer son gantelet aux palissades du château, vous défier ainsi de la part de son maître, et proclamer qu'il renonce à foi et hommage envers la France en vous déclarant à l'instant la guerre.

— Oui-da! dit le roi, notre vassal se révolte. Dunois, il va falloir déployer l'oriflamme et crier : « Montjoie saint Denis ! »

Dunois cria : *Amen!* et tous les soldats qui étaient dans la salle firent un mouvement en avant, montrant une noble ardeur et un vif désir de voir se réaliser la parole du roi. Mais Louis XI, que cet enthousiasme avait un instant saisi, était déjà repris par sa prudence ordinaire; il songeait qu'Édouard IV, roi d'Angleterre, plein de courage et d'ambition, aurait peut-être l'idée de venir au secours de son beau-frère le duc de Bourgogne, qu'il pourrait aisément entrer sur les terres du royaume par la porte toujours ouverte de Calais; d'autre part le duc de Bretagne n'était pas un allié bien sûr. Bref, la modération reprit le dessus.

« Si je puis éviter l'effusion du sang, je consens à faire tout pour cela, notre honneur sauf. Qu'on introduise l'envoyé du duc de Bourgogne !

— *Beati pacifici!* dit le cardinal de la Balue.

— *Amen!* » dit le roi en se signant dévotement; mais il n'y eut pas d'écho dans la salle. Le Balafré même conçut un tel dépit de cette conclusion, qu'il fit retentir le plancher du bout de sa pertuisane : le premier ministre remarqua cette infraction à la discipline et en fit l'observation au vieux soldat sur un ton assez rude.

Le roi, sans prendre garde à ce petit incident, mais gêné par le silence glacial de l'assemblée, dit à Dunois :

« Vous avez l'air préoccupé, Dunois; êtes-vous contrarié de la décision que nous venons de prendre?

— Non, non, reprit le brave soldat; je voulais seulement vous demander la faveur de m'envoyer à Évreux pour maintenir la discipline dans le clergé.

— Vous n'êtes guère propre à un pareil office, dit le roi en souriant.

— Sire, monseigneur d'Évreux veut apprendre l'exercice à nos soldats, pourquoi ne serais-je pas en mesure de conduire son clergé? »

Les trompettes du seigneur bourguignon sonnaient sur

le seuil de la porte; tout le monde prit dans la salle sa place respective selon l'ordre des préséances : le roi et ses filles demeurèrent seuls au milieu de l'assemblée.

Crèvecœur était un guerrier intrépide et jouissant d'une grande renommée; il était armé de toutes pièces et revêtu des insignes de la Toison d'or; il avait la tête nue, et un page portait son casque à quelques pas en arrière. Un héraut, magnifiquement vêtu, le devançait et tenait en main les lettres de l'ambassadeur, qu'il présenta au roi après avoir mis les deux genoux en terre.

« Approchez, seigneur comte de Crèvecœur, dit le roi après avoir jeté à peine un coup d'œil sur les lettres de créance; vous n'avez point besoin d'être accrédité auprès de nous, votre renommée vous ouvre toutes les portes; » puis sur un ton de bonhomie il s'informa de la santé de la comtesse de Crèvecœur.

Le comte s'excusa de ne pouvoir, en cette circonstance, répondre comme il l'eût voulu à la bienveillance du roi; mais il avait une mission à remplir; Philippe Crèvecœur de Cordès devait parler au nom de son très gracieux seigneur et souverain, le duc de Bourgogne.

« Soit, reprit Louis XI; mais que Philippe Crèvecœur de Cordès n'oublie pas qu'il parle à celui qui est le souverain de son souverain. Qu'avez-vous à me dire ? »

L'ambassadeur salua :

« Roi de France, le puissant duc de Bourgogne vous présente cette cédule contenant le détail des griefs commis sur les frontières par les officiers de Votre Majesté; ma première question est celle-ci : Votre Majeste a-t-elle l'intention de nous faire réparation de ces injures? »

Le roi prit la note des mains du héraut, toujours à genoux; il y jeta un coup d'œil et répondit :

« Nous avons déjà examiné ces plaintes : la plupart des faits cités ainsi sont dénués de preuves; les autres sont exagérés et n'ont été que l'effet de justes représailles. Néan-

moins nous sommes prêt à rendre bonne justice aux ayants droit.

— Sire, je transmettrai votre réponse à mon maître. Elle est toute semblable à celle que vous avez déjà faite, et je doute qu'elle puisse être de nature à rétablir la concorde entre les deux États.

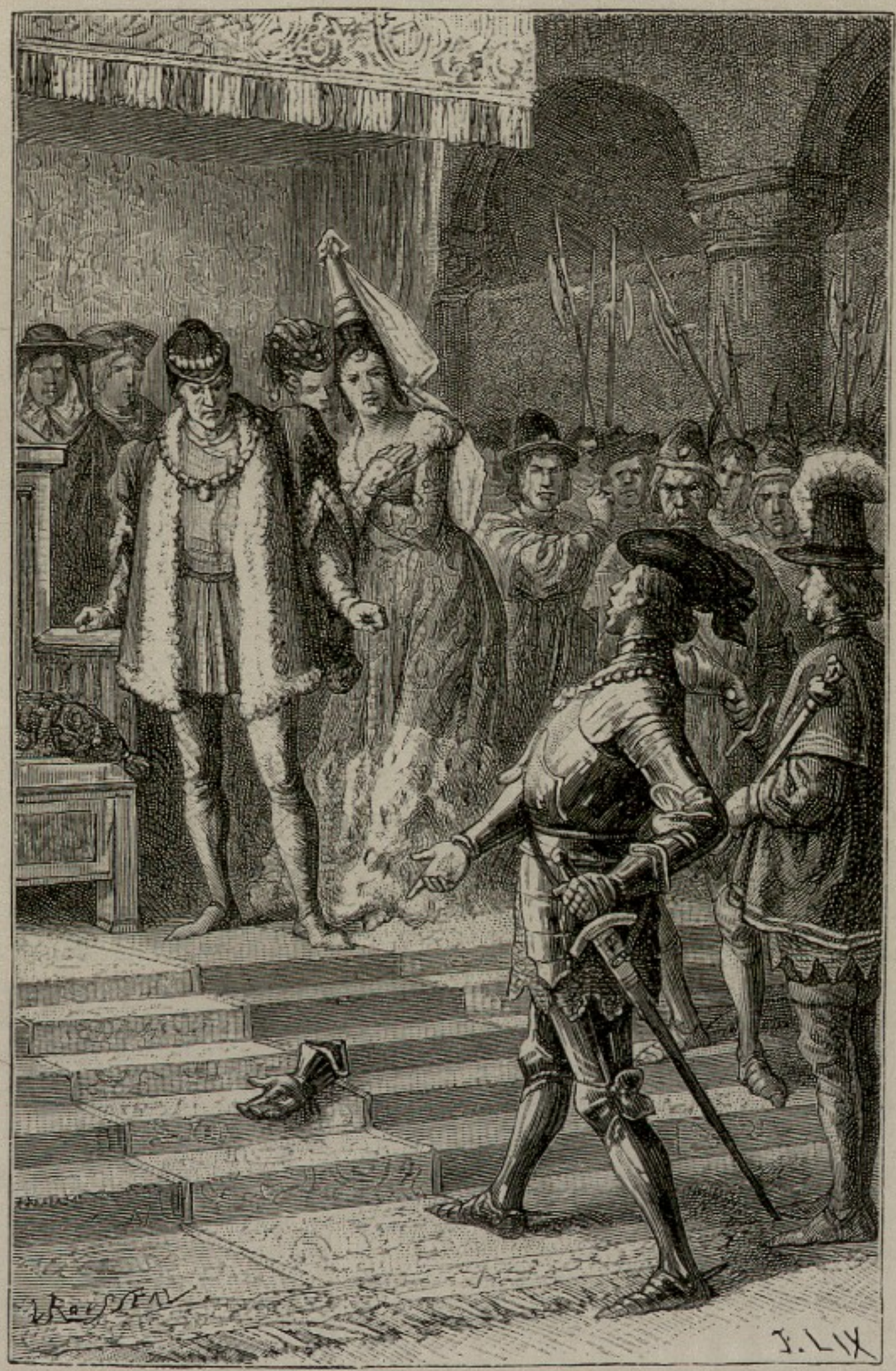
— Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu; nous n'avons à nous préoccuper que de la justice et de la vérité. Avez-vous d'autres réclamations à me faire?

— Mon maître, reprit Crèvecœur, prie encore une fois Votre Majesté de vouloir bien cesser de fomenter sous mains des révoltes parmi ses sujets de Gand, de Liège et de Malines. Il souhaite que vous rappeliez vos agents secrets, et aussi que vous ne donniez point asile sur le territoire de votre royaume à des transfuges et à des traîtres qui ont déserté leur poste et sont venus s'établir à Paris ou à Tours.

— Je n'ai garde, reprit le roi, de fomenter nulle part la révolte et n'ai point d'agents secrets; mes sujets voyagent pour leurs affaires; ils vont partout librement et honnêtement, comme j'ouvre mon territoire aux sujets étrangers qui viennent trafiquer loyalement ici, qu'ils soient Flamands ou d'autres pays. C'est tout ce que je puis dire.

— Sire, je ne crois point que cette réponse puisse non plus satisfaire mon illustre maître; il est trop convaincu de certaines menées secrètes qui, bien que désavouées par Votre Majesté, n'en sont pas moins réelles. Mais permettez que j'arrive à la partie principale de mon message. Le duc de Bourgogne demande que sans délai la comtesse Isabelle de Croye et sa tutrice la comtesse Hameline, secrètement protégées par Votre Majesté et se dérobant ici à la juridiction de mon honoré maître, soient renvoyées sous bonne garde dans leurs domaines...

— Vous avez bien fait, seigneur, dit Louis XI avec un dédain marqué, vous avez bien fait de commencer votre



Et Crèvecœur jeta son gantelet sur le plancher de la salle.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

ambassade de bon matin, si vous avez dessein de réclamer tous les sujets du duc de Bourgogne que son humeur batailleuse a contraints à fuir ses États. Qui vous prouve que ces dames sont sous ma protection, et qui prouvera que j'ai encouragé et favorisé leur fuite ?

— Sire, dit Crèvecœur avec énergie, j'avais un témoin qui vous a vu, déguisé en marchand, converser avec ces dames à l'auberge des *Fleurs-de-Lis,* qui a reçu d'elles des messages pour leurs amis des Flandres et qui a rapporté des réponses en votre présence.

— Produisez votre témoin, dit le roi.

— Vous savez bien, Sire, qu'il a été pendu hier soir par les gens de votre grand prévôt. C'était Zamet Maugrabin, le Bohémien. Il avait tout révélé au duc de Bourgogne en présence de son conseil.

— Quelles accusations absurdes! Le grand prévôt fait exécuter ici les misérables et les criminels; je n'ai pas l'idée, comme mon cousin de Bourgogne, de les admettre à mon conseil.

— Mon honoré maître ne manque pas de sujets fidèles, et Votre Majesté sait bien, reprit avec moins de déférence l'envoyé de Bourgogne, qu'il ne s'abaisse pas à consulter les sorcières, femmes de ces Bohémiens qu'elle méprise si fort... »

Le roi l'arrêta :

« Assurément, dit-il, vous outrepassez vos droits. J'enverrai un messager en Bourgogne, et l'affaire s'arrangera. Il n'est pas possible, Crèvecœur, que le duc de Bourgogne t'ait envoyé ici pour m'insulter, car tu vas trop loin.

— Au contraire, » reprit vivement l'ambassadeur; et aussitôt élevant la voix : « Écoutez, Louis de Valois, roi de France; écoutez, nobles et gentilshommes; écoutez, fidèles et loyaux Français! » puis se tournant vers le héraut Toison-d'Or: « Répète mes paroles, lui dit-il : Moi, Philippe de Crèvecœur, au nom du très puissant seigneur et prince

Charles, duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois, vous fais savoir à vous, Louis, roi de France, que, puisque vous avez refusé réparation des griefs faits par vous ou les vôtres à mondit seigneur, il renonce par ma bouche à sa foi et hommage envers votre couronne; de plus, il vous déclare faux et sans foi, et vous défie comme prince et comme homme. »

Puis il cria de toute sa force, se redressant dans sa haute taille :

« Et en preuve de ce que j'avance, voici mon gage! »

Et il jeta son gantelet sur le plancher de la salle.

Toison-d'Or cria : « Vive Bourgogne! » mais on ne l'entendit pas, tant le tumulte fut général, Dunois, le duc d'Orléans et lord Crawford s'étaient précipités en avant pour ramasser le gage du défi, et de toutes parts on entendait ces mots : « Frappez, frappez, qu'il périsse! nous ne souffrirons pas qu'on insulte le roi de France jusque dans son château! »

Mais le roi, absolument maître de lui, s'écria d'une voix qui dominait tout ce tumulte :

« Silence! Messieurs, ne relevez pas ce gage. Que personne ne touche à ce gantelet. Et vous, seigneur de Crèvecœur, je ne vous comprends pas, ni votre maître non plus; vous n'avez rien de commun avec les autres princes, vous qui osez agir d'une façon si inusitée.

— C'est vrai, reprit l'intrépide comte bourguignon, mon maître s'est distingué des autres princes; quand ils fermaient tous leurs États au fils exilé, révolté du roi de France, il l'a reçu dans sa cour comme un frère! Adieu! Sire, j'ai rempli ma mission. »

Et il sortit aussitôt de l'appartement.

« Suivez-le, cria le roi, suivez-le! Non, non, ni Dunois, ni d'Orléans, ni Crawford, mais bien plutôt vous-même, cardinal de la Balue; ramassez ce gantelet, et faites-lui comprendre, — cela est dans vos attributions de ministre de

paix, — quelle faute il vient de commettre et combien il importe pour lui de revenir à de meilleurs sentiments, s'il ne veut pas assumer sur sa tête la responsabilité d'une guerre sanglante. »

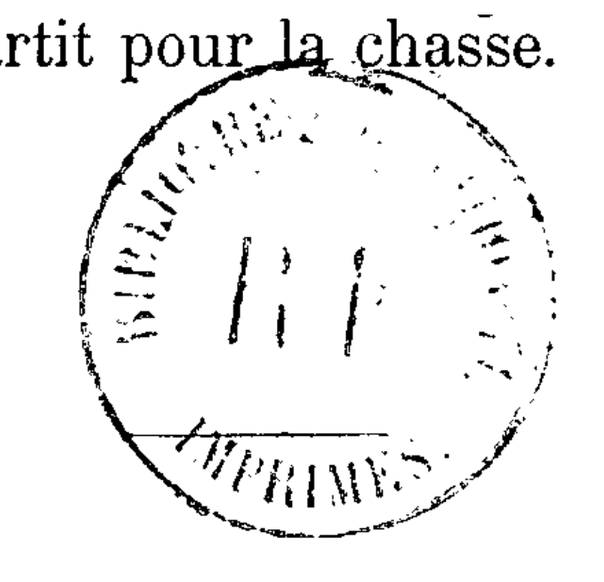
Le cardinal ramassa le gantelet et se mit à la poursuite de Philippe de Crèvecœur. Le roi s'aperçut de l'impression désagréable produite par cette résolution pacifique qu'il venait de prendre si inopinément; il voulut la dissiper.

« Non, non, dit-il, je ne céderai point à une impétuosité téméraire, si justifiée qu'elle soit; je ne veux pas sacrifier mes braves défenseurs, mes fidèles amis, le trône et la France elle-même à un ridicule point d'honneur de chevalier errant. »

La Balue rentrait; il raconta au roi que le comte de Crèvecœur, qui avait déjà le pied à l'étrier, avait consenti après mille difficultés à reprendre son gage, et qu'il resterait vingt-quatre heures encore à l'auberge des *Fleurs-de-Lis* à attendre le bon vouloir de Sa Majesté.

« Je veillerai, dit le roi, à le faire bien traiter, et aux frais de la couronne; » ensuite il ajouta plus bas : « Vingt-quatre heures! ce n'est pas un long délai; néanmoins vingt-quatre heures bien employées peuvent valoir une année. » Puis, subitement redevenu presque joyeux, il dit : « En chasse, Messieurs, à la forêt! Allègre, mon piqueur, nous annonce un sanglier superbe. A cheval, Messieurs, à cheval! »

Et toute la cour partit pour la chasse.



VII

Le cardinal de la Balue connaissait sans doute le caractère du roi; néanmoins, dans cette conjoncture, il manqua de tact. Après son succès auprès du comte de Crèvecœur, il eût dû éviter d'en parler, surtout pendant la partie de chasse; il affecta pourtant de s'approcher plus familièrement du roi, de tenir toujours son cheval à la hauteur du sien et de revenir constamment sur ce sujet, rappelant les circonstances et les difficultés en homme qui n'oublie point ce qu'on lui doit. Louis XI ne lui répondait point; on voyait qu'il supportait malaisément que le cardinal s'imposât de cette façon.

A la longue, impatienté, le roi, apercevant Dunois un peu en arrière, lui fit signe de s'avancer.

« Nous sommes ici pour nous amuser, n'est-ce pas, brave Dunois? Et pourtant ce révérend père voudrait me faire tenir ici un conseil d'État.

— Cela n'est guère mon affaire, reprit le soldat; j'aime mieux marcher au combat qu'entrer en conseil.

— A la bonne heure! mais le cardinal a d'autres aptitudes; il n'a pas perdu un mot de sa conversation avec Crèvecœur, et il ne me fait grâce d'aucun détail. » Puis

brusquement, sans transition, jetant un regard vif sur la Balue : « C'est bien ainsi, n'est-ce pas, cardinal? vous m'avez bien *tout* dit? »

Le ministre, un peu démonté par l'expression de ce regard et le ton de cette question, balbutia, affirmant qu'il n'avait rien à cacher au roi.

« C'est cela, reprit avec malice Louis XI; et parce que vous ne me cachez rien vous vous imaginez que, de mon côté, je vous dirai tout, même ce que j'ignore, comme, par exemple, ce que sont devenues les dames de Croye? » Puis, se tournant de nouveau vers Dunois : « En supposant, dit-il, que je me décide à faire la guerre, que pourrais-je bien faire de cette riche et jeune héritière, si vraiment elle venait implorer mon secours et se fixer dans mes États?

— Votre Majesté, dit Dunois, ne saurait en être embarrassée; elle n'a qu'à la donner en mariage à l'un de ses serviteurs digne d'elle et capable de la défendre au besoin.

— A toi, par exemple. Ah! avec toute ta franchise, tu me parais un fort politique. Mais à quoi bon se préoccuper ainsi de toutes ces questions? Nous sommes en chasse, et voilà le sanglier qui débuche. En avant! lâchez les chiens! En avant! vous dis-je, au nom du bienheureux saint Hubert! »

Les sons joyeux du cor retentirent aussitôt dans toutes les directions; le roi piqua des deux et se lança sur les traces de la bête, accompagné de trois ou quatre de ses gardes, et parmi ceux-ci se trouvait notre jeune ami, Quentin Durward.

Tout en se livrant avec ardeur au plaisir de la chasse, et malgré ses secrètes et instantes préoccupations, Louis, cédant aux inspirations de son caractère caustique et malin, trouva moyen dans cette circonstance de jouer un mauvais tour au cardinal, qu'il trouvait sans doute trop content de lui-même.

La Balue avait la prétention d'être toujours admirablement

monté, bien qu'il fût un écuyer assez médiocre. Le roi le savait fort bien; aussi s'amusait-il déjà depuis quelques instants à exciter et à retenir tour à tour son cheval. Le cardinal, pour se maintenir à ses côtés, était obligé de lutter sans cesse contre sa propre monture. Par un raffinement de malice, quand le roi voyait la bête de son ministre l'absorber tout entier, il lui adressait la parole et l'obligeait à oublier momentanément son cheval, pour y revenir plus violemment après avoir répondu. A ce manège, le coursier de la Balue s'excitait de plus en plus, et chacun pouvait prévoir, — et le pauvre cavalier mieux que personne, — l'heure prochaine où il n'en serait plus maître.

Pour l'achever, Louis partit au galop, comme nous l'avons dit, en sonnant du cor; la monture du cardinal s'emporta aussitôt, prit le mors aux dents, et laissa loin derrière elle le roi et ses courtisans. Personne ne s'avisa d'aller à son secours; sa mésaventure parut, au contraire, une belle occasion de rire.

Le cheval emporté, sans direction possible maintenant, rencontra la meute lancée sur les traces du sanglier; il renversa les piqueurs et écrasa deux ou trois chiens; sa frayeur grandissait encore quand il se trouva tout à coup en présence du sanglier écumant de rage; à cette vue, il fit un bond si rapide, que le pauvre cardinal, désarçonné, roula sur le gazon au milieu des arbres de la forêt. Fort heureusement l'hôte des bois, vivement traqué par la meute, se dirigeait d'un autre côté; car son voisinage trop immédiat aurait pu être funeste au cardinal. Il se relevait honteux quand le roi passa près de lui avec toute sa suite; il n'eut que le temps de se jeter de côté pour n'être pas foulé aux pieds par les chevaux; mais personne ne prit garde à lui; il vit même le roi se pencher vers Dunois et décocher à son intention une de ces malices qui lui étaient habituelles, accompagnées d'un sourire narquois et d'un regard méprisant.

Le dépit du ministre, sa vanité mortifiée lui donnèrent

aussitôt l'idée de chercher quelque vengeance; et il resta dans une disposition d'esprit telle, qu'il devait accueillir avec plaisir, de quelque côté qu'il vînt, le moyen de donner satisfaction à sa rancune.

La Balue n'avait point attrapé de mal dans sa chute; mais son cheval était bien loin. Il dut laisser passer toute la troupe, dépité encore de voir qu'aucun des valets de la cour ne venait à son aide; il était aussi embarrassé qu'humilié et mécontent, et il demeurait là, au bord de la route, ne sachant à quoi se résoudre, quand un cavalier qui s'était attardé et paraissait prendre peu d'intérêt à la chasse passa près de lui suivi de deux hommes à cheval. Il s'étonna de trouver le cardinal tout seul, à pied, et dans un désordre annonçant bien la nature de l'accident qui venait de lui arriver. Il mit pied à terre et fit céder par un de ses gens un palefroi paisible au cardinal. Comme celui-ci le remerciait, le nouveau venu s'étonna que les usages de la cour de France autorisassent de pareils oublis et un mépris si complet des convenances envers un homme revêtu de si hautes dignités, et que son mérite personnel rendait digne de tous les égards.

C'était Crèvecœur lui-même, l'ambassadeur bourguignon, que Louis XI avait tardivement fait inviter à suivre la chasse. Que s'était-il passé déjà le matin entre ces deux hommes? Lequel des deux avait décidé son adversaire à prendre parti pour son maître? Le comte de Crèvecœur vit du premier coup d'œil quel avantage il pourrait retirer de la mauvaise humeur du cardinal; il insista de nouveau sur l'estime que savait faire le duc de Bourgogne de cet éminent homme d'État, ainsi abandonné dans un moment d'embarras par les gens du roi de France, qui semblaient faire fi de sa personne et de ses talents. Il parla aussi de la générosité de son maître, des riches bénéfices qu'il avait à sa disposition en Flandre. Dans un autre moment, peut-être la Balue n'eût-il point prêté l'oreille à ces perfides insinuations; mais

sa vanité était si cruellement offensée, le regard et le sourire du roi lui pesaient si lourdement sur le cœur, qu'en se hâtant de se séparer de Crèvecœur, pour qu'on ne les vît pas ensemble, il lui donna rendez-vous pour le soir même à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, à l'issue des vêpres. Le ministre bourguignon venait de remporter un avantage qu'il avait à peine osé espérer, et Louis XI allait éprouver qu'il n'y a point de pire ennemi qu'un confident offensé.

Cependant le roi suivait maintenant la chasse avec une ardeur dont on ne l'eût pas cru susceptible. Or il arriva qu'un marcassin, ou plutôt un sanglier de deux ans, étant venu à traverser la voie de l'animal poursuivi, la meute fut mise en défaut, et, sauf deux ou trois chiens plus expérimentés, elle fut entraînée tout entière à la poursuite du nouveau venu : les chasseurs, lancés avec une grande ardeur, suivirent les chiens, et le défaut trompa Dunois lui-même et les plus habiles.

Seul le roi, ravi de triompher de tous dans ce noble art de la vénerie, presque aussi prisé que celui de la guerre, ne s'y laissa point prendre, il n'eut garde de prévenir les autres, aimant mieux les laisser se fourvoyer. Louis avait un excellent cheval, il le lança en toute hâte à la suite des chiens restés sur la vraie piste, et il les rejoignit au moment où le sanglier, arrêté sur un terrain bas et marécageux, se retournait pour faire tête à l'ennemi. Sans s'inquiéter du danger, le roi, très brave à l'occasion, courut sur le sanglier et le frappa de son épieu. Mais le coursier du roi, épouvanté par la vue de l'horrible bête, ne s'était approché qu'avec difficulté, et le coup ne porta pas assez pour mettre l'animal hors de combat.

Le roi mit alors pied à terre et marcha contre le sanglier, tenant à la main une courte épée, droite et fort pointue; la bête sauvage, le voyant venir, abandonna les chiens et se tourna vers son nouvel adversaire. Le roi s'arrêta, et, dirigeant son épée vers le défaut de l'épaule de l'animal, essaya

d'assurer ses pieds sur le sol fangeux et détrempé. Mais il glissa, perdit l'équilibre et s'étendit tout de son long pendant que son épée, rencontrant l'épaule hérissée de poils du sanglier, glissait le long de son corps, le blessant à peine. L'impétuosité de l'animal, qui avait dirigé un coup de boutoir contre la cuisse du roi, l'emporta assez loin, et il ne fit que déchirer un pan de l'habit de chasse de Sa Majesté.

Cependant, avant que Louis eût eu le temps de se relever, le sanglier revint sur lui, et sa vie était tout à fait en danger lorsque Quentin Durward, qui l'avait suivi de loin à cause de l'infériorité de sa monture, arriva fort à propos pour percer l'animal de son épieu.

Le roi se remit très vite, ramassa son épée, et arriva encore à temps pour l'enfoncer dans la gorge du fauve, que tant de coups n'avaient point abattu.

Sans mot dire, le roi, en véritable disciple de saint Hubert, mesura exactement la longueur de l'animal; il essuya soigneusement ses mains et son glaive couverts de sang; puis, toujours silencieux, comme s'il ne se fût aperçu ni de la présence ni de l'intervention du jeune Écossais, il plaça son bonnet de chasse sur un buisson, s'agenouilla dévotement, et adressa une fervente prière d'action de grâces aux petits saints de plomb rangés sur la visière.

« C'est toi, jeune homme? dit-il à Quentin quand il se releva au bout d'un instant; tu es un habile chasseur, reçois mes compliments. Sans compter que maître Pierre te doit encore un bon déjeuner. Mais qu'as-tu? tu ne réponds point. La cour donne de l'audace aux plus timides : qu'as-tu fait de la tienne? »

Quentin était fin et prudent; il n'eut garde de se laisser aller à une familiarité trop grande, et il répondit modestement, mais en termes fort bien choisis, que s'il pouvait se permettre de prendre la parole, c'était pour s'excuser d'avoir, par tant de précipitation, diminué le mérite de

Le roi se mit aussitôt à sonner du cor.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F

Sa Majesté, qui se fût fort bien débarrassée toute seule de son ennemi, ou encore pour la supplier d'oublier la hardiesse avec laquelle il lui avait parlé la veille, quand il n'avait pas idée de son rang.

« C'est bon! c'est bon! dit le roi, je te pardonne ta hardiesse et aussi ta précipitation. Tu m'as amusé aussi; car tu ne t'es guère mépris sur la profession de mon compère Tristan; il t'en garde rancune. Il a failli te servir un plat de son métier; méfie-toi de lui. Je t'en préviens, car je m'intéresse à toi; mais, crois-moi, ne compte sur personne pour faire ton chemin, ni sur ton oncle ni sur lord Crawford; je m'en charge. Sois discret, ne parle à personne du secours que tu m'as porté si à temps : il ne faut jamais se vanter, souviens-toi de cela, d'avoir rendu service à un roi. »

Le roi se mit aussitôt à sonner du cor, et les chasseurs, Dunois en tête, revenus de leur méprise, accoururent à cet appel et félicitèrent leur maître sur son habileté et son succès. Il accepta sans scrupule leurs compliments, et ne fit point allusion à l'assistance de Durward. Il donna à Dunois l'ordre de faire porter l'animal chez les bons pères de Saint-Martin de Tours, afin qu'ils s'en régalassent, disait-il, et se souvinssent de lui dans leurs prières. Puis il demanda à ses courtisans des nouvelles de Son Éminence le cardinal; car, ajouta-t-il, ce serait montrer peu d'égards pour l'Église que de le laisser à pied dans la forêt. »

Personne ne prenant la parole pour répondre, le jeune Écossais dit avec beaucoup de modestie :

« Si Sa Majesté me permet de répondre, je dirai que j'ai vu Son Éminence sortir du bois, il y a peu d'instants, sur un cheval qu'on lui avait procuré.

— Le Ciel prend soin de ses serviteurs, dit le roi dévotement. Rentrons, Messieurs, nous ne chasserons pas plus longtemps. Sire écuyer, dit-il en s'adressant à Quentin, donne-moi mon couteau de chasse que j'ai laissé tomber près du sanglier. Partez, Dunois, je vous suis. »

Puis, se penchant sans affectation à l'oreille du jeune archer, il lui dit :

« Mon brave Écossais, tu as de bons yeux, à ce que je vois; qui a donné un cheval au cardinal? Un étranger, sans doute; mes courtisans ne l'auraient point osé faire, me voyant passer à côté de lui sans m'arrêter.

— Je passais vite, dit l'Écossais sur le même ton bas et en apparence indifférent; mais je crois bien que c'est l'ambassadeur de Bourgogne, qui suivait la chasse de loin.

— Ah! dit Louis en relevant la tête, c'est bien. Le roi de France est de force à faire leur partie. »

Et le cortège rentra tranquillement au château.

Quentin garda vis-à-vis de son oncle, — car, malgré son affection et son respect pour lui, il commençait à se persuader que son bras était beaucoup plus solide que sa cervelle, — une grande discrétion sur ce qui s'était passé à la chasse. Lesly, apprenant que son neveu était dans le voisinage du prince quand il avait abattu le sanglier, lui fit reproche de son peu d'empressement; le neveu soutenait modestement qu'en pareil cas il ne faut point intervenir, afin de ne point diminuer la gloire de ses maîtres, à moins d'en être formellement requis. Quentin eut bientôt lieu de s'applaudir de sa réserve; il vit tout à coup entrer Olivier le Daim, qui se glissa comme un chat, à pas lents, furtifs et timides, dans l'appartement. Son air était humble et modeste; il salua le Balafré en arrondissant les épaules; on eût dit qu'il venait solliciter une faveur. Il commença à lui adresser ses sincères félicitations sur la conduite de son neveu pendant la chasse, en jetant à la dérobée un regard au jeune homme. Ludovic répondit en déclarant que Quentin n'avait pas su faire son devoir; il eût dû se précipiter au secours du roi sans attendre qu'il lui demandât assistance. Ah! lui, Lesly, ne fût pas demeuré, bien sûr, simple spectateur de cette lutte entre le souverain et le fauve; il aurait volé à son secours, il n'aurait pas laissé son maître exposer

ainsi ses jours. Quel malheur qu'il n'eût point été là à la place de cet enfant ignorant et gauche; mais il était jeune, il avait bonne volonté, et il fallait lui pardonner. Ce serait d'ailleurs une leçon pour Sa Majesté elle-même; elle ne se ferait plus accompagner maintenant à la chasse par ces jeunes étourneaux, elle emmènerait ses vieux braves et loyaux serviteurs, comme le Balafré. Certainement M. Olivier, qui avait du crédit, ne manquerait pas de lui en faire la remarque.

Le barbier tourna lentement la tête vers Quentin, et lui dit en jetant sur lui un regard lent et équivoque :

« Ainsi, c'est la mode en Écosse de laisser, en pareille occasion, un prince exposer sa vie plutôt que de venir à son aide ?

— Notre habitude en Écosse est de ne pas intervenir mal à propos quand on peut se passer de nous. En courant plus de chances on s'en tire avec plus d'honneur. La chasse sans fatigue et sans danger manquerait absolument de charmes.

— Ce jeune fou est incorrigible, murmurait son oncle; il trouve toujours moyen de répondre; il a des raisons à vous donner pour tout. D'où lui vient ce talent? moi je n'ai jamais pu rendre raison d'aucune des actions de ma vie, si ce n'est de celle de manger quand j'ai faim, de boire quand j'ai soif, de faire l'appel de ma troupe...

— Et quelle raison avez-vous, je vous prie, dit le barbier goguenard, de faire l'appel de votre troupe?

— L'ordre de mon capitaine, dit le Balafré; Thyrie ou Cunningham, s'ils en recevaient l'ordre, feraient comme moi.

— A la bonne heure! voici une excellente raison. Mais, mon cher monsieur Lesly, vous apprendrez sans doute avec plaisir que, loin d'être mécontente de votre neveu, Sa Majesté, ravie de sa conduite de ce matin, l'a choisi pour lui confier une mission importante et délicate.

— Vous voulez dire qu'elle m'a choisi, s'écria le Balafré.

— Je veux dire ce que j'ai dit, reprit le barbier. Le roi demande immédiatement votre neveu.

— Comment! un enfant sans expérience, sans jugement, qui n'a pas su secourir Sa Majesté ce matin! Il y a là quelque méprise. Pour quelles raisons...

— Pour la meilleure des raisons, monsieur Lesly, comme vous le disiez tout à l'heure : c'est l'ordre de Sa Majesté. Par conséquent, jeune homme, prenez vos armes; n'oubliez pas votre arquebuse, car vous remplirez les fonctions de sentinelle.

— Vous devez vous méprendre, monsieur Olivier; les sentinelles pour les postes intérieurs sont toujours choisies parmi les hommes de notre corps qui ont au moins douze ans de service.

— Je ne fais point de méprise, dit Olivier sur un ton positif; veuillez aider votre neveu à s'armer, le roi attend. »

Le bon Ludovic n'était ni envieux ni jaloux; il était au fond charmé de la bonne fortune de son neveu, mais il redoutait bien sincèrement son inexpérience; il tremblait qu'il ne fît de lourdes bévues que lui, Lesly, eût évitées si aisément; et, tout en manifestant sa surprise et entremêlant ses exclamations d'utiles conseils pour venir en aide au manque d'habileté du jeune homme, il l'aidait à revêtir ses armes. Le voyant à peu près préparé, il lui dit par forme de conclusion :

« On n'a jamais dérogé ainsi aux usages de la garde écossaise, pas même en ma faveur. Quentin, sois attentif; il est probable que tu vas être de garde auprès des paons et des perroquets des Indes envoyés dernièrement en présent à Sa Majesté par l'ambassadeur de Venise. Un jeune homme sans barbe, — et il relevait ses longues moustaches, — ne saurait être propre à un autre service. Je suis pourtant reconnaissant à Sa Majesté d'avoir jeté pour cela les yeux sur mon neveu. »

Quentin ne disait point ce qu'il en pensait; mais il était

ravi de la distinction dont il était l'objet. Plein de prudence aussi, avec un esprit vif et subtil, il se promit d'observer soigneusement son guide et de se tenir constamment sur ses gardes. Il se félicitait également d'avoir gardé le silence sur le service rendu au roi le matin même, et il comprenait fort bien maintenant la valeur de la recommandation que le prince lui avait faite de ne se fier à personne, de ne compter sur personne; il se souvenait aussi de l'avertissement relatif à Olivier le Daim. « Un bon averti en vaut deux, murmurait-il; je me tiendrai sur mes gardes. » Il prit également la résolution, pour tout le temps de son séjour dans cette cour mystérieuse, d'enchaîner prudemment ses pensées dans son âme et de tenir sa langue assujettie à la plus grande réserve.

L'équipement du jeune écuyer fut bientôt complet; il quitta la caserne, marchant sur les pas du célèbre barbier.

Lesly le suivit du regard; il était un peu anxieux, un peu troublé; il lui semblait, sans être jaloux, — oh! non, on n'est pas jaloux d'un neveu si bien tourné! — que son importance était un peu diminuée, à moins toutefois que ce ne fût par égard pour l'oncle que semblable faveur était accordée au jeune homme dès le jour de son entrée au service.

Cela n'était pas nettement formulé dans la tête pesante de Lesly; néanmoins il trouva, soit émotion trop vivement ressentie, soit effet de méditation profonde, que sa cervelle, peu accoutumée à d'aussi héroïques efforts, avait besoin d'un réconfort; il prit dans un buffet une bouteille de vieux vin, remplit une coupe jusqu'au bord, la vida d'un trait, et s'assit dans un grand fauteuil de chêne sculpté. Il branla encore deux ou trois fois la tête d'un air d'intelligence et de préoccupation, puis il s'endormit jusqu'à l'heure où le signal ordinaire du dîner vint le tirer de son assoupissement.

VIII

Pendant que Ludovic Lesly méditait à sa façon, Quentin Durward s'en allait, à la suite d'Olivier le Daim, à travers des passages dérobés, tantôt sous voûtes, tantôt à ciel ouvert, — mais sans jamais traverser une cour exposée aux regards, — par des escaliers, des galeries et des corridors dont personne du dehors n'eût pu soupçonner l'existence, et qui communiquaient tous entre eux par des portes secrètes placées en des endroits où on les aurait le moins soupçonnées, et toutes solidement fermées à clef. Ils arrivèrent enfin dans une grande galerie un peu sombre, un peu froide, et qui communiquait à ses extrémités avec de grands appartements, à en juger par leurs larges portes. Elle était tendue de tapisseries représentant les héros de Charlemagne; au milieu d'eux se dressait la gigantesque stature du célèbre Roland, ce qui avait fait donner à cette vaste antichambre le nom de galerie de Roland.

Olivier le Daim s'arrêta, et, se penchant à l'oreille de son compagnon, il lui dit à voix basse, bien qu'ils fussent seuls au milieu de cette vaste pièce :

« Jeune homme, vous allez rester ici en sentinelle.

— Quelle est ma consigne? Donnez-moi le mot d'ordre, » reprit Quentin sur le même ton.

Le barbier du roi ne répondit point à la question ; mais il ajouta :

« Votre arquebuse est-elle chargée ?

— Non, reprit l'Écossais, mais il ne me faut qu'un instant. »

Il chargea aussitôt son arme et s'en alla allumer sa mèche aux restes d'un feu qui s'éteignait dans la vaste cheminée, demeurant ainsi prêt à toute éventualité.

Quentin ne savait pas encore qu'un des privilèges de la garde écossaise était de recevoir directement ses ordres du roi ou du grand connétable, sans qu'ils fussent transmis par les officiers du corps. Olivier le Daim le lui apprit.

« Vous êtes ici par ordre de Sa Majesté; elle vous fera sans doute savoir bientôt pourquoi vous y êtes venu. Mettez-vous en faction dans cette galerie; vous pouvez vous promener si tel est votre plaisir; mais ayez soin de ne point vous asseoir ni de quitter votre arme. Vous ne devez ni siffler ni chanter; vous pouvez pourtant réciter vos prières si cela vous convient, ou même fredonner des chansons convenables, mais à voix basse. Surtout soyez attentif; que votre surveillance ne soit pas en défaut un seul instant. »

« Qu'ai-je donc à surveiller ? » se dit le jeune homme, pendant que le confident de Louis XI s'éloignait sans bruit et disparaissait par une porte cachée sous la tapisserie; « je ne vois rien de bien suspect, à moins que ces personnages des temps antiques ne quittent leurs cadres ou que les tapisseries ne s'animent. Il n'importe ! faisons notre devoir. »

Il se promena d'abord lentement de long en large, réfléchissant à sa singulière fortune, et plus d'une fois l'espérance mit une note gaie dans ses méditations et éclaira son beau visage d'un bon sourire. Bientôt il trouva que cette faction devenait monotone; alors il se mit à chanter doucement les hymnes qu'il avait apprises au couvent d'Aberbrothock. Aux chants d'église succédèrent les anciennes ballades qu'il avait si souvent entendu chanter aux vieux joueurs

de harpe de sa famille : telles que la défaite des Danois à Aberlemno et à Forres, le meurtre du roi Duffus à Forfar. Son répertoire, tout abondant qu'il fût, s'épuisa pourtant; et puis il était deux heures de l'après-midi, et l'appétit de Quentin devenait de moment en moment plus vif, l'heure du dîner étant passée depuis longtemps. Là-bas, au couvent d'Aberbrothock, les bons pères le faisaient parfois chanter longtemps; mais ils mettaient la plus grande ponctualité à le conduire au réfectoire quand l'heure réglementaire était venue. Les choses se passaient moins bien à la cour du roi de France: Quentin avait passé la matinée à la chasse; il était en faction depuis trois à quatre heures, ne sachant point quand il serait relevé de garde, et personne ne paraissait songer qu'il devait naturellement avoir le plus grand besoin de dîner.

L'harmonie la plus douce peut-elle tenir lieu d'un bon repas? Quentin devait faire mentir le proverbe : Ventre affamé n'a point d'oreilles. Pendant que notre héros se promenait, il entendit tout à coup, comme il se rapprochait de l'une des grandes portes dont nous avons parlé, les sons d'une musique délicieuse. Son imagination lui persuada sans peine qu'il connaissait déjà les accents de cette voix, doucement accompagnée par un luth entrevu depuis peu par une fenêtre entr'ouverte.

Les événements trop précipités lui avaient un peu fait oublier cette première aventure; le souvenir lui en revint très vivement, et comme s'il eût tout à coup pris racine sur place, il demeura immobile, la tête penchée, la bouche entr'ouverte, toute son âme passée dans ses oreilles.

Pourquoi tairais-je qu'aux accords de cette musique mystérieuse ses rêves devinrent plus précis et d'une couleur encore plus gaie? Tous les vieux romans de chevalerie ne parlaient-ils pas de paladins vainqueurs et de princesses captives, d'aventures merveilleuses et de fortunes inespérées? Il n'avait d'ailleurs pas perdu un mot de tout ce qu'il avait entendu dire depuis vingt-quatre heures à ses cama-

rades sur la princesse de Croye. Ah! comme il se reprochait maintenant d'avoir pu la prendre pour la fille ou la nièce d'un vil *cabaretier!* Elle lui avait paru une enfant aussi; enfant lui-même, qui n'avait pas reconnu du premier coup d'œil une princesse courageuse, une âme noble et élévée, supportant la persécution, l'exil, la captivité plutôt que d'épouser cet indigne Campo-Basso. Il ne le connaissait pas; mais qu'il trouvait Isabelle de Croye sage et avisée de refuser une pareille union! Car, je vous le demande, comment ce misérable Italien ose-t-il bien prétendre...

« Par Notre-Dame d'Embrun! il me semble, sire écuyer, que vous dormez au lieu de monter votre garde. »

C'était la voix gouailleuse de Louis XI en personne, entré par une porte secrète, qui rappelait sur cette pauvre terre l'esprit de Quentin envolé dans des régions éthérées. La pauvre sentinelle fit triste figure, car le roi s'était brusquement emparé de son arme avant qu'il le vît venir sur lui. Dans sa surprise, il dégagea son arquebuse d'un brusque mouvement: la secousse fut si violente, que Louis XI recula de deux pas. Puis le jeune homme parut saisi de la crainte de s'être montré trop vif, après avoir donné le spectacle d'une négligence coupable. Ne sachant à quel parti s'arrêter, il plaça son arquebuse sur son épaule et demeura immobile en face du roi.

« L'aide que tu m'as prêtée si à propos ce matin et ta discrétion me feront oublier la négligence d'un aussi jeune soldat. As-tu dîné? »

Quentin, qui se remettait un peu, répondit négativement.

« Pauvre garçon! un appétit comme le sien mis à semblable épreuve! Peux-tu te tenir encore une heure sans manger?

— Vingt-quatre s'il le faut, Sire, ou je ne suis pas un Écossais.

— Quelle brèche tu ferais ensuite dans un pâté après

un pareil jeûne ! » Puis, prenant tout à coup un air plus sombre et baissant la voix : « Écoute, dit-il, j'admets aujourd'hui à ma table, et tout à fait en particulier, le cardinal de la Balue et aussi le comte de Crèvecœur, tu sais? cet envoyé de Bourgogne, et... il pourrait arriver... Quand des ennemis se réunissent sur le pied de l'amitié, la tentation est grande... »

Il s'arrêta, pensif et comme hésitant. Quentin lui demanda quel service lui serait confié en cette occasion.

« Tu demeureras en faction avec ton arquebuse chargée, et, s'il y a quelque trahison, fais feu sur le traître.

— Quelle trahison? reprit l'archer; est-elle possible dans un château si bien gardé?

— Ta franchise me plaît, repartit le roi; mais tu ne sais donc pas, jeune homme, que la trahison nous environne de toutes parts; elle peut pénétrer dans le château le mieux gardé par le trou d'une vrille. La trahison prévient les gardes; et qui nous garantit que les gardes eux-mêmes...?

— Qui vous garantit, Sire? s'écria Quentin interrompant le roi, sans souci de l'étiquette; l'honneur écossais ne suffit-il pas à vous rassurer?

— Tu as raison au fond, et ta réponse me plaît. » Et Louis paraissait tout réjoui de cette hardiesse du jeune homme. « Tu as raison; aussi je mets toute ma confiance dans ma garde fidèle. Mais la trahison... » Le roi reprit son air sombre, et dit avec exaltation, marchant au hasard dans la galerie : « La trahison, elle s'assied à la table de nos festins; elle se mêle à notre vin dans nos coupes; elle porte la barbe de nos ministres; elle est dans le sourire de nos courtisans et dans la gaieté de nos bouffons. Mais où je la redoute davantage, c'est dans l'air amical d'un ennemi réconcilié. Louis d'Orléans eut confiance dans la parole de Jean de Bourgogne, et il fut massacré dans la rue Barbette. A son tour, Jean de Bourgogne se fia aux partisans des d'Orléans, et il fut assassiné sur le pont de Montereau. Moi, je ne veux pas être sur-

pris, je ne veux me fier à personne. Écoute, jeune écuyer, j'aurai l'œil sur cet insolent Bourguignon, et de même sur ce cardinal; je les soupçonne de s'entendre tous les deux pour me trahir; écoute encore une fois, jeune homme; si je dis: *Écosse en avant!* fais feu sur Crèvecœur et ne le manque pas.

— La vie de Votre Majesté pouvant être en danger, c'est mon devoir, je n'hésiterai pas. Mais cependant...

— Que voulez-vous dire? Vous hésitez? Parlez; des gens comme vous peuvent parfois donner d'utiles conseils.

— Sire, ne redoutez rien, je serai prompt au signal...; je me permettrai seulement de m'étonner que Votre Majesté, se méfiant de ce Bourguignon, veuille l'admettre aussi intimement auprès de sa personne.

— Ah! reprit le roi, tu ne sais donc pas qu'il y a des dangers qui s'évanouissent quand on les brave, et qui deviendraient, au contraire, certains, inévitables, si on laissait voir seulement qu'on les redoute! Je serai franc avec toi: je ne veux pas renvoyer à son maître cet homme mécontent de moi; et, pour le bien de mon royaume, pour éviter une guerre sanglante, j'expose volontiers ma propre vie; mais tu seras là: suis-moi. »

Louis introduisit l'archer, par une porte dérobée, dans une petite salle voûtée; une table était dressée pour le dîner: il n'y avait que trois couverts.

L'ameublement de la pièce était simple et sévère; un grand buffet léger et mobile occupait tout un côté. Le roi posta lui-même Durward derrière ce meuble, garni de nombreuses pièces d'orfèvrerie. Il s'en alla ensuite dans différents coins de la salle, et s'assura que d'aucun de ces points on ne pouvait apercevoir la sentinelle. Puis, venant compléter ses instructions, il dit à Quentin:

« N'oublie pas ces mots: Écosse en avant! Si je les prononce, ne crains rien, renverse le buffet; ne t'inquiète ni des coupes ni de la vaisselle, fais feu sur Crèvecœur; si tu

le manques, tombe dessus à coups de sabre. Olivier et moi nous nous chargerons du cardinal. »

Louis donna alors un coup de sifflet : Olivier parut; il était premier valet de chambre du roi en même temps que son barbier; il était suivi dans la circonstance de deux autres valets âgés, presque des vieillards, qui devaient seuls faire le service de la table.

Bientôt les deux convives furent introduits. Quentin, complètement invisible, ne perdait aucun détail de cette mystérieuse entrevue.

Le roi reçut ses hôtes avec une cordialité simple et confiante; il paraissait en user avec eux librement, sans réserve; non seulement il ne se montra ni soupçonneux ni mécontent, mais il avait cette aisance de bon goût, un peu outrée, dont on use avec ses meilleurs amis pour se délasser de la contrainte qu'imposent les étrangers, les indiscrets; là il savait être courtois et familier.

Quentin s'imagina alors que l'air franc et ouvert du Bourguignon avait désarmé le roi et fait taire ses soupçons; mais au moment où Louis XI faisait placer ses convives à table, il jeta sur eux un tel regard, promptement reporté du côté du buffet comme une injonction à la sentinelle de se tenir sur ses gardes, que le jeune archer comprit bien qu'il n'était point relevé de faction et qu'une rude partie allait s'engager. Un malaise le prit; serait-il obligé d'assassiner Crèvecœur? Il eût mieux aimé l'attaquer en face.

Mais le roi avait repris son masque de confiance et d'aménité; il rappelait à Crèvecœur le temps où dans sa jeunesse il l'avait connu autrefois en Bourgogne, et lui citait aimablement tous ceux, disait-il, qui avaient contribué à lui rendre agréable son séjour dans ce pays.

Il était vraiment plein de grâce, faisant revivre ainsi ses vieux souvenirs; puis il ajoutait :

« S'il se fût agi d'un ambassadeur d'un autre pays que la Bourgogne, j'aurais voulu le recevoir avec plus de pompe et

d'apparat; mais avec un ancien ami, un convive d'autrefois dans mon pauvre château de Génappes, je veux me montrer ce que je suis, le bon vieux Louis de Valois, simple, tout uni comme un vrai *badaud* de Paris. Néanmoins j'ai ordonné qu'on nous fît faire bonne chère; je me souviens du proverbe bourguignon : *Mieux vault bon repas que bel habit.* Nous aurons un très bon dîner. La question du vin sera aussi tranchée à l'amiable: vous n'ignorez pas que la France et la Bourgogne se disputent sur ce point la prééminence. Eh bien ! comte de Crèvecœur, je boirai du vin de Bourgogne à votre santé, et vous me ferez raison avec du vin de Champagne. »

Ce disant, il se fit verser un verre de vin d'Auxerre, et se mit à fredonner un couplet joyeux.

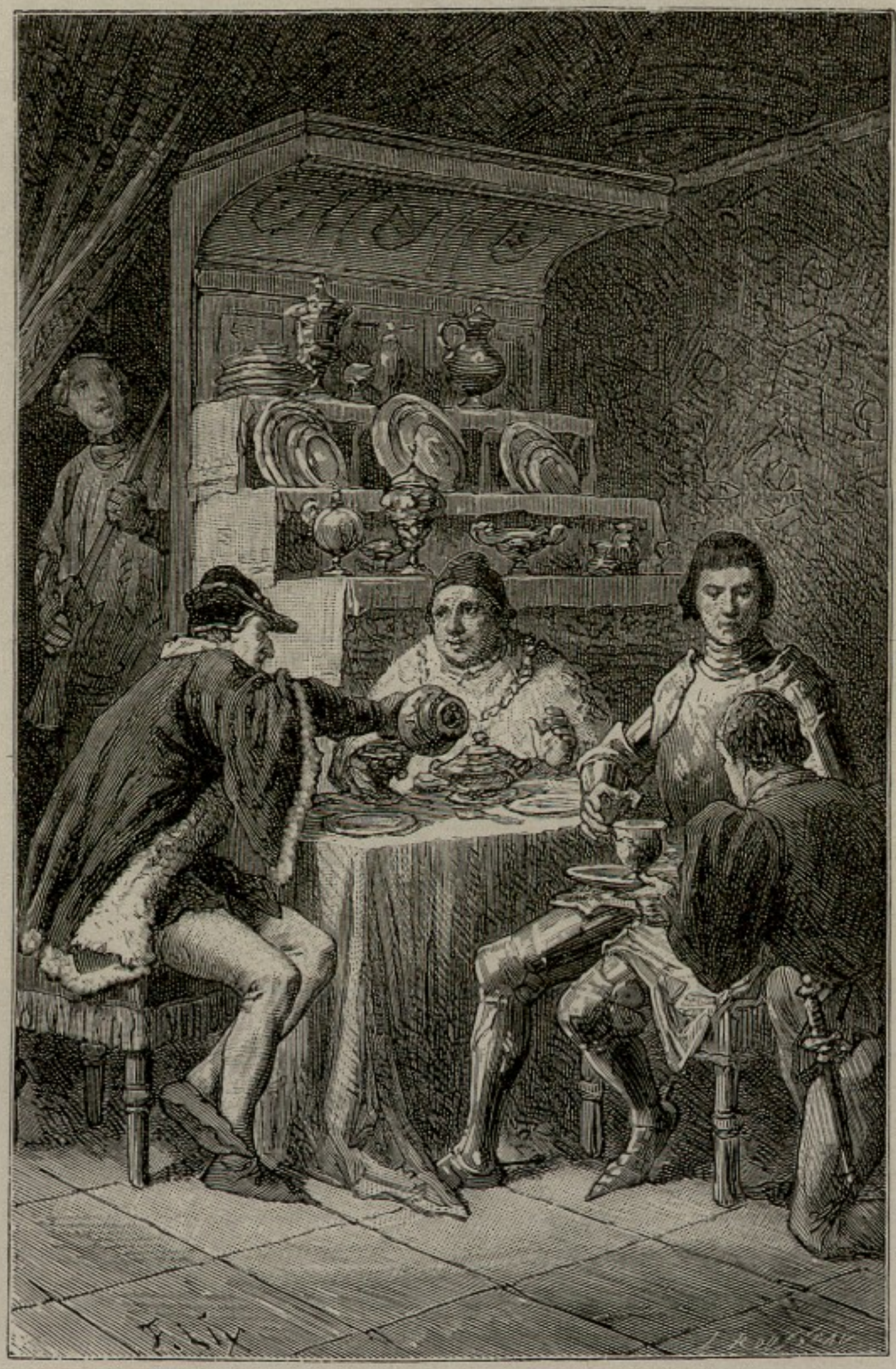
« Olivier, dit-il ensuite, emplissez cette coupe d'or de vin de Reims et présentez-la à genoux au comte: il représente ici notre bien-aimé frère le duc de Bourgogne.— Monsieur le cardinal, je remplirai votre coupe moi-même... Mais quel parti prenez-vous dans notre querelle? Êtes-vous pour le sillery ou pour le vin d'Auxerre? France ou Bourgogne, choisissez.

— Je préfère rester neutre, dit le cardinal; je remplirai ma coupe de vin d'Auvergne.

— La neutralité est chose dangereuse, » dit le roi d'un ton qui fit tressaillir la Balue. Mais reprenant aussitôt son air jovial: « Allons, comte de Crèvecœur, videz votre coupe; ce verre de champagne ne saurait constituer une trahison envers un grand ami de Bourgogne.

— Ah! Sire, reprit l'ambassadeur, si toutes nos querelles pouvaient se terminer aussi agréablement que la rivalité de nos vignobles!

— Pourquoi pas, dit le roi, si nous le voulons bien? Mais faites-moi le plaisir, Crèvecœur, de mettre cette coupe dans votre sein et de la garder en témoignage de notre estime mutuelle. Elle n'est pas sans valeur: elle a appartenu à



Le roi était plein d'aménité pour les convives.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Henri V, roi d'Angleterre; elle fut prise à la reddition de Rouen, quand les Anglais furent expulsés de la Normandie par les armées réunies de la Bourgogne et de la France. Elle ne saurait être mieux placée qu'entre vos mains, vous qui savez combien il importe, encore aujourd'hui, que les deux nations demeurent unies contre l'ennemi commun. »

Le repas se continua de même pendant une heure et demie sans que nul incident vînt troubler la bonne harmonie. Louis paraissait avoir oublié toutes ses craintes; il se montrait d'une gaieté toujours maligne et caustique, et Crèvecœur lui répondait avec entrain et mesure; le cardinal se laissait aller à rire aux éclats.

Enfin le roi se leva de table et renvoya ses deux convives, en apparence charmés de sa réception, et sans doute aussi persuadés qu'il était ravi d'eux. Mais la porte de l'appartement ne s'était pas refermée sur Crèvecœur et la Balue, que le roi se jeta sur un fauteuil, complètement épuisé; il appela Quentin d'une voix si faible, si cassée, qu'il paraissait n'avoir plus qu'un souffle.

Sa physionomie était bouleversée; le feu de son regard s'était éteint; son sourire était glacé; tous ses traits accusaient l'épuisement d'un acteur qui vient de jouer son rôle et qu'un effort surhumain pour arriver au succès a complètement brisé.

« Tu n'es pas encore relevé de garde, mon pauvre Quentin, lui dit-il; mais prends place à cette table, et mange à ton appétit; je t'instruirai ensuite de ce qu'il te reste à faire; reprends d'abord des forces. »

Il s'étendit sur son fauteuil, appuya le front sur sa main et resta longtemps en silence pendant que le jeune archer, profitant de la permission, dévorait à belles dents les restes du dîner royal.

Le roi de France avait à coup sûr bien souvent les allures d'un despote; mais il savait en certaines circonstances se montrer si facile, si patient, si simple, avec une bonhomie

si bien jouée, qu'il se faisait aisément l'ami des gens qui l'approchaient, et qui devaient attribuer aux nécessités de la politique les actes odieux qu'on lui reprochait. Il s'était, par cette apparente simplicité et cet étalage de bonté vulgaire, concilié l'affection ou au moins l'attachement du peuple. C'est grâce à ces dispositions de la classe moyenne qu'il put tenir tête au mauvais vouloir de la noblesse et la réduire sous son autorité.

Bien des princes, meilleurs que Louis XI, se fussent regardés comme déshonorés d'avoir à attendre qu'un simple soldat de sa garde eût satisfait son appétit, et quel appétit! Néanmoins Quentin s'interrompit plus d'une fois, affirmant qu'il était désormais aux ordres de Sa Majesté.

« Non, non, achève ton repas, disait Louis XI; je vois à tes yeux que tu auras encore assez de courage pour poursuivre l'attaque. Bois un bon verre de vin. C'est bien, un verre suffit; c'est le défaut de tes compatriotes d'en boire souvent trop. Allons, lave-toi les mains, dis tes grâces et suis-moi. »

Comme pour venir en ce lieu, Louis XI le fit repasser par divers corridors formant une sorte de labyrinthe, et qui le ramenèrent dans la galerie de Roland.

« Mets-toi bien dans l'idée, lui dit le roi en jetant sur lui un regard presque sinistre, que tu n'as pas quitté cette galerie depuis le commencement de ta garde; tu n'as rien vu, tu n'as rien entendu; c'est la réponse que tu dois faire à ton oncle comme aux autres. Si tu étais tenté jamais d'oublier cet ordre, voilà qui te le rappellera... » Et il lui jeta sur le bras une lourde chaîne d'or dont il lui faisait présent. Il ajouta aussitôt: « Maintenant voici ta consigne: à l'exception d'Olivier, tu ne dois laisser pénétrer aucun homme dans cet endroit. Il y viendra des dames, peut-être de cette extrémité de la galerie, peut-être des deux; si elles t'adressent la parole, tu peux leur répondre, mais brièvement, comme doit faire un soldat en faction. Seulement écoute bien tout ce

qu'elles diront; souviens-toi que tes oreilles sont à mon service; tu dois m'appartenir tout entier... Ah! j'y pense: il vaudrait mieux peut-être feindre de ne pas entendre le français; c'est cela, tu es un étranger arrivé de la veille; elles parleront plus librement devant toi... Tu m'as compris? Sois fidèle, et ta fortune est en bon chemin. »

Le roi disparut aussitôt. Quentin se mit à réfléchir; il se réjouit fort de n'avoir point eu à prendre un parti violent contre le noble comte de Crèvecœur; il lui en eût coûté de le tuer comme un cerf au coin d'un bois; mais il se dit tout bas qu'investi de la confiance du roi, celui-ci pourrait lui demander encore de semblables besognes; et que ferait-il? Sa consience s'alarmait; il en concluait que la faveur des grands peut être chose bien dangereuse. Toutefois, comme cela arrive souvent quand on est jeune, il se dit que, le cas échéant, il serait toujours temps d'y penser. Puis, s'il y a de mauvais moments dans le service des rois, il y en a de bons aussi. Quelles étaient ces dames qui allaient venir de l'un ou de l'autre bout de la galerie? Il n'y avait pas de danger maintenant qu'il se laissât surprendre, comme il l'avait fait tantôt; il ne sentit pas davantage la fatigue: il est vrai qu'il avait bien dîné; mais certainement la dame au luth entrait aussi dans ses préoccupations, et son souvenir contribuait assurément à le tenir en éveil.

Une porte s'ouvre, criant sur ses gonds; ce n'est point celle qui communique avec les appartements d'où s'échappait tantôt cette mélodie qui avait été cause de la déconvenue de la pauvre sentinelle. Une femme apparut. Sa taille, son vêtement sombre, sa marche inégale, firent reconnaître au jeune homme, qui ne l'avait vue qu'une fois cependant, la princesse Jeanne.

Elle lui rendit son salut militaire avec une grande bonté; elle marchait les yeux baissés; son visage portait l'empreinte du chagrin et de l'abandon. Le bruit courait que les dédains du duc d'Orléans lui étaient très durs. Sa chevelure, divisée

en une foule de papillottes flottant autour de ses joues, et la simarre de soie violette jetée sur sa tête ajoutaient encore à l'étrangeté et à la désolation de son visage, maigre, pâle et fatigué.

Quentin la suivait des yeux avec une curiosité mêlée de compassion, quand tout à coup la seconde porte s'ouvrit à l'autre extrémité de la galerie, et deux dames entrèrent dans l'appartement.

L'une d'elles était la jeune fille qui, à l'auberge des Fleurs-de-Lis, avait apporté des fruits à Louis XI lors de ce premier déjeuner dont Quentin n'avait point perdu le souvenir. Seulement, depuis qu'il la savait héritière d'un riche comté, il lui trouvait un air de noblesse et d'élégance qu'il se reprochait de n'avoir point remarqué lors de leur première entrevue, alors qu'il la croyait simple fille d'auberge. Elle était en grand deuil et coiffée d'un voile de crêpe qui, rejeté en arrière, laissait son visage à découvert. Le jeune Écossais jura aussitôt au fond de son âme que, conformément à sa consigne, il ne perdrait pas un mot de sa conversation; mais qu'à coup sûr, dût-il lui en coûter la vie, il ne rapporterait rien au roi qui pût nuire à cette aimable personne.

Quand les deux nouvelles venues passèrent auprès de Quentin pour aller rejoindre la princesse Jeanne, qui s'était arrêtée à l'autre bout de la galerie en les voyant entrer, il les salua profondément; elles lui rendirent son salut. Durward s'imagina, — était-ce l'effet d'une de ces visions contemporaines de nos vingt ans? — que la jeune princesse, sans lever les yeux sur lui, avait rougi légèrement en lui rendant sa politesse.

La compagne d'Isabelle de Croye était, comme elle, fort simplement mise, aussi en grand deuil, mais avec je ne sais quoi de plus prétentieux; elle était grande, bien faite; on voyait qu'elle se souvenait de ses succès mondains, et, bien que l'âge dût l'avertir qu'elle ne pouvait plus compter sur

de nouveaux triomphes, elle cherchait encore à se faire illusion.

La princesse Jeanne les accueillit avec bonté, et aussi avec une nuance de protection qu'elles ne durent pas s'expliquer beaucoup sans doute, car elles n'avaient point idée de sa haute naissance. C'est la plus âgée des deux dames qui prit la première la parole:

« Je suis charmée, Madame, dit-elle, de rencontrer enfin une personne de mon sexe à qui nous puissions parler; car ma nièce et moi nous n'avons guère à nous louer de l'hospitalité du roi Louis. Ne faites pas ces signes de dénégation, ma nièce; vous savez comme moi que, depuis notre arrivée ici, nous avons été traitées en prisonnières. Et pourtant que d'invitations pressantes ne nous avait-on pas faites pour mettre notre cause et nos personnes sous la protection de la France! Et puis, on nous loge dans une méchante auberge en arrivant; on nous relègue aujourd'hui dans un coin sombre de ce vieux château, d'où il ne nous est permis de sortir qu'au coucher du soleil.

— Je suis fâchée, dit la princesse fort embarrassée, que nous n'ayons pas pu vous recevoir d'une façon qui vous fût plus agréable. J'ose pourtant espérer que votre nièce n'est pas aussi mécontente que vous.

— Je suis, au contraire, très heureuse de mon sort, reprit assez vivement la jeune comtesse; je ne cherchais qu'une retraite sûre, j'ai trouvé ce que je souhaitais.

— Taisez-vous, ma nièce, dit la tante; vous ne pouvez pas penser autrement que moi. Nous avions droit à une réception splendide; je comptais assister aux fêtes, aux tournois, aux carrousels, et il ne nous a encore été permis de voir qu'un Bohémien, mis à nos ordres pour correspondre avec nos amis de Flandre. Veut-on nous enfermer ici pour le reste de nos jours? L'antique maison de Croye va-t-elle trouver ici son tombeau? Le duc de Bourgogne n'était pas si dur, et offrait au moins un mari à ma nièce; il est vrai

que c'était un mauvais mari. Nous avons à peine vu le roi, et jamais avec l'appareil qui convenait à sa dignité et à notre rang. Il venait chez nous furtivement, à moitié déguisé, plus semblable au vieux Michaud, changeur à Gand, qu'à un successeur de Charlemagne.

— Madame, reprit la princesse un peu piquée, prenez garde que vous parlez de mon père!

— De votre père! Vous êtes Jeanne de France? »

La comtesse Hameline de Croye, — c'était le nom de la plus âgée des deux étrangères, — en posant cette question, toute confuse qu'elle fût d'avoir parlé avec trop de liberté, n'en regarda pas moins la fille de Louis XI d'un air de commisération qui disait assez ce qu'elle pensait de sa chétive personne. Elle se hâta pourtant de s'excuser, honteuse d'avoir parlé d'une façon si contraire au décorum.

La princesse Jeanne agréa fort aisément les excuses de la tante d'Isabelle; elle prit alors un fauteuil et invita ces dames à s'asseoir. Elles s'entretinrent alors entre elles, mais sur un ton si bas, que Quentin ne put surprendre une seule de leurs paroles.

Au bout d'un quart d'heure à peu près, la porte de l'extrémité inférieure de la galerie s'ouvrit, et un homme enveloppé d'un grand manteau entra. L'archer, se souvenant de sa consigne, se plaça résolument devant lui et lui intima l'ordre de se retirer à l'instant.

« C'est la volonté formelle de Sa Majesté, dit-il.

— Elle ne saurait s'appliquer à Louis d'Orléans, » s'écria le nouveau venu en laissant tomber son manteau.

Quentin hésita: pouvait-il arrêter le premier prince du sang?

« Allez, allez, jeune homme, reprit Louis d'Orléans, personne ne saurait vous blâmer. » Et il s'avança vers la princesse et la salua de cet air contraint qu'il avait toujours quand il lui parlait.

Il venait, dit-il, de dîner avec Dunois; et il avait appris qu'il

y avait société dans la galerie de Roland, et il avait pris la liberté d'entrer.

La princesse parut troublée; elle pouvait croire que cette politesse du duc s'adressait uniquement à sa personne; elle rougit légèrement et parut flattée. Elle présenta son fiancé aux deux comtesses de Croye, et invita le nouveau venu à s'asseoir.

Mais l'illusion de Jeanne ne fut pas de longue durée; le duc, incapable de se contraindre, prit un coussin et s'assit presque en face de la comtesse Isabelle. Il en avait beaucoup entendu parler; il ne la savait pas au château; et, ravi de trouver une personne aussi accomplie, il se mit, avec la légèreté qui le caractérisait et ce ton de galanterie qu'autorisaient les mœurs de la cour, à lui débiter force compliments sur sa jeunesse, sur sa grâce et sur sa beauté.

La jeune fille, que sa naissance et la richesse de ses domaines plaçaient presque sur le même rang que lui, aurait pu prêter l'oreille à ses louanges sans montrer trop de prétentions; mais elle paraissait, au contraire, fort embarrassée : soit timidité, soit instinct secret de la situation, — car la princesse Jeanne était encore devenue plus pâle que d'ordinaire, — elle n'ouvrit pas une seule fois la bouche pour répondre, et parut plutôt blessée que flattée de ces attentions.

Seule la comtesse Hameline goûtait les paroles du duc d'Orléans; seule aussi elle lui donnait la réplique, ne s'apercevant ni de la contrainte de sa nièce, ni de la souffrance, visible maintenant, de la princesse Jeanne.

Quentin, dont personne ne s'occupait, suivait fort bien les impressions des divers personnages qui s'agitaient à deux pas sous ses yeux; aucun détail de cette scène ne lui échappait. Il était ravi d'ailleurs que la jeune comtesse parût supporter si malaisément les flatteries du duc d'Orléans, et c'est le plus sincèrement du monde qu'il plaignait en ce moment la princesse Jeanne.

Son malaise devenait de plus en plus vif, et Louis d'Orléans, qui avait sans doute voulu tenir tête à table à son cousin Dunois, devenait de moment en moment plus impertinent; il alla si loin dans ses préférences blessantes, qu'Isabelle dut se rapprocher de Jeanne, comme pour se mettre sous sa protection. La fille de Louis XI, au même instant, n'y tenant plus, voulut se lever; mais la gêne qu'elle éprouvait était si horrible, qu'elle retomba à demi pâmée sur son fauteuil.

La comtesse Hameline appela au secours; le duc, devinant enfin la cause de ce malaise, courut chercher les femmes de la princesse qui étaient dans l'appartement voisin. Il revint en hâte, et, pour se faire pardonner, il s'empressa auprès de sa future, voulant la soutenir lui-même et lui rendre les mille soins qu'un galant homme doit rendre en pareil cas à une personne qui devait lui être aussi chère.

Jeanne revenait déjà à elle, quand tout à coup le roi entra dans la galerie.

IX

Louis XI fronça tout d'abord les sourcils en voyant un homme auprès de sa fille et des dames de Croye, et il jeta sur la sentinelle un regard terrible; mais, reconnaissant le duc d'Orléans, il s'écria :

« Vous ici, beau cousin? Rien n'a donc pu vous empêcher de venir faire votre cour à la princesse? » Puis il dit à Quentin d'un ton sévère :

« Est-ce ainsi que vous observez votre consigne?

— Pardonnez-lui, Sire, dit le duc, je suis seul coupable; j'ai forcé la porte.

— Soit, dit le roi, je n'ai rien à refuser à un aussi galant chevalier. La princesse a donc été indisposée? Ne vous chagrinez pas, Louis, cela ne sera rien. Veuillez seulement l'aider à regagner son appartement, je prendrai soin de reconduire ces dames. »

Le ton de cette invitation polie lui donnait la forme d'un ordre précis, personne ne s'y méprit. Les comtesses de Croye rentrèrent dans leurs chambres, et, après les avoir saluées gravement, Louis XI ferma lui-même la porte de la galerie et mit la clef dans sa poche.

Il revint lentement, pensif et les yeux baissés, le long de la galerie, jusque auprès de Quentin :

« Tu as eu tort, lui dit-il d'une voix assez douce; ne t'excuse pas : tu mérites la mort, mais je te pardonne. Pourquoi n'avoir pas exécuté mes ordres?

— Le pouvais-je? le duc d'Orléans...

— Qu'importent ducs ou princes quand j'ordonne? Ta consigne avant tout! et si quelqu'un refusait de s'y conformer, n'avais-tu pas ton arquebuse? Il fallait l'étendre mort sur place. Mais retire-toi; rentre à ta caserne : cet escalier conduit à une cour intérieure, où tu retrouveras facilement ton chemin. Olivier est en bas; fais-le monter chez moi tout de suite. Ah! à propos, pense à garder ta langue. »

Quentin s'en alla; il était bien aise que sa faction fût terminée; cette façon d'envisager une consigne, qui vous autorise à jeter bas un prince du sang sans crier gare, lui faisait dresser les cheveux sur la tête; ayant rencontré Olivier, il fit sa commission et rentra dans sa caserne.

Louis était demeuré dans la galerie de Roland; il s'était assis dans le fauteuil que venait de quitter sa fille, et, la tête appuyée sur la main droite, il rêvait quand son barbier entra. Celui-ci vint sans bruit se placer en face de son maître et attendit. La mauvaise humeur éclata tout de suite dans les premières paroles du monarque :

« Eh bien! maître Olivier, tous vos beaux projets s'évanouissent comme la neige fond au soleil.

— Oui, dit doucement Olivier, je sais que tout ne va pas très bien en ce moment.

— C'est-à-dire, reprit le roi se mettant à marcher avec vivacité au milieu de la galerie, que tout va aussi mal que possible. Quelle idée tu as eue de m'ériger en protecteur de demoiselles éplorées! Le Bourguignon prend les armes; il va s'allier avec l'Anglais contre nous, et cela juste au moment où ce scélérat de Saint-Pol se met en révolte. C'est ta faute! Pourquoi as-tu envoyé ce maudit Bohémien porter les messages de ces dames en Flandre?

— Mes intentions étaient bonnes. Les domaines de la

comtesse sont sur notre frontière; son château est presque imprenable; elle a des droits sur plusieurs domaines environnants... Avec un époux bien disposé pour la France, elle pourrait donner du fil à retordre au Bourguignon.

— Soit; comment a-t-on su qu'elle était ici? C'est ce maudit Bohémien qui est cause de tout le mal. Comment as-tu pu me recommander ce païen?

— C'eût été un assez bon messager, Sire; mais pourquoi avez-vous mis sa science prophétique à l'épreuve? Vous lui avez confié des secrets qu'il a eu intérêt à vendre : voilà pourquoi il nous a trahis.

— J'ai eu tort! j'en suis honteux, reprit le roi. On dit pourtant que ces païens, descendant des Chaldéens, connaissent l'avenir.

— Celui-ci n'avait pourtant pas prévu qu'il serait pendu.

— La science prophétique, dit sentencieusement le monarque, ne nous fait point connaître ordinairement les faits qui nous concernent personnellement. Mais là n'est pas la question : le Bohémien a reçu sa récompense, la paix soit avec lui! Et ces dames, qu'en ferai-je? Non seulement elles seront cause que j'aurai la guerre avec le Bourguignon, elles menacent encore la paix de ma famille elle-même : mon cousin d'Orléans les a vues, et il sera moins souple, je le prévois, pour se prêter à mes arrangements.

— Il faut les renvoyer. C'est peut-être sacrifier l'honneur de la couronne; mais si ce sacrifice est nécessaire...

— S'il était profitable seulement, je le ferais; je ne me laisse plus prendre à l'amorce de l'honneur. Si je renvoie ces dames au Bourguignon, je perds le profit que je comptais trouver en leur donnant asile. Je ne puis renoncer à l'avantage d'avoir un ami à nous, un ennemi du duc de Bourgogne par conséquent, établi dans les domaines de la comtesse de Croye, à deux pas des villes si remuantes de la Flandre, et en état de leur prêter main-forte. Non, non, je ne veux pas renoncer à mes projets.

— Il faut alors lui trouver un mari qui travaille secrètement pour vous, et que vous puissiez désavouer au besoin.

— Où trouver un homme pareil? Si je donne la comtesse de Croye à un de mes nobles mutins, il travaillera à se rendre indépendant. Il y a bien Dunois... C'est le seul à qui je pourrais me fier. Cependant les richesses changent bien les hommes... Non, non, je ne pourrais même pas me fier à Dunois.

— A quoi bon chercher un noble? Votre Majesté ne pourrait-elle pas trouver un homme de condition plus modeste, entièrement dépendant d'elle, ne vivant que par elle, un homme de tête néanmoins, et dont le bras au besoin...?

— Un homme comme toi, par exemple, dit le roi en ricanant. Olivier devenu comte de première classe, et mari d'une jeune fille aussi belle que fortunée!

— Je ne suis pas capable d'une pareille présomption, Sire, vous me faites injure.

— Tant mieux. Mais à quel parti se résoudre? Je ne veux pas la marier à un de mes sujets; je ne veux pas l'envoyer en Angleterre ni en Allemagne; elle trouverait partout un mari plus disposé à venir en aide au duc de Bourgogne que de me servir, plutôt prêt à réduire les bourgeois de Liège et de Gand qu'à entretenir entre eux et leur maître la mauvaise intelligence que nos efforts constants maintiennent depuis tant d'années. Que faire? Cherche dans ta cervelle fertile; tu trouveras bien quelque chose. »

Olivier demeura un instant pensif, puis il dit:

« Ne pourrait-on pas la marier à Adolphe, le jeune duc de Gueldres?

— Y pensez-vous, Olivier! Sacrifier une aussi aimable créature à un être aussi misérable: un furieux qui a dépossédé son père et failli plusieurs fois le tuer! Quand la paix de la France en dépendrait, non, je ne veux point d'Adolphe. Et puis il est trop loin de nous; les habitants de Gand et de Liège le détestent; je n'en veux point.

— Je n'en connais point d'autres, reprit le barbier; votre candidat doit réunir trop de conditions : il faut qu'il soit noble, ami de Votre Majesté, ennemi du duc de Bourgogne, allié des Liégeois et des Gantois, et, par-dessus le marché, vertueux...

— Je n'ai point insisté sur ce dernier point; mais je ne veux pas d'un homme universellement méprisé comme Adolphe de Gueldres; j'aimerais mieux, par exemple..., eh bien! Guillaume de la Marck.

— Ah! cette fois je ne vous accuserai plus de demander trop de vertu, trop de perfection morale; mais c'est assurément le plus grand brigand et le plus féroce meurtrier de toutes nos frontières. Vous n'y songez pas, Sire, il est excommunié.

— Nous obtiendrons son absolution.

— Il a été mis au ban de l'Empire par la diète de Ratisbonne.

— Nous ferons révoquer la sentence.

— Mais n'a-t-il pas les manières, le visage, tout l'air, les façons et le cœur d'un boucher? Votre jeune et belle comtesse ne consentira jamais à l'épouser.

— Bah! il doit avoir une façon de faire sa cour qui ne laisse guère de place aux échecs.

— Les crimes de Guillaume de la Marck sont si notoires, qu'il ne se hasarde point hors de sa forêt des Ardennes. comment pourra-t-il rencontrer sa future épouse?

— Un rendez-vous n'est pas impossible. La première chose à faire, c'est de décider ces dames à quitter secrètement et d'elles-mêmes la France, leur présence devenant une cause de guerre entre nous et notre bon cousin de Bourgogne.

— Alors elles voudront passer en Angleterre.

— Non, non, je ne puis me prêter à l'exécution d'un pareil projet; mon cousin de Bourgogne ne serait-il pas ainsi lésé dans ses droits féodaux? Je ne puis d'ailleurs, en sûreté

de conscience, confier ces dames qu'à l'Église; je ferme les yeux sur leur départ, et elles s'en iront, déguisées et suivies d'une escorte, se réfugier chez l'évêque de Liège, qui ne manquera pas de placer la belle comtesse sous la sauvegarde d'un couvent.

— D'où Guillaume de la Marck s'empressera de la faire sortir aussitôt qu'il connaîtra les intentions de Votre Majesté.

— La tentation sera forte pour lui. Il se maintient dans ses bois uniquement à l'aide de mes subsides; il sera bien aise de trouver un riche domaine, un grand château; je vois dans son voisinage une menace constante pour notre bon cousin de Bourgogne. D'autre part, les Liégeois l'aiment assez; fatigués de la tyrannie du duc, ils le prendront pour capitaine; dès lors nous n'aurons plus rien à redouter de la Bourgogne. Que penses-tu de mon plan, Olivier?

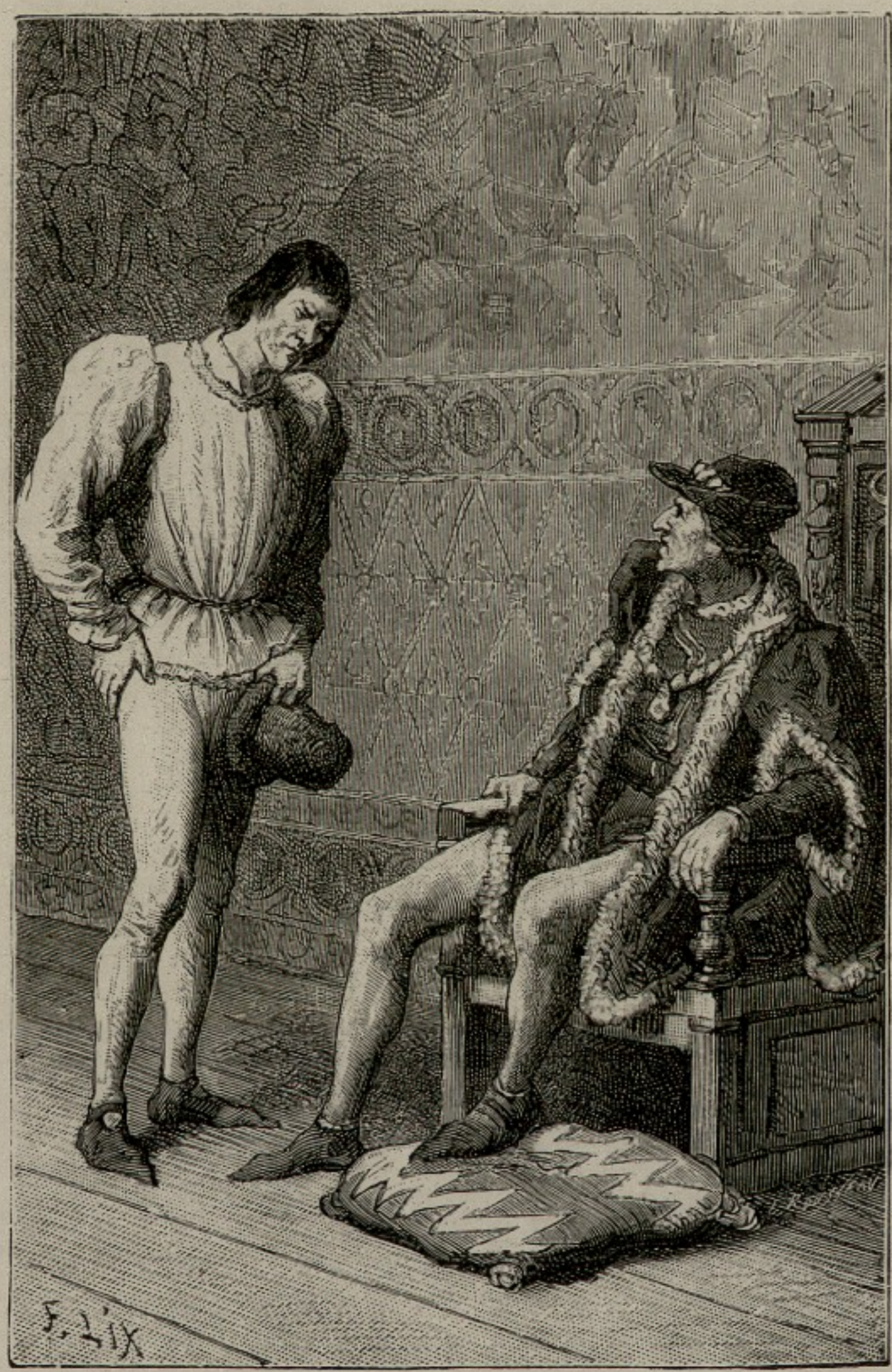
— Admirable, Sire, sauf qu'il me paraît dur de donner en mariage la jeune comtesse à ce brigand.

— Ma parole! dit le roi, mais tu te proposais toi-même tout à l'heure! Souviens-toi que l'ami Olivier, aussi bien que le compère Tristan, bons pour le conseil et pour l'action, ne sont point destinés à devenir de grands seigneurs; ma faveur doit leur suffire. Mais songeons à nos affaires : il ne sera pas difficile de déterminer ces dames à partir; d'ailleurs je ne leur laisserai pas d'autre alternative : partir pour Liège, ou être remises entre les mains du Bourguignon. Tu feras prévenir Guillaume de la Marck de leurs mouvements; ce sera à lui d'aviser aux moyens de se faire épouser. J'ai fait choix de l'homme qui commandera l'escorte.

— Peut-on savoir à qui Votre Majesté...

— A un étranger bien sûr, sans alliance dans ce pays, qui ne connaît ni le chemin ni la contrée, et qui n'a de liaisons avec aucune des diverses factions qui nous divisent. C'est ce jeune Écossais qui t'a dit de monter tout à l'heure.

— Votre Majesté accorde-t-elle tant de confiance à un inconnu arrivé d'hier?



« Maraud! s'écria le roi, oses-tu bien insulter la religion et ton maître? »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

— J'ai mes raisons, Olivier. Tu connais ma vive dévotion pour saint Julien, — le roi fit le signe de la croix. — Avant-hier je l'avais dévotement prié; je me mis au lit, et ne fus pas plus tôt endormi, que saint Julien m'apparut tenant par la main un jeune homme qu'il me présenta; il me dit en même temps que son destin était d'échapper au fer, à l'eau et à la corde. Je me levai, et nous sortîmes, tu t'en souviens, dès l'aurore, et aussitôt je rencontrai ce jeune homme que m'avait montré le bienheureux.

— Et que vous ne reconnûtes pas...

— Maraud! s'écria le roi, oses-tu bien insulter la religion et ton maître?... Mais tu n'es qu'un incrédule. Tu ne pourras pas nier pourtant que ce jeune Écossais, qui a échappé au fer dans son pays lors du massacre de sa famille, a été sauvé hier, par un miracle éclatant, de l'eau et de la corde. De plus, dans une circonstance particulière, il m'a rendu un grand service. J'ai donc droit de croire que saint Julien me l'a envoyé pour me servir dans les occasions difficiles et périlleuses. »

Cela dit, le roi ôta son chapeau, le plaça sur un meuble, s'agenouilla dévotement, et, après avoir eu soin de choisir parmi les saints de plomb qui l'ornaient l'image de saint Julien, adressa une fervente prière à son protecteur.

Olivier le Daim le regardait faire avec une expression de sarcasme et de mépris qu'il ne se donnait même pas la peine de dissimuler. Une des particularités de ce favori dans ses relations avec son maître, c'était de dépouiller cette affectation d'humilité mielleuse qui distinguait sa conduite envers les autres. En face de Louis XI, qu'il connaissait bien, le sachant aussi parfaitement hypocrite, il dédaignait sans doute de porter son propre masque. Le maître et le serviteur, dignes l'un de l'autre, n'avaient point de secrets l'un pour l'autre, et la comédie de l'hypocrisie eût été inutile.

« Les traits de ce jeune homme, dit doucement Olivier quand son maître se fut relevé, sont donc les mêmes que

ceux de l'inconnu présenté à Votre Majesté par le bienheureux saint Julien ?

— Identiques, répondit le roi. D'ailleurs j'ai aussi fait tirer son horoscope par Galeotti Martivalle, et j'ai appris de la façon la plus positive, autant par son art que par mes propres observations, que sous une foule de rapports la destinée de ce jeune inconnu était absolument sous l'influence des mêmes constellations que la mienne. »

Olivier, véritable incrédule, comme avait dit le roi, n'avait pas plus de déférence pour les pronostics de l'astrologie que pour les décisions de l'Église; mais il savait que Louis s'était beaucoup occupé autrefois de cette prétendue science, et qu'il n'entendait pas raillerie sur ce sujet. Il ne fit plus aucune objection au choix qu'avait fait Sa Majesté du jeune Écossais pour servir de guide aux deux comtesses de Croye; il se contenta de dire en s'inclinant qu'il espérait que le *varlet au sac de velours,* transformé en archer de la garde, remplirait fidèlement cette mission aussi difficile que délicate.

« Après tout, dit Louis XI, ma confiance en lui a cependant des bornes; il lui sera difficile de me trahir, il ne saura rien. Chargé d'escorter les dames de Croye jusqu'à la résidence de l'évêque de Liège, il ne sera pas plus qu'elles prévenu de l'intervention, soigneusement ménagée par nous, de Guillaume de la Marck. Le guide seul sera dans le secret. Mettez-vous en campagne avec Tristan pour en trouver un convenable à mes projets.

— C'est fort bien, Sire; mais de l'humeur dont il est, ce jeune Écossais ne se laissera pas faire aisément, il sautera sur ses armes; le Sanglier des Ardennes est homme à lui tenir tête. Maître Quentin pourrait bien y rester; il s'est heureusement tiré d'affaire jusqu'à présent, cela pourrait ne pas durer.

— Olivier, reprit le roi, si ce jeune homme vient à périr, saint Julien ne manquera point de m'en envoyer un autre.

Qu'importe sa mort, quand sa mission sera remplie? Allez tout de suite préparer le départ de ces dames, puis voyez le comte de Crèvecœur; dites-lui que nous sommes décidé à remettre les fugitives entre les mains de notre beau cousin de Bourgogne, puisqu'il les réclame et qu'il est leur seigneur. Nous lui apprendrons un peu plus tard la fuite inopinée de ces dames, qui nous aura seule empêché d'exécuter à cet égard notre promesse. Il importe surtout qu'il ne puisse pas soupçonner notre connivence dans l'évasion des comtesses de Croye.

— Crèvecœur et son maître, dit le barbier en hochant la tête, sont peut-être trop prévenus contre Votre Majesté pour accepter ainsi les événements.

— Comment! s'écria le roi, sainte Mère de Dieu! tu prétends qu'ils ne nous croiront pas! Mais ce ne sont pas des chrétiens! Il faudrait, mon ami, que ce fussent de vrais incrédules. Ils nous croiront; je veux mettre dans ma conduite envers mon beau cousin de Bourgogne une telle franchise, une confiance si illimitée, qu'il ne puisse pas douter un instant de ma sincérité. Non, s'il ne me croyait pas, il serait pire qu'un infidèle. Ne sais-tu pas que je suis de force à lui donner de moi telle opinion que je jugerai convenable? Et, pour dissiper ses doutes, pour assurer sa confiance, j'irais moi-même, sans armes, sans escorte, monté sur mon palefroi, suivi de l'ami Olivier tout seul, le visiter dans son camp, jusque dans sa tente. Oui, je ferais cela plutôt que de souffrir qu'il gardât un soupçon à mon endroit.

— Sire, reprit Olivier, moitié railleur, moitié sérieux, je ne me pique pas de manier aisément d'autres armes que le rasoir; mais j'aimerais mieux charger seul un bataillon de Suisses armés de piques que de suivre Votre Majesté dans une telle visite à son cousin de Bourgogne. Il sait trop bien, — et les preuves ne lui font point défaut, — quelle inimitié profonde vous nourrissez contre lui, et je le connais assez pour être sûr que l'occasion de se venger lui étant offerte,

il ne la laisserait pas aller si vous étiez une fois entre ses mains.

— Tu ne connais rien à la politique, mon pauvre Olivier, malgré toutes tes prétentions à la sagesse. Si les circonstances rendaient la chose nécessaire, je n'hésiterais point à faire ce que je t'ai dit, pourvu toutefois que les saints voulussent bien bénir mon entreprise, et que les constellations célestes me fussent favorables. »

C'est de cette façon que Louis XI laissa percer la première fois l'idée de cette étrange résolution, qu'il exécuta plus tard afin de duper son ennemi, et qui faillit le perdre.

Le roi s'en alla ensuite rejoindre les dames de Croye; il voulait lui-même leur persuader que leur intérêt les engageait à quitter sa cour. Elles s'y étaient trouvées si mal, au moins la comtesse Hameline, qu'elles n'eurent pas grand'peine à entrer dans les idées du monarque.

Il leur fut plus difficile d'admettre qu'il importait pour elles de reprendre le chemin des Flandres, au risque de retomber au pouvoir de leur ennemi le duc de Bourgogne. Mais le roi leur donna l'assurance qu'elles auraient une escorte sûre; leur voyage du reste se ferait secrètement, nul n'en aurait le moindre soupçon, et par conséquent elles ne pourraient courir aucun danger dans leur route.

D'autre part, il n'y avait point de doute que l'évêque de Liège ne fût en mesure de les protéger aussi bien qu'aucun prince de la chrétienté: non pas, disait le roi, que comme prince séculier il disposât de grandes forces; mais qui donc oserait s'attaquer à elles quand elles seraient placées sous la sauvegarde d'un dignitaire de l'Église?

Elles prirent le parti de se rendre à d'aussi bonnes raisons. Le roi s'en alla satisfait; il était d'autant plus content, que maintenant, pour des causes dont nous n'avons point à rendre compte ici, il souhaitait vraiment de rester en paix

avec le duc de Bourgogne, et que d'autre part il craignait que le duc d'Orléans, après la scène de la galerie de Roland, dont il n'avait pas perdu un détail, caché qu'il était derrière une tapisserie, ne fît un coup de tête et ne renonçât à son mariage avec la princesse Jeanne sa fille.

X

Quentin Durward était comme emporté par un courant rapide; les événements se précipitaient, et si, dans l'ardeur romanesque de ses vingt ans, il avait désiré des aventures, il était servi à souhait. Il n'était d'ailleurs qu'à ses débuts.

Il était à peine remis de sa préoccupation de la matinée, qu'il fut mandé dans l'appartement de lord Crawford; à sa grande surprise, il se trouva encore en face du roi, et les premières paroles du monarque lui apprirent qu'il allait être honoré d'une nouvelle preuve de confiance. Il se demanda s'il serait replacé en embuscade, l'arquebuse au poing.

Quelle ne fut pas sa joie en apprenant qu'il était mis à la tête d'une escorte pour conduire les dames de Croye jusqu'à la cour de leur parent, l'évêque de Liège, et cela de la façon la plus sûre, la plus commode et la plus secrète à la fois! Louis lui remit un itinéraire détaillé, déterminant toutes les haltes qui devaient avoir lieu dans les villages tranquilles ou dans quelque couvent. Les plus grandes précautions lui étaient recommandées pour le moment où il approcherait des frontières de Bourgogne. Le roi lui expliqua en détail la façon dont il devait jouer son rôle, afin d'être pris pour un

intendant de bonne maison chargé d'aider dans leur voyage deux Anglaises de distinction qui, après avoir prié sur le tombeau de saint Martin de Tours, s'en allaient à Cologne vénérer les reliques des bons rois mages.

Une vive émotion l'avait saisi, mais un instinct secret l'avertissait de n'en rien laisser paraître. Il ne doutait point de réussir complètement dans cette entreprise : les dangers à courir ne l'avaient jamais effrayé; sans se rendre compte des battements plus vifs de son cœur, il se sentait en disposition d'affronter tous les obstacles et d'en triompher.

Seulement la présence du roi lui imposait une contrainte presque douloureuse; il eût voulu être seul pour se réjouir à son aise de cette bonne fortune. Mais Louis n'en avait pas encore fini avec lui.

Le roi avait un autre confident d'un caractère et d'une nature bien différents de ceux d'Olivier le Daim. Il emmena Quentin dans une tourelle séparée du massif du château et où demeurait le célèbre astrologue, poète et philosophe, Galeotti Marti ou Martivalle, né à Narni en Italie. C'était l'auteur du fameux traité tant admiré par Paul Joves, et intitulé : *De vulgo incognitis :* « Des choses inconnues au vulgaire. » Louis XI l'avait, à force de promesses, attiré à la cour de France, lui faisant quitter celle de Mathias Corvin, roi de Hongrie.

C'était un savant que l'étude n'avait point amaigri; sa taille élevée était bien prise; l'embonpoint commençait à l'envahir; son teint était fleuri, son œil vif et ses mouvements pleins de grâce et d'élégance, avec une tendance marquée à la majesté.

Ses appartements étaient mieux meublés que le reste du château; tout y était disposé avec goût et en vue de l'effet à produire. La bibliothèque étalait ses vastes panneaux sculptés, remplis de manuscrits roulés avec soin. Une grande table de chêne occupait le milieu de la pièce; elle était couverte d'instruments de mathématique et d'astrologie

aussi précieux par la matière que par la richesse du travail. Son astrolabe en argent lui avait été donné par l'empereur d'Allemagne; son bâton de Jacob, en ébène, était un présent du pape.

Le savant était vêtu d'une ample robe de chambre de velours de Gênes, à larges manches, bordée d'hermine, attachée par des agrafes en or et serrée à la taille par une ceinture de parchemin vierge sur laquelle se détachaient, en rouge foncé, les douze signes du zodiaque. Il ne parut nullement impressionné de voir le roi entrer chez lui; il se leva pour le recevoir, sans hâte, et de façon à ne point compromettre la dignité qu'affectaient alors les savants.

Comme un simple visiteur, Louis s'excusa :

« Vous êtes occupé, mon père; puis-je cependant entrer? » Puis, remarquant entre les mains de Galeotti un livre imprimé, il ajouta : « Ah! vous vous inquiétez de cette nouvelle manière de reproduire les manuscrits à l'aide d'une machine? Comment un homme accoutumé à lire dans le firmament peut-il s'intéresser à une chose aussi matérielle, aussi terrestre ?

— Frère, dit Martivalle, — je puis vous nommer ainsi, car vous entrez en disciple dans cette cellule; — frère, en réfléchissant sur les conséquences de cette invention merveilleuse, je vois dans l'avenir les changements les plus étonnants et les plus prodigieux. Il a été si difficile de propager les idées jusqu'à présent, si malaisé de s'instruire! Quels destins attendent les générations futures quand les connaissances acquises descendront comme une pluie bienfaisante, sans interruption, sans diminution, fertilisant certaines contrées, en inondant quelques autres, bouleversant toutes les formes de la vie sociale, érigeant et détruisant les royaumes !...

— Halte-là! Galeotti, s'écria Louis, ces changements n'arriveront pas de notre temps.

— Non, frère, il faut que le germe grandisse, devienne

un arbre et porte ses fruits. Il sera semblable à l'arbre de l'Éden : ce sera l'arbre de la science du bien et du mal.

— Cela regarde les générations futures; qu'elles s'en arrangent! Les difficultés du siècle présent nous suffisent. Mais avez-vous terminé cet horoscope dont nous avons parlé? Il s'agit précisément de ce jeune homme; je l'ai amené pour que vous puissiez compléter vos observations par la chiromancie ou toute autre science : je veux terminer cette affaire. »

Galeotti se retourna vers le jeune archer et fixa sur lui ses yeux noirs, brillants d'intelligence. Cette inquisition gêna Quentin, et il détourna le regard.

« Ne crains rien, jeune homme, dit le savant; lève les yeux et présente-moi ta main. »

Il conduisit ensuite le roi à l'écart :

« Mon royal frère, dit-il, l'horoscope que je vous ai communiqué est parfaitement d'accord avec la nouvelle observation que je viens de faire. Tout annonce que ce jeune homme sera brave et heureux.

— Sera-t-il fidèle? s'écria le roi; la fidélité ne va pas toujours avec le bonheur et la bravoure.

— Il sera fidèle, répondit l'astrologue; je vois cela à la fermeté de son regard; sa *linea vitæ* est droite et profondément tracée. Ayez confiance en lui, et cependant...

— Cependant?... dit le roi; je veux tout savoir.

— N'y a-t-il rien dans sa mission qui puisse effaroucher une conscience... un peu naïve? S'il en était ainsi, il vaudrait mieux la confier à un homme depuis longtemps à votre service.

— Merci, dit ironiquement Louis; mais ne craignez rien, il n'y a rien dans la mission de ce jeune homme qui puisse intéresser sa conscience; il n'a qu'à marcher droit devant lui. Si les nécessités de la politique prennent place dans cette entreprise, il ne sera point chargé de l'exécution, ni même instruit de cette partie de nos projets.

— Vous ferez sagement ainsi, mon royal frère.

— L'heure de minuit sera-t-elle favorable pour entreprendre cette expédition? Avez-vous comparé la position de la lune relativement à Saturne, et l'ascendant de Jupiter? Il y a là, si je ne me trompe, un favorable augure pour ceux qui se mettent en campagne à cette heure.

— C'est vrai, reprit l'astrologue rêvant, cette conjonction est propice *à celui qui fait partir* l'expédition; mais, Saturne étant en combustion très apparente, *ceux qui partent* sont au moins menacés de grands dangers. Je vois là des présages de violence, de meurtre, de sang, de captivité.

— Ainsi, reprit froidement Louis, qui ne perdait pas une des paroles du savant : sécurité et succès pour celui qui fait partir l'expédition; dangers, mort violente ou captivité pour ceux qui l'entreprennent?

— Absolument exact, » fit doctoralement Marti.

Le roi ne répliqua point; il ne laissa pas entrevoir que cette prédiction était en rapport avec ses souhaits intimes; que voulait-il au fond? que les comtesses de Croye tombassent entre les mains de Guillaume de la Marck. Il lui importait peu que leur guide mourût en voulant les défendre, c'était le moindre de ses soucis.

« Maintenant, mon bon Martivalle, reprit le roi en dépliant un papier, voici une question que je désire vous poser, l'affaire est du plus haut intérêt et de la plus grande importance : une affaire litigieuse divise deux hommes, elle peut être tranchée soit par la politique, soit par les armes; l'un de ces hommes voudrait essayer de l'arranger à l'aide d'une entrevue personnelle avec son ennemi : quel jour serait plus propice à l'exécution de ce dessein? Son adversaire répondra-t-il à cette marque de confiance, ou sera-t-il, au contraire, tenté d'en abuser, tenant son antagoniste à sa merci?

— Cette question, répondit Martivalle, me semble importante et compliquée; je ne saurais répondre sans tracer

un planétaire; j'y consacrerai, si vous le voulez, de sérieuses méditations.

— Je vous en prie, mon bon père et cher maître, reprit le roi, faites cela, et vous verrez ce que c'est que d'obliger le roi de France. Je veux bien vous confier, pour vous donner une idée de la gravité de ma question, que j'ai l'intention, pour empêcher des guerres antichrétiennes, d'exposer, s'il le faut, ma propre personne.

— Puissent les saints, reprit l'astrologue, que l'idée d'une bonne récompense inclinait à flatter la dévotion du roi, favoriser vos pieux projets et sauvegarder votre précieuse personne!

— Je vous remercie, mon docte père; permettez-moi de vous présenter cette modeste offrande pour augmenter votre bibliothèque. »

Il lui mit dans la main une bourse assez légère, rejoignit Quentin et l'emmena en toute hâte.

« Suis-moi, lui dit-il, les astres se déclarent en ta faveur, et je te donne ma protection. Sois attentif à te tenir prêt à monter à cheval au coup de minuit; c'est l'heure choisie, ni une minute de plus, ni une minute de moins. »

Galeotti, demeuré seul, compta les pièces d'or cachées au fond de la bourse que Louis XI lui avait donnée; elles n'étaient pas nombreuses.

« Le vil avare! murmura-t-il. Est-ce donc là le salaire de la science? Que de promesses il m'avait faites pourtant afin de m'arracher à la cour de Hongrie! Non, non, il ne me retiendra pas plus longtemps enfermé dans cette tour; je trouverai bien moyen de lui échapper. Heureusement le cardinal de la Balue est libéral et généreux; on peut s'entendre avec lui; je vais lui montrer la question posée par le roi, il est trop avant dans ses conseils et aussi dans ceux de ses ennemis pour ne pas me fournir des renseignements. Nous serions bien malheureux si nous ne parvenions pas à lui donner une réponse qui le satisfasse et lui plaise. »

Il compta de nouveau les pièces d'or; puis, les jetant dans la bourse pendue à sa ceinture, il dit :

« Pense-t-il, le misérable ladre, qu'il jouira à ce prix des dons de la science céleste dont j'ai puisé la source auprès de l'abbé arménien d'Istrahoft, qui depuis quarante ans n'avait pas vu le soleil; auprès du Grec Dubravius, qui a, dit-on, ressuscité des morts et visité le cheik Eba-Ali dans sa grotte des déserts de la Thébaïde? Non, en vérité! Non, non, celui qui méprise la science périra dans les ténèbres. »

Plus heureux que l'astrologue, Quentin, évitant tout entretien avec les autres archers de la garde, revêtit en toute hâte une cuirasse lisse, sans ornements; il mit des brassards et des cuissards, et un casque solide sans visière; il jeta ensuite sur son armure un surtout en peau de chamois, brodé sur toutes les coutures : il ressemblait ainsi à un officier de haut grade au service d'un maître puissant.

Olivier le Daim avait apporté lui-même dans l'appartement du jeune homme toutes les pièces de cette riche et solide armure; pendant que le jeune Ecossais s'armait, le barbier du roi lui disait :

« Ne vous inquiétez pas de votre oncle; pour vous faire libre, on lui a confié une garde importante. A votre retour, après avoir exécuté d'une façon heureuse, — car je ne doute pas que vous ne réussissiez dans cette expédition, — les ordres du roi, vous obtiendrez une promotion qui vous dispensera de rendre des comptes aux curieux; vous serez en position d'attendre le respect et la réserve. »

Quentin ne voyait point le mauvais sourire qu'avait son ennemi en s'exprimant ainsi; il ne savait pas qu'Olivier calculait, tout en parlant de succès et de récompenses, les chances de mort qui le menaçaient d'une façon à peu près certaine.

Arrivé quelques minutes avant minuit dans la seconde enceinte, Quentin s'arrêta devant une petite porte donnant

accès dans la tour du Dauphin; il y trouva les hommes et les chevaux de l'escorte. Deux mules chargées des bagages des comtesses de Croye, ainsi que trois palefrois destinés à ces dames et à une domestique de confiance qui les avait suivies dans leur exil, étaient tenus en main un peu en arrière de l'escorte. On lui présenta aussitôt un excellent cheval de guerre, dont la selle était garnie d'acier. Un homme se détacha du groupe de ses compagnons, et vint lui dire à l'oreille, avec un accent gascon prononcé, que leur guide les rejoindrait en dehors de la ville de Tours; les autres soldats, immobiles sur leur selle, paraissaient, à la clarté de la lune, autant de statues; Quentin vit avec plaisir qu'ils étaient armés de toutes pièces.

Bientôt la petite porte de la tour du Dauphin s'ouvrit; trois dames sortirent et montèrent silencieusement sur les palefrois préparés pour elles; un homme, enveloppé d'un grand manteau, les accompagna jusqu'à la porte de la troisième enceinte; il donna le mot de passe, puis, s'arrêtant sur le seuil, il parla tout bas, mais d'un air d'empressement respectueux, aux deux comtesses. Une voix, que Durward reconnut fort bien, répondit distinctement :

« Que le Ciel vous protège, Sire! Qu'il vous pardonne si vos pensées ne sont pas d'accord avec vos paroles! Pour moi, je ne souhaite rien tant que d'être enfin sous la protection de l'évêque de Liège. »

Le mystérieux personnage murmura une réponse et rentra dans le château; Durward avait fort bien reconnu le roi. Louis XI avait voulu s'assurer lui-même que ses ordres étaient ponctuellement exécutés.

Le Gascon qui faisait pour l'instant l'office de guide partit en avant, et toute l'escorte le suivit. Il paraissait avoir un fil conducteur pour se diriger au milieu des bois, semés, comme nous l'avons dit, d'embûches et de surprises invisibles. Il n'eut pas une hésitation, ses pas ne se ralentirent pas un instant, et après un quart d'heure de marche la

« Tout annonce que ce jeune homme sera brave et heureux. »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

troupe entra en pleine campagne; elle traversa la magnifique et riche plaine qui s'étend entre la Loire et le Cher, laissant derrière elle la ville de Tours, dont les flèches et les clochers apparaissaient, au clair de la lune, dominant les plantations de mûriers et les vergers qui lui faisaient comme une ceinture.

Pensant aux montagnes dénudées, aux sites sinistres de l'Écosse, Quentin, malgré l'impression que lui causaient les circonstances étranges dans lesquelles il se trouvait, se laissait entraîner à une véritable contemplation, à un véritable ravissement. Il en fut promptement tiré par la voix impérieuse de la comtesse Hameline, qui demandait à parler au chef de l'expédition. Il s'avança en toute hâte vers elle et la salua respectueusement. Avant de daigner dire ce qu'elle souhaitait de lui, la comtesse lui fit subir une inspection passablement impertinente, puis elle passa à l'interrogatoire suivant:

« Comment vous nommez-vous? Quelle est votre qualité? »

Durward la renseigna sur ces deux points.

« Connaissez-vous la route? » ajouta-t-elle.

Il ne connaissait qu'imparfaitement la route, mais il avait un itinéraire fort bien tracé, et d'ailleurs ils allaient tout à l'heure être rejoints par un guide parfaitement en mesure de les diriger.

« Pourquoi vous a-t-on choisi pour nous conduire? Vous êtes, dit-on, le même jeune homme qui était hier en faction dans la galerie, lors de notre entrevue avec la princesse de France. Vous me paraissez bien inexpérimenté pour remplir une pareille mission; et puis vous n'êtes pas Français. Je ne m'explique pas le choix de Louis XI.

— J'exécute les ordres qui me sont donnés, Madame; je n'en discute pas les motifs.

— Vous êtes noble, Monsieur?

— J'en puis donner la preuve.

— Ne vous ai-je pas déjà vu, Monsieur? dit timidement la comtesse Isabelle, intervenant dans cette conversation; ne vous ai-je pas rencontré avec le roi à l'auberge des Fleurs-de-Lis? »

Quentin s'inclina avec respect.

« Dès lors, bonne tante, reprit la jeune fille, nous n'avons rien à craindre, étant sous la sauvegarde de Monsieur; il n'a pas pu accepter de prendre part à une combinaison où la cruauté ou la trahison trouveraient place. Nous pouvons nous fier à lui.

— Sur mon honneur, Madame, sur la gloire de la maison de mes pères, sur les restes de mes ancêtres, pour la France et l'Écosse réunies je ne voudrais pas être coupable de cruauté ou de trahison envers vous !

— Voilà qui est bien parlé, répondit la comtesse Hameline; malheureusement le roi de France nous a accoutumées à de beaux discours, et finalement il nous renvoie chez l'évêque de Liège, où, sans ses invitations pressantes, nous serions allées directement sans beaucoup de peine. Et puis, de quelle façon avons-nous été traitées, ma nièce et moi? On nous a logées dans une auberge; nous avons dû faire notre toilette sur le plancher, nous qui ne nous étions jamais habillées autrement que sous un dais et sur un marchepied élevé de trois marches; notre suivante Marton est là pour l'attester. »

Marton fit signe que rien n'était plus vrai.

« Je voudrais n'avoir pas eu d'autres sujets de plaintes, murmura la jeune comtesse; je me serais bien passée de tout cet appareil de grandeur.

— Soit; mais vous ne pouviez pas vous passer de société.

— Je me serais volontiers passée de tout, ma bonne tante, si j'avais trouvé une retraite sûre et honorable, fût-ce même dans un couvent. Mais je ne veux pas être cause d'une guerre entre la France et la Bourgogne; je ne veux pas qu'un seul homme soit exposé à perdre la vie pour moi. »

La tante s'indigna fort des scrupules d'Isabelle; ils étaient le propre d'une fille de ferme plutôt que d'une noble comtesse. Heureusement elle restait là, elle, pour soutenir l'honneur du vieux nom de Croye; on s'était battu pour elle, il y avait eu en son honneur des passes d'armes magnifiques... Elle allait énumérer les tués et les blessés; sa nièce l'arrêta, connaissant sa manie, et Quentin, en homme bien élevé, salua la jeune comtesse, piqua des deux et reprit la tête de la petite caravane.

XI

Les premières teintes de l'aurore annoncèrent le lever du soleil; Quentin craignit qu'une course aussi longue et menée assez rondement ne vînt à fatiguer les dames de Croye; il était fort impatient d'arriver à la première halte. Le guide lui dit :

« Nous y serons dans une demi-heure.

— Est-ce là que nous trouverons votre remplaçant chargé de nous conduire jusqu'à Liège?

— Précisément. Je ne vais jamais bien loin; mes voyages, toujours courts, vont directement au but. »

Ces paroles étranges, dites sur un ton de voix plus étrange encore, piquèrent au vif la curiosité de Quentin; il regarda attentivement son interlocuteur, et, sous l'ombre d'un immense chapeau, il reconnut le profil facétieux de Petit-André, qui avait failli la veille, avec l'aide de Trois-Échelles, l'expédier pour un voyage d'où l'on ne revient pas.

En Écosse, comme en bien d'autres pays, le bourreau inspire à tous une horreur superstitieuse. Quentin, cédant à un mouvement d'aversion qui n'était peut-être pas exempt d'une certaine crainte, augmentée encore par le souvenir récent de l'aventure dans laquelle il avait failli perdre la vie, fit faire une demi-volte à son cheval et s'éloigna.

« Oh! oh! cria Petit-André, notre jeune archer de la garde ne nous a pas oublié! J'espère au moins, camarade, que vous ne m'en voulez pas? »

Et il rangea sa monture à côté de l'Écossais.

« Allons, allons, monsieur l'archer, continua-t-il en se rapprochant de Quentin, point de bouderie, je vous prie, entre nous; car moi je fais toujours ma besogne avec gaieté et sans rancune.

— Retire-toi, misérable! lui cria l'Écossais, ou je t'apprendrai la distance qui sépare un homme d'honneur du rebut de la société!

— Doucement, reprit Petit-André, vous êtes trop vif. Un homme d'honneur! Si vous aviez dit un honnête homme, passe encore! mais un homme d'honneur, je sais ce que c'est; il m'en passe souvent par les mains. Mais vous voulez être seul? vous me boudez? A votre aise ; je ne contrarie jamais mes clients; vous avez le mot *corde* écrit sur le front, et nous nous retrouverons. »

Cela dit, il prit l'autre côté de la route. Quentin, qui, en véritable Écossais, ne pouvait digérer aisément de semblables sarcasmes, eut bien la tentation de lui briser le bois de sa lance sur les côtes; mais il eût rougi d'avoir une querelle avec un homme semblable; puis il fut retenu par la pensée qu'en aucune circonstance de sa vie il n'avait été chargé d'une mission aussi importante : ce n'était point le cas d'oublier ses devoirs.

Il était encore plongé dans ses réflexions, quand tout à coup il entendit les gens de l'escorte crier :

« On nous poursuit! regardez en arrière. Que le ciel nous soit en aide! »

Quentin vit, en effet, deux cavaliers armés arrivant à toute bride et sur le point de les rejoindre.

« Ce sont, dit Durward, des hommes de la garde du prévôt qui font une ronde. Les reconnaissez-vous, Petit-André? sont-ce vos camarades? »

Petit-André s'avança au-devant d'eux pour les mieux examiner; il revint en hâte, et dit à Durward sur ce ton goguenard qu'il ne perdait jamais:

« Ce ne sont ni mes camarades ni les vôtres; ils n'appartiennent ni à la garde du roi ni à la garde prévôtale, car la visière de leur casque est baissée, et ils portent tous les deux des hausse-cols.

— Nobles dames, dit Durward, veuillez nous devancer un peu, sans vous éloigner néanmoins; nous allons recevoir ces deux cavaliers. »

La comtesse Isabelle adressa à sa tante quelques paroles suppliantes que l'Écossais n'entendit point; puis la tante se tourna vers lui et dit aussitôt:

« Monsieur l'archer, nous avons confiance en vous, et, quoi qu'il arrive, nous aimons mieux demeurer auprès de vous que d'aller en avant rejoindre le guide, dont le visage nous déplaît.

— Comme vous voudrez, Madame; je vous défendrai de mon mieux. Pour arriver à vous, vos ennemis me passeront sur le corps. Ils ne sont que deux, après tout, et, s'ils ont quelque mauvais dessein, ils apprendront ce que peut un Écossais qui remplit son devoir et se charge de défendre des personnes telles que vous. Ce sont des chevaliers, si j'en juge par leurs armes. »

Quentin se tourna alors vers les hommes de son escorte, et leur demanda si l'un d'eux voulait être son second et rompre une lance en l'honneur de ces dames.

Deux d'entre eux montrèrent beaucoup d'hésitation; le troisième, au contraire, un Gascon, jura que, les nouveaux venus fussent-ils des chevaliers de la Table-Ronde, il se mesurerait avec eux pour soutenir la réputation de la Gascogne.

Les deux chevaliers, — car tout annonçait qu'ils avaient ce rang, — se trouvèrent bientôt en présence de Quentin et

de son compagnon, faisant bonne contenance. L'un d'eux cria aussitôt :

« Arrière, sire écuyer ! vous êtes relevé de vos fonctions. Vous n'avez ni le rang ni le courage que réclament de pareils soins ; c'est à nous seuls qu'il appartient de protéger ces dames.

— Je m'acquitte, répondit Durward, de la mission que le roi mon souverain m'a confiée ; d'autre part, ces dames préfèrent rester sous ma protection.

— Drôle ! misérable vagabond ! reprit le chevalier, oserais-tu bien nous résister ?

— Je vous résisterais parfaitement, quand même vous seriez chevaliers, ce que j'ignore ; d'ailleurs votre insolence vous a déjà fait perdre l'avantage du rang. Tirez vos épées, ou prenez du champ, si vous aimez mieux vous servir de la lance. »

Les deux chevaliers firent aussitôt volte-face, s'en allèrent à peu près à la distance de deux cents pas, tournèrent bride et revinrent sur leurs adversaires au galop, la lance en arrêt. Quentin s'inclina sur la selle de son coursier pour saluer les dames de Croye, qui agitèrent leurs mouchoirs en signe d'encouragement ; puis, ayant fait signe au Gascon de le suivre, il courut à la rencontre des deux chevaliers.

Le coup fut terrible ; le Gascon fut jeté bas du premier coup : la lance de son antagoniste, bien dirigée, lui était entrée dans l'œil et lui avait traversé la tête ; il tomba, et ne tarda pas à rendre le dernier soupir. L'adversaire de Quentin, — ce dernier, pas plus que le pauvre Gascon, n'ayant de visière à son casque, — l'attaqua de la même façon ; mais l'Écossais, vif et prompt, avait évité le choc en se penchant de côté ; le coup de lance qui lui était destiné effleura à peine sa joue, et, en même temps qu'il parait cette rude attaque, il planta si vigoureusement sa lance dans la poitrine de son ennemi, qu'il le renversa par terre. Quentin descendit aussitôt de cheval ; l'autre chevalier, demeuré

muet depuis le commencement de l'action, avait déjà fait de même; il se plaça entre Durward et son ami, sans mouvement et peut-être sans vie, et il lui cria:

« Jeune imprudent! téméraire archer! au nom de Dieu et de saint Martin, remonte à cheval, et va-t'en vite avec ces péronnelles. Femmes de malheur! elles ont déjà causé assez de mal aujourd'hui.

— Avec votre permission, je saurai d'abord à qui j'ai eu affaire, et qui doit être responsable de la mort de mon camarade.

— Retire-toi, lui cria l'autre d'un ton encore plus impérieux, sinon tu ne vivras pas assez pour savoir qui t'a combattu, ni pour le dire si tu l'avais deviné. Je te le répète, retire-toi en paix. Nous sommes des fous d'avoir interrompu ton voyage; mais, hélas! le mal que tu as fait ne saurait être réparé par ta mort ni par celle de tous les tiens. Va-t'en.

Puis, voyant que Durward avait tiré son épée et tombait en garde, il lui cria:

« Tu veux te battre! soit. Eh bien, pare celle-ci. »

Quentin reçut aussitôt sur la tête un coup si vigoureusement appliqué, que son casque en fut fendu en deux, et son crâne eût été sûrement entamé s'il n'eût paré à temps avec le pommeau de son épée. Il resta tout étourdi du choc; il tomba un genou en terre, et à ce moment, si son adversaire avait voulu profiter de ce premier succès, le jeune archer était un homme mort. Mais, soit compassion pour sa jeunesse, soit admiration pour son courage, le chevalier étranger n'usa pas de son avantage. Cependant Quentin se releva, bondit en avant avec l'énergie et la résolution d'un homme déterminé à vaincre ou à périr, et revint à la charge avec une impétuosité, une prudence, un sang-froid, qui étonnèrent son ennemi. Rapide à l'attaque, prompt à la riposte, il était si attentif aux coups de son adversaire, qu'il parvint à les éviter longtemps avec un rare bonheur. Peut-être l'autre

l'avait-il épargné jusqu'alors par générosité; mais à la fin l'impatience le prit : le jeune archer comprit bien qu'il avait affaire à un maître, et que la lutte, — car il commençait à se fatiguer, — ne pourrait pas être de longue durée.

« Jeune présomptueux! lui cria le chevalier, tu ne seras donc content que lorsque tu auras un bon horion à travers la tête? »

Quentin fut frappé du son de cette voix; mais son courage n'en fut point diminué; au contraire, il revenait à l'attaque avec plus de résolution, quand arriva sur le terrain une troupe nombreuse d'hommes à cheval criant : « Arrêtez, au nom du roi! »

Les deux champions s'arrêtèrent aussitôt, et Quentin, au comble de la surprise, reconnut dans le chef du détachement lord Crawford lui-même, venant interrompre leur combat. Il aperçut aussi Tristan l'Ermite et ses gens, en tout une vingtaine de cavaliers.

Ce que voyant, l'adversaire de Quentin leva la visière de son casque, et, remettant son épée à lord Crawford, il lui dit en se penchant à son oreille :

« Crawford, écoutez-moi. Pour l'amour de Dieu, sauvez le duc d'Orléans!

— Le duc d'Orléans! il s'est fourré dans cette équipée? Il est perdu à jamais dans l'esprit du roi.

— Ne l'accusez pas; aidez-le plutôt, mon cher Crawford, reprit Dunois, — car c'était l'illustre guerrier en personne. — Je suis seul coupable; c'est moi qui avais formé le dessein d'enlever cette jeune comtesse, et de m'assurer la possession de ses domaines en l'épousant. Mais, je vous prie, faites éloigner tout le monde, je ne veux pas que mon malheureux cousin soit reconnu.... Le voilà qui donne signe de vie...; il va revenir à lui. »

Alors il leva la visière du casque de son compagnon et lui jeta de l'eau sur le visage.

Quentin, ravi d'avoir soutenu le choc de Dunois, le pre-

mier champion de France, demeura immobile de surprise quand il reconnut les traits de son premier antagoniste ; mais qu'allait en penser le roi ?

Le duc avait repris ses sens. Dunois continuait à discuter pour que le nom de son cousin ne fût pas prononcé. Crawford, les yeux fixés à terre, l'écoutait ; mais, secouant la tête :

« Dunois, lui dit-il, tu sais que je ferai tout ce que je pourrai pour t'être utile...

— Je ne demande rien pour moi, je vous ai rendu mon épée, je suis votre prisonnier, faites de moi ce que vous voudrez ; mais que le nom du duc d'Orléans, seul espoir de la France, ne soit pas prononcé ; c'est moi qui l'ai entraîné ; il est venu, à ma prière, pour m'aider en ami. J'arrangerai mes affaires avec le roi : il m'avait presque encouragé...

— Si un autre homme me disait, reprit Crawford, que Dunois a entraîné le premier prince du sang dans une aussi détestable aventure, je lui ferais rentrer sa parole dans la gorge avec mon épée. »

Le duc d'Orléans intervint alors dans ce débat.

« Noble Crawford, dit-il, vous rendez justice à Dunois. Je suis seul coupable ; je ne veux pas le laisser endosser la responsabilité de mes folies. »

Se levant alors et regardant les soldats, le visage découvert, il leur dit :

« Reconnaissez-vous Louis d'Orléans ? C'est moi qui suis le coupable, et j'espère que le mécontentement du roi retombera sur moi seul. Un fils de France ne peut rendre son épée même à un brave comme Crawford, et voici ce que j'en fais. Adieu, mon fidèle acier. »

Et il lança son épée dans un lac sur le bord duquel cette scène s'était passée. Dunois, fort mécontent de cette conclusion, s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

« Ainsi Votre Altesse s'arrange de façon à renoncer aux bonnes grâces du roi, à jeter sa meilleure épée dans l'eau et à repousser le dévouement de Dunois ?

— Je ne méprise point votre dévouement, Dunois; mais je devais dire la vérité, et ne peux vous laisser vous compromettre pour moi.

— Eh! qu'importe, mon cher cousin, si j'ai envie d'être pendu, ou roué, ou enfermé dans une cage de fer! Cela ne regarde personne; il en sera ce que voudra Sa Majesté. D'ailleurs j'en aurais été quitte à meilleur compte, et votre honneur eût été sauf. Le malheur est que ce jeune Écossais a désarçonné Votre Altesse. Tout le monde va le savoir.

— Il n'y a pas de quoi rougir, reprit lord Crawford; ce n'est pas la première fois qu'un Écossais porte un bon coup. Je suis enchanté que ce jeune homme se soit bien conduit.

— Je n'ai rien à dire contre lui, reprit Dunois; mais si vous étiez arrivé une minute plus tard, il ne se serait jamais vanté de son exploit.

— Oui, oui, reprit Crawford, ce casque fendu en deux suffit à me faire reconnaître vos coups. Qu'on donne, ajouta-t-il en se tournant vers ses gens, un de nos bonnets écossais doublés d'acier à ce brave jeune homme. Je ne veux pas qu'il garde un si piteux couvre-chef. Maintenant, Messieurs, veuillez monter à cheval et me suivre; j'ai des instructions qui vous concernent, aussi bien le duc d'Orléans que le brave Dunois.

— Je pourrai toujours dire un mot à ces dames, s'écria le prince; vous ne me refuserez pas cela, Crawford?

— Je suis trop l'ami de Votre Altesse pour le permettre, » dit le commandant de la garde écossaise.

Puis il intima l'ordre à Quentin de partir sans retard et de poursuivre l'exécution de la mission qui lui avait été confiée par le roi.

« Milord, dit aussitôt le grand prévôt d'un air brutal, il faut que votre archer cherche un autre guide; je ne saurais, dans un pareil moment, me passer de Petit-André. »

Petit-André prit la parole.

« Vous n'avez, dit-il à l'archer, qu'à suivre le sentier qui est devant vous, vous trouverez votre guide dans un instant ; il vous attend à deux pas sur la route. »

Lord Crawford partit accompagné du duc et de Dunois; mais auparavant il avait fait aux dames de Croye un signe d'adieu, et il dit à Quentin :

« Que le ciel te conduise, mon enfant; tu as commencé vaillamment ton expédition : puisse-t-elle avoir pour toi une heureuse conclusion!

— Où nous conduisez-nous? lui demanda Dunois à demi-voix.

— A Loches, » répondit Crawford en soupirant.

Ce mot éveilla dans l'âme de Quentin les plus lugubres visions. Loches! c'étaient les prisons souterraines, les cages de fer, les oubliettes profondes et perdues; c'étaient toutes les cruautés inouïes dont on accusait Louis XI, et qu'il exerçait mystérieusement à Loches, les éloignant du Plessis pour ne pas souiller et ensanglanter sa demeure royale. Le visage du jeune Écossais s'assombrit; il se mit à la tête de sa troupe, et suivit tristement la route qu'on lui avait indiquée.

« On dirait, ne put s'empêcher de faire remarquer la comtesse Hameline, que vous regrettez votre victoire remportée pour nous.

— Je ne saurais regretter d'avoir combattu pour d'aussi illustres dames ; mais j'aurais mieux aimé succomber sous les coups de Dunois, si vous n'aviez pas été en danger, que d'avoir contribué, comme je viens de le faire, à la disgrâce du duc d'Orléans.

— Comment! c'était le duc d'Orléans? c'était le brave Dunois? Voyez, ma nièce, que ne serait-il pas arrivé si le roi de France nous avait reçues selon notre rang! Mais je suis tentée de regretter, jeune homme, que vous n'ayez pas succombé avec honneur, comme vous le dites : votre triomphe nous a privées de deux nobles libérateurs. »

Sa nièce, si calme jusqu'alors, parut indignée de ces paroles. C'était, dit-elle, une ingratitude noire envers leur sauveur; s'il avait succombé, elles auraient été faites prisonnières en même temps que les deux imprudents qui avaient attaqué l'escorte. Elle était au désespoir qu'un homme eût perdu la vie pour elle, et elle suppliait, ajouta-t-elle, redevenant timide et hésitante, leur courageux guide de vouloir bien recevoir tous ses remerciements.

En parlant ainsi, elle tourna vers lui son doux visage et, voyant qu'il avait été blessé à la joue et que le sang coulait, elle s'écria :

« Vous êtes blessé! Oh! descendez de cheval, je vous en prie; il faut que cette plaie soit bandée. »

Quentin n'avait été atteint que fort légèrement; mais les soins qui lui furent prodigués le touchèrent si vivement, qu'il se laissa faire de la meilleure grâce du monde, charmé qu'on lui témoignât tant d'intérêt, et trouvant encore là pour lui le motif d'un dévouement plus complet. Il remonta à cheval, portant autour de son front le mouchoir brodé de la comtesse Isabelle.

La comtesse Hameline, dont l'âge, comme on a pu voir, n'avait point diminué les prétentions, dit alors d'un ton gracieux :

« Pour vous encourager dans le chemin de la chevalerie, à l'exemple de ma nièce, je vous donnerai aussi ce gage; il est le prix de votre vaillance. »

Et elle lui présenta un mouchoir richement brodé d'argent et de soie bleue, lui faisant remarquer que la housse de son cheval et les plumes de son chapeau étaient de même couleur. Quentin accepta, mais non sans quelque embarras; néanmoins, comme il n'y avait rien là qui ne fût dans les coutumes du temps, il parut heureux de porter les couleurs d'une noble dame que le roi de France l'avait chargé d'accompagner; pourtant il eût mieux aimé arborer les couleurs du mouchoir brodé qui ceignait son front; il attacha le gage

Quentin vit paraître un cavalier sonnant du cor.

Bibliothèque nationale R.F.

de vaillance de la comtesse Hameline autour de son bras, et se remit vaillamment en marche.

Il entendit bientôt sonner du cor, et vit paraître un cavalier qui accourait à toute bride. Il montait un cheval vif, indisciplné et extrêmement nerveux, avec une crinière pendante et l'air tout à fait sauvage. L'homme n'était pas moins singulier que sa monture; ses genoux étaient presque à la hauteur du pommeau de la selle, et ses pieds s'appuyaient sur de larges étriers d'acier dont le tranchant aigu remplaçait les éperons. Il était coiffé d'un turban rouge fermé par une agrafe d'argent et surmonté d'un panache fané; sa tunique, de couleur verte, était ornée de galons d'or; ses jambes étaient environnées de bandelettes entrecroisées; un sabre mauresque était suspendu à sa ceinture; il avait le teint basané; sa chevelure fournie tombait en désordre autour de ses épaules; il était maigre et avait l'air féroce; ses yeux étaient vifs et perçants.

« Encore un bohémien ! dirent les deux dames en le voyant; comment le roi donne-t-il sa confiance à des hommes d'une race aussi pervertie ?

— Je vais le questionner, dit Quentin, et, autant que possible, savoir jusqu'à quel point on peut se fier à lui. »

Il s'approcha de lui, et reconnut aussitôt un homme de même race que ceux avec lesquels il avait failli être pendu par les soins de Trois-Échelles et de Petit-André.

« Qui es-tu ? lui dit-il. Viens-tu nous chercher?

— Oui, reprit-il; je vais vous conduire au palais de l'évêque de Liège.

— Me donneras-tu la preuve de ta mission? »

L'étranger fredonna doucement le refrain d'une vieille chanson bien connue :

Le sanglier fut tué par le page;
Toute la gloire en fut pour le seigneur.

« La preuve est décisive, dit Quentin; marche en avant, nous te suivons. »

Quentin vint rassurer ces dames; mais, pendant qu'il leur parlait, il vit son nouveau guide, tout en maintenant son cheval à une bonne allure, se retourner presque constamment et considérer avec un soin au moins étrange la composition de l'escorte. Il le rejoignit et l'invitá à cesser ce manège peu poli et propre à inspirer de la défiance.

Le Bohémien répondit avec une incroyable audace, s'exprimant sur tous les sujets avec une liberté et un dédain qui ne laissèrent à Quentin aucun doute à l'égard de son honnêteté et de sa moralité : c'était bien l'aventurier le plus audacieux, le païen le plus endurci, et à la fois l'esprit le plus retors et le pillard le plus éhonté qui se pût imaginer.

Quentin, au désespoir de sa découverte, chercha pourtant à l'aide de quels moyens il pourrait s'assurer de la fidélité de cet homme, dans l'intérêt de ses deux compagnes; mais toutes ses avances échouèrent. Il était furieux que Louis XI eût pu avoir l'idée de confier la sûreté des nobles comtesses de Croye et l'honneur d'un soldat de sa garde à un être aussi méprisable; il allait se retirer désespéré, quand, de guerre lasse, il lui demanda :

« Il n'y a donc nul moyen de s'assurer de toi?

— Si : par la bonté, reprit l'autre.

— Jurerai-je que je serai bon pour toi si tu me sers fidèlement pendant cette expédition?

— C'est inutile, je vous suis déjà dévoué. »

Quentin Durward, au comble de l'étonnement, le regarda en face.

« Ne vous souvenez-vous donc plus, reprit le guide, des hauts châtaigniers au bord du Cher? Le malheureux dont vous avez coupé la corde était Zamet le Maugrabin : c'était mon frère.

— Comment es-tu maintenant au service de ceux qui ont tué ton frère et failli te pendre toi-même?

— Ah! dit cyniquement le Bohémien, la maréchaussée

n'en fait jamais d'autres; elle se sert de nous et nous paye, jusqu'au jour où elle nous pend. »

Il eut un ricanement si profondément sceptique et moqueur, que Durward le quitta et vint rejoindre le reste de sa troupe; il examina les deux seuls hommes armés qui pouvaient lui prêter main-forte : c'étaient des brutes, et il avait déjà éprouvé ce qu'était leur courage dans sa rencontre avec Dunois et Louis d'Orléans.

« Tant mieux! murmura-t-il en relevant la tête et cherchant inconsciemment du regard la jeune comtesse de Croye; tant mieux! je suis seul, seul à lutter et à combattre pour elle; mais elle peut compter sur mon bras et sur ma tête. J'ai vu tomber tous les miens autour de moi sans perdre courage; j'ai deux ans de plus, et, pour combattre jusqu'au dernier soupir, le motif le plus élevé et le plus noble, et aussi, ajouta-t-il tout bas, si bas qu'il n'entendit pas lui-même le son de sa voix, qui tremblait malgré lui, et aussi la plus belle espérance! »

Quentin ne s'accorda plus un instant de repos; il était toujours sur ses gardes, prévoyant tout, exécutant tout lui-même, pour ainsi parler; il s'efforçait de tenir en haleine ses deux compagnons d'armes; il domina sa répugnance pour le Bohémien, et fit l'impossible pour s'attacher cet esprit indompté; il ne se laissa pas surprendre une seule fois pendant la route par les bandes nombreuses qui sillonnaient le pays, et toujours il parvint à se tirer à son honneur des plus mauvais pas.

Aux haltes diverses, qui avaient lieu le plus souvent dans des couvents, il s'arrangeait de façon à éviter tout embarras à ses compagnes; elles se retiraient dans leurs appartements, alléguant leur fatigue, et lui, après avoir pourvu à leurs besoins et s'être assuré par lui-même que rien ne leur manquait, revenait veiller sur ses gens, afin qu'ils ne créassent aucune difficulté capable de nuire à l'entreprise. Son guide était son plus grand embarras; il avait peine à le faire

admettre dans les monastères; il voulait pourtant le garder près de lui, craignant toujours qu'il ne se liât avec des vagabonds de son espèce et ne leur livrât le secret de sa mission.

Hayraddin, — c'était son nom, — semblait, au contraire, prendre à tâche de se rendre désagréable, surtout dans les monastères, par sa bouffonnerie et l'audace de ses propos irrévérencieux; on eût dit qu'il eût été heureux de se faire chasser, d'avoir un prétexte pour prendre gite chaque soir en dehors de la surveillance de son chef. Quentin soupçonnant, à tort ou à raison, cette intention, ne le perdait pas de vue; par ses soins, ses recommandations et l'exercice d'une autorité ferme et constante, il parvenait à le maintenir et à le maîtriser.

Ces attentions constantes, cette vigilance que rien ne pouvait mettre en défaut, n'échappaient point aux comtesses de Croye. La tante trouvait tous ces soins conformes à ce qu'exigeait son rang; pourtant, comme elle avait bon cœur, elle savait s'en montrer reconnaissante. La nièce, plus touchée, se contentait de témoigner, avec une grâce parfaite et une sensibilité exquise, que rien ne saurait lui faire oublier jamais le dévouement du jeune Écossais.

Il n'en fallait pas plus pour le payer de toutes ses peines; il avait à passer encore par de rudes épreuves, et sa vigilance et sa finesse, comme son courage, allaient lui être plus nécessaires que jamais.

Ils venaient d'entrer en Flandre, — c'était vers le dixième jour de leur voyage; — ils étaient dans les environs de Namur, et avaient fait halte dans un couvent de franciscains. L'abbé du monastère avait des parents en Écosse; il accueillit Quentin comme un ami, et l'invita à partager dans sa cellule son repas du soir. Comme celui-ci avait toujours en vue l'intérêt des dames de Croye, il s'informa de l'état du pays et de la situation des esprits à Liège. Le bon religieux s'exprima d'abord avec réserve ; mais, prenant confiance

dans l'honnêteté du jeune Écossais, il lui raconta tout ce qu'il savait sur ce sujet : le mécontentement du duc de Bourgogne, l'insubordination des bourgeois de Liège, les intelligences secrètes qu'entretenait Louis XI avec les mécontents, les subsides fournis par ce dernier à Guillaume de la Marck, le sanglier des Ardennes; il lui apprit que Rouslaer et Pavillon, à la tête des rebelles de Liège, ne faisaient rien sans l'avis du roi de France; que ses agents se montraient publiquement partout; que le duc de Bourgogne avait déjà envoyé cent lances à l'évêque de Liège, et qu'il en rassemblait d'autres en ce moment même à Péronne pour déclarer ouvertement la guerre à son suzerain.

Quentin fut navré d'apprendre que les choses en étaient là; il n'envisageait pas sans horreur une situation si difficile, pour les dames de Croye; il voyait déjà avec douleur la jeune comtesse Isabelle retombée sous la domination du duc de Bourgogne, et contrainte d'épouser cet infâme Campo-Basso.

Il se laissait aller à ses pénibles méditations, quand on vint prévenir le père abbé que le maudit Bohémien venait de faire des siennes et de mettre le désordre dans toute la maison. Il avait mêlé à la boisson des plus jeunes frères un mélange diabolique, et il n'était plus possible de les tenir en respect; il avait chanté des chansons indignes; il avait blasphémé et tourné en ridicule les saintes règles; il avait tenu contre le célibat des saints religieux des propos qui ne pouvaient être rapportés.

L'abbé descendit aussitôt sans dire un mot à Quentin, sans consentir à recevoir ses explications; arrivé dans la grande cour, il ordonna aux religieux de s'armer de balais et de cordes et de frapper vigoureusement le mécréant.

Mais Hayraddin était si souple et si leste, il évitait si habilement les coups, il accompagnait sa fuite de grimaces si étranges, que le châtiment devint bientôt une sorte d'amusement qui provoqua un rire universel. L'abbé, voyant que

le scandale allait encore être plus grand, donna l'ordre d'ouvrir la porte et de le jeter dehors. Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois : il franchit le seuil en courant et gagna la campagne. Quentin, à la clarté de la lune, crut voir un sourire narquois plisser sa lèvre. Il expliqua aussitôt au prieur qu'il ne voulait point perdre son guide de vue, et le soupçonnait d'avoir joué toute cette comédie pour sortir du cloître et se faire libre cette nuit-là; il se lança sur ses traces avec autant de rapidité que de prudence.

XII

Grâce au clair de lune, Quentin Durward put suivre le Bohémien, qui fuyait à toutes jambes. Il fut surpris néanmoins de le voir dépasser le village sans ralentir sa course. L'Écossais avait couru sur les bruyères de Glen-Houlakin, et la rapidité de Hayraddin ne l'effrayait pas beaucoup. Il avait heureusement enlevé son manteau et quitté son armure, aussi l'eût-il aisément atteint; mais tel n'était pas son but: il lui importait bien plus de surprendre ses projets que d'entraver sa fuite. Il le vit entrer dans une prairie, s'arrêter au bord d'un ruisseau et chercher un abri sous la verdure. Au bout d'un instant, s'étant lui-même arrêté à une faible distance, il l'entendit sonner du cor, et tout aussitôt un coup de sifflet lui répondit dans le lointain.

« C'était un rendez-vous, se dit Quentin; mais j'y assisterai; on n'avait point compté sur moi. »

Il entra dans le lit du ruisseau, gagna sans bruit le point où avait disparu le Bohémien, saisit vigoureusement à deux mains les branches d'un saule qui plongeaient dans l'eau, et grimpa agilement jusqu'au haut du tronc. Il se trouva qu'il dominait habilement la situation. Hayraddin et un autre Bohémien, accouru à son appel, étaient couchés dans

l'herbe à deux pas de lui; malheureusement ils s'entretenaient dans une langue dontil ne comprenait pas un mot. Ils riaient aux éclats; la mimque de son guide lui fit comprendre qu'il racontait la scèe qui venait de se passer dans le couvent.

Un autre coup de sifflet se it entendre dans la campagne; le cor lui répondit, et quelques minutes plus tard, un troisième personnage arriva au endez-vous. C'était un soldat, grand, vigoureux et fort bier armé; il appartenait au corps des lansquenets, et portait sur le bras une plaque d'argent où était représentée une tête le sanglier. Il avait l'air féroce et brutal; il parlait un jargon franco-allemand des plus pittoresques, mais qui permit pourtant à Quentin de suivre la conversation.

« Comment! s'écria-t-il, voilà trois nuits que vous nous faites attendre! Il est heureux qu'on vous trouve ce soir!

— Je n'ai pas pu être libre plus tôt, mein Herr, répondit le Bohémien; j'ai pour chef un vrai chat d'Écosse; il ne perd pas de vue un seul de mes mouvements; il me faut prendre mille précautions; s'il venait à me soupçonner, je serais un homme mort, et il ramènerait les deux comtesses en France.

— Nous l'attaquerons demain, reprit le lansquenet; il me tarde d'avoir les deux femmes sous mon autorité. Vous m'avez dit que ses deux compagnons sont des poltrons, vous allez vous en charger; moi j'expédierai le chat d'Écosse, et cela sera vite fait.

— Pas si vite que vous pensez, peut-être; il a tenu tête à Dunois lui-même. Il est convenu qu'on lui dressera une embuscade à la croix des Trois-Rois; tenons-nous-en à ce projet, c'est le plus sûr; je ne veux point me battre, sinon je conduis les deux comtesses droit à l'évêque de Liège.

— Soit, reprit le Teuton d'un air de mauvaise humeur; quand ils seront descendus de cheval et agenouillés devant

la croix nous leur ferons leur affaire, et nous nous emparerons des deux dames.

— Pas si vite, s'il vous plaît; avant de m'engager à rien, vous allez me jurer sur les reliques de vos trois rois qui sont à Cologne de ne pas toucher à un cheveu de la tête de ce jeune homme, sinon rien n'est fait entre nous.

— Pourquoi cela? il n'est pas de votre race.

— Il n'importe; je ne veux pas qu'il lui soit fait de mal, entendez-vous? et il faut me le jurer.

— Je jurerai tout ce que tu voudras. »

Le lansquenet se tourna dans la direction de Cologne, et fit dévotement le serment demandé.

« J'ai envie, pour plus de sûreté, dit le Teuton, de placer des soldats sur la rive gauche; s'ils allaient changer leur itinéraire.

— Ne craignez rien; le montagnard se méfie de moi, mais il se laisse guider; je lui ai été donné par un ami sûr dont on n'apprend à se méfier qu'au bout d'un certain temps. Adieu, dit-il, c'est chose conclue. Emmenez mon camarade Tuisco; je ne veux pas qu'on le voie rôder autour du monastère. »

Le rendez-vous bien fixé à la croix des Trois-Rois, les illustres alliés se séparèrent.

Le cœur de Quentin battait bien fort; il se demandait s'il lui serait possible de déjouer une aussi noire perfidie. Il tremblait de n'être point en mesure de sauver d'un tel danger les deux illustres dames confiées à ses soins. Il sortit doucement de sa cachette, et rentra par des chemins détournés; il ne voulait pas être aperçu par son guide. Un instant il pensa à le rejoindre afin de le châtier aussitôt de sa trahison; puis il se rappela les réserves imposées à son endroit par ce misérable, qui n'avait pas voulu consentir à ce qu'on fît rien contre lui. Il résolut donc d'épargner ses jours; mais il fallait alors le conserver comme guide; autre-

ment l'ennemi, prévenu, ne manquerait pas de l'assaillir en route. Il eut un instant la pensée de se confier à l'abbé du monastère et de lui laisser le soin de retenir le Bohémien; mais le religieux ne craindrait-il pas d'assumer une responsabilité trop grande et d'attirer sur sa maison la vengeance de Guillaume de la Marck? car ce lansquenet était son émissaire. Ne craindrait-il pas aussi de mécontenter le roi de France? car c'était lui, Quentin le voyait bien maintenant, qui avait noué ce complot scélérat.

Que faire? La pensée que Louis, en lui confiant cette mission, l'avait leurré et sciemment exposé à une mort certaine, lui fit éprouver un sentiment d'une nature assez difficile à définir, mais non dénué de charme et de douceur. N'était-il pas délié de ses engagements envers le roi de France, qui lui donnait une mission devant fatalement échouer et aboutir à sa perte? Il prendrait, libre maintenant, du service à la cour de l'évêque de Liège; les comtesses de Croye ne lui refuseraient pas leurs recommandations auprès de leur digne parent; le prince-évêque avait besoin de soldats, et, s'il était obligé de faire conduire, pour leur sûreté, ces dames en Allemagne ou autre part, ne pourrait-il pas en charger encore l'ancien archer de Louis XI? Car Quentin eût aimé que ce voyage, malgré ses dangers, durât longtemps. Et puis l'homme trouve toujours au fond de lui-même une pensée égoïste qui le décide et remplace les meilleures raisons : qui sait? la comtesse Isabelle, — car il s'était établi entre eux une douce confiance, une intimité bienveillante d'une part, respectueuse de l'autre, — lui avait dit, en riant, il est vrai, que les difficultés qu'elle avait rencontrées dans ces derniers temps l'avaient aguerrie, et qu'elle pensait, à l'exemple de bien des seigneurs, à armer ses vassaux et à se défendre elle-même dans son château fortifié. « Dans ce cas, avait-elle ajouté gracieusement, nous vous ferons notre sénéchal. » Il avait protesté de son dévouement, et, en signe de foi et hommage, il avait été admis

à baiser la main d'Isabelle. Il en conclut qu'il devait la sauver, et la sauver tout seul.

En arrivant à la porte du monastère, il avait son plan tout fait. Un moine laissé charitablement pour l'attendre l'introduisit, et, le voyant tout mouillé et les vêtements souillés de boue, il le conduisit dans la cuisine et le fit asseoir auprès d'un bon feu. Ce religieux était hôtelier et chargé des affaires extérieures de la maison, assez au courant par conséquent des événements du jour. Quentin le fit causer et lui demanda des renseignements sur la route; le moine ne manqua pas de lui dire que les pèlerins passaient toujours par la rive droite, afin de s'agenouiller, ne fût-ce qu'un instant, devant la croix des Trois-Rois. Quentin ne s'en fit pas moins donner par le moine tout l'itinéraire de la rive gauche, afin de pouvoir au besoin se diriger seul de ce côté. D'ailleurs il apprit avec chagrin que les deux rives étaient également infestées de brigands, et que la route n'offrait aucune sécurité.

Il avait pourtant une résolution fort arrêtée et n'était nullement décidé à s'en départir. Lorsqu'il se fut suffisamment remis de sa course et de son bain, et qu'il eut obtenu du bon frère tout ce qu'il en voulait savoir, il entra dans la chapelle du couvent, où les moines devaient passer la nuit en adoration pour expier les scandales causés par son guide; il sentit en lui-même une telle inquiétude de sa situation et de l'immense responsabilité qui reposait sur lui, qu'une prière humble et pieuse lui monta aux lèvres. C'était un fervent catholique; il n'avait jamais oublié Dieu, et dans cette circonstance moins qu'en toute autre il n'eût voulu manquer d'implorer son secours : il demanda au Seigneur sa protection pour les nobles dames dont la sûreté lui était confiée et pour la sauvegarde de son propre honneur, qui lui était plus cher que la vie.

Ayant ainsi mis le Ciel dans ses intérêts et édifié par sa fervente oraison les bons pères eux-mêmes, il s'en alla

chercher un peu de repos en attendant l'heure de se mettre en route.

Les premiers rayons de l'aurore ne tardèrent guère à pénétrer dans sa petite cellule; il se leva en toute hâte, et bientôt tout son monde fut sur pied. Il surveilla avec plus de soin que jamais tous les préparatifs du départ, ne voulant pas laisser exposé au hasard d'un accident le succès de son expédition. Il regarda les brides, les mors, les sangles des selles et jusqu'à la ferrure des chevaux.

Il regagna ensuite sa chambre et s'arma de toutes pièces; il reparut dans la cour, portant au front l'empreinte d'une résolution très arrêtée; on voyait qu'il avait ceint son épée avec la prévoyance du danger et l'idée de le braver courageusement. Les dames de Croye, qui descendaient précisément en ce moment, déterminées par lui à partir plus tôt que de coutume à cause des difficultés présumées de la route, en firent la remarque; il paraissait plus grand, plus digne, et peut-être eurent-elles un soupçon du danger; mais la confiance qu'il leur inspirait les empêcha d'hésiter.

Le bon prieur s'en vint donner à la petite caravane sa bénédiction sur le seuil de son monastère; il félicita chaudement les voyageurs d'être débarrassés de leur guide, un vrai païen, un mécréant, qui ne pouvait être pour eux qu'une source de difficultés et de périls.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas, qu'Hayraddin, toujours monté sur son petit cheval, — les moines, après son départ, l'avaient lancé à sa suite, ne voulant point qu'il restât plus longtemps dans leur écurie, — salua légèrement Durward, et s'en alla prendre sa place en tête de la colonne.

« Où as-tu passé la nuit? lui demanda Quentin.

— J'ai dormi dans une meule de foin, et mon pauvre Klepper ne s'en est pas mal trouvé; il a mieux mangé là qu'au râtelier des moines. Ils ont bien fait de le mettre dehors; j'ai sifflé, et il est venu me rejoindre...

— Comment as-tu pu t'attirer un pareil châtiment, et à moi une honte semblable? Combien de fois ne t'ai-je pas dit que je voulais te voir plus réservé dans les saintes maisons où nous recevons l'hospitalié! Si je te croyais un guide aussi infidèle que je te sais blasphémateur et impie, je te poignarderais sur l'heure; je ne veux pas me ravaler au rang d'un boucher qui égorge un pourceau. »

Hayraddin le regarda en face sans paraître entendre cette insulte.

« Le sanglier, lui dit-il, ressemble beaucoup au pourceau, et néanmoins il y a bien des gens qui tiennent à honneur de le tuer eux-mêmes. »

Cet homme, — Quentin le devina, — en savait long sur son compte; il craignit de le voir devenir indiscret; il le quitta et vint rejoindre les dames.

Nous avons déjà dit qu'une certaine intimité s'était établie entre les nobles voyageuses et leur guide. D'ordinaire, en route, autant que le permetait son service, il se tenait auprès d'elles, cherchant à les distraire de son mieux des fatigues et des ennuis du voyage. Il leur racontait en un langage un peu mêlé, à cause de son peu de connaissance de la langue française, les légendes de son pays; ou bien, mais alors en écossais le plus pur, il leur chantait les ballades du haut pays. Mais ce matin-là, quand il eut rangé son cheval un peu en arrière de celui d'Isabelle, il garda un profond silence. La comtesse Hameline, très libre avec lui et d'allures fort cavalières, dit à sa nièce :

« Notre jeune cavalier a vu le loup ce matin, et le voilà muet.

— Dire que j'ai dépisté un renard serait peut-être plus juste, murmura Durward à demi-voix.

— Êtes-vous malade ou fatigué? demanda avec intérêt la jeune comtesse; vous vous donnez tant de peine pour nous!

— Oh! cela ne compte guère, repartit notre jeune archer

en mettant dans ses paroles une chaleur inaccoutumée; je voudrais pouvoir faire davantage et vous prouver que le dévouement et la fidélité d'un Écossais ne sont point à dédaigner. Que ne suis-je assuré que l'un et l'autre, à votre service complètement, contribueront à vous mettre enfin tout à fait en sûreté!

— Vos paroles donnent à penser, reprit la comtesse Hameline; sommes-nous menacées de quelques nouveaux dangers?

— Oh! je le lis dans vos yeux depuis une heure! s'écria involontairement Isabelle. Qu'allons-nous devenir? »

Quentin, voyant l'inquiétude de la jeune comtesse, se rapprocha de ses nobles compagnes et leur dit :

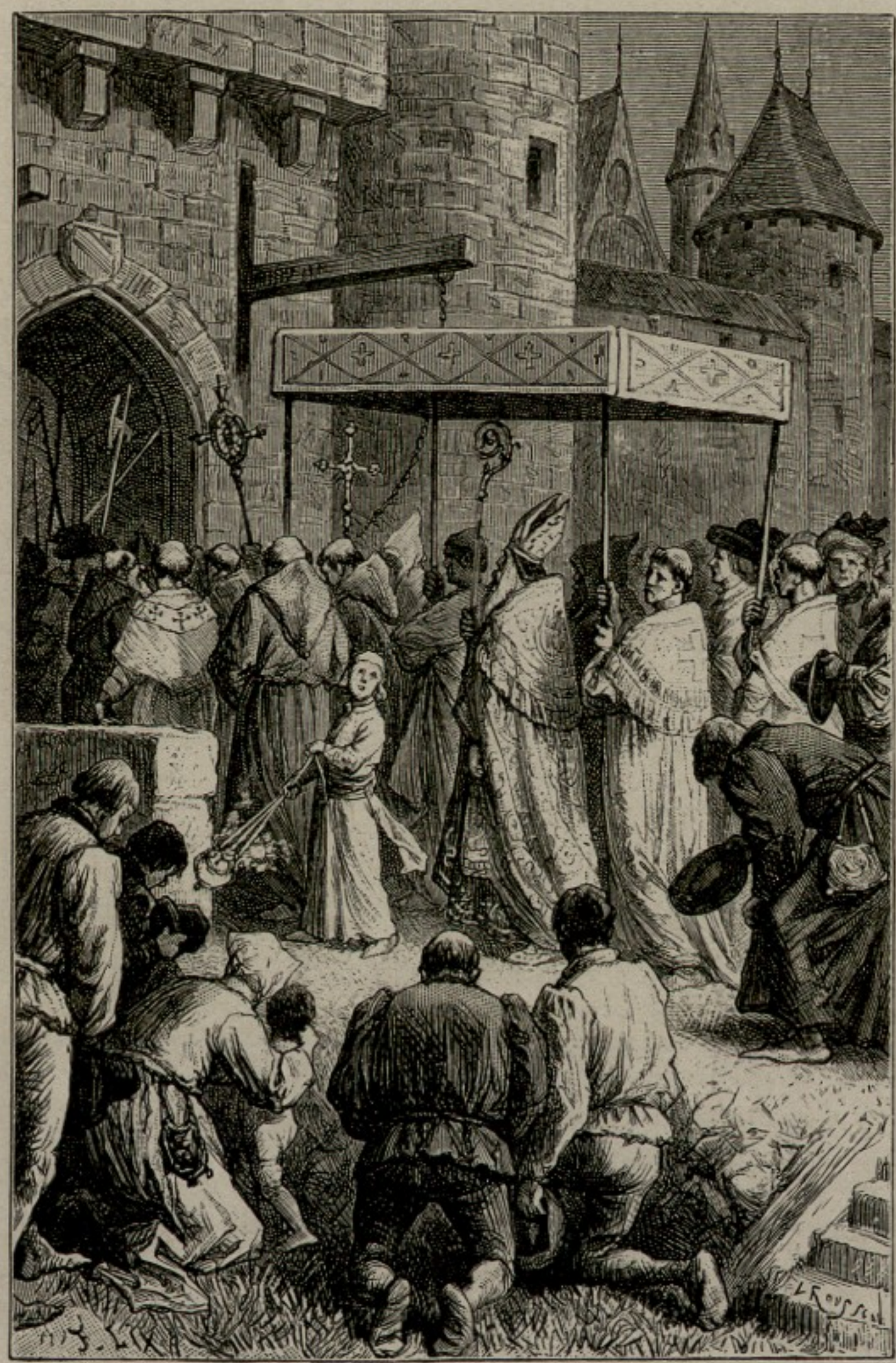
« Pouvez-vous, Mesdames, vous fier à moi?

— Pourquoi nous posez-vous cette question, et dans quelle mesure réclamez-vous notre confiance? » dit la comtesse Hameline, songeant moins peut-être au péril qu'à faire valoir ses prétentions un peu hors de saison.

« Oh! pour moi, dit Isabelle, je vous donne ma confiance entière, sans réserve; faites ce que vous voudrez, Quentin. Je suis bien sûre que vous ne sauriez me tromper.

— Vous avez raison, noble dame, et vous ne faites que me rendre justice : — il n'avait entendu naturellement que cette dernière réponse. — J'aï dessein de changer notre itinéraire; je me défie de notre guide; au lieu de prendre la droite de la Meuse pour me rendre à Liège, selon les ordres de Louis XI, nous prendrons, si vous le voulez bien, par la rive gauche. J'ai entendu dire que l'autre côté est sillonné de troupes de maraudeurs, et que le duc de Bourgogne a mis ses soldats en campagne pour leur donner la chasse. Me permettez-vous de changer de route, malgré les injonctions de Louis XI?

— Vous avez toute permission, » s'écria Isabelle; et comme sa tante hésitait, craignant la responsabilité s'il arrivait quelque malheur, la jeune comtesse ajouta : « Je



Ils se trouvèrent en présence du prélat revenant processionnellement de célébrer la messe.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

croirais faire injure à ce jeune homme si je mettais sa parole en balance avec les injonctions d'un tyran égoïste et artificieux.

— Dieu vous bénisse pour cette encourageante parole! » répondit Durward.

Il salua profondément, piqua des deux et rejoignit son guide à l'avant-garde. Il entra aussi en conversation avec lui, et celui-ci lui répondit avec un calme et une tranquillité qui montraient bien l'énergie et les ressources de cet étrange caractère. Quentin voulait surtout endormir sa vigilance et le surprendre par la résolution qu'il avait prise secrètement, et qu'il voulait exécuter sans hésitation.

« Honnête Hayraddin, lui dit-il, je sais que vous êtes un chiromancien distingué, et vous ne m'avez pas encore donné une seule fois un échantillon de votre savoir; pourtant vous aimez à l'exercer, surtout dans les couvents, où il vous cause toutes sortes d'ennuis.

— Vous ne me l'avez jamais demandé jusqu'ici; si vous voulez en faire l'expérience, montrez-moi votre main. »

Quentin lui présenta la main; Hayraddin l'examina longuement, puis il dit d'un ton sentencieux :

« Cette main a connu de rudes labeurs; elle a fait, il y a longtemps déjà, connaissance avec la poignée du sabre; cependant elle n'est pas complètement étrangère aux agrafes du missel.

— Il est possible qu'on t'ait raconté ma vie passée; mais laisse cela, et parle-moi de mon avenir.

— La ligne de la vie, ici côtoyée par cette petite ligne partie de l'extrémité de la paume, présage un brillant mariage, une grande fortune, une situation exceptionnelle dans la société.

— Vous faites ces promesses à tout le monde.

— Je vois là, dit encore le Bohémien, une marque sanguinolente qui indique un grand danger prochain pour vous; vous n'y échapperez que par le dévouement d'un ami.

— Le tien, sans doute.

— Mon art ne m'apprend rien de ce qui me concerne.

— J'ai une science supérieure à la tienne; je viens d'un pays où le don de seconde vue n'est point rare; je participe à cet avantage, et je t'annonce que le danger qui me menace est sur la rive droite de la Meuse; aussi vais-je changer de route et gagner Liège par la rive gauche. »

Le Bohémien demeura impénétrable; il répondit froidement :

« Alors le danger passera de vous à moi; car le roi de France ne se fera pas faute de me faire pendre pour me punir du changement que vous aurez apporté à notre itinéraire.

— Ne suffit-il pas que nous arrivions sains et saufs au terme de notre voyage?

— Le roi a-t-il dessein que nous arrivions au terme... ?

— Vos soupçons sont honteux et injustes. Mon devoir à moi est tout tracé : il consiste à conduire ces dames en sûreté à Liège; ainsi ferai-je en prenant la rive gauche, qui est d'ailleurs la plus courte. Quelles raisons nous détermineraient pour l'autre côté?

— C'est le chemin que suivent les pèlerins se rendant à Cologne.

— Nous, nous allons seulement à Liège, et il importe d'éviter les maraudeurs de la rive droite.

— Comme il vous plaira; je puis vous conduire aussi bien sur l'une que sur l'autre route; ce sera à vous de vous justifier auprès de votre maître. »

Quentin fut charmé que son guide ne montrât pas une plus vive répugnance à changer de route; il craignait qu'il ne se séparât de lui, et dans ce cas il aurait eu tout à craindre de Guillaume de la Marck, qui, prévenu à temps, pouvait tomber sur lui aussi bien sur la gauche que sur la droite du fleuve.

Leur voyage même devint si rapide et il s'effectua d'une façon si tranquille, qu'ils arrivèrent le lendemain à Liège.

Ils se trouvèrent tout à coup, aux portes du château, en présence du prélat, revenant processionnellement de célébrer la grand'messe dans la cathédrale de Liège. Il était environné d'un nombreux cortège, qui se déroulait en bon ordre sur les rives de la Meuse. Ils s'écartèrent un peu pour ne point troubler l'ordonnance et l'harmonie de la procession, qui ne tarda guère à s'engloutir sous le superbe et gothique portail de la demeure épiscopale.

L'évêque avait, par mesure de précaution, l'agitation étant grande dans la ville, fixé son séjour au château fort de Schonwaldt, et tout annonçait autour de lui les craintes et les inquiétudes que faisait naître à tout instant la crise difficile dont la solution ne pouvait être longtemps différée.

Louis de Bourbon, évêque de Liège, homme droit et plein de générosité, reçut nos voyageurs avec une grande bonté. Son étroite alliance avec le duc de Bourgogne rendait sa bienveillance précieuse pour les dames de Croye; il leur promit d'employer en leur faveur tout son crédit, et leur apprit aussitôt une nouvelle qui leur donna tout d'abord une certaine espérance de voir leur situation s'améliorer. Campo-Basso ne jouissait plus comme autrefois de la confiance du duc, qui peut-être se montrerait maintenant plus accommodant à l'égard d'Isabelle.

« Je vais vous confier, mes chères filles, leur dit-il en terminant l'audience, à ma sœur Isabelle, chanoinesse de Trèves; vous pouvez résider avec elle en tout honneur et complètement en paix; nous sommes ici en sûreté. Il est vrai qu'il ne vous faudrait peut-être pas trop sortir du château; mais enfin c'est pour vous un asile assuré. Si le danger augmentait, je vous ferais conduire en Allemagne sous bonne escorte. »

Un officier qui avait la direction de la maison fut chargé d'en faire les honneurs à Quentin et de lui assurer la plus honorable hospitalité; le reste de la suite des dames de Croye fut confié aux soins des domestiques inférieurs.

XIII

Quentin Durward, relevé de ses fonctions, se sentit profondément triste : les dames de Croye, préoccupées de l'accueil aimable du prince-évêque, l'avaient salué, lui paraissait-il, d'une façon bien résignée en prenant congé. Il n'en pouvait être autrement néanmoins; simple conducteur d'escorte, sa mission achevée, il n'avait plus qu'à rentrer dans le rang; il s'était dévoué corps et âme et avait conscience d'avoir sauvé les comtesses de Croye des plus grands périls; elles lui avaient dit merci avec un gracieux sourire : partant, quitte.

Il s'assit tristement dans l'embrasure d'une fenêtre de la grande salle d'attente du palais; il y rêvait tristement depuis longtemps déjà, quand il se sentit vivement heurté à l'épaule.

C'était Hayraddin, qui lui disait, gouailleur et malin :

« Vous êtes sous la puissance d'un charme, bien sûr; car vous voilà changé en statue.

— Que veux-tu? dit Quentin, de fort mauvaise humeur.

— Dix couronnes d'or pour mes fonctions de guide de Tours jusqu'à Liège; c'est le prix convenu.

— Périsse ton salaire avec toi, traître! lui dit Durward,

chargé par les dames de Croye de payer les hommes qui avaient fait partie de l'expédition. Va-t'en trouver le Sanglier des Ardennes; c'était à lui de te payer si tu avais réussi dans ton projet infâme. »

Le Bohémien, toujours maître de lui, parut pourtant fort surpris.

« Le Sanglier des Ardennes! reprit-il; j'ai cru que vous aviez changé de route sur un simple soupçon. Avez-vous réellement le don de seconde vue? » Puis tout à coup, riant d'un mauvais rire: « Vous étiez sur le saule, j'en suis sûr; j'ai vu le coup d'œil que vous lui avez donné hier en passant près du ruisseau. Désormais je comploterai loin des arbres touffus, en rase campagne.

— Misérable! je ne sais ce qui me retient de te briser le crâne! Mais tu as stipulé que j'aurais la vie sauve, je ne veux pas être en reste avec toi. Va-t'en! »

Hayraddin mit les dix couronnes d'or dans sa poche et salua Quentin.

« Si vous m'aviez refusé mon salaire, nous aurions été quittes; mais je me regarde toujours comme votre débiteur pour l'affaire des bords du Cher. Permettez que je vous laisse: il faut que de ce pas j'aille faire mes adieux aux dames de Croye, et leur suivante Marton m'attend pour me conduire près d'elles. Excusez-moi, et au revoir.

— Toi! s'écria Quentin, tu serais reçu par les comtesses de Croye! cela est impossible. Tu te vantes, misérable! »

Le Bohémien revint vers lui, et, avec un sourire ironique:

« Jeune archer, dit-il, je connais vos espérances. Elles seront vaines si je ne les appuie de mon crédit. Soyez prudent, pas trop timide, et vous pourrez arriver à tout. »

Il fit une pirouette et disparut. L'Écossais se mit à sa poursuite; mais le zingaro connaissait bien les lieux, il disparut par un escalier dérobé. Quentin le suivit pourtant; arrivé en bas, il se trouva à l'entrée d'un jardin; il y cher-

cha des yeux le Bohémien, et le vit disparaître par une petite porte qu'il referma sur lui après l'avoir salué.

Ce jardin, bordé des deux côtés par des bâtiments, était fermé sur les deux autres par de hauts murs fortifiés; il était complètement désert, et Quentin put à son aise y méditer sur son étrange situation.

Qu'allait faire cet homme chez les comtesses de Croye? Y serait-il reçu, quand lui n'y pouvait pénétrer? Mais il saurait bien les prévenir, et leur faire savoir qu'elles ne pouvaient se fier au Bohémien. Tout à coup un officier subalterne du palais se présenta devant lui et le pria poliment de vouloir bien quitter le jardin, uniquement réservé à l'évêque et aux hôtes de distinction qu'il pouvait recevoir. L'Écossais s'esquiva, et, franchissant le seuil de la grande porte du château, il se dirigea vers la ville.

A vingt ans, la mélancolie ne tient pas devant un spectacle nouveau et l'agitation d'une grande cité. L'activité des Liégeois occupa bientôt l'attention de Quentin au point de lui faire oublier ses ennuis et ses inquiétudes. Il parcourut les rues de la ville, s'extasia devant ses magnifiques magasins, et visita soigneusement ses divers monuments; il ne manqua point d'entrer dans la cathédrale de Saint-Lambert pour y faire une fervente prière.

En sortant de cet édifice, il remarqua tout à coup des groupes de bourgeois qui le considéraient attentivement; il avait déjà entendu chuchoter dans l'église, et il s'était aperçu qu'il était l'objet des préoccupations de tous. Sur la place, le nombre des curieux devint encore plus considérable; il n'y avait d'ailleurs nulle malveillance dans leur curiosité; au contraire, ils le regardaient avec un certain intérêt mêlé de respect.

Sa situation ne tarda pourtant pas à devenir embarrassante, et, avisant au milieu d'un groupe un homme à figure respectable qui lui semblait être un bourgeois riche et bien posé, il lui demanda si les Liégeois avaient l'habitude de

traiter ainsi les étrangers, ou s'ils trouvaient en lui quelque chose d'étrange.

« Non, Monsieur, reprit l'autre avec les plus grands égards; nous ne sommes ni assez inoccupés ni assez curieux pour cela, et il n'y a rien en vous qui ne nous plaise et que nous ne soyons charmés d'y voir.

— C'est fort aimable, repartit Quentin; mais, par la croix de saint André! je n'y comprends rien.

— Ce serment, Monsieur, et votre accent nous prouvent que nous ne nous sommes point trompés. »

Le bourgeois se pencha alors à son oreille et lui dit :

« Je suis Pavillon, et voilà mon collègue Rouslaer.

Rouslaer s'avança :

« Mon cher collègue, dit-il à Pavillon, n'oubliez pas que nous sommes en public. Proposez à Monsieur de se rendre avec nous à l'hôtel de ville, où nous pourrons causer plus à l'aise.

— Mais je n'ai rien à vous dire. Je ne vous demande qu'une chose : vous paraissez avoir quelque autorité ici, faites écarter cette foule, et permettez à un étranger de sortir librement de votre ville comme il y est entré.

— Monsieur, dit Rouslaer impatienté, si vous tenez à garder aussi strictement l'*incognito,* pourquoi portez-vous ici les insignes de votre corps? Vous êtes archer de la garde écossaise du roi Louis XI, vous avez la croix de Saint-André et les fleurs de lis sur votre bonnet.

— Rien n'est plus vrai. C'est le bonnet de la compagnie à laquelle j'appartiens.

— Il l'a avoué! il en convient! repartirent Pavillon et Rouslaer, et avec eux la foule entière; c'est un archer de la garde de Louis, de Louis, le défenseur des libertés de la bonne ville de Liège; de Louis, notre allié fidèle! »

Une sorte de délire s'empara aussitôt de toute la foule; des exclamations enthousiastes s'élevèrent de toutes parts : « Vive Louis de France! Vive la garde écossaise! Vive le

Sanglier des Ardennes! A bas Charles de Bourgogne! Honte et confusion à Bourbon et à son évêché! »

Quand le tumulte et les cris cessaient d'un côté, c'était pour recommencer d'un autre; la ville entière semblait prise de vertige; tous les citoyens accouraient; les rues, les places publiques regorgeaient de monde. Un cercle infranchissable se formait autour du jeune archer. Il avait oublié qu'après son combat avec Dunois, lord Crawford avait fait remplacer son casque, fendu en deux, par un bonnet doublé d'acier qui faisait partie de l'uniforme du corps des archers. On l'avait aussitôt reconnu; et sa présence dans les rues de Liège, déjà surexcitée, avait suffi pour mettre toute la cité en ébullition; on voyait en lui un envoyé de Louis XI; c'était une preuve de son appui, de sa bienveillance; il allait ouvertement faire cause commune avec eux. Dès lors les habitants n'auraient plus rien à redouter du duc de Bourgogne, dont ils supportaient le joug avec impatience, et il fallait tout de suite chasser honteusement son allié, son ami, le prince-évêque de Liège.

Quentin, en se promenant dans les rues, son bonnet sur la tête, avait déterminé une révolution.

Le jeune archer vit sur-le-champ qu'il était trop tard pour entreprendre de détromper cette multitude; il se décida à attendre et à prendre conseil des événements. Les principaux citoyens de la ville vinrent se ranger autour de lui; Pavillon lui présenta le fameux Nikkel Blok, chef de la corporation des bouchers, et Claus Hamerline, président de la société des ouvriers en fer. Bientôt tous les corps d'état furent représentés, et chaque délégué était suivi de la masse imposante des sociétaires qui l'avaient choisi.

Le pauvre archer, cause de tout ce tumulte, ne savait plus comment se tirer d'affaire : la ville tout entière était là et marchait à sa suite; il se laissait machinalement conduire à l'hôtel de ville; Pavillon avait pris un de ses bras, et Rouslaer s'était emparé de l'autre. Par respect pour ces di-

gnitaires, — ils étaient bourgmestres tous les deux, — la foule s'écartait avec respect; cette circonstance permit à Quentin d'user d'un stratagème, tout en paraissant faire confidence de son embarras. Son casque, brisé en route, avait été remplacé par ce bonnet, cause de tout le mal; il regrettait, disait-il, que la sagacité des Liégeois l'eût fait reconnaître; il était vraiment envoyé par le roi Louis XI, ajouta-t-il plus bas; mais il devait garder l'*incognito*, d'autant mieux qu'il avait une mission secrète pour ses deux compères *meine herren* Rouslaer et Pavillon.

Ces derniers mots flattèrent agréablement l'oreille des deux bourgmestres; ils tombèrent donc d'accord avec l'Écossais, venu à Liège uniquement pour les voir, mais sous le prétexte d'apporter les compliments de Louis XI à l'évêque, qu'ils attendraient la nuit pour avoir une conférence. Comme on passait devant la maison de Pavillon, il parut naturel qu'il eût plaisir à en faire les honneurs à l'envoyé du roi de France; ils entrèrent donc tous les trois. La foule attendit dans la rue, et Quentin, changeant de vêtements, put s'esquiver par les jardins qui donnaient sur la Meuse. La fille de Pavillon le conduisit elle-même au bord de l'eau, et deux rameurs le déposèrent hors de la ville.

Il s'inquiéta d'ailleurs assez peu de ce que les deux bourgmestres pourraient dire à la foule, et de la déconvenue de ces deux magistrats en apprenant qu'ils venaient d'être joués indignement; il prit d'ailleurs la résolution de prévenir les officiers du prince-évêque de l'état des esprits à Liège, sans toutefois compromettre ceux qui l'avaient aidé à se tirer de ce mauvais pas.

Comme il approchait du château, il entendit sonner la cloche du dîner; voulant gagner du temps, il essaya de pénétrer dans la citadelle par une poterne qu'il apercevait de loin sur l'un des côtés des fortifications. Comme il en approchait, il vit qu'un large fossé le séparait de la muraille, et qu'il aurait un assez long détour à faire pour rejoindre

Pavillon avait pris un de ses bras, et Rouslaer s'était emparé de l'autre.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

l'entrée principale. A ce moment même la poterne s'ouvrit, et un homme monta dans une petite barque amarrée sur son seuil; il vint débarquer tout près de Durward, abrité par le glacis; celui-ci le vit, à l'aide d'une perche, repousser la barque sur l'autre rive, où elle fut rattachée par une main invisible, puis se diriger furtivement vers la ville. C'était son guide, le Bohémien Hayraddin.

Cette découverte inquiéta fort Quentin; il eut mille soupçons, mille inquiétudes, et trouva là une raison de plus de chercher à entrer en relations plus étroites avec les comtesses de Croye, afin de prévenir les dangers d'une trahison trop certaine pour lui.

Le repas était déjà servi quand il entra dans la salle à manger; on avait eu soin de lui garder une place à la table des officieux de la maison; il expliqua son retard par le tumulte dont il avait été témoin, et raconta, sous forme de plaisanterie, qu'il ne s'en serait point tiré sans l'aide d'un gros bourgeois et de sa fille. Mais personne n'avait envie de rire, et le majordome de l'évêque ne put s'empêcher de dire en soupirant :

« Pourquoi n'avons-nous pas encore ici les cent lances qu'a promis d'envoyer le duc de Bourgogne?

— Comment! je vois ici assez de soldats, dit Quentin, pour tenir tête à toute cette canaille, incapable de se battre; ils prendront la fuite à la vue d'une bannière déployée au vent. »

Le chapelain lui expliqua longuement ce que les Liégeois avaient fait maintes fois pour soutenir leurs idées d'indépendance et secouer le joug de leur suzerain; ni les impositions, ni les privations de privilèges, ni les sièges, ni le sac de la ville n'avaient pu les ramener à d'autres idées; toujours vaincus, ils se révoltaient sans cesse; et maintenant, excités sous main, soutenus par un monarque étranger, ils ne tarderaient pas à prendre les armes. Le château de Schonwaldt, si l'on n'avait du secours du dehors, ne leur

résisterait pas. Il termina en lui conseillant, puisque rien ne le retenait plus à la cour de l'évêque, de se mettre personnellement en sûreté; et sans doute, ajouta-t-il, c'est la pensée des dames de Croye, car elles ont fait partir ce matin un messager pour la cour de France, annonçant leur intention de chercher ailleurs un asile plus sûr.

En sortant de table, le chapelain, désireux d'avoir des renseignements plus précis, conduisit le jeune Écossais dans une pièce dont les fenêtres donnaient sur le jardin intérieur d'où Quentin avait été éconduit le matin. Le voyant regarder de ce côté avec un œil d'envie, il l'invita à s'y promener avec lui. L'Écossais lui raconta comment il avait été prié de le quitter, déclarant qu'il ne voulait point être indiscret; l'abbé lui répondit qu'effectivement le jardin était réservé à l'évêque et à ses hôtes; mais qu'il pouvait se considérer comme tel, et que ce lieu, fort isolé d'ailleurs, demeurait entièrement à sa disposition; il regrettait de n'avoir pas donné plus tôt des ordres qui lui en permissent l'accès selon son gré.

Rien ne pouvait être plus agréable à Quentin; il espérait toujours que le hasard lui permettrait de se mettre en relation avec les dames de Croye. L'abbé l'entretint longuement, et le quitta pour aller faire une homélie; il invita même l'Écossais à venir l'entendre; celui-ci s'excusa, et prétexta un violent mal de tête.

Il demeura dans le jardin jusqu'au soir, le parcourant dans tous les sens, et les yeux constamment fixés sur la petite porte qui conduisait, pensait-il, à l'appartement des dames de Croye. Il allait, de guerre lasse, quitter la place, quand une fenêtre s'entr'ouvrit, et une main laissa tomber un papier au pied du mur; il le ramassa prestement, et s'enfuit dans sa chambre pour en prendre connaissance tout à son aise.

« Lisez en secret, » lui disait-on tout d'abord. Ce mystère était bien fait pour flatter son imagination surexcitée.

« L'audace de vos yeux n'a-t-elle pas été trop vite favo-

risée par la faiblesse des miens? La persécution s'acharne sur moi; j'aime mieux me livrer à la générosité d'un seul homme que de rester exposée à la poursuite de plusieurs. Si j'ai deviné juste, et que vous soyez disposé à faire quelque chose pour une femme qui hasarde beaucoup en votre faveur, passez demain, à l'heure de prime, dans le jardin, portant à votre bonnet un panache bleu et blanc.

« Les astres, paraît-il, vous destinent aux grandeurs, et il n'y a point de roc si escarpé qu'un homme brave ne puisse atteindre.

« Soyez fidèle et discret; on ne vous donnera pas d'autre avis; mais, l'heure venue, soyez résolu, et ne doutez pas de la fortune. »

Une bague en brillant taillé en losange et portant les armes de Croye accompagnait la lettre, non signée.

Une joie très vive s'empara d'abord du jeune homme; il n'avait guère lu que des romans de chevalerie, où toujours les pages et les écuyers épousent des princesses. Le voyage qu'il venait de faire, les services réels qu'il avait rendus, la modestie, la douceur, la sensibilité de la comtesse Isabelle, tout l'encourageait à regarder une union comme possible, comme probable maintenant, comme assurée dans quelques instants, avec l'héritière du comté de Croye, lui pauvre cadet d'Écosse.

Il relut cent fois le billet. Une pensée, qu'il repoussa avec horreur, lui vint: il eût mieux aimé une prière plus simple, plus réservée, adressée à son courage et à son dévouement; il trouvait qu'on s'engageait trop, et trop volontiers; mais il eut honte d'avoir eu une pareille idée. Était-ce bien à lui de discuter les termes et de régler des sentiments qui lui faisaient si grand honneur? Puis il eut une sensation de froid au cœur en songeant qu'Hayraddin était peut-être pour quelque chose dans les avances qui lui étaient faites.

Toute la nuit et le jour suivant, passés inutilement dans le jardin à attendre un signe, un ordre, les mêmes inquié-

tudes l'assaillirent. Durant quatre jours il demeura en proie aux mêmes doutes et resta sans nouvelles.

Sur ces entrefaites, il renvoya en France l'un des deux hommes qui faisaient partie de son escorte; il annonça en même temps à lord Crawford et à son oncle que le roi de France, l'ayant volontairement jeté dans un guet-apens, — les aveux de Hayraddin lui en avaient fourni la preuve, — il renonçait à ses engagements, redevenu libre par la trahison des autres.

Le quatrième jour, à bout de patience, il eut le plaisir d'entrevoir à une fenêtre le doux visage de la comtesse Isabelle. Elle le salua; mais, à la façon empressée et trop expressive dont il lui rendit sa politesse, elle s'intimida, rougit et rentra en toute hâte.

Quentin n'y comprenait plus rien; on lui écrivait, on lui donnait les espérances les plus franches, les encouragements les moins dissimulés, et on n'accueillait pas ses protestations de respect, de dévouement sous leur forme la plus naturelle. Il rentra dans sa chambre et se mit au lit de fort mauvaise humeur; sa couche fut hantée par les rêves les plus sombres : il lui semblait qu'il était, ainsi que la comtesse Isabelle de Croye, à la merci des éléments conjurés, et qu'un ouragan terrible les emportait tous les deux aux abîmes. Il s'éveilla anxieux; le rêve évanoui, une réalité plus poignante se saisit de lui. Le château était sûrement assailli par des ennemis redoutables, et leurs cris, quand il put s'asseoir sur son séant, arrivant à ses oreilles, lui causa une véritable épouvante.

Il sauta à bas de son lit; il regarda dans le jardin : tout était tranquille de ce côté; mais il entendit distinctement les clameurs d'une foule armée se ruant sur les défenses extérieures. Il revêtit à la hâte et à tâtons ses habits et prit ses armes; il achevait à peine, quand Hayraddin entra dans sa chambre. A l'aide d'une allumette trempée dans une fiole, il produisit une vive lumière; puis il alluma sa lampe.

« Votre destinée, dit-il aussitôt sans saluer Durward, dépend de la résolution que vous allez prendre en ce moment.

— Misérable! j'entends le bruit de la trahison, je ne m'étonne plus que tu sois là!

— Fou! reprit le Maugrabin, je ne vous trahirai pas, car j'ai plus d'intérêt à vous servir. Mais écoutez un peu : les Liégeois viennent de se révolter; Guillaume de la Marck et ses bandits sont à leur tête. Le château ne peut leur résister. Voulez-vous sauver celle qui vous a envoyé un brillant?

— Montre-moi le chemin, dit l'impétueux jeune homme; je suis prêt à braver tous les dangers.

— Il n'y en aura point si vous ne voulez pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Vous n'avez point à prendre parti pour l'évêque; laissez-le se débrouiller avec le Sanglier des Ardennes. Oubliez votre courage, et laissez agir ma prudence. Vous savez quelle faveur vous est réservée? Suivez-moi.

— Marche devant. Si tu me trahis, tu es un homme mort! »

Ils descendirent; arrivés dans le jardin, ils entendirent distinctement les cris des assaillants : « Liège! Liège! Sanglier! Sanglier! » et aussi les voix plus faibles des défenseurs de Louis de Bourbon, disant : « Notre-Dame pour le prince-évêque! »

Ces cris rendirent visiblement le Bohémien plus circonspect; quant à Durward, il eût voulu courir au combat, mais il refoula son ardeur guerrière : fallait-il laisser cette jeune comtesse de Croye exposée aux brutalités de cet être immonde, du Sanglier des Ardennes? Ils étaient auprès de la petite porte tant de fois considérée par le jeune archer; elle s'ouvrit doucement; deux femmes voilées et vêtues de noir en sortirent. L'une d'elles saisit en tremblant le bras de Quentin; le Bohémien conduisit l'autre. Ils atteignirent en silence

la poterne donnant sur le fossé, et s'embarquèrent dans le frêle esquif encore amarré sur le seuil; les assaillants, massés devant la grande porte du château, n'avaient point envahi ce côté; mais leurs cris arrivaient jusqu'à eux. Quentin ne put s'empêcher de dire, en tressaillant malgré lui :

« En vérité, si je ne me devais tout entier à la cause que je sers en ce moment, j'irais combattre pour ce bon évêque, et châtier ces coquins. »

La dame appuyée sur le bras du jeune homme le serra plus fort, en signe de reconnaissance.

« Voilà vos chevaux, dit Hayraddin. En selle, et vite; Marton et moi, nous allons rejoindre une troupe de notre tribu campée dans les environs. Car Marton, vous le savez, Madame, est des nôtres, et n'était à votre service que pour me renseigner plus exactement.

— Marton! s'écria la compagne de Quentin; ce n'est donc pas ma nièce ?

— Pardonnez-moi cette ruse; vous voilà dehors! Je ne pouvais pas enlever à la fois deux comtesses au Sanglier des Ardennes! »

Quentin avait aussi tressailli en reconnaissant la voix d'Hameline, appuyée sur lui; il dégagea rudement son bras, avec moins de courtoisie qu'il n'en eût mis même avec une simple paysanne, et s'écria :

« Quoi! c'est la comtesse Isabelle qui est restée dans le château? Adieu donc! »

Et il sauta dans la barque.

« Vous courez à la mort! s'écria Hayraddin. Je me suis trompé; mais aussi pourquoi portait-il les couleurs de la tante? Et puis elle est presque aussi riche que l'autre... Allons, dit-il à la comtesse Hameline, qui, honteuse, se désolait à grands cris, c'est une méprise. Consolez-vous, je vous trouverai aisément un autre mari.

— Je lui avais écrit...

— Consolez-vous, vous dis-je, et en route!

— Il y a bien des gens dans le château, Madame, dit Marton, qui donneraient tout ce qu'ils possèdent pour en être sortis à aussi bon compte que vous. Cependant je ne comprends pas, Hayraddin, que vous ayez pu croire ce mariage possible.

— Vous raisonnez comme une folle. Je lui veux du bien, à ce jeune homme : pensez-vous que je voulusse ameuter contre lui, en le mariant avec la jeune comtesse, le Sanglier des Ardennes, le duc de Bourgogne et le roi de France? La vieille eût bien mieux fait son affaire. Nous allons la conduire à Guillaume de la Marck, qui, à défaut de l'une, prendra encore l'autre volontiers. »

XIV

Rien ne saurait donner une idée du désordre qui régnait aux abords du château, dans ses cours et jusque dans l'intérieur des appartements. La garnison presque entière avait pris la fuite; quelques hommes plus dévoués s'étaient ralliés autour de la personne de l'évêque et l'avaient entraîné dans le donjon, où ils tenaient encore; mais il était aisé de voir que leur résistance ne serait pas longue, de nouvelles hordes arrivant à chaque instant de la ville et venant renforcer le camp des assaillants.

Quentin n'avait pu rentrer par la poterne au pied du mur; il était trop en vue dans la barque pour longer ainsi les fortifications et atteindre la grande porte; il se jeta à l'eau et en gagna une autre où la foule se pressait et s'étouffait, sans autre résistance de la part des défenseurs du château. Sa présence produisit néanmoins quelque émotion : il avait un tel air de résolution, son élan était si vif, qu'il ne pouvait passer inaperçu. Voulant se débarrasser de cette curiosité qui avait déjà une fois failli lui être fatale, il cria à tout hasard, regardant la foule :

« A la tour de l'ouest! c'est là qu'est le trésor de l'évêque! »

Tous se précipitèrent de ce côté; il s'orienta aussitôt au milieu de la confusion générale pour gagner au plus vite le jardin réservé, et chercher à pénétrer dans l'appartement de la comtesse de Croye. Comme il y entrait, un groupe d'hommes courut sur lui, la lance en avant, et criant : « Liège! Liège! »

Il répondit aussitôt : « France! France! »

Ils le laissèrent passer, disant comme lui : « Vive la France ! »

D'autres criaient : « Sanglier! Sanglier ! » Il s'en tirait toujours de la même façon, et, gagnant du terrain, se rapprochait de la petite porte par où la comtesse de Croye et sa suivante étaient sorties une heure auparavant. Comme les vainqueurs n'observaient pas plus d'ordre qu'ils n'avaient de retenue, leur fantaisie les entraîna tous subitement d'un autre côté, et Quentin se trouva seul dans le jardin désert. Il se précipita vers la porte : elle était ouverte, mais encombrée de cadavres; il la franchit d'un bond, et il allait s'engager dans l'escalier, quand un homme, le retenant par le pan de sa tunique, lui cria d'une voix suppliante :

« De grâce, aidez-moi à me relever; je suis Pavillon, syndic de la ville; je vous protégerai : j'étouffe dans cette cuirasse...

— Êtes-vous blessé? dit Quentin en le relevant.

— Non, Dieu merci! mais je suis essoufflé. Je m'étais mis à la tête de mes braves tanneurs; ils m'ont fait marcher trop vite..., je suis tombé, et je n'ai pu me relever. Pour qui êtes-vous, mon brave jeune homme?

— Pour la France.

— Alors je ne vous quitte plus. »

Il suivit avec peine Quentin, qui monta rapidement l'escalier. L'appartement était en désordre; tout y annonçait un départ précipité; une lampe éclairait la pièce qui avait servi de logement aux dames de Croye, mais elle était vide.

Il appela Isabelle et n'obtint pas de réponse. Était-elle

donc déjà tombée entre les mains de Guillaume de la Marck?

Il aperçut une lueur filtrant sous la porte d'un cabinet situé dans une tourelle; il voulut ouvrir, la porte résista; il dut l'enfoncer en se jetant sur elle à corps perdu.

Isabelle était là; elle s'était agenouillée pour prier Dieu de la défendre; la frayeur avait paralysé ses forces, et elle restait là sans mouvement et presque sans vie. Quentin courut à elle, la releva et la soutint dans ses bras; elle le reconnut et lui dit :

« C'est vous, Durward? Je ne suis donc pas perdue? Vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas?

— Jamais! jamais! » reprit l'Écossais.

Pavillon, qui comptait absolument sur l'archer pour sortir de la bagarre, entrait dans le cabinet en ce moment.

« Oh! que ce spectacle est touchant! dit-il; cette jeune fille m'inspire de la compassion; je m'imagine que c'est ma Trudchen elle-même.

— Cher Pavillon, vous ne devez pas vous borner à compatir à son infortune; au nom du roi de France, qui l'a mise sous ma garde, vous devez m'aider à la défendre; à empêcher surtout qu'elle ne tombe entre les mains de Guillaume de la Marck.

— Cela sera difficile; ces pendards de lansquenets ne respectent guère les femmes. Réfléchissons pourtant à ce qu'il y aurait à faire. Jeune homme, si vous voulez défendre l'escalier, je me mettrai à cette fenêtre, et j'appellerai mes braves garçons de la corporation des tanneurs de Liège; quand nous en aurons réuni un certain nombre, peut-être pourrons-nous tenter... Mais avant tout, je vous prie, détachez les agrafes de ma cuirasse; j'ai engraissé de trente livres, il m'a fallu un courage héroïque pour la mettre; cependant la vaillance a des bornes, et j'étouffe là dedans! »

Il se mit ensuite à la fenêtre, et cria de toute la force de

ses poumons : « Liège! Liège! Par ici, tanneurs et corroyeurs! »

Deux hommes de la corporation montèrent; on s'informa: l'évêque était prisonnier; Guillaume de la Marck et les Liégeois triomphaient partout; le combat était fini.

« Où est Peterkin, mon lieutenant? demanda Pavillon; qu'on aille le chercher. »

Peterkin ne tarda pas à arriver, à l'appel de son chef, avec cinq ou six hommes de la corporation. C'était un homme fort, vigoureux; sa face était dure; il portait un justaucorps de buffle; un coutelas pendait à sa ceinture; il tenait sa hallebarde à la main. Malgré cet attirail, il était d'un caractère facile et bénin.

« Je suis heureux de vous trouver, dit-il en apercevant Pavillon. Que faites-vous dans ce grenier, quand on a besoin de vous dans la salle du conseil?

— Qui a besoin de moi?

— La ville de Liège, reprit Peterkin avec emphase. Nikkel le boucher et la canaille marchant à sa suite se déclarent pour le Sanglier, qui tranche déjà du maître. Il veut établir sa bauge à Schonwaldt; le voisinage sera encore plus désastreux que celui de l'évêque. D'ailleurs c'est une honte de voir comment ils ont traité ce pauvre vieux prêtre; il est nécessaire que vous alliez défendre l'humanité et la justice, et soutenir les droits de la bonne ville de Liège.

— J'y cours, Peterkin; je ne veux pas qu'on malmène Louis de Bourbon. Nous sommes dix contre un, ne souffrons pas de tels abus.

— Oui, si nous étions en rase campagne. D'ailleurs le Sanglier a fait défoncer les tonneaux de la cave de l'évêque, et tous ceux qui ont bu sont à lui. La canaille ivre est prête à sacrifier nos privilèges.

— Je ne le souffrirai pas. Je vais protester, Peterkin, en me retirant à Liège; je ne veux pas rester une minute de plus dans ce château. Retirons-nous, mes amis.

— Les portes de Schonwaldt sont fermées; personne ne peut plus sortir. Il paraît que le Sanglier cherchait à mettre la main sur certaines comtesses de Croye, et elles se sont évadées. Il est furieux, et ne veut plus que personne sorte de l'enceinte; sa colère lui a fait perdre la raison; il est dans la grande salle occupé à boire à pleins bords, ce qui ne la lui fera pas retrouver.

— Que faire? dit Pavillon tout tremblant; comment se tirer de ce mauvais pas? »

Et il se tourna vers Quentin, qui décidément avait toute sa confiance.

« Rien n'est plus simple, et je m'étonne qu'un syndic de Liège soit embarrassé pour si peu. Vous avez une autorité réelle, incontestable : il faut l'exercer. Qu'y a-t-il de plus naturel que ce que vous voulez? Allez trouver Guillaume de la Marck, demandez-lui de sortir du château avec votre fille, votre lieutenant, votre écuyer et vos gens : il ne saurait vous refuser; il ne l'oserait pas.

— Soit, dit Pavillon, cette jeune fille m'intéresse; elle me rappelle Trudchen; vous serez mon écuyer. Partons, Messieurs, allons trouver le sanglier. Mais il me demandera sans doute comment il se fait que ma fille soit ici?

— Comment se fait-il, dit Peterkin, que la moitié des femmes de Liège soient venues à l'assaut? Votre fille est allée un peu plus loin que les autres, ce qui n'est point étonnant pour la fille du bourgmestre. »

Isabelle fut soigneusement enveloppée dans une vaste mante de soie noire, et elle partit, soutenue par Quentin, avec Pavillon, qui se dirigea avec ses gens vers la grande salle. Pavillon s'arrêta plus d'une fois en route: il avait de fâcheux pressentiments.

« Peterkin, dit-il, un moment : si cette jeune fille qui m'intéresse, que j'ai juré de protéger, était une de ces comtesses de Croye; il m'en coûterait gros d'avoir voulu l'aider à sortir

de Schonwaldt. Ce que c'est pourtant que d'être trop généreux et d'avoir un cœur trop sensible!

— Vous avez donné votre parole, dit Peterkin; quand ce serait une comtesse de Croye, vous devez la protéger. »

Et Pavillon se remit en route; on passa non loin d'une des portes du château ; la troupe s'était grossie, les tanneurs et les corroyeurs ralliant leurs chefs. L'ardeur guerrière de Durward se réveilla; puis cette visite dans la salle d'orgie l'inquiétait pour sa compagne : il proposa de prendre la porte de vive force et de gagner Liège.

Pavillon et Peterkin protestèrent ; il n'était pas possible d'attaquer ainsi les troupes d'un allié.

Comme ils approchaient de la salle, d'où s'échappaient les cris les plus féroces et les rires les plus dissolus, Isabelle eut peur; elle s'arrêta et dit à Quentin :

« Si j'échappe aux horreurs de cette nuit terrible, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie. J'ai pourtant encore une grâce à vous demander.

— Dites, reprit le jeune homme : que ne ferais-je pour vous !

— Plutôt que de me laisser tomber entre les mains de ce monstre, Quentin, plongez-moi ce poignard dans le cœur. »

Ils franchissaient alors le seuil de la salle. Quentin ne put que lui serrer la main pour toute réponse. Pavillon et Peterkin se redressèrent pour faire bonne mine contre mauvais jeu; toutefois Durward, sentant toute sa responsabilité, se trouva plus calme et plus résolu, prêt à tout pour sauver Isabelle, qui n'avait plus que lui pour la défendre.

Cette vaste salle, accoutumée à de paisibles réunions, à des festins somptueux, mais réglés par les lois d'une étiquette toujours digne, était pour l'instant transformée en une sorte de mauvais lieu où s'étalaient à plaisir les vices. les plus odieux : la débauche, l'ivresse et la cruauté.

Le Sanglier des Ardennes avait fait apporter à la hâte le

trône épiscopal, et il y avait pris place; les vases sacrés, ravis à la chapelle du château, étaient sur la table, odieusement profanés; tous les mercenaires, mêlés aux Liégeois, environnaient la table et buvaient à pleines coupes le vin conservé depuis de longues annés dans les caves de Schonwaldt.

Guillaume de la Marck avait auprès de lui un de ses fils naturels, dont il avait tué la mère d'un coup de pied, et sur lequel, par une bizarrerie inexplicable, il reportait toute l'affection dont cette sauvage nature était capable.

Il régnait, au moment où le syndic allait entrer, une sorte de recrudescence dans tout le tapage fait par ces mécréants, ivres de vin et de débauche. Un des soldats du Sanglier, arrivé en retard et trouvant les plats vides, prit une coupe d'argent et la mit dans son sein, déclarant que cette indemnité lui était bien due, puisqu'il lui faudrait aller chercher son dîner autre part : cette boutade fit rire le chef et ses séides. Encouragé par cet exemple, un autre lansquenet voulut à son tour s'approprier une coupe d'une grande valeur. Le premier était un guerrier à tous crins; le second avait, paraît-il, monté lâchement à l'assaut. Le Sanglier, furieux, donna immédiatement l'ordre de le pendre; il fut attaché à la barre d'une fenêtre dans la salle même, et son corps se balançait là, à deux pas des bouteilles renversées et des plats vides, au-dessus de la tête des convives.

Pavillon entra dans la salle, soutenu par Peterkin, qui lui disait doucement à l'oreille : « Du courage, du courage, monsieur le syndic, ou nous sommes perdus! » Quentin venait derrière, mêlé à la foule des tanneurs et des corroyeurs, portant à moitié Isabelle, dissimulée derrière un voile épais, et qu'une mante noire cachait presque entièrement.

Guillaume de la Marck, en voyant le groupe s'avancer, voulut prendre un air majestueux; il releva sa tête, dont le profil avait quelque analogie avec le fauve dont il portait le

nom. Il avait d'ailleurs, jetée sur ses épaules, la peau d'un vieux solitaire dont la tête armée de défense était ramenée sur son casque, de façon à lui donner l'aspect le plus terrible.

Pavillon eut néanmoins la force de faire un petit discours dans lequel il félicita l'aventurier de sa victoire.

« Oui, oui, dit celui-ci d'un ton narquois, j'ai triomphé des soldats; mais il me faut maintenant compter avec l'évêque.

« Sire Pavillon, ajouta-t-il, quelle est donc cette dame qui vous accompagne, et d'où vient que son voile est si discret ?

— C'est ma fille, noble chef, dit le syndic; elle nous a suivis pour nous encourager dans la bataille; elle ne saurait soulever son voile; c'est un vœu qu'elle a fait en l'honneur des trois Bienheureux rois de Cologne.

— Bientôt je pourrai l'en relever, reprit le Sanglier, car je vais, par la mort de Louis de Bourbon, me consacrer évêque de Liège : un évêque vivant vaut bien trois rois morts. »

La plaisanterie ne fut pas goûtée des Liégeois, et il y eut dans la salle un mouvement d'horreur qui fit réfléchir l'impie et cruel vainqueur; il s'excusa, et dit qu'il n'avait point voulu insulter les trois rois, il voulait seulement annoncer qu'il avait dessein de devenir un prince séculier et ecclésiastique en même temps.

Cet incident entraîna ses pensées d'un autre côté, et Quentin, ayant encore repoussé Isabelle en arrière, parvint à la dissimuler à tous les regards. Ce fut fort heureux pour elle; car non seulement le tyran, ne la voyant plus, cessa d'y penser, mais elle ne put être témoin de la scène que nous allons raconter, et qui certainement, si elle l'eût vue, l'eût amenée à se trahir.

« Venez ici, maître Pavillon, disait gaiement le Sanglier des Ardennes, votre place est à côté de moi; vous allez voir

comment je m'y prends pour rendre un siège épiscopal vacant. Qu'on amène ici celui qui fut notre prédécesseur. »

Un grand mouvement se produisit dans la salle, et le silence devint général : l'évêque, traîné par une soldatesque brutale, fut introduit. Il se présenta au milieu de cette foule avec une barbe et des vêtements en désordre; on lui avait même jeté sur les épaules des ornements sacerdotaux. Malgré cela, cet homme, qui toute sa vie avait été surtout facile et débonnaire, apparut avec une noblesse et une dignité en tout conformes à sa naissance et à ses fonctions sacrées : il avait le regard tranquille et assuré, une contenance modeste, mais ferme. L'épreuve le faisait grandir; il prenait la stature d'un martyr en présence de ce tyran sans foi ni loi ; il le regarda en face et le défia, bien que sans jactance, comme il convient à un évêque maltraité par un brigand.

Le farouche de la Marck, troublé, pour cacher sa confusion, prit aussitôt la parole :

« Louis de Bourbon, cria-t-il, je vous ai offert mon amitié, vous l'avez méprisée. Vous êtes maintenant à ma merci. »

Il appela alors auprès de lui le féroce Nikkel et lui dit, désignant le couperet que le boucher tenait à la main :

« Allons, sois prêt. »

L'autre étendit sur la table son couperet sanglant.

« Louis de Bourbon, dit encore le Sanglier, dis-moi ce que tu as à m'offrir pour échapper à ce rude moment. »

L'évêque releva la tête, regarda le sicaire, et fit un imperceptible mouvement d'épaules pour affirmer son mépris; puis, revenant à Guillaume de la Marck, il lui fit tranquillement l'énumération de ses forfaits ; le Sanglier écoutait impatiemment.

« As-tu bientôt fini ? cria-t-il, interrompant Louis de Bourbon; je te demande ce que tu as à m'offrir si tu veux échapper au supplice.

— Le pardon, répondit l'évêque; le pardon de tes forfaits et l'absolution de tes fautes, si tu veux te repentir. »

La Marck eut un ricanement horrible; il fit un signe à Nikkel, et en même temps celui-ci, saisissant son couperet, frappa l'évêque, qui tomba à la renverse sans même faire entendre un gémissement.

Les Liégeois ne s'attendaient point à ce meurtre; ils poussèrent un cri d'horreur et coururent à leurs armes. Guillaume, d'une voix tonnante, cria à travers la salle : « A moi, mes marcassins! Montrez vos défenses à ces pourceaux flamands! »

La mêlée devint générale; tous les bras étaient tendus : nul ne frappa néanmoins. Un homme avait surgi au milieu de cette foule affolée, s'était jeté, à deux pas du Sanglier, sur Karl Eberson, son fils, le maîtrisait sans peine, et, tenant son poignard sur sa poitrine, s'écria :

« Ah! vous voulez jouer à ce jeu-là! Soit! j'y suis aussi, et tout prêt à frapper. »

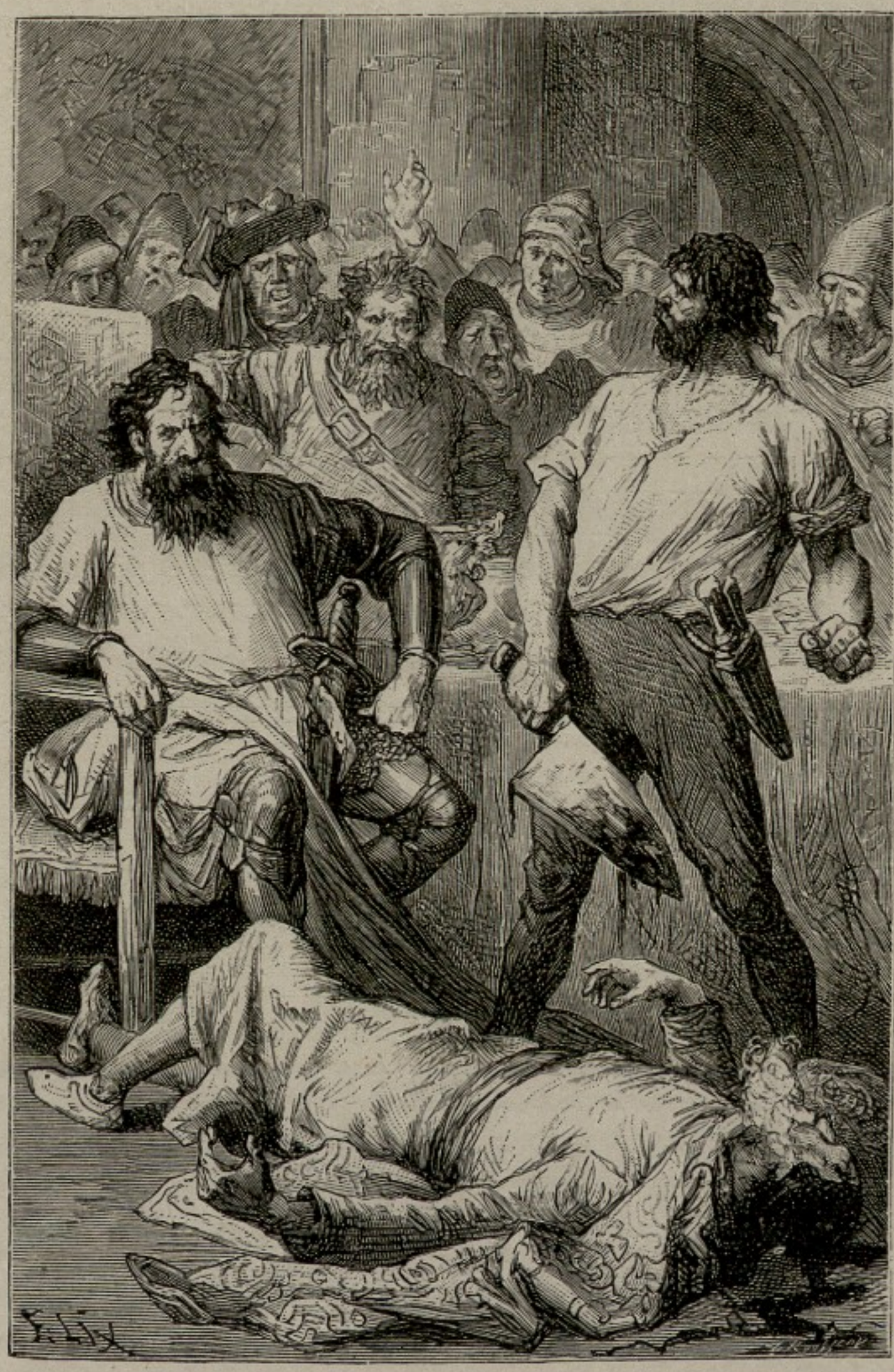
Quentin avait par hasard, en causant avec le chapelain de l'évêque, appris quelle faiblesse avait pour ce jeune homme le farouche Sanglier des Ardennes.

« Arrêtez ! s'écria aussitôt de la Marck, en proie à une vive frayeur qu'il ne chercha même pas à dissimuler, c'était une plaisanterie. Je ne veux aucun mal à mes bons amis de Liège. Bas les armes! Qu'on emporte ce cadavre, et puisse avec lui disparaître toute trace de division. A vos coupes, mes amis, nous avons encore du bon vin. »

Il y eut un moment d'hésitation : étaient-ce des amis ou des ennemis qui étaient en présence? On ne le savait trop; on se taisait. Profitant du silence, Quentin Durward, qui tenait toujours Karl en respect, éleva tout à coup la voix.

« Guillaume de la Marck, et vous, bourgeois de Liège, s'écria-t-il, veuillez m'écouter.

— Qui es-tu d'abord? fit le Sanglier, se contenant avec



Nikkel frappa l'évêque, qui tomba à la renverse sans même faire entendre un gémissement.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

peine et tremblant toujours pour son fils, qui es-tu, toi qui oses devant moi prendre mon fils en otage?

— Je suis archer de la garde écossaise du roi de France; je suis ici par ses ordres; je dois observer ce qui se passe et lui rapporter ce dont j'aurai été témoin. Je vous le dis, vous agissez tous comme des fous. Vous allez en venir aux mains avant même que Louis de Bourgogne vienne ici vous attaquer. Comment lui résisterez-vous, si vous vous divisez ainsi dès le premier jour? Habitants de Liège, cessez de boire : le vin engendre la division; rentrez dans votre bonne ville, et si quelqu'un met obstacle à votre sortie du château, je le déclare ennemi de Sa Majesté très chrétienne.

— France et Liège! crièrent les tanneurs et les corroyeurs; France et Liège! Vive l'archer du roi Louis! »

Les yeux de la Marck étincelèrent de rage; mais il n'osa contredire Durward. Ses propres soldats étaient Français pour la plupart, et tous savaient qu'il ne pouvait les entretenir sur le pied de guerre que grâce aux subsides du roi de France. Il vit aussitôt que, s'il se livrait encore à quelque violence, il courrait risque d'être abandonné même par ses mercenaires.

Il prit donc le parti de dire avec une bonne grâce assez bien jouée que ses bons amis de Liège étaient entièrement libres, et qu'ils sortiraient de Schonwaldt quand ils voudraient; il termina en les invitant à venir le lendemain s'entendre avec lui sur le partage des dépouilles conquises et sur les moyens de concerter une défense commune.

Pavillon ne voulut pas en entendre plus long; il salua respectueusement le Sanglier des Ardennes et partit accompagné de son escorte, grossie de tout ce qu'il y avait d'honnêtes Liégeois dans la salle, la canaille seule se décidant à continuer l'orgie avec les gens de Guillaume de la Marck.

La porte leur fut ouverte sans difficulté. La comtesse de Croye, toujours étroitement voilée, et suivant Pavillon

pas à pas, marchait au milieu du groupe, où elle disparaissait complètement. Quand ils furent hors de ces murs formidables, Quentin se pencha vers elle et lui demanda comment elle se trouvait.

« Bien, dit-elle rapidement; mais fuyons, je vous prie, fuyons, ne perdons pas un instant. »

En parlant ainsi elle se hâtait; mais ses forces trahissaient son courage. Elle fut sur le point de tomber d'épuisement. Durward dut la prendre dans ses bras et la porter pendant le reste de la route.

Le bourgmestre n'était pas en meilleur état; Peterkin, son fidèle lieutenant, avait beaucoup de peine à le remorquer. Heureusement ils atteignirent les rives de la Meuse; ils montèrent dans une barque, et achevèrent leur retraite sans nouvelles fatigues.

Pavillon était bien un peu contristé de n'avoir pas joué le premier rôle dans la dernière scène; il craignait que la gloire de l'archer ne fît tort à la sienne. Mais il se consola, heureux d'en être quitte à si bon marché; puis, Quentin devenant son hôte, ainsi que sa compagne, il ne songeait plus, en mettant le pied chez lui, qu'à leur faire fête.

XV

La journée avait été si rude pour Quentin, que, malgré son trouble et ses inquiétudes, il dormait encore lorsque Pavillon entra dans sa chambre. Le syndic avait la mine allongée et le front chargé de nuages. Il s'assit au pied du lit, prit la parole, et se perdit dans une divagation sur l'autorité incontestable du mari dans sa maison, de sa prééminence en général, et en particulier de la soumission de la mère Mabel, sa bonne et excellente épouse.

Durward n'était point naïf; il savait fort bien que les parties belligérantes chantent d'ordinaire le *Te Deum* plutôt pour cacher une défaite que pour célébrer une victoire. Il interrompit son hôte et dit brusquement :

« Nous sommes un embarras ici pour la maîtresse de maison ?

— Embarras ! Quelle femme fut jamais moins embarrassée que la mère Mabel ? Elle a toujours une chambre pour les amis et un garde-manger bien rempli. Seulement elle a un caractère un peu particulier, et vous comprenez, jeune homme...

— Je comprends fort bien. Si la jeune dame que nous avons amenée hier soir ici est en état de voyager, nous partirons immédiatement.

— C'est précisément ce que Mabel lui disait tout à l'heure.

— La jeune dame est-elle déjà sortie de son appartement ? dit Quentin, qui s'était levé en toute hâte et s'habillait au plus vite.

— Oui vraiment, et elle vous attend pour régler votre itinéraire ; mais j'espère que vous déjeunerez avant de partir. »

Quentin ne put s'empêcher de trouver la mère Mabel bien matinale ; il dit pourtant avec vivacité :

« Il fallait me dire cela tout de suite.

— J'ai pourtant encore autre chose à vous dire. Ma fille, qui s'est prise d'amitié pour votre jeune compagne, vous conseille à tous les deux de prendre un déguisement pour sortir de la ville. Nous venons d'apprendre qu'un Bohémien est arrivé hier à Schonwaldt, peu après notre départ, accompagné d'une des comtesses de Croye ; il a affirmé à Guillaume de la Marck que vous n'aviez aucune mission ni pour lui ni pour les Liégeois, et que vous aviez probablement enlevé la comtesse Isabelle. Les citoyens de Liège, et moi tout le premier, pensent que nous devons ménager Guillaume de la Marck : nous n'avons point d'autre chef qui puisse nous aider dans notre résistance au duc de Bourgogne ; car il est trop tard pour reculer maintenant.

— Et notre présence vous compromettrait. Cela est fort juste ; nous allons partir et suivre les conseils de votre fille. J'espère que vous voudrez bien nous aider à nous échapper.

— Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir. Vous m'avez sauvé la vie, brave jeune homme, vous n'avez pas affaire à un ingrat. Venez, maintenant que vous voilà prêt. »

La conscience du bonhomme souffrait de son manque d'égards pour ses hôtes, mais sa femme lui avait si bien montré les inconvénients qu'il y aurait à garder les deux jeunes gens plus longtemps sous son toit, et il redoutait tant de se faire une mauvaise affaire avec de la Marck, qu'il

imagina de fournir à Quentin une compensation qui mît son âme à l'aise et fût fort agréable aux deux fugitifs : il ouvrit sa caisse et invita le jeune archer, dont les fonds étaient en baisse, à y puiser largement.

En voyant paraître Durward, la comtesse lui tendit la main et lui dit :

« Il faut que nous quittions ces bons amis, si nous ne voulons pas attirer sur eux les plus grands malheurs. Changez vite de costume, Quentin, à moins que vous ne vouliez cesser de protéger une infortunée qui ne compte plus que sur vous.

— Je vous défendrai jusqu'à la mort, reprit avec chaleur le jeune homme; puis-je vous abandonner maintenant?

— Pensez-vous que le prince-évêque, mon parent, soit encore en état de me protéger ?

— Il ne peut plus rien pour vous..., dans l'instant du moins, » répondit Quentin, ne voulant pas effrayer davantage cette malheureuse jeune fille. Le meurtre de Louis de Bourbon lui avait complètement échappé la veille au milieu du tumulte et de l'orgie.

« Si je demandais asile à un couvent ?

— Il faudrait aller bien loin pour cela. Le Sanglier des Ardennes ne se laisserait point arrêter par les censures ecclésiastiques, en admettant qu'il en veuille à votre personne. »

Isabelle, avec un calme et une tranquillité que l'on n'eût point attendus d'elle, se mit alors à interroger Gertrude sur les différentes routes, sur les chemins à tenir et les distances, avec un soin et une attention qui étonnaient tout le monde. Elle reprenait possession d'elle-même. Quentin ne reconnaissait plus cette jeune fille si timide, si accablée, qu'il avait dû la veille emporter dans ses bras. Elle le pria, avec une grande présence d'esprit, d'aller prendre le déguisement qu'on lui avait déjà préparé.

Gertrude, restée seule avec elle, lui dit :

« Madame, je suis bien aise de vous voir réconfortée; mais d'où viennent ce sang-froid et cette présence d'esprit?

— Oh! je ne suis pas si forte; mais la nécessité est une rude maîtresse, et aucun péril ne m'effraye ni ne me trouble s'il s'agit d'échapper à Guillaume de la Marck; d'ailleurs le Ciel n'aide-t-il pas ceux qui se confient en lui?

— Vous avez raison, Madame; comptez sur la protection du ciel. Ne vous a-t-il pas déjà montré toute sa clémence en vous envoyant un sauveur dans la personne de ce hardi jeune homme, disposé, s'il le faut, à mourir pour vous? »

La comtesse Isabelle sentit une vive rougeur envahir son visage; Gertrude, voyant son embarras, trouva la force de surmonter le sien; elle lui dit doucement :

« Vous aurez un autre protecteur. Hans Glover, mon fiancé, vous attendra à la porte de l'Est, et je lui ai signifié qu'il ne devait pas reparaître devant moi avant de vous avoir conduite en sûreté au delà du territoire de Liège. »

Les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement.

Quentin rentrait. Il avait mis un costume de paysan flamand : c'étaient les habits de dimanche de Peterkin. Isabelle avait également l'habillement des femmes de Liège de bonne condition. Deux bons chevaux, préparés par les soins de Mabel, qui hâtait le départ autant qu'elle le pouvait, attendaient devant la porte. Quentin et la comtesse de Croye se mirent en selle et suivirent, à travers les rues fort animées de Liège, Peterkin lui-même, qui avait consenti à leur servir de guide jusqu'à la porte de l'Est. Il est vrai qu'ils n'avaient point l'air de marcher de compagnie : il longeait le trottoir sans se retourner, et cela leur suffisait pour les maintenir dans leur direction.

Les gardiens de la porte, malgré l'émotion de la journée, les laissèrent passer. Ils avaient une permission en règle, que leur avait fournie Pavillon; c'était pourtant Rouslaer qui l'avait signée. Hans Glover, le fiancé de Trudchen, se montra bientôt, monté aussi sur un vigoureux cheval gris.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Ce jeune homme était simple de formes et de manières; il avait une bonne figure flamande et un grand air d'honnêteté; toute sa personne annonçait plus de bonté que d'esprit; mais il parut si disposé à se rendre utile, si dévoué pour le salut de ses compagnons, qu'il leur inspira aussitôt la plus grande confiance.

« Conduisez-moi, je vous prie, lui dit la comtesse, vers la ville la plus proche, sur les frontières du Brabant.

— Le but de votre voyage est déterminé? » dit Quentin avec étonnement et en employant la langue française, que Glover n'entendait pas.

« Oui, reprit la comtesse, et je veux rendre mon voyage aussi court que possible, dût-il aboutir à une prison.

— A une prison ?

— Soyez tranquille, Quentin, j'aurai soin que vous ne la partagiez pas.

— Il s'agit bien de moi! Qu'importe ce que je deviendrai, pourvu que vous soyez en sûreté. »

Isabelle lui fit un signe en montrant le jeune Flamand. Quentin avait mis trop de chaleur dans ces dernières paroles : elles trahissaient trop ouvertement ses sentiments. A son tour il fit signe des yeux que Glover était trop loin d'eux pour leur imposer aucune contrainte; et de fait, le fiancé de Gertrude, en voyant l'archer rapprocher son cheval de celui de la comtesse, s'était éloigné pour n'être point indiscret.

« Oui, mon ami, mon protecteur, dit la comtesse d'un ton plus doux et plus affable, — car je dois vous donner ce titre, — oui, mon devoir est de vous dire franchement que j'ai résolu de retourner dans mon pays natal et de me mettre à la merci du duc de Bourgogne. J'ai eu tort de fuir sa protection pour rechercher celle d'un prince aussi faux que le roi de France; j'ai obéi là à une influence mauvaise.

— Et vous êtes décidée sans doute aussi à épouser le comte de Campo-Basso ?

— Non, mon ami, reprit la jeune comtesse en se redressant sur sa selle : le pouvoir du duc de Bourgogne et mon respect pour son autorité n'iront jamais jusque-là. Qu'il s'empare de mes terres, de mes biens, qu'il m'enferme, s'il le veut, dans un couvent; mais il ne me contraindra jamais à donner ma main à Campo-Basso.

— Un couvent! reprit Durward; puisque vous êtes libre, pourquoi ne pas vous fier à un homme prêt à tout hasarder, sa vie elle-même, pour vous conduire en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, dans tous les pays où vous pourrez sûrement trouver des protecteurs? Ne renoncez pas à la liberté, au nom du ciel! Fuyez la Bourgogne, je vous en conjure! »

La comtesse de Croye eut un sourire mélancolique, et elle répondit d'un ton doux et ferme :

« La liberté n'existe pas pour la femme; il lui faut toujours un protecteur. En quel pays en trouverais-je un? Ni l'Angleterre ni l'Allemagne ne sauraient m'en offrir. Vous parlez de l'Écosse : oh! Durward, si j'étais votre sœur, oui, nous partirions pour l'Écosse; pouvez-vous me donner l'assurance que l'Écosse offrirait un refuge assuré et honorable à la comtesse Isabelle de Croye? J'oublierais bien volontiers les grandeurs et les richesses; mais il me faudrait être certaine de trouver l'honneur et la sécurité.

— Non, non, reprit vivement Quentin, je ne pourrais vous assurer un asile en Écosse. J'avais tort d'en parler; l'amour de la patrie doit excuser cette illusion d'un moment; du château de mes pères on n'a pas laissé pierre sur pierre, et je n'ai pas un parent ni un ami qui puisse vous recevoir sous sa protection. Ma mère est morte, et je n'ai point de sœur!

— Ne parlons donc plus de l'Écosse, dit Isabelle sur un ton d'indifférence réelle ou bien jouée; ce n'est pas un projet réalisable. Hélas! je ne saurais trouver dans le monde entier un coin où je puisse vivre à l'abri de l'oppression. Non, je

n'ai pas d'autre parti à prendre que d'aller trouver sur la frontière quelque honorable baron, feudataire du duc Charles, à la protection duquel je suis résolue à m'abandonner complètement.

— Je vous avais entendu parler autrefois, reprit Durward, qui ne pouvait goûter l'idée de voir la comtesse retomber entre les mains du duc de Bourgogne, d'un projet plus courageux et plus digne de vous. Que n'allez-vous dans vos domaines appeler à votre défense vos propres vassaux ? Vous traiterez alors avec votre suzerain au lieu de vous livrer à lui. De braves gens peuvent se rallier autour de votre bannière; je serais bien aise, au péril de ma vie, de marcher au premier rang pour votre défense.

— Hélas! c'était un rêve suggéré par l'artificieux Louis XI; cette entreprise eût favorisé ses projets bien mieux que les miens. D'ailleurs Hayraddin en a livré le secret au duc de Bourgogne, qui a mis garnison dans mon château. Non, non, je veux me soumettre simplement à mon souverain comme une vassale obéissante; j'accepterai toutes ses conditions, sauf pourtant le choix d'un époux, point sur lequel je ne transigerai jamais. Et je prends ce parti, Durward, d'autant plus facilement, que je soupçonne ma tante Hameline d'avoir elle-même fait déjà sa soumission.

— Votre tante! dit Quentin, rappelé tout à coup au souvenir des nouvelles affreuses qu'on lui avait données le matin.

— Oui, ma tante; savez-vous ce qu'elle est devenue ? Je pense qu'elle a dû fuir du côté de la Bourgogne. »

Durward se décida alors à lui dire une partie de ce qu'il savait. Il lui raconta de quelle façon il avait lui-même été prévenu du départ de la comtesse Hameline, lors de sa fuite de Schonwaldt. Il avait cru fermement, dit-il, au premier moment, que sa nièce l'accompagnait. Il raconta comment il avait découvert ensuite qu'Isabelle n'était pas du voyage. Il dit simplement de quelle façon il était rentré dans

le château, et ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où il l'avait trouvée défaillante et n'attendant plus que la mort, seul moyen qui lui restât d'échapper au déshonneur.

Isabelle garda d'abord un silence profond; puis, pensant de nouveau à sa tante, elle s'écria :

« Comment avez-vous pu la laisser à la merci d'un vil Bohémien et en compagnie d'une femme qui nous avait trahies? Pauvre tante! elle qui vantait si fort votre fidélité! »

Quentin fut piqué de cette réponse; il attendait mieux sans doute, et il reprit avec un peu d'aigreur :

« Devais-je donc laisser à la merci du Sanglier des Ardennes une autre personne au service de laquelle j'étais plus spécialement dévoué? La comtesse Hameline était avec ceux qui avaient obtenu sa confiance, fallait-il donc vous abandonner complètement?

— Vous avez raison, Quentin, et j'étais injuste à votre égard; j'apprécie pourtant votre dévouement, et suis tout à fait incapable de reconnaître jamais tout ce que je vous dois. Hélas! ma malheureuse tante s'est laissée prendre aux flatteries de Marton; c'est elle qui nous a mises en relation avec les deux maugrabins Zamet et Hayraddin. Avec leurs prétendues connaissances astrologiques, ils lui ont tourné la tête, lui faisant croire à je ne sais quel projet de mariage qui me paraissait pour elle hors de saison. C'est le roi de France qui a conduit toute cette affaire ; tous ces malheureux sont ses agents. Ah! Durward que pensez-vous que devienne ma pauvre tante? »

Il lui dit, pour écarter de sa pensée des idées trop noires, que la cupidité de ces misérables suffirait à leur faire respecter leur prisonnière, dont ils tenteraient avant tout de tirer une bonne rançon.

Quentin, pour la distraire un peu, lui raconta de quelle façon il avait découvert la trahison du Bohémien, qui projetait, probablement d'accord avec le roi de France, de la livrer à Guillaume de la Marck.

« A cette heure je vois clairement, reprit Isabelle en soupirant, pourquoi Marton ne perdait pas une occasion de semer la discorde entre ma tante et moi; mais je n'aurais jamais cru que son influence pût aller jusqu'à la décider à m'abandonner seule à Schonwaldt, lorsqu'elle-même trouvait moyen de s'en échapper.

— Je ne pense pas, reprit Durward, qu'elle ait pensé partir sans vous. Ces misérables l'auront trompée. Elle croyait, comme moi, induite en erreur par le costume et l'obscurité, que vous marchiez à côté d'elle. L'aurais-je accompagnée si j'avais soupçonné que la personne pour laquelle j'aurais donné mille fois ma vie restait en arrière dans cette caverne de voleurs, aux mains de ces bandits ? »

Isabelle ne répondit pas; mais elle ne put refuser un regard et un sourire à l'homme qui l'avait si courageusement défendue. La singularité de leur situation, la pensée des dangers auxquels ils étaient encore exposés, disparurent à leurs yeux, et ils s'en allaient, se livrant aux doux épanchements d'une confiance réciproque. Leur honnêteté, leur vertu, la pureté de leurs sentiments et l'élévation de leurs cœurs les rapprochaient : la différence des conditions disparut; ils ne dirent point un mot de leur affection mutuelle, — leur délicatesse à tous les deux était trop grande, — mais de longues heures s'écoulèrent sans qu'ils sentissent la fatigue du voyage ni le besoin de mettre fin à leur entretien.

Leur rêve, fait d'oubli et d'espérance, se termina brusquement. Hans Glover, que la discrétion avait retenu tout le temps à quelque distance, accourut tout à coup la figure bouleversée : ils étaient poursuivis par une troupe de *schwartzreiters* de Guillaume de la Marck. Quentin se retourna et aperçut, au bout de la vaste plaine qu'ils venaient de traverser, un nuage de poussière soulevé par une troupe de cavaliers lancés à toute bride.

« Chère Isabelle, s'écria Quentin, je n'ai qu'une épée, et

ne saurais vous défendre contre tant d'ennemis; mais nous pouvons échapper encore par la fuite; gagnons seulement ce bois à droite, et nous leur échapperons.

— Essayons au moins, » s'écria bravement la comtesse, en mettant son cheval au galop; puis, s'adressant à Hans Glover, elle lui cria : « Prenez une autre route, mon brave garçon, il n'est pas nécessaire que vous partagiez nos dangers.

— Non, non, je n'en ferai rien, reprit l'honnête Flamand; j'ai promis à Trudchen, j'irai jusqu'au bout. »

Tous les trois se dirigèrent, aussi vite qu'ils le purent, vers le bois situé à une assez petite distance; ils étaient mieux montés que les *schwartzreiters,* leurs chevaux ne supportaient pas le poids d'une lourde armure : ils ne tardèrent donc guère à distancer leurs ennemis.

Ils approchaient du but quand ils virent tout à coup sortir de la forêt une autre troupe de cavaliers bien armés qui marchaient sous la bannière d'un chevalier, et qui allaient justement leur intercepter le passage.

« Ce sont des Bourguignons, dit Isabelle, je les reconnais à leurs armures brillantes; mais j'aime mieux me rendre à eux que de m'exposer à tomber entre les mains de ces mécréants sans foi ni loi. »

Puis, comme ils s'approchaient davantage, la comtesse, regardant l'étendard déployé, dit encore :

« C'est la bannière de Crèvecœur; je la reconnais au cœur fendu qu'elle porte en abîme; c'est un noble seigneur bourguignon, et je puis me fier à son honneur. »

Durward sentit son sang se glacer dans ses veines; mais que pouvait-il faire ? Instabilité du cœur humain ! il n'y a qu'un instant, en découvrant les soldats du Sanglier, que n'eût-il pas donné pour procurer à un prix mille fois plus élevé la sécurité d'Isabelle!

Crèvecœur aussi avait aperçu les *schwartzreiters;* il avait fait faire halte pour les reconnaître. La comtesse et son

compagnon rejoignirent la troupe, et demandèrent à parler au chef; celui-ci l'accueillit avec un air de doute et d'incertitude; il ne l'avait point reconnue sous son déguisement.

« Noble comte, lui dit-elle, Isabelle de Croye, fille unique du comte Reynold de Croye, votre ancien compagnon d'armes, se rend à vous, réclamant votre protection pour elle et ceux qui l'accompagnent.

— Elle vous est due, belle cousine, reprit gracieusement le comte de Crèvecœur; vous l'aurez envers et contre tous, sauf pourtant mon noble maître, notre seigneur suzerain à tous les deux, le duc de Bourgogne; mais pardon, vous avez ma parole, et ce n'est pas le moment de faire de longs discours. Voilà des coquins qui font halte comme s'ils voulaient nous attaquer. Par saint Georges de Bourgogne! ils vont nous disputer le terrain. N'ont-ils pas reconnu la bannière de Crèvecœur? Damien, ma lance! Porte-bannière, en avant! Les lances en arrêt! Crèvecœur, à la rescousse! »

Le comte, en poussant son cri de guerre, partit au grand galop pour charger, avec tous les siens, la cavalerie ennemie qui osait leur tenir tête.

XVI

L'escarmouche entre les chevaliers bourguignons et les *schwartzreiters* ne dura pas bien longtemps; ces derniers ne tardèrent guère à s'enfuir dans toutes les directions. Crève-cœur, laissant ses gens poursuivre les fuyards, revint vers Isabelle de Croye et lui dit :

« C'est un rude accueil que nous vous faisons là, belle cousine; mais les princesses errantes doivent s'attendre à de pareilles aventures, et d'ailleurs vous l'avez échappé belle; si nous n'étions arrivés à temps, les troupes noires auraient bien pu manquer de respect à votre couronne de comtesse, et vous n'aviez pas grand secours à attendre de votre suite.

— Monseigneur le comte, dit Isabelle, avant tout dites-moi si je suis prisonnière, et aussi en quel lieu vous avez dessein de me conduire.

— Folle enfant, vous savez bien quelle rude tâche mon devoir m'impose; l'extravagance de votre tante, avec ses projets de mariage et ses éternelles lubies, vous a fort compromise; vous en porterez la peine. Je vais vous conduire à Péronne, à la cour du duc, et je laisserai le commandement de ma troupe au comte Étienne, mon

neveu; car vous aurez sans doute besoin d'un protecteur là-bas. »

Il déclara ensuite qu'il emmènerait avec lui une dizaine de lances, et que le reste de sa suite, sous la conduite de son nouveau chef, s'en irait chercher des nouvelles certaines de la situation à Liège.

« Un instant, comte, dit Isabelle; en me rendant à vous, permettez-moi de poser mes conditions en faveur de ceux qui m'ont défendue dans le péril. Je demande que ce brave garçon, mon guide fidèle, puisse retourner à Liège. »

Crèvecœur regarda Hans Glover.

« Soit, dit-il, qu'il retourne à Liège s'il le veut. »

La comtesse ôta de son cou un collier de perles, et le donnant à Hans :

« Voilà, dit-elle, pour mon amie Trudchen.

— C'est fort bien, grommela Crèvecœur, on échange des gages; tout est pour le mieux. Dites-moi, belle cousine, avez-vous quelque autre chose à me demander?

— Je voulais vous prier, dit-elle en rougissant, de vouloir bien vous montrer favorable envers ce jeune gentilhomme. »

Crèvecœur fit ce qu'il avait fait pour Glover : il considéra attentivement Durward.

« Oh! oh! dit-il en remarquant l'embarras d'Isabelle et la contenance ferme du jeune homme, celui-là n'est pas une lame de la même trempe... Qu'a-t-il fait pour mériter ainsi votre protection ? »

Isabelle fut indignée du ton dont Crèvecœur posa cette question, et, de son air le plus grave, elle répondit avec énergie :

« Il m'a sauvé la vie et l'honneur!

— Ah! il vous a sauvé la vie et l'honneur; je regrette que vous vous soyez mise dans le cas de lui avoir pareilles obligations. Qu'il vous accompagne; désormais c'est moi qui protégerai à sa place votre vie et votre honneur, et vous n'y

perdrez rien, belle cousine; je lui trouverai aisément une occupation plus convenable que celle d'écuyer de demoiselles errantes.

— Comte, dit Durward, ne pouvant se contenir plus longtemps, afin qu'il n'y ait pas de méprise, je vous préviens que je suis archer de la garde écossaise du roi de France.

— Je suis charmé de l'apprendre. Venez un peu ici à côté de moi, nous marcherons en tête de l'escadron. »

Durward dut laisser la comtesse en arrière et rejoindre le comte, qui était parti en avant. Décidé à ne point se laisser traiter légèrement, il prit le premier la parole :

« Seigneur comte, dit-il d'un ton ferme, suis-je libre? ou dois-je me considérer comme votre prisonnier?

— La France et la Bourgogne sont-elles en paix ou en guerre? Vous l'ignorez comme moi, n'est-ce pas? Il y a quelque temps que vous avez quitté la cour de France; moi je viens de passer huit jours à celle de Bourgogne, et je ne suis pas fixé sur ce point. Pourtant la solution de cette question peut seule fournir une réponse à celle que vous me posiez tout à l'heure. Mais il n'importe, libre ou prisonnier, je veux savoir si réellement vous avez été utile à ma parente; si vous êtes franc avec moi, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

— Sur ce point, c'est à la comtesse de Croye que je vous renvoie. Pour le reste, veuillez m'interroger, vous jugerez de mes réponses.

— Oh! oh! reprit Crèvecœur, toujours railleur, et affectant de ne point prendre Durward au sérieux, veuillez me dire combien il y a de temps que vous êtes attaché à la personne de la comtesse Isabelle de Croye.

— Je sers d'escorte, reprit Quentin, affectant, au contraire, une dignité plus grande et même exagérée au fur et à mesure que son interlocuteur en prenait plus à son aise, je sers d'escorte à la comtesse depuis le jour où elle a quitté la France pour venir en Flandre.

— Oui, depuis qu'elle s'est enfuie du Plessis, comme on l'a raconté. Et, comme vous êtes archer de la garde écossaise, sans doute ne l'avez-vous accompagnée que par ordre du roi? »

Quentin, bien que se regardant comme dégagé vis-à-vis de Louis XI, qui avait volontairement exposé Isabelle à tomber entre les mains de Guillaume de la Marck, ne voulut pourtant point trahir les secrets de son ancien maître. Il se contenta de répondre qu'il lui suffisait pour agir de recevoir les ordres de ses chefs hiérarchiques, et qu'il ne remontait jamais plus haut.

« Vous avez raison; mais pour qu'un archer de la garde ait accompagné cette princesse errante, il faut que le roi en ait lui-même donné l'ordre. Enfin nous verrons s'il persistera, comme il l'a fait, à soutenir qu'il était étranger à sa fuite. Sur quel point avez-vous d'abord dirigé la comtesse?

— Nous allions à Liège, Monseigneur; ces dames voulaient se mettre sous la protection de l'évêque défunt.

— Défunt! Louis de Bourbon est-il donc mort? Il n'était pas malade, que je sache. Comment est-il mort?

— Lâchement assassiné, et sous mes yeux.

— Sous vos yeux, sire écuyer! Vous avez vu commettre ce meurtre, et vous ne l'avez pas empêché?

— Il convient de vous dire, Monseigneur, qu'avant ce forfait, Guillaume de la Marck, aidé des Liégeois, s'était emparé de la demeure de l'évêque.

— Je suis renversé! dit Crèvecœur; Liège en révolte, Schonwaldt pris, et Louis de Bourbon assassiné! »

Le comte était vraiment atterré par toutes ces mauvaises nouvelles; il était intimement lié avec l'évêque de Liège.

« Messager de malheur! dit-il dans l'excès de son chagrin, fais-moi connaître tous les détails de cette affaire. Tu dois d'ailleurs la connaître mieux que personne : tu es un archer de confiance de Louis XI, et c'est lui qui a monté ce

coup perfide. Parle, te dis-je, ou je te fais tirer à quatre chevaux.

— Vos menaces n'obtiendront de moi rien dont puisse rougir un gentilhomme écossais. Je suis parfaitement étranger à toutes les scélératesses que vous soupçonnez. Certes, je me serais opposé de toutes mes forces au meurtre de l'évêque si j'avais été en mesure de le faire; mais, dans cette bagarre infernale, je n'avais qu'une chose en vue : sauver la comtesse, et j'ai eu le bonheur d'y parvenir. Et pourtant, si j'avais été à portée de défendre ce vénérable vieillard, j'aurais volontiers exposé ma vie pour empêcher ce forfait. »

Quentin qui n'avait plus à se défendre des railleries du comte, parlait avec tant de vérité et d'émotion, que Crèvecœur ne douta point de sa parole et lui dit aussitôt plus doucement :

« Je te crois, jeune homme. Mais quel forfait! Louis de Bourbon était mon bienfaiteur et l'ami de mon maître. Oh! je ne connais point Charles de Bourgogne, ou la vengeance sera aussi prompte, aussi sévère, aussi complète que la scélératesse a été atroce! »

La douleur du comte était grande. Il avait véritablement aimé le prince-évêque; il s'abandonna un instant à son émotion; puis, arrêtant son cheval, les mains jointes et regardant le ciel, il jura par les trois rois de Cologne de venger son ami.

Il parut ensuite plus calme; il se fit raconter par Durward tous les détails de la révolte des Liégeois, de la prise et du sac du château; plusieurs fois il se laissa de nouveau aller à l'impétuosité de son chagrin, et toujours il posait de nouvelles questions, auxquelles le jeune archer s'empressait de répondre, sans compromettre toutefois ceux qui l'avaient aidé à secourir la comtesse de Croye.

Le comte demanda tout à coup :

« Et la comtesse Hameline, pourquoi n'est-elle pas avec

vous? Ce n'est pas que je fasse grand cas de ce cerveau fêlé : sans elle sa nièce, que je regarde comme une personne assez sage et assez modeste, n'eût jamais été entraînée à toutes les sottises qu'elle a faites. Mais, dites-moi, qu'avez-vous fait de cette vieille folle à l'esprit romanesque, qui songe toujours à marier les autres ou à se marier elle-même ? »

Quentin fut profondément vexé d'entendre le comte de Crèvecœur prendre ce ton léger et dédaigneux, et traiter la comtesse Isabelle de personne assez sage et assez modeste; il lui eût certainement proposé de se mesurer avec lui en champ clos s'il n'eût craint d'exciter les rires et les plaisanteries du noble seigneur. Il se borna donc à dire que la comtesse Hameline avait réussi à s'échapper du château au moment de l'assaut, et qu'il avait entendu dire ensuite qu'elle était retombée entre les mains de Guillaume de la Marck.

« Par saint Lambert! il l'épousera; mais il ne manquera pas de l'assommer quand il aura vidé ses sacs! »

Le comte de Crèvecœur entretint encore assez longuement Durward; il voulut savoir jusqu'à quel point il était entré dans la confiance de ces dames, quel avait été le degré d'intimité qui avait existé entre elles et lui. Bref, il fut indiscret, railleur et sceptique aux yeux de notre jeune aventurier, qui s'était pris fort au sérieux dans son rôle de protecteur, et qui, de fait, n'avait ménagé ni ses peines ni même sa vie. Plus l'Écossais se montra maussade, plus il fut aisé au vieux courtisan de le confesser et de juger exactement la situation.

« Oui-da, dit-il en manière de conclusion, je vois ce que c'est; me voilà renseigné. Passez à l'avant-garde, s'il vous plaît, j'ai à entretenir la comtesse Isabelle. Un instant, jeune homme, un dernier mot : vous avez fait un heureux voyage, je vous en félicite; oubliez vite tout cela. Ne vous souvenez plus de la princesse errante; il n'y a plus que l'honorable

« Seigneur comte, suis-je libre? ou dois-je me considérer comme votre prisonnier? »

comtesse de Croye pour vous, ce qui n'est pas la même chose. Ses amis, et moi le premier, ne manqueront pas de vous récompenser des services que vous lui avez rendus. »

Quentin, à bout de patience, répliqua avec hauteur :

« Monsieur le comte, attendez, s'il vous plaît, pour me donner un conseil, que je vous en demande; vos avis me sont au moins inutiles; je connais mon devoir.

— Allez-vous me porter un défi?

— La chose vous semble-t-elle donc impossible? J'ai rompu une lance avec le duc d'Orléans, dont le rang égale au moins le vôtre; et quand j'ai mesuré mon sabre avec celui de Dunois, j'avais affaire à un adversaire aussi illustre que vous, monsieur le comte!

— Allons, allons, reprit le vieux soldat, tu me feras bien rire, tu ne me mettras pas en colère. Tu as fait de beaux rêves; mais il ne faut pas en vouloir à la main un peu rude qui te secoue pour te ramener à la réalité. Il y a des choses impossibles...

— Mes ancêtres, monsieur le comte, les Durward de Glen-Houlakin...

— Allons, la naissance ne suffit pas pour justifier certaines prétentions... Au revoir, jeune homme. »

Et Crèvecœur, que Quentin maudissait de toute son âme, s'en alla entretenir la comtesse Isabelle et juger par lui-même de leur situation respective. Ce diable d'homme voulait tout savoir; ces deux enfants, pleins d'enthousiasme et de naïveté, n'étaient point faits pour gêner beaucoup son enquête.

On arriva bientôt à Charleroi, sur la Sambre. Crèvecœur laissa la comtesse Isabelle dans un couvent de cette ville; il la confia à l'abbesse, alliée de sa famille et de celle de Croye; puis, s'étant procuré des chevaux frais, il annonça à Quentin qu'ils allaient continuer leur voyage sans plus tarder. Il lui fit, sur un ton goguenard, des excuses sur la né-

cessité où il était de le séparer de sa noble compagne, et sauta en selle.

Ils parcoururent rapidement les riches plaines du Hainaut, traversant tantôt de vastes campagnes, tantôt des villages ou des bourgs fortifiés, dont les portes s'ouvraient au premier appel de Crèvecœur; mais ils ne s'arrêtèrent point, si ce n'est le temps nécessaire pour reposer un peu leurs chevaux. Quentin n'osait laisser paraître le chagrin qu'il éprouvait; chaque pas qu'il faisait, l'éloignant de la comtesse, augmentait sa tristesse et son découragement. Une extrême fatigue, — c'était la troisième nuit qu'il passait à peu près sans sommeil, — vint encore aggraver cet état; il perdait conscience de sa situation; bientôt il n'eut plus la force de rester sur son cheval, il fallut le soutenir.

A Landrecies, le comte fit reposer, par pitié pour lui, sa troupe pendant quatre heures; Quentin employa si bien ce temps, qu'au réveil il se sentit un autre homme. Il avait retrouvé son énergie, ses espérances, un peu ses illusions, et avec elles la présence d'esprit pour les dérober aux indiscrets. Il se sentit un mâle courage pour les actions éclatantes et un amour plus vif pour la gloire; il se dit que rien n'est impossible à un jeune homme intrépide, aimant les aventures, prêt à mourir s'il le fallait, et qu'avec ces dispositions on pouvait prétendre à tout et tout atteindre.

Il se montra alors à Crèvecœur ce qu'il était réellement, ardent, enthousiaste, généreux et en même temps fin, rusé et très observateur. Sous ce jour nouveau, sa bonne humeur et l'originalité de son esprit lui firent promptement conquérir les bonnes grâces du comte, dont la manière d'être à son égard se modifia sensiblement. Leur bonne harmonie ne fut pas troublée; ils arrivèrent bientôt à environ deux milles de la ville fortifiée de Péronne, où le duc de Bourgogne tenait sa cour, et autour de laquelle il avait réuni son armée, prêt à entrer en campagne contre Louis XI, campé de son côté avec des forces considérables à Pont-Saint-Maxence.

Ils aperçurent dans la plaine deux seigneurs occupés à chasser au faucon, et qui, reconnaissant la bannière du comte, accoururent en toute hâte et lui crièrent :

« Des nouvelles! des nouvelles, comte de Crèvecœur! Nous vous proposons un échange.

— Vous n'avez point de nouvelles à m'apprendre, dit gravement Crèvecœur, portant toujours douloureusement le poids du chagrin que lui causait la mort sanglante de son ami, le malheureux évêque de Liège; non, vous n'avez point de nouvelles qui puissent entrer en comparaison avec les miennes. »

L'un des deux seigneurs était le célèbre sieur d'Argenton, plus connu sous le nom de Philippe de Comines, alors l'un des conseillers du duc de Bourgogne, et l'autre le baron d'Hymbercourt; ils dirent en même temps :

« Vos nouvelles, Crèvecœur, sont-elles tristes ou gaies? Les nôtres présentent à l'œil toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. On n'a jamais vu teintes aussi variées, aussi changeantes.

— Les miennes, murmura Crèvecœur, ressemblent à une comète sombre et effrayante, et elles présagent des maux plus terribles encore.

— Crèvecœur ne dira rien! s'écria d'Argenton; il faut que nous commencions sous peine de ne rien savoir. En un mot, le roi Louis est à Péronne!

— S'en est-il donc emparé par surprise? » s'écria Crèvecœur. Puis il ajouta aussitôt : « Mais non, vous ne seriez pas là à chasser tranquillement au faucon.

— Non, non, Péronne-la-Pucelle n'a point été violée; cependant le roi Louis est ici.

— Édouard d'Angleterre est alors passé sur le continent; a-t-il déjà envahi une partie de la France?

— Pas davantage. Vous souvenez-vous que, la conférence rompue entre Français et Bourguignons, il ne paraissait plus rester aucune chance de paix?

— Oui, oui, nous pensions tous combattre.

— Les choses, dit d'Argenton, ont vite changé de face. Le duc venait d'annoncer au conseil sa résolution irrévocable de recourir aux armes pour obtenir justice et d'entrer immédiatement en France. Il donna l'ordre à Toison-d'Or d'aller porter à Louis sa déclaration de guerre; mais celui-ci n'avait pas eu le temps de mettre son habit de cérémonie, que le héraut français, Mont-Joie, se présente dans notre camp; nous nous demandâmes si Louis ne voulait point nous devancer, et nous songeâmes à la colère du duc quand il saurait qu'il était prévenu. Nous apprîmes bientôt en plein conseil, que Louis, roi de France, était à peine à une heure de marche de Péronne, et qu'il faisait annoncer sa visite à son beau cousin, afin qu'ils pussent à l'amiable régler tous leurs différends.

— Vous m'étonnez fort, Messieurs, vous m'étonnez; et cependant, quand j'étais au Plessis, j'eus plus d'un entretien avec le cardinal de la Balue, et je me souviens fort bien de lui avoir entendu dire qu'il saurait agir sur le caractère de son maître, en exploitant ses côtés faibles, de telle façon qu'il se mettrait lui-même à la disposition du duc de Bourgogne, et que celui-ci resterait maître de dicter les conditions de la paix. Je n'aurais jamais cru que le vieux renard se laissât ainsi prendre au piège. Le conseil a-t-il pris une décision?

— Que vouliez-vous qu'on fît? On s'est réuni à la hâte; on a beaucoup parlé d'honneur et de bonne foi, et fort peu des avantages qu'on pourrait retirer d'une semblable visite, bien que ce fût l'unique préoccupation de tous les conseillers.

— Mais le duc, quel est son avis?

— Vous savez sa manière; il a dit d'un ton bref et décidé : « Vous vous rappelez ce qui m'arriva naguère après la ba- « taille de Montlhéry; je fus assez imprudent pour me livrer « sans défense à mon cousin Louis; vous blâmâtes tous

« ma conduite, et peut-être aviez-vous raison. Mon père « vivant encore, Louis n'aurait pas eu grand intérêt à me « retenir; il n'importe, il vient aujourd'hui à nous avec sim- « plicité, sans défiance, comme je suis alors allé à lui ; « il n'aura pas à s'en repentir : il sera traité en roi. Mais « s'il vient à nous tromper..., qu'il prenne garde à lui ! « J'en jure par saint Georges de Bourgogne ! »

— Quelle suite accompagnait le roi de France quand vous le rencontrâtes? car vous avez été au-devant de lui, sans doute.

— Assurément. Sa suite était très simple et peu nombreuse : une trentaine d'archers de la garde écossaise, quelques chevaliers et gentilshommes de sa maison, et son astrologue Galeotti.

— Je parierais qu'ils se sont entendus, l'astrologue et le cardinal, pour décider le roi à faire cette démarche. A-t-il avec lui des personnages de haut rang?

— Monseigneur d'Orléans et Dunois.

— On m'avait dit qu'ils étaient tous les deux en prison à Loches.

— Le roi les en a tirés pour les amener ici; peut-être ne se souciait-il guère de laisser le duc d'Orléans derrière lui. Le reste de la suite du roi est assez misérable : Olivier, son barbier, et Tristan, son compère, en font le plus bel ornement.

— Où donc a-t-on logé le roi Louis?

— Ah! voilà qui va vous étonner encore, brave Crèvecœur. Le duc a offert au roi de confier à ses Écossais la garde de la porte qui commande le passage de la Somme par le pont de bateaux; le roi de France eût pu se loger auprès d'eux : il a demandé à demeurer dans le château de Péronne. Il y est installé à l'heure présente.

— Merci de Dieu! mes maîtres, que pensez-vous de cela? Comment expliquer une pareille conduite?

— Le Glorieux, le fou du duc, dit d'Hymbercourt, me

semble avoir trouvé le mot de la situation : comme le duc, selon la coutume, se préoccupait d'offrir à son hôte un présent de bienvenue : « Laissez-moi ce soin, a dit le fou, je lui offrirai mon bonnet, mes grelots et ma marotte : il en est digne pour ainsi venir se jeter dans la gueule du loup. — Et s'il s'en retire sans dommage, a repris le duc, dirastu encore qu'il est fou? — Je ne changerai point d'avis sur son compte, mais je donnerai mes grelots et ma marotte au duc Charles lui-même. » Que dites-vous de mes nouvelles, Crèvecœur ? Et les vôtres, que sont-elles auprès?

— Mes nouvelles? reprit Crèvecœur comme sortant d'un rêve; mes nouvelles seront la mèche approchée de la mine. »

Les deux amis se rapprochèrent du comte, et il leur dit à l'oreille ce que Quentin Durward et la comtesse de Croye lui avaient raconté sur la révolte de Liège et la mort du prince Louis de Bourbon. Ils convinrent que le roi de France eût aussi sagement fait d'entreprendre un pèlerinage aux enfers que de venir à Péronne dans un pareil moment, et ils se montrèrent les tentes de l'armée du duc, campée dans les riches plaines de la Somme et s'élevant à une quinzaine de mille hommes.

XVII

L'étiquette et le cérémonial imposés aux princes les oblige, dans les entrevues publiques, à conserver une mesure qui sauvegarde leur majesté et les empêche souvent de commettre des fautes irrémédiables, qu'ils n'éviteraient point s'ils lâchaient la bride à leurs passions et se démentaient de cette contrainte salutaire.

Louis était passé maître dans l'art de feindre; il lui était donc aisé en pareille circonstance, de jouer son rôle avec aisance. Charles, duc de Bourgogne, était bien le prince le plus emporté et le plus imprudent qui se puisse imaginer; néanmoins il fut comme enfermé dans un cercle magique, contraint qu'il était d'observer la plus grande déférence vis-à-vis du roi de France, son suzerain; il ne pouvait pas paraître oublier la condescendance du seigneur et maître faisant visite à un vassal, ni manquer de s'en montrer reconnaissant.

A l'annonce de l'arrivée prochaine du monarque, il avait dû monter à cheval, et, revêtu du manteau ducal et la couronne en tête, aller le recevoir, entouré des seigneurs les plus distingués de sa cour : et la cour de Bourgogne était bien l'une des plus riches et des plus somptueuses de l'époque.

Louis arrivait, au contraire, fort modestement; il avait un costume noir montrant la corde, et sur la tête un grand chapeau garni de petites statuettes de plomb, en guise d'ornements d'or ou d'argent, comme c'était la coutume. Le contraste parut grotesque quand Charles, mettant un genou en terre avec son manteau et sa couronne ducale, s'agenouilla pour tenir l'étrier de son suzerain descendant doucement de son petit et tranquille palefroi. Ils s'embrassèrent. Louis était absolument maître de lui; il avait une bonne grâce simple, familière, pleine de naturel et de condescendance. Charles était nerveux; ses intonations de voix sonnaient faux, ses mouvements étaient saccadés et comme convulsifs.

Louis, au premier coup d'œil, voyant le mal qu'avait le duc de Bourgogne à se contenir, jugea que la partie serait rude, et peut-être regretta-t-il de l'avoir engagée. Cette situation ne parut point l'effrayer; il entra bravement dans son rôle : il se blâmait, dit-il, de n'avoir pas pris plus tôt le parti auquel il venait de se résoudre. Ah! s'il eût donné plus vite cette marque d'absolue confiance à son bon cousin et ami, nul différend ne se serait jamais élevé entre eux; mais toutes ces difficultés allaient être réglées de gré à gré; sans intermédiaires toujours fâcheux; d'ailleurs, dès maintenant toute cause de division lui paraissait déjà bien loin. Y avait-il eu vraiment désaccord entre eux? Il ne s'en souvenait plus, il ne voulait pas y croire. Puis, comme si la question était entièrement résolue, il se mit à parler en termes très affectueux du père du duc Charles, qui, disait-il encore, pendant son rude exil l'avait confondu lui-même dans son affection avec son propre fils.

Charles voulut sourire à cette aimable parole; mais il faut lui rendre cette justice qu'il fit une horrible grimace.

Le roi de France continuait sur le même ton :

« Les liens du sang, ceux plus sacrés de la reconnaissance, nous unissent étroitement; il y a plus, nous sommes

liés par une parenté spirituelle : je suis le parrain de votre charmante fille Marie; votre père, beau cousin, a tenu sur les fonts du baptême mon fils, hélas! sitôt mort, — que la volonté du ciel soit bénie ! — et enterré dans ce duché de Bourgogne. Vous fûtes, vous vous en souvenez, beau cousin, votre père et vous, si bons pour moi, que, ne sachant comment vous témoigner ma reconnaissance, je vous disais, — je n'ai point oublié mes paroles, — que ma personne, celles de ma femme et de mon fils étaient à vous. N'ai-je pas tenu ma parole? Qui pourrait le contester ?

— Du moment où Votre Majesté le soutient, je n'oserais la contredire, reprit le duc; mais...

— Je l'affirme; la chose n'est-elle pas évidente ? » dit Louis XI interrompant Charles, et dans sa réplique il quittait déjà le ton insinuant et doux qu'il avait pris pour le remplacer, voyant qu'il n'atteignait pas son but, par je ne sais quel accent plus gaillard et presque grivois qu'il savait mieux convenir à son interlocuteur et que d'ailleurs il aimait : « N'ai-je pas tenu ma parole? le corps de mon fils repose dans la terre bourguignonne; je viens de mettre ce matin ma personne à votre disposition. Faut-il que je fasse venir Madame la reine? Elle est née il y a quelque cinquante ans; je crois qu'elle est dans les environs de Reims; elle ne se refusera pas à se rendre à votre appel. »

A cette grossière plaisanterie, Charles, oubliant son courroux, se mit à rire aux éclats, et il répondit sur le même ton, presque grossier et inconvenant, qu'il aimerait mieux voir à sa cour la fille aînée du roi, dont tout le monde célébrait les charmes et la beauté.

« Vous avez bien fait, reprit gravement le roi, de ne point exprimer des préférences qui eussent eu pour objet ma fille Jeanne; il aurait fallu vous battre avec le duc d'Orléans. »

Le pauvre duc d'Orléans fit la grimace, et Charles reprit

avec un sans-gêne qui était la meilleure preuve du succès de son habile adversaire, l'amenant malgré lui à oublier ses griefs en dirigeant son esprit sur d'autres objets :

« Je ne me bats jamais que pour des causes belles et droites. »

Louis ne parut pas avoir entendu l'insulte faite à sa fille Jeanne, mal tournée, boiteuse et quelque peu bossue, comme on sait.

La conversation sur ce terrain mettait les deux adversaires plus à l'aise; Louis s'y maintint habilement, et Charles s'y laissa entraîner; ils plaisantèrent, selon le goût de l'époque, pendant tout le festin, qui fut servi dans la maison de ville de Péronne. Néanmoins, le roi ayant aperçu parmi les convives plusieurs seigneurs réfugiés que ses persécutions avaient contraints à venir chercher un asile en Bourgogne et que Charles avait reçus à bras ouverts, il craignit qu'ils ne cherchassent à lui faire un mauvais parti s'il s'établissait dans la ville, comme on le lui avait proposé. C'est alors qu'il demanda au duc de loger dans le château de Péronne. Celui-ci y consentit; mais le sourire narquois dont il accompagna sa réponse donna sans doute à penser à son soupçonneux suzerain, car aussitôt, avec mille précautions, Louis insinua qu'il aimerait à voir ses gardes chargés du service de la forteresse.

Charles de Bourgogne s'y refusa absolument: il était, disait-il, le vassal du roi, par conséquent les troupes de Bourgogne étaient les propres soldats de son suzerain, et celui-ci n'avait pas besoin de chercher d'autres défenseurs. Louis XI répliqua, sans élever la voix ni montrer aucun trouble, que Péronne avait été donnée en gage à la Bourgogne, et qu'il avait amené avec lui des mules chargées d'argent pour payer sa rançon, selon les termes mêmes de la convention. Le duc Charles allait s'emporter, disant qu'il ne rendrait pas Péronne pour son poids en or.

Louis n'insista point; il reprit son système de tout à l'heure

« Saint-Pol! s'écria le duc; un misérable qui a trahi la France aussi bien que la Bourgogne! »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

et revint à de grosses plaisanteries qui avaient toujours le don de faire rire son vassal.

« Ne continuons pas à discuter, dit-il, il nous faudrait un médiateur pour nous entendre. Que n'avons-nous ici notre ami commun de Saint-Pol!

— Saint-Pol! répliqua le duc; ce n'est pas lui qui me ferait consentir jamais à la cession de Péronne.

— Vous avez tort; c'est la meilleure tête de France. Rien ne nous serait plus avantageux que de l'avoir ici.

— Saint-Pol! s'exclama encore le duc; un misérable qui a trahi la France aussi bien que la Bourgogne, qui avec une étincelle a toujours trouvé moyen d'allumer un incendie. Vous voudriez en faire notre médiateur! votre ennemi et le mien entre nous deux!

— Beau cousin, dit le roi, vous y mettez trop de chaleur, vous ne m'avez pas compris : j'ai dit que si nous avions sa tête ici, la paix serait aisée entre nous deux; mais je n'ai point réclamé la présence de Saint-Pol. Nous pourrions avoir sa tête ici et laisser son corps à Saint-Quentin; c'est là tout ce qu'il faudrait pour que nous ayons la paix. »

Le duc se mit à rire aux éclats, et la conversation reprit un autre cours; Louis ne parla plus de faire rentrer Péronne sous l'autorité de la France.

La journée se passa ainsi : le roi déployant la plus grande habileté, s'avançant, selon l'occasion, avec mille précautions, ou reculant à plaisir quand il sentait qu'il était mal engagé; sondant le terrain, modifiant sa tactique; faisant des concessions, mais ne montrant ni un doute, ni une inquiétude, ni un soupçon.

La journée achevée, Charles rentra dans ses appartements, et, une fois libre, se laissa aller à l'emportement d'une colère longuement contenue; puis les plaisanteries de son fou le firent rire; il but un grand verre de vin épicé et s'endormit. La contrainte qu'il s'était imposée pendant cette

entrevue l'avait fatigué comme une journée d'efforts sur un champ de bataille.

Les choses ne se passèrent pas aussi simplement pour Louis; il fut escorté par les chambellans et maréchaux des logis du duc de Bourgogne jusqu'à la porte de son appartement. En pénétrant dans le château, il aperçut une forte garde d'archers et d'hommes d'armes. Il montra une des sentinelles à d'Argenton en lui disant :

« Ces soldats portent la croix de Saint-André; mais ce n'est pas celle de mes archers écossais.

— Ils n'en seront pas moins dévoués à Votre Majesté. Ils portent la croix de Saint-André : c'est un des insignes de la Toison d'or de mon noble maître.

— Je le sais, » dit Louis; et il montra le collier de cet ordre qu'il portait au cou. Puis, se tournant vers les gens de sa suite, il leur dit d'un ton fort aimable :

« N'allez pas plus loin, Messieurs, je vous en prie; vous m'avez déjà rendu assez d'honneurs. »

Comme ils protestaient qu'ils l'accompagneraient jusqu'à sa porte, il insista de nouveau pour qu'ils se retirassent, et les assura que le lendemain il les verrait avec le plus grand plaisir. Il eut un mot aimable pour chacun d'eux, et particulièrement des éloges fort bien tournés pour d'Argenton, qu'il appela l'annaliste du siècle, l'homme à la plume vive, acérée, aux paroles pleines de charmes; puis il les renvoya tous, enchantés de ses manières simples et gracieuses à la fois.

Il poursuivit sa route à travers la vaste enceinte du château, guidé seulement par deux chambellans. En arrivant à la porte de ses appartements, il trouva un détachement de ses archers écossais sous le commandement du brave et fidèle Crawford.

« Où étais-tu? lui demanda-t-il; je ne t'ai pas revu depuis notre arrivée. Tu n'étais pas dans la salle du festin : ces

Bourguignons auraient-ils manqué à toutes les règles de l'hospitalité en ne t'invitant pas?

— J'ai refusé, dit Crawford ; j'ai pensé que, pour assurer le service de Votre Majesté, je devais donner l'exemple de la sobriété.

— Vous n'avez pourtant pas beaucoup de gens à commander à l'heure présente; cela vous fait des loisirs.

— Sire, j'ai peu d'hommes, mais c'est une raison de les maintenir plus sérieusement en état de service.

— Prévoyez-vous quelque danger, Crawford?

— Plût à Dieu! Sire; les dangers prévus sont plus qu'à moitié évités. Le mot d'ordre pour cette nuit, Sire, s'il vous plaît?

— Ce sera *Bourgogne,* en l'honneur de notre hôte. »

En entrant dans sa chambre à coucher, Louis trouva, appuyé à l'un des côtés de la porte, le Balafré qui montait la garde.

« Suis-moi, » lui dit-il.

Ludovic Lesly entra.

« As-tu des nouvelles de ton neveu?

— Oui, Sire; j'ai vu aujourd'hui même Charlot, un de ses compagnons de route; il arrive de Liège ou d'un château des environs, où mon neveu a conduit les dames de Croye et où elles sont tout à fait en sûreté. D'ailleurs Charlot a des lettres de ces dames pour Votre Majesté.

— Va les chercher en toute hâte. » Puis il ajouta: « Que Notre-Dame d'Embrun soit bénie! »

Selon sa coutume, il ôta son chapeau et s'agenouilla pour remercier sa bonne protectrice, qui le servait si bien dans la circonstance.

Charlot ne tarda guère à apporter les lettres. Les comtesses de Croye remerciaient le roi assez froidement de son accueil au Plessis; elles mettaient un peu plus d'ardeur à lui témoigner leur reconnaissance pour avoir consenti à les laisser partir pour Liège, où elles venaient de trouver un asile assuré.

Il fit faire à Charlot, soldat grossier et ignorant, un récit détaillé du voyage. Celui-ci n'avait reconnu, dans l'attaque dont l'escorte avait été l'objet, ni le duc d'Orléans ni Dunois; il raconta naïvement le changement survenu dans l'itinéraire indiqué au sortir de la ville de Namur; bref, il n'avait rien soupçonné. Dès lors, les dames de Croye étant arrivées saines et sauves chez l'évêque, malgré sa trahison et sa perfidie, Louis n'avait rien à redouter de ce côté.

Louis respira plus librement; un poids énorme venait de rouler de dessus ses épaules: étant données les dispositions d'esprit du duc, sur le compte duquel il s'était fait illusion, croyant à tort retrouver le compagnon de sa jeunesse, bon enfant, un peu simple, un peu niais et facile à diriger, il eût couru les plus grands dangers. Il commença par rendre ses actions de grâce au Ciel; puis il fit appeler son astrologue. Il ne manquait jamais d'avoir recours à lui dans les circonstances difficiles; après Galeotti, ce fut le tour d'Olivier le Daim.

Quand ce dernier entra dans l'appartement, le roi, qui n'avait plus à se contraindre, s'était laissé aller à un accablement qui ressemblait à du désespoir; contrairement à ses habitudes, pendant que le barbier lui rendait tous les petits services que réclamaient ses fonctions, Louis gardait le silence.

Le valet de chambre eut en quelque sorte pitié de son maître; il lui était attaché, lui devant sa fortune; aussi crut-il qu'il était de son devoir d'essayer de le tirer de son sombre chagrin et de l'égayer un peu.

« Comment! s'écria-t-il, on dirait que Votre Majesté vient de subir une défaite. Et moi, qui ne vous ai pas quitté de la journée, qui n'ai pas perdu une seule de vos paroles, j'affirme que le champ de bataille vous est resté.

— Tu veux dire l'arène, car je me suis battu avec un taureau, dit Louis en reprenant son humeur caustique. Mais, Olivier, réjouissons-nous: les dames de Croye sont arrivées

sans encombre à Schonwaldt, tous nos plans ont échoué.

— Puis-je me réjouir de ce que nos projets en Flandre, si bien concertés, aient été ainsi contrariés? A quoi pense donc Guillaume de la Marck?

— C'est un bonheur pour nous que notre coup soit manqué; il faut nous en féliciter. Ah! je n'ai point retrouvé le duc Charles tel qu'il était autrefois; il est devenu arrogant et querelleur; j'ai eu tort de m'y fier. Quand je lui ai dit un mot hier des vagabondes comtesses de Croye, qui pourraient bien tomber en quelque embûche sur les bords de la Somme, — car je lui ai avoué franchement qu'elles se rendaient de ce côté, — son visage donnait tous les signes d'une violente colère; on eût dit qu'en lui parlant de ses vassales je commettais un sacrilège. Je t'assure, Olivier, que je regarderais ma vie comme fort exposée s'il venait à apprendre que les comtesses sont tombées, un peu par notre faute, entre les mains de son ennemi.

— A coup sûr, un mouvement populaire à Liège ne serait pas fait pour lui plaire beaucoup.

— Je le pense comme toi; d'ailleurs, aussitôt que j'ai été résolu à entreprendre mon voyage ici, j'ai expédié des messagers à mes amis Pavillon et Rouslaer pour les prier de se tenir tranquilles jusqu'à mon retour dans mes États.

— J'en conclus qu'à l'heure présente Votre Majesté ne compte pas tirer grand avantage de cette entrevue, si même elle ne vous donne plus d'ennui que de profit.

— Il ne faut jamais désespérer d'une partie tant qu'elle n'est pas perdue. Mes affaires, ce me semble, ne vont pas trop mal; j'espère même arriver à mes fins, s'il ne survient rien qui surexcite la rage de ce fou vindicatif; et certes j'ai de grandes obligations à ce jeune Écossais que j'avais chargé de conduire les dames de Croye à Liège, et dont l'horoscope est tout à fait d'accord avec le mien, d'avoir évité l'embuscade du Sanglier des Ardennes; il m'a sauvé d'un grand danger en ne suivant pas l'itinéraire tracé à l'avance. C'est

ce que ma science et celle de Galeotti m'avaient appris; les astres avaient annoncé le succès général de l'entreprise à mon point de vue; les plans concertés en faveur de la Marck échouent, il n'importe, le dénouement est favorable pour moi.»

Le roi s'informa ensuite du résultat des observations de son confident faites durant la journée à la cour de Bourgogne.

« Je trouve qu'on manque d'attention pour Votre Majesté, reprit Olivier; ainsi le duc a prétexté de la fatigue pour ne vous reconduire que jusqu'à la porte de la rue; il s'est contenté de vous faire accompagner par des officiers subalternes jusqu'à vos appartements. Vos appartements eux-mêmes, Sire, sont négligés; voilà une tapisserie dont les personnages ont la tête en bas.

— Cela ne va pas bien loin, dit le roi, et ne signifie absolument rien.

— Je vous demande pardon, Sire, cela signifie qu'on a donné peu d'importance à ces détails, uniquement parce que l'on n'a pas jugé à propos de vous témoigner tout le respect auquel vous avez droit. Voyez sur cette table de toilette, voilà un bassin et une aiguière qui ne sont pas même en argent. S'il eût fait plus grand cas de vous et de votre visite, les serviteurs du duc n'auraient pas osé vous traiter si cavalièrement.

— Il est vrai, dit Louis avec un sourire forcé, qu'au temps où je n'étais qu'un simple exilé, l'argent ne paraissait pas assez bon; on voulait que je fusse servi dans de la vaisselle d'or, et maintenant on trouve peut-être l'argent trop magnifique pour la personne elle-même du roi de France. Enfin, Olivier, nous allons nous mettre au lit. J'ai fait une entreprise difficile, délicate; j'espère néanmoins la mener à bonne fin. Mon beau cousin ressemble à un taureau furieux toujours prêt à se jeter sur son ennemi; mais je ferai comme ce toréador que j'ai vu à Burgos: il frappait l'animal au moment où celui-ci fermait les yeux pour fondre sur lui. »

XVIII

Le lendemain du jour de l'arrivée du roi, il y eut une grande revue des troupes du duc de Bourgogne. Ce dernier n'était pas fâché de montrer à son hôte royal de quelles forces il pouvait disposer, et, tout en les lui présentant, il eut beau lui dire qu'elles étaient au service du roi, son suzerain, beaucoup plus qu'au sien propre, il avait dans les yeux un éclair de plaisir et de menace à la fois qui dut donner à penser à son artificieux visiteur.

Louis, bien que rien ne lui échappât, ne parut point prendre garde à la présence, sous les drapeaux de son ennemi, d'une foule de seigneurs français qui avaient déserté sa cause et quitté leur pays pour se mettre au service de son rival, plus généreux et moins tracassier. Fidèle à son caractère, il ne songeait pourtant qu'aux moyens à employer pour les détacher de la cause de Charles, les faire rentrer dans l'obéissance et les ramener à lui. Et, aussitôt qu'il le put, il mit ses agents en campagne à l'effet d'atteindre ce but.

Il se mit aussi à travailler personnellement à se concilier par sa bonne grâce et ses attentions l'esprit des principaux seigneurs bourguignons, et particulièrement celui de d'Hym-

bercourt et de d'Argenton. Les avances d'un grand roi, accompagnées d'éloges sur les capacités militaires du premier, sur les talents littéraires du second, ne pouvaient manquer complètement leur effet.

Il y avait tant de liaison entre la France et la Bourgogne, les intérêts des deux pays étaient si étroitement mêlés, que cette politique devait lui réussir; il joua habilement son rôle, et surtout il sut l'appuyer de présents si magnifiques et si discrets à la fois, que les courtisans de Charles ne furent pas détournés de leurs devoirs, mais amenés à ne pas desservir Louis XI. C'était tout ce qu'il voulait pour le moment.

Pendant une chasse organisée en son honneur, et où l'ardeur du duc de Bourgogne, l'emportant comme de coutume, laissa son hôte maître du terrain, celui-ci trouva moyen de voir en particulier, sans paraître y attacher d'importance, les principaux membres du conseil. On dîna sur l'herbe, dans un laisser aller charmant, qui plaisait au duc parce qu'il ne l'obligeait point à observer le cérémonial imposé par l'étiquette à un vassal en présence de son suzerain, et au roi de France, parce qu'il lui laissait la liberté de ses mouvements pour vaquer à ses intérêts sans éveiller les soupçons.

Le soir il y eut, au contraire, un grand banquet où le cérémonial reprit ses droits. La richesse du duc de Bourgogne, maître avec son duché de tous les Pays-Bas, s'y étalait de façon à donner de l'ombrage au roi de France lui-même: la table ployait sous l'entassement de la vaisselle d'or et d'argent. Mais c'était là le moindre souci du monarque; il faisait peu de cas de cet étalage fastueux; ses goûts modestes et simples lui avaient fait une renommée d'homme économe et soigneux, qu'il préférait à toutes les jouissances du luxe.

Charles, ayant derrière lui le fils du duc de Gueldres, son officier tranchant, et le Glorieux, son fou, était assis au

haut bout de la table; il fit placer à sa droite le roi de France, sur un siège plus élevé que le sien; les seigneurs bourguignons et français, — ces derniers en très petit nombre, — se rangèrent un peu pêle-mêle autour de la table. Tous ces nobles, le duc en tête, gros mangeurs, attaquèrent vigoureusement le festin, qui était exquis, et firent fête au vin de Bourgogne, si généreux et si digne déjà de la réputation qu'il avait sur tout le continent. Louis, toujours sobre et réservé, mangeait peu et buvait encore moins; il adressa avec affabilité la parole à plusieurs convives, et ne dédaigna point de s'entretenir avec le Glorieux, qui lui donnait finement la réplique. Il avait banni de la cour de France l'usage des fous en titre, disant qu'il y en aurait toujours assez sans se donner la peine d'en entretenir; mais il n'ignorait pas quelle influence ont souvent ces personnages grotesques; il ne perdit donc point l'occasion de se montrer aimable pour le fou du duc. C'était d'ailleurs un homme d'esprit, supérieur aux gens de sa condition, qui avait fait preuve de courage à Montlhéry, où il avait sauvé la vie de son prince et mérité le surnom de Glorieux, qui lui était resté.

Il était d'ailleurs vêtu comme un noble seigneur, et sa tenue n'avait rien d'excentrique; son bonnet montrait seulement une petite crête de velours violet à peine visible, et sa marotte, terminée par une fine petite figure de diable à longues oreilles, ressemblait plutôt aux insignes d'une fonction quelconque qu'au symbole de la folie.

Le festin s'avançait déjà, et les convives allaient devenir un peu plus bruyants quand le fou, remarquant non loin du duc deux places vides à table, s'écria tout à coup :

« Ami Charles, pourquoi ne me fais-tu pas asseoir à l'une de ces places? elles étaient destinées à quelques-uns de mes confrères, autant vaut que j'en remplisse une; j'y figurerai aussi bien qu'eux. »

On se mit à dire autour de la table que c'étaient les places

de d'Hymbercourt et de d'Argenton, qui étaient allés chasser le faucon.

Comme on prononçait leurs noms, ces deux seigneurs entraient dans la salle; ils saluèrent les princes gravement et prirent les places qui leur avaient été réservées.

« Vous ne savez pas, Messieurs, dit le duc, ce que le Glorieux disait de vous tout à l'heure? il prétendait avoir droit à vos places à table... Mais que vous arrive-t-il, sire de Comines, et à vous, d'Hymbercourt, vous m'avez l'air tout abattus? Que se passe-t-il, Messieurs? ajouta-t-il, voyant qu'il ne parvenait pas à les dérider; vous venez à ce festin comme à un office funèbre. »

Tous les yeux se tournèrent de leur côté; leur silence en pareil cas était bien fait pour surprendre; d'ailleurs ils n'étaient point d'un caractère mélancolique ni l'un ni l'autre. Alors il se produisit une attente générale dans la salle, et le duc, impatienté, éleva la voix, cédant à l'impétuosité de son humeur, encore surexcitée par la bonne chère.

« Que veut-on me cacher? s'écria-t-il. Ne pourrai-je vous faire parler ce soir? Votre silence, Messieurs, devient une insulte pour moi!

— Monseigneur, dit d'Argenton, visiblement contrarié, comme nous rentrions à Péronne, nous avons rencontré le comte de Crèvecœur...

— N'est-il pas allé en Brabant? Me rapporte-t-il de mauvaises nouvelles?

— Monseigneur, il vous les communiquera lui-même en audience particulière.

— Voilà bien mes conseillers! dit-il: il faut qu'on leur laisse le moyen de faire valoir ce qu'ils ont appris; ils veulent en tirer bénéfice plutôt que de nous renseigner. Qu'on aille chercher Crèvecœur. Il vient des frontières de Liège, et *nous*, du moins, nous n'avons point dans ce pays de secrets à cacher. »

Charles avait bu plus que de raison; ses amis et ses con-

Il s'avança brusquement vers le roi et saisit la garde de son épée.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

seillers, que l'inquiétude commençait à prendre, auraient souhaité qu'il remît à l'heure du conseil le soin d'examiner cette affaire ; elle ne leur paraissait point faite pour être traitée au milieu du festin.

Tout le monde se taisait; le duc, furieux, fixait ses yeux avec impatience vers la porte; seul, le roi de France, conservant un sang-froid admirable, comme étranger à tout ce qui pouvait advenir, causait alternativement, calme et tranquille, avec le fou ou avec le grand écuyer tranchant.

Crèvecœur entra dans la salle; avant qu'il eût salué, le duc lui cria :

« Eh bien! Crèvecœur, que se passe-t-il à Liège et dans le Brabant? Le bruit de votre arrivée a jeté l'inquiétude ici; allez-vous nous rendre la gaieté?

— Monseigneur, dit Crèvecœur tristement, ce que j'ai à vous apprendre est plutôt propre à faire gémir au conseil qu'à réjouir à table.

— Parlez sans plus tarder, je ne veux plus de délai! Mais je devine : les Liégeois se sont encore mutinés ?

— C'est l'exacte vérité, Monseigneur.

— Ah! je m'en doutais. Votre nouvelle arrive à son heure : nous allons pouvoir consulter notre seigneur suzerain sur la façon de réprimer la révolte de ces mutins. Crèvecœur, avez-vous eu peur d'eux? Que ne vous portiez-vous en toute hâte au secours de l'évêque, mon noble parent et ami!

— Hélas! Monseigneur, il m'est aussi dur de vous dire ces choses qu'il vous est pénible de les apprendre : il n'a plus besoin de secours. Guillaume de la Marck, uni aux Liégeois révoltés, l'a assassiné dans son château.

— Assassiné! dit le duc frémissant, d'une voix basse, mais qui fut entendue dans toute la salle; assassiné! cela n'est point possible. On t'a fait, Crèvecœur, de faux rapports. Non, non, je ne puis le croire.

— Hélas! je tiens ces faits d'un témoin oculaire, d'un

archer de la garde écossaise du roi de France; il était dans la salle quand Guillaume de la Marck a donné l'ordre de commettre ce meurtre.

— Dont il était sans doute lui-même le fauteur! s'écria le duc en frappant du pied; un de vos archers, Sire!... » Puis, s'interrompant, il dit à ses propres soldats : « Qu'on ferme les portes! qu'on garde les fenêtres, et qu'aucun étranger ne sorte de la salle! Un de vos archers, Sire, entendez-vous?...

La colère lui coupa la voix; il s'avança brusquement vers le roi et mit la main sur la garde de son épée, prêt à la tirer du fourreau. Louis, sans montrer aucune crainte ni prendre aucune mesure défensive, lui dit froidement :

« Beau cousin, cette nouvelle a ébranlé votre raison.

— Non, non, elle n'a fait qu'exciter en moi un juste ressentiment trop lâchement contenu. » Puis, cédant à l'impétuosité d'une rage folle, il jeta à la face du roi un torrent d'injures, l'accusant d'avoir assassiné son frère, manqué de respect à son père, tyrannisé ses sujets, trahi ses amis et traité honteusement ses ennemis; il termina en disant :

« Maintenant tu es en mon pouvoir, et, grâce au Ciel...

— C'est ma sottise qu'il en faut remercier, reprit Louis; mais le soir de Montlhéry vous étiez vis-à-vis de moi dans les mêmes conditions... »

Le duc tenait toujours la main sur la garde de son épée; le calme de son ennemi l'arrêtait peut-être : on ne frappe pas un homme qui vous regarde en face si tranquillement.

Cependant une grande confusion régnait dans toute la salle; les ordres du duc avaient été exécutés; les seigneurs français, bien qu'en petit nombre, s'étaient levés et se disposaient à défendre leur roi. Louis n'avait pas une seule fois adressé la parole au duc d'Orléans ni à Dunois depuis leur sortie du château de Loches; ils avaient marché à la suite du roi comme des prisonniers; ils accoururent pourtant des

premiers au secours de leur maître, et Dunois fit entendre sa voix au milieu de ce vacarme.

« Sire duc, s'écria-t-il, s'adressant directement à Charles, vous oubliez que vous êtes vassal de la France et que vos convives sont des Français. Ne levez pas la main sur notre monarque; sinon le sang bourguignon coulera à flots; ne nous réduisez pas au désespoir... Courage, monseigneur d'Orléans! A nous, gentilshommes français, rangez-vous autour de Dunois! »

Tous les Français, à cet appel, parvinrent à se réunir derrière Dunois; Crawford, malgré son âge, arriva des premiers; il convient de dire que, voyant ce vieillard aussi intrépide que vénérable marcher à l'aide de son maître, les seigneurs bourguignons s'écartèrent pour le laisser passer. Le vieux commandant de la garde écossaise vint se placer entre le roi et le duc, et il dit avec une grande force et une grande noblesse :

« J'ai combattu pour son père et pour son grand-père, je ne l'abandonnerai jamais !... »

Tout cela avait demandé à peine une minute; le duc gardait son attitude menaçante et appuyait toujours la main sur la garde de son épée; ses traits ne s'étaient point radoucis; il roulait des regards aussi furieux et semblait prêt à donner le signal d'un massacre général. Mais au même instant Crèvecœur, comme Dunois et Crawford, se jeta aussi en avant, et, s'adressant à son maître :

« Monseigneur, dit-il, veillez à ce que vous allez faire. Cher maître, vous êtes chez vous, ne l'oubliez pas! Ne portez pas la main sur votre suzerain, ne répandez pas le sang de votre hôte; pour votre honneur et pour l'honneur de votre maison, ne vengez pas un meurtre horrible par un meurtre plus horrible encore.

— Taisez-vous, Crèvecœur! retirez-vous, et ne m'empêchez pas de venger la mort sacrilège de mon parent. »

Crèvecœur, s'adressant alors aux seigneurs français, leur dit, n'écoutant que son courage et sa loyauté :

« Messeigneurs de France, ne faites pas de résistance, je vous prie; n'amenez pas l'effusion du sang, si vous voulez sauvegarder la vie de votre maître. »

Louis, qui gardait toujours sa présence d'esprit, et qui prévoyait que la moindre violence allait dégénérer en un massacre général, se joignit à Crèvecœur pour calmer l'irritation des siens.

« Calmez-vous, cher cousin d'Orléans, ami Dunois, mon brave Crawford, calmez-vous, je vous prie; ne voyez-vous pas que notre beau cousin de Bourgogne est courroucé de la mort de son parent, de son ami, et que sa douleur le rend injuste? Il nous accuse à tort d'avoir trempé dans ce meurtre; laissez-le se calmer; votre résistance ne ferait que l'irriter davantage. S'il voulait se porter à quelque violence sur la personne de son roi, de son parent, vous ne sauriez guère y mettre obstacle, aussi vaut-il mieux que vous mettiez bas les armes. J'ai droit à votre obéissance, Crawford, rendez votre épée. »

Le duc, de son côté, se calmait un peu; il dit :

« Vous avez raison, Crèvecœur; je ne dois pas me laisser aller à ma colère, si juste et si légitime qu'elle soit. Messeigneurs de France, il n'y aura point de violences commises; rendez vos épées; nous en appellerons à la justice, et l'Europe entendra et jugera notre décision. Votre maître a lui-même rompu la trêve, il devient notre prisonnier...; néanmoins un roi de France ne doit pas rendre son épée : qu'il la garde! »

Dunois et Crawford protestèrent; mais le roi de France insista; il raisonna si fermement et en même temps avec tant de modération, qu'il fallut se rendre à ses raisons.

« Rendez vos armes, disait Louis; les seigneurs bourguignons, entre les mains desquels vous allez les remettre, vous protégeront mieux que vous ne sauriez le faire vous-

mêmes. Rendez vos armes, Messieurs, je vous l'ordonne. »

La présence d'esprit de Louis XI fut admirable en cette circonstance; il savait qu'il pouvait compter sur la plupart des seigneurs bourguignons pour soutenir leur maître dans la modération aussi longtemps qu'on n'en viendrait pas aux mains; il savait aussi que si le sang venait à couler, pas un Français n'échapperait au massacre. Il fut si maître de lui, si habile, sans que rien dans son air ni dans ses manières sentît la bassesse ou la lâcheté, que ses ennemis attribuèrent à son courage et à sa présence d'esprit son propre salut et celui des siens.

Crawford, sur l'ordre du roi, remit son épée aux mains de Crèvecœur; mais l'insistance du roi pour désarmer les siens et les engager à ne point résister produisait déjà son effet sur l'esprit du duc Charles. Remarquant le mouvement du commandant de la garde écossaise, il s'écria :

« Un instant, Messieurs, votre parole me suffit; gardez vos armes. »

A partir de ce moment le duc redevint plus maître de lui; il faisait encore de violents efforts pour résister à l'emportement; mais le danger d'un éclat immédiat était passé. Charles se vengea de la contrainte qu'il s'imposait en se laissant aller à un débordement de paroles où les ordres succédaient aux ordres, et les recommandations aux recommandations.

« Louis de Valois, dit-il au roi, vous êtes mon prisonnier jusqu'à ce que vous vous soyez justifié d'être le complice du meurtre de l'évêque de Liège. Lord Crawford, votre garde va quitter le château; on lui assignera un autre logement en ville; les ponts-levis seront levés et les herses baissées à toutes les portes de Péronne; je veux même qu'on remorque le pont de bateaux : je confie la garde de la citadelle aux Wallons noirs. D'Hymbercourt, vous ferez faire des patrouilles durant toute la nuit; organisez le service avec soin; vous répondez de la personne de Louis sur votre tête : entendez-vous? »

Épuisé enfin par ce long discours, dont nous ne donnons qu'une courte analyse, il quitta la salle d'un air hautain, après avoir jeté un regard de mépris sur le roi.

« Messieurs, dit Louis sur un ton simple et naturel, le chagrin de mon noble frère jette le trouble dans son esprit; je sais que vous êtes trop fidèles observateurs de vos devoirs pour le suivre dans sa révolte contre son suzerain. »

Les ordres donnés par le duc s'exécutaient déjà; on entendait le roulement des tambours et les appels de la trompette convoquant les soldats de toutes parts.

« Nous sommes les sujets du duc de Bourgogne, répondit Crèvecœur au roi, nous agirons selon ses ordres. A la vérité, nous ferons tout ce qui sera possible pour maintenir la paix entre Votre Majesté et le duc notre maître; avant tout nous allons nous conformer à sa volonté. Comme grand maréchal de la cour, c'est à moi d'agir; en conséquence, ces seigneurs bourguignons voudront bien héberger, sous leur responsabilité personnelle, l'illustre duc d'Orléans, le brave Dunois et lord Crawford; moi-même je serai le chambellan de Votre Majesté, et je vais la conduire au nouvel appartement qui lui est préparé. Je regrette... Sire, veuillez choisir votre suite; le nombre en est limité à six personnes. »

Le roi de France, sans donner le moindre signe d'embarras, regarda autour de lui, et dit après un instant de réflexion :

« Je désire garder auprès de moi Olivier le Daim, un archer de ma garde appelé le Balafré, Tristan l'Ermite et deux de ses hommes à son choix, et aussi mon fidèle et loyal philosophe Martius Galeotti.

— Il sera fait selon les désirs du roi, reprit Crèvecœur en s'inclinant.

— Conduisez-moi donc, reprit le monarque, à mon nouveau logement; je sais que la place est forte; j'espère aussi qu'elle sera sûre. »

Avec toutes les marques du respect le plus profond, le

comte de Crèvecœur, à la tête d'une escorte nombreuse, sortit de l'hôtel de ville, où demeurait le duc, pour conduire Louis XI à la citadelle; c'était, à la vérité, le logement qu'il avait choisi lui-même; pour l'heure il y allait non en hôte, mais en prisonnier.

XIX

Le cortège qui conduisait le roi de France à sa prison se dirigea vers la tour d'Herbert, sombre monument des siècles passés et qui servait de donjon à la citadelle. En passant devant la porte de son appartement de la veille, situé dans le grand logis, Louis XI aperçut deux ou trois cadavres d'archers écossais sur lesquels on jetait à la hâte des manteaux pour les dérober à ses regards. Il s'informa: Crèvecœur lui apprit que les Français, quand on avait voulu leur faire quitter leur poste, avaient refusé d'obéir; une querelle s'en était suivie avec les soldats wallons, et plusieurs étaient morts avant l'arrivée des officiers qui avaient fait cesser le conflit.

« Mes pauvres et braves Écossais! » murmura le roi; et, levant les yeux, il reconnut le Balafré qui marchait à ses côtés. « Ah! dit-il, j'ai encore un sujet fidèle près de moi.

— Vous avez aussi là un ministre fidèle, dit Olivier.

— Nous sommes tous fidèles, reprit Tristan l'Ermite d'un ton brusque; nous serons fidèles jusqu'à la mort, car si le duc de Bourgógne en veut à votre vie, il n'est guère probable que nous en réchappions. »

Le Glorieux avait accompagné le cortège : toute funèbre que fût la circonstance, la folie ne devait pas perdre ses droits.

« Voilà, dit-il, donnant la réplique à Tristan, une fidélité de bon aloi et surtout bien méritoire. »

Le vieux sénéchal, gouverneur du château, ouvrit la porte de l'antique prison gothique; sur ses pas la petite troupe s'engagea dans un couloir obscur et atteignit bientôt un escalier tournant en fort mauvais état; au haut se trouvait une porte de fer, elle donnait accès dans la grande salle de la tour. L'air y pénétrait par d'étroites meurtrières grillées; mais, à cause de l'épaisseur des murailles, la lumière n'arrivait point jusqu'au centre. La lueur des torches laissa voir le délabrement de cette pièce, où l'on avait à peine eu le temps de faire quelques préparatifs. Le sénéchal s'excusa sur ce que l'appartement n'avait point été occupé depuis Charles le Simple.

« C'est donc ici, dit Louis XI, que mon prédécesseur a été assassiné par son perfide vassal, Herbert, comte de Vermandois.

— Pas ici exactement, reprit le sénéchal, qui se piquait d'exactitude, mais un peu plus loin, dans un cabinet qui est là, à côté de la chambre à coucher de Sa Majesté. »

Il introduisit alors le monarque dans sa chambre; elle était petite et suffisamment quoique pauvrement meublée. Les murs étaient cachés sous une tapisserie, et un grand feu avait été allumé dans une cheminée froide depuis bien longtemps. Le sénéchal souleva la tenture et dit au roi :

« Si Votre Majesté veut voir le cabinet où Charles le Simple perdit la vie...

— Inutile, dit le roi en retenant le vieillard par le bras; laisse cette histoire, elle est trop vieille. Tu en auras peut-être bientôt une plus récente à raconter et non moins horrible. Qu'en pensez-vous, Crèvecœur ?

— Que vous ne devez pas oublier, Sire, que j'ai la garde de votre personne, et que mon nom n'a jamais été souillé par un soupçon de trahison ou d'assassinat.

— Mais que fera de moi votre duc? Connaissez-vous ses projets?

— Vous seul, Sire, pouvez dire jusqu'à quel point ses soupçons sont fondés. Mais ce qu'il fera, il le fera loyalement, à la face des deux nations, et tous nous souhaitons qu'il agisse avec modération et générosité.

— Ah! comte de Crèvecœur, reprit le roi, que n'ai-je un conseiller loyal et fidèle tel que toi!

— C'est bien heureux que vous n'en ayez pas eu de pareil, dit le Glorieux; votre premier soin eût été de vous en débarrasser. »

Crèvecœur voulut le faire taire; mais Louis XI lui jeta une bourse pleine d'or en lui disant:

« Tu as raison, mon judicieux ami, il n'y a que le malheur qui nous fasse reconnaître et apprécier nos véritables amis. Poutant ne sois jamais assez fou pour te croire plus sage qu'un autre. Rends-moi le service, dit-il encore, d'aller trouver Martius Galeotti, et envoie-le-moi au plus vite. Je puis le faire entrer ici, monsieur de Crèvecœur?

— Assurément; mais ma consigne m'ordonne de ne laisser sortir personne. Je souhaite une bonne nuit à Votre Majesté. Le Glorieux va se mettre à la recherche de votre philosophe; il est dans quelque taverne... »

Le seigneur bourguignon sortit; on entendit au dehors le bruit des sentinelles postées sur le seuil, puis le silence se fit autour du royal prisonnier et de sa pauvre cour captive comme lui; on n'entendit plus que le murmure de la Somme, dont les eaux troubles et profondes baignaient les murs du château.

Le roi fit signe qu'il voulait être seul; son masque d'homme tranquille et résolu tomba tout aussitôt; il pensa avec terreur au destin de Charles le Simple; il fit deux pas vers la

porte du cabinet où ce prince avait été assassiné; puis tout à coup il se jeta à genoux et se mit à prier tout haut, s'adressant tour à tour à tous les saints qui ornaient la visière de son chapeau; il fit un vœu magnifique à Notre-Dame de Cléry, et, se relevant brusquement, il fit entrer le Balafré dans sa chambre. Il commença par lui rappeler tous ses faits d'armes; il l'en loua sans réserve et ajouta que lui-même n'avait pas su le récompenser comme il le méritait. Il avait été assez malheureux pour prodiguer ses faveurs à des ingrats, à un Martius Galeotti, qui l'avait trahi par ses perfides conseils, à l'aide sans doute des indiscrétions de la Balue; mais il saurait bien retrouver le cardinal, et sa dignité ecclésiastique ne l'arrêterait pas. Lesly l'écoutait; il ne devinait pas où le roi voulait en venir. Quand celui-ci lui parla de la trahison de l'astrologue, il s'écria :

« Je l'appelle en défi!

— Non, non! s'écria le roi, il n'est pas digne de se mesurer avec un honnête homme; il vaut mieux l'aborder autrement. Tu t'approcheras de lui, et, tu sais... tu as un bon poignard... Là, sous la cinquième côte... »

Lesly se récria respectueusement; il n'était pas accoutumé à de semblable besogne; sa conscience, — Louis eut le plus diabolique sourire, — ne lui permettait pas de prendre un ennemi en traître.

Le roi vit du premier coup d'œil qu'il ne gagnerait rien avec cet homme; il s'était trompé sur son compte.

« Tu as peut-être raison, lui dit-il, un soldat ne doit pas souiller ses armes par une exécution; je vais m'adresser à mon grand prévôt. Tiens-toi à la porte de ma chambre et veille seulement à ce que nous ne soyons pas dérangés dans l'exercice de la justice. »

Le Balafré se retira et prévint Tristan l'Ermite que le roi le demandait.

« Eh bien! compère, lui dit le roi, nous aurons encore de la besogne. Notre situation est mauvaise, peut-être en

serons-nous victimes; mais il faut nous venger de celui qui nous a fait tomber dans le piège.

— Sire, vous pouvez compter sur moi, je remplirai mes devoirs ici aussi bien qu'au Plessis; je vous vengerai, et l'on fera ensuite de moi ce que l'on voudra.

— Voilà qui va bien. Mais as-tu de bons aides? car le patient va crier et se défendre. L'Écossais garde la porte, il ne faut pas lui en demander davantage; Olivier n'est bon qu'à mentir; ni l'un ni l'autre ne sauraient nous aider.

— Ne craignez rien, Sire, j'ai là Trois-Échelles et Petit-André. De quoi s'agit-il? J'aime à être renseigné; Votre Majesté m'a quelquefois reproché de m'être trompé, d'avoir pris un patient pour un autre.

— Je veux faire pendre Martius Galeotti. Cela t'étonne? C'est lui qui, par ses fausses prédictions, m'a fait tomber sans défense aux mains de notre ennemi.

— Mais non sans vengeance, reprit le grand prévôt en se frottant les mains. Votre Majesté souhaite-t-elle que l'exécution ait lieu en sa présence?

— Non, dit le roi; j'attends Martius Galeotti d'un moment à l'autre, je veux avoir un dernier entretien avec lui, et le confondre avant de le châtier comme il le mérite. Va préparer ce qu'il faut, et surtout ne t'avise pas de faire languir le patient.

— Sire, vous m'avez toujours reproché d'aller trop vite. Je voudrais pourtant que Votre Majesté m'indiquât un signe qui me donne la certitude, lorsque Galeotti sortira de votre chambre, que vous n'avez pas changé d'avis; car, de même que vous m'avez plus d'une fois accusé de m'être trompé, vous m'avez aussi reproché d'y mettre parfois trop d'entrain.

— Ma résolution est invariable. Prends pourtant garde à ceci, puisqu'il te faut un signe; si je dis: *Il y a un ciel au-dessus de nous!* fais ta besogne sans tarder. Si, au contraire, je dis: *Allez en paix!* laisse passer l'astrologue; c'est que j'aurai changé d'avis.

— Soit. Que ferons-nous du corps?

— Nous le jetterons dans la Somme avec cet écriteau sur la poitrine : *Laissez passer la justice du roi!* »

Tristan l'Ermite rentra dans l'antichambre; Olivier, couché tout de son long et roulé dans son manteau, ne bougea point; le Balafré, appuyé contre le chambranle de la porte, ronflait selon sa coutume. Il appela ses deux aides et leur fit part de la nouvelle.

« Ah! ah! dit Petit-André quand il connut le nom du patient, il ira rejoindre les étoiles qu'il prétend connaître si bien. Malheureusement nous ne pourrons pas ici, sous cette voûte basse, l'en rapprocher beaucoup; il suffit pourtant qu'il perde pied : quitter la terre n'est-ce pas monter au ciel?

— Tais-toi, reprit Trois-Échelles : faute de prêtre, je ne sais pas si je pourrai suggérer des pensées assez élevées à un si grand savant.

— Silence! dit Tristan; avez-vous ce qu'il faut pour l'opération? il faut tout disposer à l'avance. »

L'un d'eux avait la corde et l'autre la poulie et son crochet; au-dessus de la porte du roi un cintre de pierre offrait un excellent point d'attache. Les préparatifs furent achevés en un instant. Ils y mirent pourtant beaucoup de soins; ils voulaient terminer leur carrière par un chef-d'œuvre.

Tristan l'Ermite les regardait avec un doux sourire de satisfaction; Olivier suivait leurs mouvements du regard, mais sans paraître s'en inquiéter davantage; Ludovic Lesly dormait toujours tout en montant sa garde; ces apprêts ne l'inquiétaient pas; c'était en dehors de ses devoirs.

Le Glorieux, ayant trouvé la bourse du monarque bien garnie, se mit à la recherche de Martius Galeotti; son instinct le conduisit tout droit dans la meilleure taverne de Péronne. Les sages comme les fous s'accordent sur ce point: là où la chère est plus délicate et le vin meilleur, on est

Tristan et ses aides attendant Galeotti.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

sûr de les trouver, aussi bien les uns que les autres.

Comme le fou du duc s'approchait du philosophe, il aperçut ce dernier congédiant une bohémienne qui lui disait : « Ce sont là des nouvelles certaines; Hayraddin est ici depuis peu de temps, avec cela vous pourrez encore lire dans les astres..., » et elle se perdit dans la foule des buveurs.

« Cousin philosophe, dit le Glorieux, je viens te chercher pour te conduire dans les appartements du roi Louis.

— Et s'il me déplaisait, reprit Martius, que certains détails recueillis tout à l'heure inquiétaient, de me rendre à l'appel d'un pareil messager...

— J'ai là une douzaine de robustes soldats bourguignons qui vous porteraient sans peine jusqu'à la tour d'Herbert, où loge présentement mon compère le roi de France. Un bon conseil, cher confrère, reprit le fou : j'ai toujours entendu dire qu'il ne fallait s'approcher qu'avec précaution d'un vieux rat pris au piège. »

Martius Galeotti se laissa conduire ; mais les paroles du fou le troublaient; il ne manquait point de courage et était homme d'ailleurs à ne pas se faire d'illusions. Il remarqua fort bien, en traversant l'antichambre qui précédait l'appartement du roi, les préparatifs qu'on venait de faire : la corde passée dans la poulie vibrait encore.

Il entra chez Louis XI sans paraître le moins du monde déconcerté de l'insuccès de ses prédictions, ni épouvanté des suites de la colère du monarque; il l'aborda le front haut :

« Que les planètes soient favorables à Votre Majesté, dit-il, et qu'aucune constellation néfaste ne lui fasse sentir sa funeste influence!

— Les planètes favorables ne sauraient me mettre plus complètement en oubli, dit le roi d'un air narquois en faisant des yeux le tour de l'appartement, ni les constellations ennemies me traiter plus mal. N'as-tu pas honte de me voir

prisonnier après les assurances si formelles que tu m'as données ?

— Quoi! s'écria avec emphase l'astrologue, vous qui avez fait si vite tant de progrès dans la noble science, vous dont la conception était si vive, dont la persévérance hier encore promettait tant de succès, de si beaux triomphes, vous voilà abattu par un premier revers, comme un vulgaire poltron! Vous ne connaîtrez jamais les mystères de la science, si vous ne savez dominer l'adversité. Quoi! vous abandonnez ainsi la carrière pour des maux imaginaires!

— Imaginaires? dit Louis avec amertume; ils ne sont que trop réels : je perds ma liberté, peut-être ma couronne, et, qui sait, la vie...

— L'ignorance est le seul mal réel; je le vois, les préjugés vous aveuglent toujours; il faut que vous vous laissiez guider : vous ne pouvez encore marcher seul.

— Tu m'as conduit dans cette prison, misérable! Que ne me disais-tu, au Plessis même, que ce domaine réservé au prince ton disciple était un empire sur mes passions! Tu t'es joué de moi. Sors d'ici; je ne me laisserai plus prendre à tes mensonges. »

Et le roi, le poussant vers la portée, disait déjà :

« *Il y a un ciel au-dessus de nous!*

— Non, non, reprenait l'astrologue, qui soupçonnait quelque malice diabolique et se souvenait de la corde suspendue au-dessus de la porte; non, non, reprenait-il avec force, je ne puis vous abandonner à l'heure où le doute s'empare de vous. Votre renommée sortira brillante de cette épreuve, et l'univers admirera un jour ce prince philosophe, Louis XI, quand la race de Capet sera déjà oubliée.

— Je consens encore à t'entendre : c'est peut-être le dernier jugement que je prononcerai comme roi; eh bien! je ne te condamnerai pas sans t'avoir entendu; je veux te convaincre aujourd'hui de mensonge et de fourberie. Défends ta cause, misérable, tu seras jugé ensuite et sans appel.

Ainsi, pour ne parler que d'un fait en particulier, comment s'est terminée la mission de ce jeune Écossais dont la conclusion devait être tout entière à mon honneur? Ta prétendue science t'a manifestement trompée.

— Comment! s'exclama le philosophe avec un geste dramatique, je ne voudrais pas d'autre prédiction que celle-là pour asseoir et démontrer la vérité de ma science. Je vous ai prédit que ce jeune homme remplirait fidèlement sa mission; il l'a fait. J'ai dit qu'il ne se prêterait pas sans scrupule à des desseins pervers et mauvais; le fait s'est absolument vérifié. Vous n'avez qu'à interroger le bohémien Hayraddin Maugrabin. »

La honte et la colère firent monter la rougeur au front du roi.

« Je vous ai dit, continua l'astrologue, que la conclusion serait heureuse. La conclusion est encore à venir. Attendez-la patiemment.

— Misérable! s'écria le roi, tu viens encore m'insulter après m'avoir trahi! Va, retire-toi; *il y a un ciel au-dessus de nous!* »

Galeotti, découragé, à bout d'arguments, allait sortir; le roi le retint sur le seuil.

« Un mot encore, dit Louis XI : ta prétendue science te fait-elle connaître l'heure de ta mort?

— Pas directement, reprit l'ingénieux Italien, qui connaissait bien son élève. Tout ce que je sais, c'est que ma mort précédera exactement de vingt-quatre heures celle de Votre Majesté.

— Que dis-tu? reprit Louis XI, changeant de visage; es-tu sûr de ce que tu affirmes? Je dois mourir vingt-quatre heures après toi ?

— Heure pour heure, minute pour minute, reprit l'astrologue sans s'émouvoir. Ah! j'ai étudié la question de près et souvent souhaité trouver ma propre science en défaut. Mais, s'il est une étincelle de vérité dans la science que je révère

et dont vous avez expérimenté vous-même plus d'une fois la réalité, votre trépas suivra le mien exactement de vingt-quatre heures. C'est fatal. Je souhaite une bonne nuit à Votre Majesté. Vous pouvez être tranquille, je me sens robuste et gaillard, et nullement en danger de mort. »

Le roi le retint par le bras; il était terrifié par cette révélation; toutes ses craintes, toutes ses faiblesses le reprirent. Le philosophe vit bien quel terrain il avait reconquis; il redevenait maître de la situation.

« Nous reprendrons demain cet entretien, » dit Louis XI; il ouvrit lui-même la porte, et conduisit le philosophe jusqu'au milieu de la salle où se tenait le prévôt et ses gardes; il fit signe à ce dernier et répéta par trois fois avec une vive inquiétude de n'être pas compris : « *Allez en paix!* mon docte père, mon savant ami; *allez en paix! allez en paix!* »

Quelques avis secrets habilement mis en œuvre, du courage et de la présence d'esprit triomphèrent encore en cette occasion du plus vindicatif et du plus soupçonneux des souverains, son égoïsme, sa conscience bourrelée de remords le rendant accessible à toutes les influences superstitieuses, même les plus ridicules. Et pourtant le roi restait très mortifié d'avoir dû renoncer au plaisir de satisfaire sa vengeance, plaisir qui lui avait fait oublier un instant ses propres embarras et ses propres périls.

Le grand prévôt et ses aides échangèrent un coup d'œil significatif; ils contemplèrent leur corde qui se balançait toujours dans le vide; ils ne la détachèrent point. Qui sait si leur maître ne se raviserait pas! Il leur en coûtait de ne pas se donner, avant d'être eux-mêmes pendus, — c'était le sort qui les attendait; ils le pensaient du moins, — le plaisir d'une dernière exécution.

Le philosophe gagna le coin de la cheminée, et, ayant de l'œil fait le tour de l'appartement et reconnu ses compagnons de captivité, il s'assura par un geste rapide que son poignard était bien à sa place; puis, ayant jeté dans le foyer tout un

fagot, il déroula de longs parchemins où étaient tracés à l'encre rouge mille signes cabalistiques.

Tristan avait pris le parti de s'envelopper dans son manteau et de se coucher de l'autre côté du large foyer; Petit-André et Trois-Échelles prirent rapidement des dispositions semblables, et tous les trois ne tardèrent pas à ronfler à pleins poumons, rivalisant avec Ludovic Lesly, toujours appuyé contre le chambranle de la porte.

Lorsque l'astrologue, absorbé en apparence dans la contemplation de son rouleau de parchemin, levait les yeux, il apercevait, à la lueur tremblante du foyer, tous ces hommes endormis, chacun dans une posture bizarre et fantastique; mais son regard invariablement rencontrait le regard d'Olivier le Daim, qui n'avait pas fait un mouvement, et que le sommeil ne vint pas un instant, durant cette longue nuit, distraire de ses sombres et douloureuses préoccupations.

XX

Le duc de Bourgogne ne savait point maîtriser ses passions, habitué qu'il était à se laisser dominer par elles; aussi passa-t-il une nuit pleine de trouble et d'anxiété. Selon l'usage, deux de ses conseillers les plus intimes, d'Hymbercourt et d'Argenton, demeurèrent auprès de lui; on leur avait dressé des couchettes dans un coin de l'appartement. Jamais Charles n'avait eu autant besoin de leur présence, car il était tour à tour déchiré par le chagrin, la colère, la soif de la vengeance et aussi un sentiment d'honneur qui l'empêchait de s'abandonner à l'idée d'abuser de la situation où son ennemi, qui était son suzerain en même temps, s'était placé lui-même.

Il se jeta tout d'abord sur son lit, refusant d'ôter ses vêtements; dans le paroxysme de sa colère il parlait avec tant de brusquerie à ses conseillers, puis l'instant d'après il versait des larmes si amères sur la mort de son ami, que les témoins de cette scène craignaient à tout instant que sa raison ne fût troublée par la rage ou par le chagrin. Parfois il se levait brusquement, et parcourait la chambre comme un furieux; d'autres fois il enfonçait la tête sur sa couche et paraissait céder à la fatigue ou au sommeil; mais tout à

coup il se levait, la bouche pleine de menaces, jurant de se venger d'une manière sanglante de Guillaume de la Marck, des Liégeois et aussi de son perfide allié, qui avait semé la division et la révolte partout.

Un instant il eut la pensée de dépêcher un courrier au duc de Normandie, frère du roi, avec lequel Louis était en fort mauvaise intelligence, et de forcer le monarque captif à se démettre de sa couronne. Au dire de Comines, un porteur de dépêches monta à cheval et fut sur le point de partir; au dernier moment le duc changea d'avis. Sa colère, ses doutes, ses incertitudes l'occupèrent pendant deux jours avant qu'il s'arrêtât à un projet définitif; il ne changea pas de vêtements durant tout ce temps, et à peine songea-t-il à prendre à la hâte un peu de nourriture. Il commença seulement à se calmer sur le soir du troisième jour; ses conseillers purent alors, sans rien décider toutefois, conférer avec lui, faire des projets et envisager en face la question qu'ils avaient à résoudre ensemble.

Les seigneurs bourguignons, émus avec raison des malheurs qui allaient fondre sur la Bourgogne aussi bien que sur la France si le duc se portait à quelque violence, tombaient tous d'accord pour lui recommander des mesures de modération : le comte de Crèvecœur, d'Hymbercourt et d'Argenton s'ingéniaient à le calmer de leur mieux.

Le troisième jour de l'emprisonnement de Louis, on se décida à réunir un conseil régulier pour délibérer sur les mesures à prendre dans une circonstance aussi grave.

Campo-Basso, absent depuis plusieurs jours, arriva comme on entrait en séance; mis au courant de l'affaire, il se déclara pour la violence :

« L'homme, dit-il, doit toujours écraser la vipère quand il a le pied sur sa tête. »

S'il eût été auprès du duc au premier moment de sa fureur, de tels conseils l'eussent certainement porté aux plus regrettables violences.

Par bonheur, les autres membres du conseil montrèrent plus de modération; plusieurs d'entre eux avaient déjà éprouvé les libéralités du roi; d'autres avaient en France de gros intérêts à ménager: ce qui est sûr, c'est que le trésor chargé sur le dos de quatre mules, et apporté par Louis XI à Péronne, s'était déjà considérablement allégé. D'Argenton opposa aux conseils violents du favori italien des raisonnements plus modérés, qui résumaient les dispositions et les manières de voir du conseil tout entier.

« Il est possible, dit-il, que le roi n'ait pas pris directement part au meurtre de l'évêque; il faut voir s'il peut s'en justifier et savoir si quelque responsabilité remonte jusqu'à lui, quelles justifications il peut fournir ou quelles réparations il se propose d'offrir.

D'Hymbercourt parla à son tour et parut redouter de grands malheurs pour la Bourgogne si une guerre venait à éclater avec la France, comme la chose était évidente si l'on s'en prenait à la personne de Louis.

« Les Anglais, ajouta-t-il, ne manqueront point de profiter de ce conflit pour faire irruption sur le continent: ils sauront aussitôt tirer parti de nos discordes. »

Crèvecœur parla des avantages qu'on pouvait trouver dans la situation présente si l'on savait imposer à Louis des conditions qui assureraient l'honneur de la Bourgogne, de son souverain, et la paix dans tout le pays.

« Un bon traité, nous assurant des avantages durables, concluait-il, vaut mieux qu'une vengeance qui souillerait notre pays d'une tache honteuse. Il ne faut pas que l'on puisse dire que Charles de Bourgogne a trahi les lois de l'hospitalité. Il fallait avant tout s'assurer si le monarque avait pris part au meurtre sacrilège de Louis de Bourbon. »

Le duc n'avait cessé de donner des signes d'impatience; il s'écria alors:

« Crèvecœur, avez-vous donc entendu le son de l'argent

de France? Qui osera nier que Louis n'ait fomenté la rebellion de Flandre?

— Je connais mieux le bruit du fer que le tintement de l'or, repartit Crèvecœur; je sais fort bien que Louis a excité les Liégeois à la révolte; je le lui ai reproché en face, au milieu même de sa cour, et je l'ai provoqué en votre nom quand il refusait de vous donner satisfaction. Mais je crois qu'il n'a pas autorisé le meurtre de Schonwaldt; un de ses émissaires a protesté ouvertement contre ce crime; et, si vous le permettez, je le ferai comparaître devant Votre Altesse.

— Si je le permets! s'écria le duc; doutez-vous que je veuille obéir avant tout à la stricte justice? Faites-le comparaître; je vais voir d'abord Louis de Valois: s'il est coupable de la mort de l'évêque, il n'échappera pas à une vengeance sévère, impitoyable. Messieurs, la séance est levée; nous tiendrons ce soir une cour plénière de justice. »

Crèvecœur, d'Hymbercourt et d'Argenton se consultèrent après le départ du duc, rentré dans ses appartements. Ils donnèrent mission à d'Argenton d'aller trouver le royal captif pour le mettre au courant; ils voulaient avant tout sauver l'honneur de la Bourgogne, et, qui sait? peut-être aussi venir en aide au roi de France.

« Il y a pourtant un point délicat, disait Crèvecœur; pourvu que ce jeune garde écossais ne vienne pas, par ses révélations, aggraver la situation de son maître. Mais il m'a paru prudent et circonspect; je vais le prévenir, d'ailleurs, ainsi que la jeune comtesse.

— La comtesse! Vous nous disiez qu'elle était restée au couvent de sainte Brigitte.

— Je l'ai envoyé chercher. Je ne pouvais laisser ignorer à notre maître qu'elle s'était remise entre nos mains. »

Ils se regardèrent. On eût pu lire dans leurs regards cette impression: voilà un danger de plus pour Louis XI; il convient pourtant d'arranger encore cette difficulté.

D'Argenton s'en alla trouver le roi dans la tour d'Herbert; c'était un esprit fin, délié, beaucoup mieux en état de s'entendre avec l'artificieux monarque que d'Hymbercourt ou Crèvecœur.

Il serait intéressant de rapporter tous les détails de cette mémorable entrevue; les deux acteurs, — car tous les deux jouèrent la comédie, — se montrèrent dignes l'un de l'autre. D'Argenton était fort éloigné de vouloir trahir son maître, mais Louis devina qu'il n'était pas impossible de le détacher de sa cause et de s'en faire un partisan; le premier refusa l'argent que le second lui offrit, mais les éloges et les compliments du roi furent toujours bien accueillis. D'Argenton fit connaître les intentions du duc à l'égard de son prisonnier; il ne chercha point à diminuer ses droits dans la circonstance présente; il laissa donc son adversaire discuter tous ces avantages, leur faire obstacle, les réduire à leur juste valeur.

Louis trouva moyen de flatter d'Argenton, qui n'en fut point offensé; il trouva même moyen de le blesser en lui apprenant certaines plaisanteries faites sur son compte par le duc lui-même; dès lors d'Argenton lui appartenait.

La conférence finie, Louis XI resta un instant les yeux fixés sur la porte par où d'Argenton venait de sortir. Il releva doucement la tête; ses petits yeux brillèrent de malice, et il murmura à voix basse:

« Va-t'en: je sais que je puis désormais compter sur toi. Tu as refusé mon argent, tu en es plus pauvre, mais pas plus vertueux; tu as mieux reçu mes compliments et mes flatteries; ta vanité a souffert..., donc tu te vengeras. Aussi tu finiras par m'appartenir. Il le faut, c'est la meilleure tête de Bourgogne! »

Il fit plusieurs pas à travers la chambre:

« A nous deux maintenant, monseigneur le duc de Bourgogne! Vous me tenez au piège et vous voulez me faire payer ma folie; c'est votre droit. Mais permettez, j'essayerai en-

core de me défendre. Vous voulez que je donne un apanage à mon frère le duc de Normandie, que je marie le duc d'Orléans avec la comtesse de Croye? Jamais! je ne veux pas démembrer mon royaume. Vous voulez être roi, vous aussi? Patience! la France ne laissera pas aller si facilement un vassal qui deviendrait un voisin dangereux. Bien que sous les verrous, il faudra encore compter avec nous. Vous voulez que je marche avec vous contre les Liégeois et Guillaume de la Marck? Cela, je le puis faire; ils n'ont pas entre les mains la preuve écrite que je les aie aidés dans leur révolte. Qu'importe, je ferai cela s'il le faut! A nous deux, monseigneur de Bourgogne, je vous attends; on a vu plus d'une fois un pauvre pâtre se rendre maître d'un taureau furieux. »

C'est que le roi de France n'avait point perdu son temps depuis qu'il était sous les verrous. Olivier, autorisé à quitter la tour d'Herbert pour le service de son maître, s'était montré un agent aussi actif qu'intelligent; il trouva d'ailleurs le terrain bien préparé; tout le monde était intéressé à étouffer l'incendie qui menaçait d'éclater. Olivier se glissa dans l'ombre, de tente en tente, de maison en maison, et, de riches trésors à la main, il se fit des amis partout; quand il ne pouvait arriver lui-même, il achetait un intermédiaire. L'or apporté par lui fut répandu à profusion, et il parut bientôt qu'une telle semence donnerait une bonne récolte.

Les autres serviteurs du roi, mis en campagne, firent de leur mieux chacun de leur côté; ainsi Crawford et le Balafré obtinrent du comte de Crèvecœur la permission d'avoir une entrevue avec Quentin Durward, traité honorablement, mais gardé à vue depuis son arrivée à Péronne. On mit en avant des affaires personnelles; Crèvecœur devinait fort bien cependant qu'il fallait se garantir des indiscrétions possibles du jeune archer, et lui-même ne fut pas mécontent qu'on prît soin de donner au guide des comtesses de Croye d'utiles avis.

L'entrevue des trois compatriotes fut cordiale, mais des plus originales : lord Crawford traita le prisonnier en enfant gâté; ses étranges aventures, où il avait montré toutes les illusions de la jeunesse et aussi où il avait déployé tant de courage, étaient connues du vieux commandant; il ne pouvait s'empêcher de laisser deviner que la situation que s'était faite le jeune archer vis-à-vis de la comtesse l'intéressait, bien qu'il sût au fond qu'il s'agissait du plus irréalisable des projets.

Ludovic Lesly, moins renseigné, suivait partout son chef d'un pas aussi sûr que fidèle; il blâmait, sans savoir pourquoi, quand lord Crawford trouvait dans la conduite de Quentin matière à réprimande; il approuvait de confiance quand le vieillard souriait aux récits du jeune homme. Ce dernier devinait fort bien que lord Crawford le taitait avec iudulgence, mais au fond réduisait tous ses rêves à néant. Pauvre Durward! il serait donc seul à ne pas trouver ses prétentions ridicules; sa confiance n'en était point ébranlée. Le but secret de ses espérances devenait, pour cette âme jeune et chevaleresque, un encouragement à la vertu; il saurait bien devenir illustre et justifier ses prétentions, si exagérées qu'elles parussent à tous.

Les deux soldats semblèrent néanmoins renversés lorsque Quentin leur dit que son intention bien arrêtée était de quitter le service du roi de France : il renonçait à faire partie de la garde écossaise.

Le Balafré s'emporta; mais Crawford répondit doucement, voyant qu'il touchait au point délicat de sa visite :

« Je comprends ce qui motive cette détermination, jeune homme; vous avez rencontré dans votre expédition des embûches, des trahisons, et vous soupçonnez la main du roi... »

Quentin Durward interrompit son chef :

« J'en suis hors! s'écria-t-il; je m'en suis tiré sain et sauf, ainsi que celle que j'avais mission de conduire; je n'y

pense plus. Que le roi soit coupable, c'est affaire entre Dieu et sa conscience. Mais Louis de France m'a nourri quand j'avais faim, il m'a accueilli quand j'arrivais pauvre et sans ressource; je ne le chargerai pas dans l'adversité, je le défendrais plutôt.

— Ah! mon enfant, tu es un véritable Écossais, et je reconnais là notre bon sang. »

Et le vieux capitaine serra le jeune archer sur son cœur; ce que voyant, Ludovic Lesly, sans savoir pourquoi, étreignit son neveu de ses grands bras et fut sur le point de verser une larme.

« Le roi sait-il, reprit lord Crawford, la résolution que vous avez prise de ne point l'accuser?... Car dans la crise où il se trouve il a grand besoin de savoir sur qui compter. Pauvre monarque! que n'ai-je ici toute la brigade de ses gardes!

— Je ne sais; cependant j'ai vu son savant astronome Martius Galeotti, et je lui ai dit que j'étais déterminé à garder le silence le plus absolu, parce que je ne voulais pas nuire au roi dans l'esprit du duc de Bourgogne.

— Ah! ah! voilà le secret de ses prophéties! Il a annoncé au roi la conduite que vous tiendriez; mais j'aime mieux l'apprendre de vous.

— Lui! des prophéties! s'écria le Balafré; le pauvre ignorant! S'il était capable de prophétiser, il ne se laisserait pas tromper comme il le fait par...

— Silence! dit Crawford, ne viens pas nous rapporter ici tes propos de caserne!

— Des propos! nous sommes trois ou quatre bons compagnons qui faisons ripaille avec l'argent qu'il fournit! Un prophète! lui! Parlez-moi, Milord, de Saunders Souplesaw, le savetier de Glen-Houlakin; en voilà un qui rendrait des points à votre Galeotti, qui se laisse tromper tous les jours par une ribaude! Ainsi Saunders m'a prédit que tous les enfants de ma sœur mourraient le même jour; Quentin

Les deux acteurs se montrèrent dignes l'un de l'autre.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

n'était pas encore né, et, quand la couvée a été écrasée, il a été seul épargné. Par exemple, il m'a annoncé qu'un mariage ferait ma fortune; puisque cela n'est pas encore arrivé, j'espère que ça ne tardera guère... Enfin Saunders a prédit... »

Pendant que Ludovic se remémorait ainsi les prédictions de Saunders, Quentin tira Crawford à l'écart et lui dit :

« Monseigneur, je dois vous dire, pour assurer la sécurité du roi, qu'il y a une autre personne qui possède des secrets compromettants pour lui et qui n'est pas liée comme je le suis par les devoirs de sa charge; l'obligation du silence ne s'étend pas *sur elle.*

— *Sur elle!* reprit Crawford; s'il y a une femme dans le secret, nous sommes perdus.

— Non, dit Quentin; obtenez seulement que je puisse avoir une entrevue avec la comtesse Isabelle de Croye, et je réponds d'obtenir d'elle qu'elle garde le silence. »

Le vieux commandant se mit à réfléchir; il murmura :

« C'est étrange! la comtesse Isabelle de Croye! Un simple archer, un cadet d'Écosse avoir une entrevue avec une aussi illustre princesse! Je n'y comprends plus rien. Néanmoins, si le service du roi le demande, je m'efforcerai d'obtenir pour vous cette faveur du comte de Crèvecœur; il le fera, s'il n'y a pas d'autres moyens d'empêcher le duc de se porter à des extrémités déshonorantes pour lui et pour la Bourgogne. »

Crawford et le Balafré sortirent; mais, au bout de quelques instants, le vieux commandant revint accompagné du comte de Crèvecœur. Celui-ci était de fort mauvaise humeur et maugréait de la plus belle façon; le commandant de la garde écossaise paraissait, au contraire, fort réjoui de la tournure que prenait l'aventure au point de vue de son pupille : il soupçonnait son compagnon d'avoir lui-même des projets de mariage pour la comtesse de Croye. Le comte n'avait pas été loin de laisser échapper l'idée qu'une union avec

son neveu Étienne, son unique héritier, comblerait tous ses vœux.

« Eh bien! jeune homme, dit le Bourguignon d'un air mécontent, il paraît que vous souhaitez revoir la belle compagne de votre romanesque expédition.

— Il le faut, monsieur le comte; et, ne vous en déplaise, je veux la voir sans témoins.

— Je m'y oppose absolument! Convenez, Crawford, que la chose n'est pas admissible : cette jeune dame, la fille de mon ami, de mon ancien compagnon d'armes, la plus riche héritière de toute la Bourgogne, a osé avouer devant moi...; mais elle est folle! une fille de qualité comme elle ne saurait songer à ce misérable archer, fat et présomptueux; d'ailleurs j'y mettrai bon ordre. En tout cas, ils ne se verront pas sans témoins. »

Quentin Durward, auquel n'avait point échappé l'hésitation du comte, s'apercevant trop tard qu'il livrait le secret de la comtesse devant le principal intéressé, parut transporté de joie. Son dévouement pour la comtesse avait été si discret et si délicat, la reconnaissance d'Isabelle pour son sauveur s'était, d'autre part, toujours exprimée d'une façon si chaste et si pure, qu'aucun aveu, qu'aucune parole n'avaient pu donner la preuve au jeune Écossais que son attachement était partagé. Crèvecœur venait de le lui apprendre; la comtesse de Croye n'avait point reculé devant un aveu franc et loyal : ce qu'elle n'avait point dit au jeune homme, elle avait osé l'affirmer à l'ami de son père, au grand seigneur bourguignon devenu son protecteur et son guide.

« Si je ne vois la comtesse seule, je ne lui dirai pas un mot, reprenait Quentin Durward.

— Il est dans son droit, disait Crawford à son tour; vous avez manqué de prudence, seigneur comte; vous n'êtes plus libre de refuser. D'ailleurs l'entrevue aura lieu au parloir du couvent des augustines, et il y a une bonne et forte grille qui doit suffire à vous rassurer. Et je puis vous dire : Fiez-

vous à ce jeune homme, il mérite votre confiance, comme il est digne de l'affection de la comtesse. Il est d'ailleurs d'aussi bonne noblesse que vous et moi; et puis, après tout, la vie d'un roi et l'honneur d'un pays ne sauraient être mis en balance avec les paroles que pourront échanger pendant quelques minutes, sans votre contrôle, deux jeunes gens qui se connaissent. »

Il fallut bien céder. Quentin fut introduit dans le parloir du couvent; Crawford et Crèvecœur se retirèrent, et Isabelle apparut de l'autre côté de la grille. Elle hésita un instant, puis d'un geste résolu elle tendit à travers les barreaux la main à Quentin.

« Pourquoi me montrerais-je ingrate envers vous? que m'importent les soupçons misérables de certaines gens? Vous m'avez protégée, vous m'avez sauvée. Vous vous êtes toujours montré mon protecteur et mon ami fidèle. »

Quentin s'inclina respectueusement et lui baisa la main; il ne répondit point, mais il laissa couler ses larmes sans chercher à les cacher.

« Hélas! Durward, lui dit-elle encore, n'oublions pas que les circonstances nous séparent et que nous ne devons jamais nous revoir. Dites-moi, je vous prie, ajouta-t-elle en reprenant sa fermeté, ce que vous avez à me demander; si la pauvre Isabelle peut vous être agréable sans manquer à ses devoirs et à son honneur, — et ce n'est pas vous, Quentin, qui m'adresserez une requête allant à l'encontre de mes devoirs, et mon honneur vous est aussi cher que le vôtre, — elle fera pour vous tout ce qu'elle pourra.

— Je vous demande un généreux pardon pour un homme qui, dans un intérêt d'égoïsme, s'est conduit en véritable ennemi. Plus que personne vous avez le droit de faire connaître Louis XI pour ce qu'il est; mais si vous l'accusez de vous avoir engagée à fuir la Bourgogne, et surtout d'avoir tenté de vous faire tomber entre les mains du sanguinaire de la Marck, vous occasionnerez peut-être la mort de ce

monarque, sûrement son emprisonnement et une guerre sanglante et acharnée entre la Bourgogne et la France.

— Oh! j'ai vu couler assez de sang; je ne voudrais pas être cause de nouveaux massacres... Mais, si l'on m'interroge, puis-je mentir? Quentin, vous ne voudriez pas, mon ami, que le mensonge souillât mes lèvres?

— Non, certainement; toutefois vous pouvez taire ce que vous ne savez pas par expérience personnelle. Que de choses vous avez entendu dire à ce sujet et dont les preuves vous font défaut! Sans mentir, vous pouvez garder le silence sur ce que vous n'avez pas vu, sur ce que vous avez appris par des on-dit.

— Je vous comprends, dit la comtesse; je ferai ce que vous voudrez, vous pouvez compter sur moi. »

Il allait entrer dans quelques détails pour lui mieux faire comprendre ce qu'il attendait d'elle, ou plutôt ce que les amis des deux souverains s'accordaient à lui demander pour garder la paix entre les deux pays, lorsque le comte de Crèvecœur et Crawford reparurent sans se faire annoncer.

Isabelle laissa tomber son voile, tendit encore la main à Durward et rentra dans le cloître.

« Je m'arrangerai, dit le seigneur bourguignon, pour que ces deux jeunes gens ne se revoient jamais. Je veux bien oublier le passé; mais pour l'avenir je jure...

— Ne jurez pas, dit Crawford, on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve... Voilà la cloche du château qui nous appelle dans la grande salle du conseil. Que va-t-il sortir de là? Le parti de la violence attirera des représailles...; nous ne sommes pas nombreux à Péronne, nous saurons pourtant mourir en défendant notre souverain.

— Le calme et la modération sont le plus sûr moyen d'écarter la violence. J'ai quelque idée que la journée se passera plus doucement que vous ne pensez. »

XXI

Un peu avant l'heure fixée pour le conseil, le duc Charles, accompagné d'un fort détachement de ses gardes, se rendit à la tour d'Herbert, située, nous l'avons dit, au centre du château de Péronne.

Louis, prévenu d'ailleurs de sa visite, le voyant entrer, fit deux pas au-devant de lui, l'accueillant avec cet air de dignité qu'il savait prendre à l'occasion, malgré la simplicité de ses façons et en dépit de son costume presque misérable; et ainsi dès l'abord les rôles se trouvaient déplacés : le duc était obligé de s'incliner le premier devant son suzerain.

Charles était embarrassé, il hésitait; Louis paraissait fort tranquille. Le premier, qui avait, malgré sa colère, pris la résolution de traiter son ennemi avec le cérémonial dû à son rang, semblait à tout moment sur le point d'éclater malgré lui; il bégayait, sa voix était rauque, ses mouvements brusques et désordonnés. Le second parlait doucement, d'une voix nette, avec un geste sobre et mesuré, et néanmoins il suivait avec la plus vive appréhension les mouvements impétueux de colère et de rage qui dominaient l'âme de son vassal. Le duc commença par faire au roi des excuses

sur la pauvreté de l'ameublement de la pièce qu'il occupait. Louis répondit qu'il ne voulait point s'en plaindre, la tour d'Herbert n'ayant point été aussi funeste pour lui que pour l'un de ses prédécesseurs.

« Ah! vous savez...? C'est là qu'il fut tué;... il ne fut frappé que parce qu'il ne consentit pas à entrer dans un cloître.

— Il eut tort, dit Louis XI, affectant une grande insouciance.

— Je vous prie, Sire, dit le duc, de vouloir bien me suivre dans la salle du conseil; nous essayerons, avec l'avis de nos pairs, d'arranger diverses questions qui pour l'heure nous divisent : si c'est toutefois le bon plaisir de Votre Majesté.

— Vous êtes, beau cousin, fort courtois; vous priez quand vous pourriez commander. Allons donc. Mon cortège n'est ni nombreux ni brillant, » dit-il en regardant ses compagnons de captivité, qui se mirent à marcher derrière lui.

Les deux souverains, précédés de Toison-d'Or, le héraut de Bourgogne, se rendirent à la salle du conseil. Louis put remarquer, en passant, quel déploiement de troupes avait été jugé nécessaire pour la circonstance : il semblait que l'armée de Bourgogne fût tout entière sous les armes. La grande salle gothique, où l'on avait à peine fait quelques apprêts à la hâte, se ressentait du dénuement et de la vétusté générale du château. Au milieu des places destinées aux seigneurs bourguignons et aux quelques pairs de France qui avaient suivi le roi, il y avait deux sièges sur une estrade; l'un deux était un peu plus élevé que l'autre et destiné à Louis, le duc n'ayant pas voulu méconnaître ses devoirs de vassal quand il allait reprocher à son suzerain d'avoir oublié les siens; de sorte que le roi semblait, malgré tout, présider l'assemblée.

Charles sentit peut-être le désavantage de cette situation, accentuée par la tenue simple et digne de Sa Majesté; aussi prit-il tout aussitôt la parole :

« Mes bons vassaux et excellents conseillers, dit-il d'un ton fort brusque, vous n'ignorez pas quel relâchement s'est introduit dans les liens qui doivent unir les vassaux à leurs suzerains, et vous connaissez également l'excès auquel ce désordre a été porté par la conduite de la comtesse Isabelle de Croye et de la comtesse Hameline, sa tante, qui sont allées, au mépris de tous nos droits, demander aide et protection contre nous, leur maître légitime, à un roi étranger, encourant ainsi la forfaiture et la perte de leurs fiefs.

« Vous avez également appris la détestable rébellion des Liégeois, suivie du meurtre abominable et sacrilège de notre allié et cher parent Louis de Bourbon, prince-évêque de Liège. L'inconséquence des deux femmes et la présomption de quelques bourgeois trop infatués de leur richesse a été la cause apparente de ces malheurs; nous croyons cependant savoir que ces deux faits se sont surtout produits à cause de l'intervention secrète, mais certaine, d'un voisin perfide, duquel notre conduite et nos services personnels nous mettaient en droit d'attendre mieux. Si ces faits sont prouvés, ajouta le duc en grinçant des dents, repris par sa première fureur, nous aurons tout à l'heure à chercher le moyen de prévenir le retour de semblables méfaits et de couper le mal dans sa racine. »

Le duc n'eut pas plus tôt achevé de parler, que Louis XI se leva, et à son tour s'adressa aux membres du conseil ; il prit un ton doux, insinuant, montrant en toutes choses le plus grand sang-froid.

« Illustres représentants de la noblesse de France et de Bourgogne, dit-il, chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit et de la Toison d'or, laissez-moi, puisque je dois me défendre, me féliciter de vous avoir pour juges. Notre beau cousin de Bourgogne, par ménagement pour nous, n'a osé nous accuser que par insinuation; il ne nous a pas mis absolument en cause. Je lui sais gré de cette réserve; mais je ne l'ob-

serverai point en ce qui me concerne ; j'aime mieux formuler ses griefs contre moi en termes précis. Messieurs, c'est nous, son seigneur suzerain, son ami, son parent, que le duc de Bourgogne, dont un chagrin trop légitime égare le jugement, accuse d'avoir amené ses vassaux à lui manquer de foi et encouragé les Liégeois dans l'assassinat odieux de leur père, le prince-évêque, mon cousin. Nobles de France et de Bourgogne, avez-vous entendu dire que Louis XI manquât de prévision, de jugement à ce point? Vous imaginez-vous que, semblable à un jeune fou qui ne réfléchit à rien, un monarque déjà vieilli dans les affaires, et qui n'est pas sans expérience, viendra se livrer sans défense, sans réserve, au duc Charles de Bourgogne, dont la vigueur, l'énergie, et, qu'il me pardonne de le dire, la violence sont connus de tous, précisément à l'heure où la révolte et le meurtre préparés par lui éclateraient juste à point pour le perdre? Le mineur, après avoir allumé sa mèche, se couche-t-il sur le trou qu'il a rempli de poudre?

« Au milieu des désordres de Schonwaldt, on a abusé de mon nom; la chose n'est pas impossible, mais il faudrait prouver que j'ai donné aux Liégeois le droit de s'en servir. Deux femmes romanesques, fuyant un mariage qui leur déplaisait, bien qu'elles cédassent à un instinct de révolte, sont venues demander asile dans mon royaume : s'ensuit-il que je les aie engagées à trahir leurs devoirs de vassales? M'accuse-t-on aussi de ne pas les avoir renvoyées aussitôt sous bonne escorte au duc de Bourgogne pour les châtier comme elles le méritaient? Qui donc, portant le collier des ordres du Saint-Esprit ou de la Toison d'or, oserait affirmer que je devais renvoyer prisonnières les dames de Croye, venues spontanément se mettre sous ma royale protection?

« N'ai-je point trouvé le moyen de tout concilier : l'intérêt de mon beau cousin et l'honneur chevaleresque du roi de France, en les confiant aux mains vénérées de notre cher

père en Dieu, le prince-évêque de Liège..., que je pleure, hélas! comme vous? » Et Louis XI essuya lentement une larme qui coulait le long de sa joue pâlie par l'émotion et la douleur. « J'avais choisi cet homme sûr, reprit-il, ce ministre de Dieu, mon parent et le vôtre, beau cousin de Bourgogne, votre allié, votre ami, l'homme le plus propre à donner de bons conseils à deux femmes abusées, le plus capable d'intervenir auprès de vous pour les faire rentrer en grâce. Votre douleur n'est-elle pas la preuve de l'affection que vous lui portiez, et aussi du crédit dont il jouissait auprès de vous? Le choix que j'avais fait de lui est donc pleinement justifié. Il faut me remercier et non m'accuser en pareille circonstance. Je vous le demande, Messieurs, ajouta-t-il avec un sourire un peu équivoque, mais destiné dans sa pensée à distraire un peu ses auditeurs, en quelle cour d'Europe, de bonne foi, la jeune et aimable comtesse de Croye aurait-elle été plus en sûreté qu'à la cour de ce vénérable ecclésiastique? Où aurait-elle trouvé une hospitalité plus sûre et plus honorable?

« Toutes ces accusations élevées contre moi tombent devant la vérité simplement exprimée, et mon innocence trouve encore sa preuve dans la simplicité avec laquelle je suis venu demander l'hospitalité à mon frère le duc de Bourgogne, qui, n'écoutant que son chagrin et sa colère, a changé cette salle du conseil en tribunal, et ce château en prison.

— Sire! Sire! s'écria le duc de Bourgogne, qui avait eu peine à se contenir jusqu'alors, mais qui n'avait point osé interrompre le roi, ceux qui font leur métier de tromper les autres peuvent parfois se tromper eux-mêmes. D'ailleurs nous allons voir quels résultats l'enquête que nous poursuivons va donner. Qu'on fasse entrer la comtesse Isabelle de Croye. »

On introduisit la jeune fille; elle était conduite ou plutôt soutenue par l'abbesse du couvent des ursulines et par la

comtesse de Crèvecœur, femme d'un grand mérite et d'une grande distinction, à laquelle son mari avait eu soin de faire à l'avance la leçon.

Charles, la voyant entrer, s'écria sans garder aucune espèce de ménagement :

« Ah! vous voilà, belle princesse errante! Quand je vous intimai dernièrement mes ordres, vous aviez l'air de n'avoir qu'un souffle de vie, et vous avez eu pourtant assez d'haleine pour entreprendre la course la plus vagabonde hors de notre duché! Voyez la belle œuvre que vous avez faite! Vous avez presque occasionné une guerre, — et qui sait si elle n'éclatera pas? — entre deux princes puissants, et tout cela pour votre figure de poupée. »

Isabelle, avant d'entrer, avait formé le dessein, pour toute justification, de se jeter aux pieds du duc, de lui demander la permission de se retirer dans un cloître, et de lui abandonner simplement l'entière possession de ses biens; mais cette réception brutale la mit hors d'état de prendre la parole. La comtesse de Crèvecœur, la voyant aussi affaissée, pria le duc de la traiter plus doucement et de vouloir bien prendre un langage plus conforme à son rang et à son sexe.

Charles se mit à rire aux éclats.

« Allons, dit-il, il faut encore que je sois galant! Asseyez-vous, belle dame, et dites-moi d'abord quel démon vous a poussée à quitter votre pays natal pour courir les champs. »

Isabelle, toute tremblante, et ayant peine à s'exprimer, fit pourtant comprendre que, ne voulant à aucun prix consentir à un mariage que Son Altesse lui proposait, elle s'était décidée à s'en aller demander au roi de France aide et protection. Elle se croyait sûre de n'être point repoussée.

Charles, à ces mots, affecta de se tourner vers Louis XI; mais la fermeté de celui-ci ne se démentit point, peut-être seulement ses lèvres devinrent-elles un peu plus pâles.

Cette réception brutale la mit hors d'état de prendre la parole.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

« Je ne pouvais connaître des intentions du roi, reprit Isabelle, que ce que m'en disait ma pauvre tante, la comtesse Hameline; et elle-même n'était guère renseignée que par des misérables, comme l'a montré la trahison dont nous avons été victimes. »

Elle raconta en peu de mots la conduite indigne de Marton, leur servante, en relations constantes mais secrètes avec Hayraddin et Zamet Maugrabin, lequel avait été le premier à leur conseiller de fuir, et qui se faisait passer, sans avoir peut-être aucun droit à cette qualité, pour un émissaire du roi de France.

Elle s'arrêta plus d'une fois en faisant ce récit; on la laissa reprendre ses forces, et elle raconta ensuite, mais très brièvement, son voyage avec sa tante, comme aussi les scènes terribles auxquelles elle avait assisté à la prise de Schonwaldt, et sa rencontre avec le comte de Crèvecœur.

Le duc Charles paraissait fort mortifié de n'avoir point trouvé dans ce récit de quoi appuyer ses accusations contre le roi de France; il dit pourtant, après avoir durant quelques instants fixé ses regards sur la terre d'un air farouche :

« La taupe, qui cache son passage sous terre, n'en fouille pas moins sous nos pieds. Mais dites-moi, Sire, si ces dames ne sont point allées en France sur votre invitation, pourquoi les avez-vous reçues à votre cour?

— Beau cousin, repartit aussitôt le roi, je ne les ai point reçues à ma cour; je les ai accueillies avec bonté et par compassion; je les ai vues deux ou trois fois en particulier, et je les ai gardées tout juste le temps d'organiser leur départ pour Liège afin de les remettre, comme je l'ai déjà dit, entre les mains de ce digne prélat, votre ami, que nous pleurons tous les deux avec tant de raison.

— L'accueil du roi de France, dit la jeune comtesse, qui avait encore la tête remplie des jérémiades de sa tante au

sujet de la réception peu flatteuse qui leur avait été faite, l'accueil du roi de France a été loin d'être cordial, et j'ai toujours pensé, malgré les assurances qui nous avaient été données, que, s'il nous eût fait inviter, nous avions le droit d'attendre davantage d'un roi, d'un chevalier et même d'un simple gentilhomme. »

Isabelle croyait adresser un reproche au roi de France; elle lui fournissait une justification. Sans répondre, Louis leva sa main, lui fit décrire un cercle autour de lui en regardant l'assemblée, et de l'œil il leur disait : Faut-il quelque chose de plus pour vous convaincre de mon innocence?

Le duc de Bourgogne se taisait; mais, à la vérité, il n'était guère satisfait de la tournure que prenait l'enquête : elle allait tourner à sa propre confusion. Sa mauvaise humeur se déchargea sur sa pauvre vassale.

« Vous ne m'avez pas raconté toutes vos aventures de voyage, belle jouvencelle! J'en sais long pourtant sur votre compte. N'a-t-on pas tenté d'interrompre votre voyage et de vous enlever, non loin de Tours, en attaquant votre escorte dans la forêt? Sire, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, ne serait-il pas à propos, pour empêcher cette nouvelle Hélène de jeter la zizanie parmi les rois, de la pourvoir d'un bon mari ? »

Louis XI savait bien où le duc voulait en venir; il ne s'agissait plus de Campo-Basso, mais bien du duc d'Orléans, du fiancé de sa fille Jeanne; et si jamais ce projet devenait sérieux, c'était la ruine de toute sa politique et de l'avenir de sa dynastie. Heureusement il fut dispensé de répondre; Isabelle était venue se jeter aux pieds du duc Charles, et elle le suppliait en pleurant de lui permettre d'entrer dans un cloître et d'y consacrer sa vie au service de Dieu et des pauvres.

« Que pensez-vous de cette proposition? » dit le duc de Bourgogne à son suzerain, qui était bien aise de voir ainsi

l'esprit de son adversaire se distraire sur mille sujets, au lieu de donner une suite sérieuse à ses projets de vengeance.

« C'est une demande inspirée, dit-il, par la grâce d'en haut; lui résister serait résister à Dieu même.

— Je veux, au contraire, vous marier, reprit le duc, moitié goguenard, moitié fâché, et je vous donnerai un époux du rang le plus élevé. Vous n'aurez pas à vous repentir de ma générosité. »

Comme la jeune fille refusait de se lever et le suppliait toujours de la laisser aller dans un couvent, il se fâcha de nouveau.

« Retirez-vous, dit-il en élevant la voix, je vous ferai connaître ma volonté quand je le jugerai à propos. Il faudra bien que vous vous soumettiez... »

La comtesse de Crèvecœur releva la jeune fille et l'emmena hors de la salle du conseil.

Quentin Durward comparut à son tour. Il salua sans présomption et sans forfanterie, mais avec beaucoup de bonne grâce et d'aisance, le roi d'abord, ensuite le duc, en homme sachant ce qu'il doit aux autres, sans oublier ce qu'il se doit à lui-même. Il avait d'ailleurs très grand air et fort bonne tournure avec les armes et l'uniforme des archers de la garde, qu'il avait repris pour la circonstance. En le voyant paraître, il n'y eut pas un conseiller de Bourgogne qui ne se dît à lui-même que jamais un roi aussi fin, aussi consommé dans la rouerie que l'était Louis XI, n'aurait pu choisir un si jeune homme pour lui confier l'exécution de ses projets et de ses intrigues politiques. C'était l'avantage qu'avait souvent ce monarque de choisir des agents dans les rangs de la société où personne ne se serait attendu à les trouver.

On lui demanda tout d'abord de faire la relation de son voyage avec les dames de Croye jusqu'à Liège; il commença par répéter les instructions que le roi lui avait données en le chargeant de conduire ces dames en sûreté au château

de l'évêque. Louis XI lui demanda avec aisance, comme s'il l'eût reçu au Plessis au retour de son expédition :

« Jeune homme, avez-vous fidèlement exécuté mes ordres?

— Oui, Sire, répondit simplement Durward.

— Vous ne nous avez rien dit, jeune archer, de la rencontre que vous fîtes, dans la forêt près de Tours, de deux chevaliers errants... »

Quentin prit une pose modeste, rougit, et répondit d'un ton ferme :

« Il ne me convient pas de parler de cet incident...

— Mais *moi* j'en veux parler, dit le duc d'Orléans, et je puis affirmer que ce jeune homme a rempli sa mission avec autant de courage que de fidélité. Je suis charmé, jeune archer, de voir que ta modestie et ta discrétion égalent ton intrépidité. Viens me trouver quand cette affaire sera vidée, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Tu feras bien de venir me voir aussi, dit Dunois : je te dois un casque, ayant, je crois, endommagé le tien. »

Quentin salua avec respect ces deux illustres seigneurs; puis l'on reprit son interrogatoire. On lui demanda de produire les instructions écrites qui lui avaient été remises à son départ; il les présenta.

« Vous les avez suivies à la lettre? demanda le duc après les avoir examinées.

— Oui, Monseigneur, sauf sur un point; au lieu de traverser la Meuse à Namur pour suivre la rive droite, j'ai côtoyé la rive gauche, la croyant plus courte et plus sûre.

— Pourquoi avez-vous fait ce changement?

— J'avais des doutes sur la fidélité de mon guide.

— Fais bien attention à tes paroles, dit en se levant le duc, repris par un de ses accès de brusquerie que ravivait de temps à autre sa colère, toujours aussi avide de vengeance; si tu biaises, si tu tergiverses dans tes réponses, je te fais attacher avec une chaîne de fer au clocher de l'église

du marché, et tu auras le temps d'appeler la mort avant qu'elle daigne t'écouter. »

Un grand silence régna aussitôt dans la salle, et Charles demanda coup sur coup à Quentin qui était son guide, qui le lui avait donné, et pourquoi il lui était devenu suspect.

Quentin nomma Hayraddin Maugrabin. Tristan l'Ermite avait dû le quitter après l'échauffourée dans la forêt à laquelle on a fait allusion tout à l'heure, emmenant son aide, qui lui avait montré le chemin jusque-là; il lui avait dit qu'il ne tarderait pas à rencontrer son guide; qu'Hayraddin s'était, en effet, fait reconnaître de lui à des signes certains dont il pouvait pourtant avoir dérobé le secret; que la fidélité de cet homme lui était devenue suspecte à cause surtout de sa conduite au couvent des franciscains à Namur; qu'à cause de cela il l'avait suivi, et avait enfin surpris sa trahison dans un entretien qu'il avait eu avec un lansquenet de Guillaume de la Marck.

« Mais ces scélérats ont-ils laissé entendre qu'ils étaient autorisés par le roi de France à s'emparer de la personne de ces deux dames ?

— Si ces coquins l'avaient dit, certes, je ne l'aurais point cru, puisque j'avais la parole de mon maître lui-même à opposer à leurs calomnies. »

Louis n'avait pas paru s'inquiéter un instant; néanmoins, à cette réponse de Quentin, il respira comme si une montagne avait roulé de sur ses épaules.

« Tu es un fidèle messager, dit le duc décontenancé et mécontent; en obéissant si bien aux ordres de ton maître, je crois bien que tu as trompé son attente; si les événements avaient tourné autrement, il aurait pu t'en coûter cher.

— Je ne vous comprends pas, reprit avec fermeté le jeune archer; j'ai reçu l'ordre de protéger ces dames, je l'ai fait; de les conduire en sûreté à Schonwaldt, j'ai rempli ma mission : qu'avais-je dès lors à craindre? On m'avait donné au

départ des instructions honorables, je les ai exécutées honorablement. Un autre service d'ailleurs n'aurait pas été confié à un homme de mon rang et de mon pays.

— Fier comme un Écossais! dit le duc. Maintenant, mon brave garçon, en vertu de quelles instructions t'es-tu donné comme un agent de Louis quand tu as parcouru les rues de Liège à la tête des mutins qui ont assassiné notre allié Louis de Bourbon? N'as-tu pas pris le même titre dans la salle même où le meurtre a été commis et quelques instants seulement auparavant? Pourquoi chercher ainsi à te mettre en crédit auprès de ces scélérats, quand ils venaient de commettre ce crime abominable ?

— Monseigneur, vous trouverez, si vous voulez, assez de témoins dans Liège pour vous convaincre que je n'ai point pris en cette ville le titre d'agent du roi de France; c'est l'obstination du peuple qui m'a imposé ce titre. J'ai raconté l'affaire aux officiers de l'évêque, et je leur ai recommandé de veiller à la sûreté du château; s'ils m'avaient écouté, peut-être auraient-ils empêché les malheurs qui sont arrivés ensuite. Je conviens qu'après le meurtre de l'évêque, que je n'ai pu ni prévoir ni empêcher, j'ai pris ce titre, mais uniquement pour venir en aide à la comtesse de Croye, que je voulais soustraire à ces scènes sanglantes et continuer à protéger de toutes mes forces, comme j'en avais reçu l'ordre de mon gracieux souverain. Quand le comte de Crèvecœur m'a fait prisonnier, Monseigneur le duc, j'accompagnais encore la comtesse de Croye, qui venait spontanément se remettre entre vos mains et implorer votre puissant secours.

— Je dois avouer, s'écria Crèvecœur, que mon jeune compagnon et prisonnier a agi avec autant de courage que de bon sens. Nul ne saurait le blâmer de ce qu'il a fait, ni en rendre le roi de France responsable. »

Un murmure d'assentiment s'éleva dans toute l'assemblée. Le roi Louis comprit que ses affaires étaient en bonne voie;

Charles, au contraire, parut offensé d'entendre ses principaux dignitaires et ses plus sages conseillers applaudir à la justification de son ennemi, et peut-être allait-il se laisser aller à de nouveaux transports de colère, quand sa violence trouva tout à coup un autre aliment. D'Argenton vint lui annoncer tout à coup l'arrivée à Péronne d'un héraut envoyé par Guillaume de la Marck et les bourgeois de la ville de Liège.

« Un héraut, s'écria-t-il, bondissant sur son siège, un héraut se présentant au nom des tisserands et des cloutiers! Voilà du nouveau! Non, non, nous ne pouvons pas tarder à l'admettre en notre présence. Qu'on l'introduise immédiatement. D'ailleurs, peut-être ce héraut nous en apprendra-t-il plus que la comtesse Isabelle de Croye et ce jeune homme d'armes franco-écossais. Qui sait si ce n'est pas la lumière et la solution de nos difficultés qui nous arrive ? »

XXII

Un vif mouvement de curiosité se produisit dans l'assemblée; tout le monde désirait voir de près ce héraut que les Liégeois révoltés, aveuglés par leur orgueil, osaient envoyer au duc de Bourgogne à l'heure même où il était si vivement excité contre eux. Les souverains seuls avaient jusqu'à présent, et dans les occasions les plus solennelles, employé des hérauts; la noblesse du plus haut rang n'usait en pareil cas que de poursuivants d'armes. Louis XI, plus ami de la réalité que de l'apparence, se moquait volontiers de ces hérauts multicolores; il était plein de mépris pour l'art héraldique. Il n'en était point de même pour Charles de Bourgogne, qui attachait plus d'importance à la pompe et à l'appareil.

Le héraut fut introduit : son *tabard* ou cotte d'armes était semé d'écussons dont l'éclat exagérait peut-être les règles du blason; la tête de sanglier y jouait un rôle trop prépondérant. Son costume était ridicule à force de magnificence, il y avait trop de galons et de broderies; la plume de son chapeau était si haute, qu'elle semblait vouloir balayer le plafond de la salle; son accoutrement paraissait plutôt une charge, une caricature des costumes brillants, mais de bon goût, des hérauts.

Le visage de cet homme offrait un mélange de crainte et d'audace; il avait accepté une mission périlleuse, et il voulait se donner du courage en redoublant d'effronterie. Son salut fut gauche, comme sa pose était grotesque.

« Qui es-tu? lui cria Charles.

— Je suis Sanglier-Rouge, répondit le héraut; je suis officier d'armes de Guillaume de la Marck, mon noble maître, par la grâce de Dieu et l'élection du chapitre prince-évêque de Liège...

— Ah! » dit vivement Charles en se levant; mais il se rassit, en homme décidé à tout entendre avant de prendre un parti. Le héraut continuait :

« Et, du chef de sa noble épouse...

— Il est marié? murmura Charles avec étonnement.

— Honorable et noble comtesse Hameline...

— Ah! bah! »

Dans la salle il y eut des chuchotements; la surprise était à son comble : la nouvelle était bien faite pour dérider l'assemblée.

« Ah! bah! » répéta Charles, pendant que le roi de France souriait d'une façon fort équivoque.

« Et, du chef de son épouse, honorable et noble comtesse Hameline, reprit le héraut à pleine voix, comte de Croye et seigneur de Braquemont. »

Cette fois Charles resta muet. Louis XI demeurait toujours impassible; ses petits yeux, arrêtés sur le héraut, cherchaient à pénétrer le secret de ce masque, qui ne lui était pas complètement inconnu.

Le héraut, satisfait de l'impression produite par ses paroles, prit encore plus d'assurance et continua :

« Je vous annonce, Charles, duc de Bourgogne et comte de Flandre, que mon maître, en vertu d'une dispense de Rome qu'il attend incessamment et qui contiendra la nomination d'un délégué ecclésiastique, se propose de s'attribuer les droits du prince-évêque de Liège, et qu'il est également

résolu à se faire mettre en possession de son comté de Croye. »

Charles se taisait toujours; ses yeux étincelaient, et il serrait l'ongle du pouce de sa main droite contre ses dents, signe non équivoque, pour ses familiers, d'une colère concentrée dont il ne resterait pas longtemps maître.

« Je viens donc vous requérir, duc Charles, de vous désister de toute prétention sur la cité de Liège et de toutes les usurpations que vous avez faites sur les droits de ses citoyens avec feu Louis de Bourbon, indigne évêque de cette ville. Je viens vous requérir de restituer les bannières de la communauté des marchands, au nombre de trente-six, dont vous vous êtes violemment emparé; de réparer les brèches faites par vous aux murailles, de reconstruire les forts démolis par vos ordres, enfin de reconnaître mondit maître et seigneur comme évêque de Liège, librement choisi par les suffrages du chapitre : voici le procès-verbal d'élection en bonne et due forme.

— As-tu fini? dit Charles, voyant que le héraut faisait une pause, comme pour attendre sa réponse.

— Non, reprit Sanglier-Rouge, pas encore; je viens vous sommer, toujours au nom du noble et vénérable prince-évêque et comte, de retirer vos garnisons du château de Bracquemont et autres forteresses dépendant du comté de Croye. Il n'importe que ces places fortes aient été occupées au nom d'Isabelle de Croye: mon maître fera décider par la diète impériale si les fiefs en question ne doivent pas être dévolus à la comtesse Hameline, de préférence à sa nièce, en vertu du *jus emphyteusis.*

— Ton maître est un savant, dit le duc.

— Néanmoins, continua le héraut, le vénérable prince-évêque et comte est disposé, après règlement définitif et lorsqu'une alliance faisant cesser toute cause d'inimitié entre lui et la Bourgogne aura assuré la paix, à constituer un honnête apanage à sa nièce Isabelle.

— Vous êtes de bonne composition et généreux, dit encore le duc. C'est tout? vous n'avez plus rien à dire?

— Pardon, un seul mot, duc Charles, et relativement au digne et fidèle allié de mon maître, le roi très chrétien.

— Ah! ah! s'écria le duc du ton d'un homme qui se félicite d'avoir attendu patiemment.

— Mon maître vous fait dire que, s'il est vrai, comme on le raconte, que vous reteniez par contrainte la personne du roi très chrétien, au mépris de vos devoirs de vassal de la couronne de France, il vous somme de mettre à l'instant en liberté son allié royal et fidèle ami, sinon je suis chargé de vous prier de recevoir un défi de sa part.

— Eh bien, s'écria le duc, de par saint Georges de Bourgogne!... »

Il allait continuer, furieux, exaspéré; mais déjà Louis s'était levé, et, avec un air de majesté et d'autorité, d'un geste il imposa silence au duc; puis prenant la parole:

« Beau cousin de Bourgogne, c'est à nous de répondre à cet impertinent. Coquin, dit-il en s'adressant au héraut, va dire au parjure, au meurtrier, au proscrit que tu nommes ton maître, qu'avant peu le roi de France se trouvera devant Liège pour venger le meurtre sacrilège de son parent bien-aimé. Va dire à Guillaume de la Marck que pour le punir de m'avoir nommé son allié, pour avoir mis mon nom sur les lèvres de ses vils messagers, je le ferai pendre avec une chaîne de fer.

— Et tu lui diras de ma part, ajouta Charles, qui ne put s'empêcher de faire retomber sur quelqu'un sa colère, toutes les injures qu'on peut adresser à un voleur et à un assassin. Puis, comme jamais héraut n'a quitté la cour de Bourgogne sans crier: Largesse! je vais te faire étriller de la belle façon. »

Crèvecœur et d'Hymbercourt s'empressèrent de s'entremettre, faisant observer à leur maître qu'il s'agissait, après tout, d'un héraut, et que sa personne était sacrée.

« Vous imaginez-vous, leur répondit le duc, que le tabard fasse le héraut! Ses armoiries sont fausses; ce drôle est un imposteur, j'en jurerais. Toison-d'Or, venez le questionner en notre présence. »

L'envoyé du Sanglier des Ardennes, malgré son audace et son effronterie, malgré le fard dont il avait coloré son visage, devint visiblement fort pâle. Cette épreuve n'était point faite pour le rassurer.

Toison-d'Or, chef des hérauts du duc et roi d'armes dans ses domaines, déploya beaucoup de gravité dans la circonstance : Sanglier-Rouge lui était suspect, néanmoins il lui répugnait visiblement de s'exposer à manquer aux convenances vis-à-vis d'un confrère. Il demanda d'abord à l'étranger dans quel collège il avait pris ses grades dans la noble science.

« J'ai été poursuivant d'armes au collège héraldique de Ratisbonne, répondit le héraut de Guillaume de la Marck, et je tiens mon diplôme d'Ehrenhold lui-même.

— Vous ne pouviez puiser la sublime science à meilleure source, répondit Toison-d'Or; mais je dois obéir à mon maître, et vous faire subir une épreuve qui nous donne la certitude que vous ne nous trompez pas.

— Au fait, au fait! s'écria le duc impatienté; Toison-d'Or, n'y mets pas tant de façons. »

Le héraut de Bourgogne tira de sa poche un parchemin :

« Voici, dit-il, des armoiries que j'ai composées; je vous prie, savant confrère, de les déchiffrer dans la langue céleste, le langage ordinaire convenant au seul vulgaire. »

Sanglier-Rouge regarda le parchemin et parut fort embarrassé.

« Attends, mon ami, lui dit le Glorieux, je vais venir à ton secours. Cela représente, Messeigneurs et Messieurs, un chat qui regarde à travers la fenêtre grillée d'une laiterie. »

Toison-d'Or, indigné, s'écria aussitôt que son blason était

celui que portait Childebert, roi de France, prisonnier de Gondemar, roi de Bourgogne, l'once ou le chat-tigre derrière une grille figurant le monarque captif.

« Par ma marotte et mes grelots! s'exclama le Glorieux, si la Bourgogne est ici figurée par le chat, il faut avouer qu'elle est du bon côté de la grille ! »

Charles, décontenancé par une plaisanterie si directe, voulait faire taire son fou ; Louis, au contraire, lui jeta une pièce d'or, le félicitant d'avoir égayé par une plaisanterie aussi juste une affaire commencée sous de si tristes auspices.

Charles de Bourgogne, faisant signe à Toison-d'Or de laisser là son interrogatoire, posa lui-même une question à l'envoyé du Sanglier des Ardennes. L'autre ne répondit qu'en implorant son pardon.

« Es-tu héraut, oui ou non ?

— Hélas ! je ne le suis que pour la circonstance.

— Ah ! ah ! » Et pour la troisième fois cette exclamation prenait une expression nouvelle dans la bouche du duc, heureux de mettre enfin la main sur un personnage qui allait porter le poids de sa colère contenue et de ses désirs de vengeance inassouvis. « Je veux, dit-il, s'adressant à ses gardes, qu'on traîne ce misérable sur la place du Marché et qu'on l'étrille d'importance. Là, là, en avant! tayaut! tayaut ! »

Il se grisait de sa propre colère ; il s'était levé et criait à faire retentir sa voix jusque dans les cours du château. Ses chiens l'entendirent; ils accoururent vers la porte, reconnurent sa voix, et répondirent par de vifs aboiements à ses appels reitérés. On eût dit qu'il les lançait sur la piste d'un sanglier débuchant de sa bauge.

Louis, depuis un instant, observait la mine et les façons de faire du duc Charles; une légère grimace de pitié et de mépris erra un instant sur ses lèvres; puis, paraissant entrer pleinement dans la folle idée du duc, il lui cria, avec

l'élan d'un jeune homme qu'entraîne l'espérance du plaisir :

« Beau cousin, vous avez raison. Puisque cet imposteur s'est caché sous la peau du sanglier, que les chiens eux-mêmes la lui mettent en pièces !

— C'est cela ! c'est cela ! criait Charles, dont l'ardente et brutale nature allait trouver une vraie jouissance dans cette scène cruelle ; qu'on découple les chiens, nous allons le courir jusqu'à la porte du château ! »

Le Bohémien avait repris un peu de courage.

« J'espère, dit-il au duc, que vous me traiterez en bête de chasse, et avec les égards que je mérite.

— Tu auras un peu d'avance ; c'est tout ce que je puis faire pour toi, scélérat ! Allons ! allons ! Messieurs, il faut voir cette chasse ! »

Et il se précipita à la suite du Sanglier-Rouge, que ses gardes entraînaient dans la cour.

Ainsi fut levée cette séance du conseil de Bourgogne, que le bourdon du château avait convoquée, et où la liberté, la vie même du roi très chrétien avaient été mises en jeu. Tout le monde fut content d'en voir la fin ; mais nul n'en parut plus enchanté que les deux princes. La représentation offerte par le pauvre messager de Guillaume de la Marck fut complète, animée, réjouissante au possible. Le Sanglier-Rouge avait des ailes, et, s'il eût eu le champ libre, il eût probablement échappé à le poursuite des chiens mis à ses trousses et excités par les piqueurs et le duc de Bourgogne. Il évita plus d'une fois de tomber à la merci de la meute en faisant de brusques détours ; de temps à autre il attrapait un bon coup de dent qui déchirait son costume brillant, bientôt mis en loques, et emportait aussi plus d'un morceau de chair sanglante. Le spectacle parut si gai aux deux princes, qu'oubliant tous leurs ressentiments, ils s'amusaient à qui mieux mieux, riant aux éclats, s'interpellant familièrement, s'appuyant l'un sur l'autre, comme cédant à un vif mouvement de folle gaieté. C'étaient les deux meil-

leurs amis du monde, ravis d'une amusante plaisanterie, et se félicitant l'un l'autre d'en avoir eu l'idée.

Bientôt le malheureux héraut, à bout de forces, trébucha dans sa course folle et tomba à terre; les chiens se précipitèrent sur lui, et commencèrent à le mettre en pièces. Le duc donna l'ordre de leur faire lâcher prise; il ne voulait pas aller jusqu'à la curée. Louis fut de son avis : le drôle les avait assez fait rire.

Profitant d'un moment où le duc s'était un peu éloigné de Louis, Olivier le Daim s'approcha du roi et lui dit à l'oreille :

« C'est le Bohémien Hayraddin; il ne faut pas qu'il puisse parler au duc.

— Qu'il meure donc! c'est le seul moyen d'assurer sa discrétion. »

Le mot fut bientôt donné à Tristan l'Ermite; il s'avança gravement en présence du roi et du duc.

« Messeigneurs, dit-il, je réclame ce gibier de potence. Je viens de voir sur son épaule mise à nu une fleur de lis; je l'ai marqué pour le dernier supplice; il l'a mérité cent fois : il a assassiné nombre de sujets de la France et de la Bourgogne, pillé les églises et violé les vierges; il a été, j'en ai la preuve, jusqu'à tuer des daims dans les parcs royaux...

— En voilà bien assez, dit le duc; quel est l'avis de Votre Majesté ?

— Je lui ferais donner, si c'est votre avis, beau cousin, une leçon de l'art héraldique : je voudrais qu'il apprît par expérience ce que c'est qu'une croix potencée. On y joindrait, à son usage, l'ornement d'un nœud coulant...

— Qui lui servira de support. Rien n'est plus correct comme art héraldique; il prendra ses degrés avec votre compère Tristan, passé maître dans la gaie science. »

Charles rit si fort et de si bon cœur de cette plaisanterie, qu'il se sentit tout attendri.

« Ah! Louis! Louis! dit-il, si vous vouliez être un allié

aussi fidèle que vous êtes un aimable compagnon quand vous le voulez, quels bons jours nous aurions pu passer encore comme autrefois!

— Il ne tient qu'à vous, repartit Louis. Je vous ferai les conditions aussi belles que vous le voudrez, pourvu que vous ne me rendiez pas, par vos prétentions exagérées, la fable de la chrétienté.

— Je crois, reprit le duc hésitant encore, je crois que vous venez de recevoir une leçon qui vous profitera, et vous fera comprendre à l'avenir l'avantage de la franchise et de la bonne foi. Voyons, tiendrez-vous loyalement la parole que vous m'avez donnée de marcher avec moi contre la ville de Liège et de venger notre parent Louis de Bourbon contre le sanguinaire de la Marck?

— Je le ferai sûrement, répondit Louis en lui tendant la main; j'amènerai, s'il le faut, le ban et l'arrière-ban de mes armées...

— Ce n'est pas nécessaire, dit le duc; quelques centaines de lances d'élite suffiraient pour prouver que vous marchez avec moi de plein gré. Une armée trop considérable...

— Me ferait réellement trop libre. Eh bien, je ferai ce que vous voudrez.

— Soit; mais, pour terminer le différend, nous marierons Isabelle de Croye avec le duc d'Orléans...

— Vous me demandez, Charles, d'être franc; eh bien, n'insistez pas pour obtenir une promesse sur ce point, je ne la tiendrais pas. Allons, je vous réponds assez franchement, je pense. Parlons plutôt des villes de la Somme.

— Ah! Sire, nos ministres régleront bien ces détails. Tout cela s'arrangera. Maintenant nous voici redevenus cousins et amis.

— Rendons-en mille actions de grâces à la bonté du Ciel, dit Louis avec componction. Dieu tient dans sa main le cœur des princes; notre accord va prévenir l'effusion du sang. »

Puis, se tournant vers Olivier, qui rôdait toujours autour de lui :

« Donne à Tristan, lui dit-il, l'ordre d'aller vite en besogne avec ce Bohémien ; qu'il le pende sans retard au premier arbre venu. Surtout qu'il se dépêche.

— Grâces soient rendues au Seigneur, dit sentencieusement le Glorieux, qui nous a donné le pouvoir de rire et de faire rire les autres ! Voilà une plaisanterie, et des moins bonnes, — bien qu'elle ait eu le privilège de faire rire deux princes, — qui a plus fait que les meilleures raisons d'État pour rétablir la paix entre deux puissants voisins et empêcher une guerre cruelle entre la France et la Bourgogne ! »

La triple garde qui veillait autour du château de Péronne fut relevée de sa faction. Le roi Louis quitta, pour un logement meilleur et plus confortable, la triste tour d'Herbert; la confiance et l'amitié étant rétablies entre les deux souverains, les nobles français et bourguignons se réjouirent ouvertement de cette conclusion, que tous avaient souhaitée.

Mais il est écrit qu'il y aura toujours quelques victimes des dissentiments de nos maîtres : Hayraddin l'éprouvait cruellement à l'heure où tout le monde était à la joie de la paix reconquise. Trois-Échelles et Petit-André s'étaient chargés de l'expédier de la bonne façon et sans le laisser languir. Ils l'entraînèrent vers la forêt voisine, comptant bien trouver un arbre convenable à l'opération ; leur recherche ne fut pas longue. Ils placèrent aussitôt le patient sous la garde de leurs aides et se mirent en devoir de déployer leurs talents, qu'ils avaient cru un moment ne plus devoir exercer jamais. Une foule assez nombreuse les avait suivis : le Bohémien, grave, mais ne donnant aucun signe de faiblesse à la vue de ces lugubres préparatifs, aperçut au milieu des curieux Quentin Durward, qui avait cru reconnaître son ancien guide dans la personne du héraut, et qui était venu à tout hasard pour s'en assurer.

De temps à autre il attrapait un coup de dent qui lui déchirait son costume brillant.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Quand les acolytes de Tristan, ayant achevé leurs préparatifs, revinrent vers le Maugrabin, il leur dit :

« Mes maîtres, j'ai une grâce à vous demander.

— Comme tu m'as l'air, lui répondit Trois-Échelles, de vouloir faire honneur à notre profession et d'être prêt à mourir sans trop de grimaces, nous t'accorderons tout ce que tu demanderas, sauf la vie pourtant.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— On pourra peut-être nous blâmer, dit Petit-André; mais tu y vas si gaiement, tu t'apprêtes de si bonne grâce à faire le dernier saut, comme il convient à un honnête garçon, que nous ne te refuserons rien.

— Ce que je demande, reprit le Bohémien, ne saurait vous nuire : je voudrais, avant de mourir, avoir quelques instants de conversation avec ce jeune archer de la garde. »

Les deux exécuteurs hésitèrent; mais, se rappelant que Quentin Durward paraissait fort en faveur auprès du roi, ils l'appelèrent et lui exposèrent la requête du condamné. L'Écossais trouvait, en son âme et conscience, que le Bohémien avait bien mérité son sort; néanmoins, pris de pitié pour lui, il ne voulut pas lui refuser; il s'approcha de lui et lui exprima sa compassion. Trois-Échelles et Petit-André ne s'écartant point du patient, celui-ci demanda à Quentin de les prier de s'éloigner, car il avait à lui parler en particulier. Trois-Échelles et Petit-André refusèrent; mais Quentin ayant trouvé quelque menue monnaie dans ses poches, ils se montrèrent plus accommodants; toutefois ils ne perdirent point de vue le pauvre condamné, et lui crièrent de faire vite.

« Malheureux, dit Quentin, qui est-ce qui a pu vous décider à venir vous mettre dans un pareil embarras? Ne saviez-vous pas à quoi vous vous exposiez si vous veniez à être découvert ?

— J'avais d'autres projets qui échouent misérablement.

J'attendais une riche récompense de Guillaume de la Marck, et une plus riche encore du roi de France, non pour le message que j'ai rempli publiquement, mais pour un secret que j'apportais à Louis XI.

— Tu t'exposais grandement, et tu vois toi-même quelle conséquence a pour toi ta folie.

— L'affaire a mal tourné, dit le Maugrabin, résigné à son sort. Le Sanglier avait déjà essayé d'entrer en relations secrètes avec le roi de France; mais Marton, dont nous avions voulu nous servir, n'a pas pu arriver jusqu'à lui; elle n'a vu que son astrologue, qui ne manquera pas, dans ses prochaines prédictions, de profiter des renseignements qu'elle lui a fournis. Je vous aime, jeune homme; je me souviens du bon mouvement que vous avez eu là-bas sous les grands chênes du Plessis; vous avez même failli en être victime; je vais vous livrer mon secret : si vous savez en user, votre fortune est faite. Grâce au trésor du vieil évêque qu'il a assassiné, Guillaume est maintenant à la tête d'une troupe nombreuse et bien équipée. Il n'a pourtant point dessein de rien risquer dans une bataille rangée contre les chevaliers de la Bourgogne; il n'essayera pas de soutenir un siège dans une ville démantelée; mais il usera d'un grand stratagème qui peut réussir avec une tête aussi chaude que l'est celle de Charles. Il compte laisser son ennemi camper tranquillement autour de Liège, puis faire au milieu de la nuit une sortie à la tête de toutes ses forces; il aura pris le soin pour atteindre son but, de faire endosser à un certain nombre de ses soldats l'uniforme des hommes d'armes français et de leur faire crier tout à coup : « France! France! Montjoie! Saint-Denis! » Cela ne manquera pas de jeter la confusion dans les rangs ennemis; on n'aura pas de peine à se persuader qu'un corps auxiliaire français est dans la ville. Si Louis, à la tête de sa petite troupe, veut favoriser ce mouvement, c'en est fait de l'armée bourguignonne, et, si l'on prend bien ses mesures, du duc Charles lui-même. Le roi

de France peut trouver là l'occasion d'une bonne vengeance. Je vous livre mon secret, faites-en ce que vous voudrez. Donnez-le ou vendez-le, à votre gré, soit à Louis, soit à Charles, c'est votre affaire. Vous pouvez sauver ou perdre qui vous plaira, je n'en ai guère souci. J'aurais voulu vivre assez pour faire éclater la mine sous leurs pieds et détruire à la fois les deux partis.

— Vous avez raison, dit Durward, c'est un secret d'une grande importance. Il ne sera pas difficile, en effet, de semer la division dans une armée composée de Français et de Bourguignons; les susceptibilités nationales seront facilement excitées de part et d'autre.

— Maintenant, dit Hayraddin, rendez-moi un service : mon pauvre Klepper, la seule créature vivante qui s'apercevra de ma disparition, est à paître dans une prairie isolée à un mille d'ici, près de la cabane déserte d'un charbonnier. Sifflez de cette façon et appelez-le par son nom, il viendra. Prenez soin de lui. Éventrez sa selle, vous y trouverez une assez jolie collection de pièces d'or; je vous les donne; je vous fais mon héritier. Ah! j'oubliais : il ne faut pas être discourtois au point d'oublier les commissions des dames. Voici une lettre de la très gracieuse et non moins sotte épouse du Sanglier des Ardennes, adressée à sa nièce... Ah! je vois dans vos yeux que vous vous acquitterez de cette commission avec plaisir; j'en suis bien aise. Si vous aviez eu plus de confiance en moi, ou que je ne me fusse pas mépris sur vos préférences, je n'en serais pas là, et vos propres affaires seraient encore en meilleure voie. »

Quentin prit la lettre et fit ses adieux au pauvre bohémien, qui mourut comme il avait vécu, plein de mépris pour l'humanité, et semblant incapable d'établir une distinction entre le bien et le mal, sceptique, impie, n'ayant jamais obéi qu'à ses instincts, pervertis dès la première heure sans doute, et qu'aucune heureuse influence n'était venu redresser : une brute organisée pour le mal, sans pré-

voyance de l'éternité, sans souci de son âme, ignorante d'elle-même et de ses destinées.

Durward s'éloigna, attristé de n'avoir pu, en retour de sa confiance, lui laisser une bonne pensée, un bon sentiment de résignation et de repentir. Mais au premier mot Hayraddin l'avait arrêté, et lui avait fait signe qu'il ne voulait pas en entendre davantage; que d'ailleurs il avait hâte d'en finir, et qu'il le priait de le laisser en paix.

XXIII

Lorsque Quentin rentra dans Péronne, le conseil d'État était de nouveau réuni, et la résolution à prendre en cette réunion décisive devait avoir pour lui une importance qu'il ne soupçonnait guère. Dans cette assemblée, le roi de France, toujours suspect à son nouvel allié, avait repris pleinement son rang, et l'on discutait dans quelle proportion il devait, avec ses troupes, prendre part à l'expédition dirigée contre Guillaume de la Marck et les Liégeois révoltés.

Il montra en cette occasion la plus grande facilité, acceptant tout ce qui plaisait à Charles, cédant sur tous les points avec une grâce parfaite; il devinait pourtant, aux choix faits par ce dernier, qu'il avait pour but de se procurer des otages plutôt que des auxiliaires.

Il ne tarda guère à s'indemniser de cette contrainte volontaire en faisant retomber sa mauvaise humeur sur son ministre infidèle, le cardinal de la Balue. Il expédia vite en France Tristan l'Ermite avec des ordres précis pour enfermer immédiatement le traître, — coupable, comme il le croyait, de l'avoir, par ses conseils, décidé à se mettre si maladroitement à la discrétion du duc de Bourgogne, — dans une cage de fer au château de Loches; il lui confia

aussi la mission de ramener de France les troupes qui devaient former son contingent dans la prochaine campagne.

Louis s'était montré d'aussi bonne composition afin d'écarter de la pensée de Charles l'idée de réaliser un projet auquel ce dernier attachait la plus grande importance, et qui répugnait extrêmement au roi, comme nous l'avons vu et comme il l'avait dit lui-même. Mais le duc de Bourgogne était aussi obstiné qu'il était violent; aussitôt après le départ de Tristan pour la France, il somma publiquement le roi de donner son consentement au mariage du duc d'Orléans avec Isabelle de Croye. Louis, se souvenant que Crèvecœur lui avait donné le conseil de ne rien refuser pour ne pas éterniser la discorde, acquiesça à cette requête en poussant un profond soupir. Il fit pourtant une réserve ; il convenait, dit-il, de s'assurer préalablement du consentement du duc d'Orléans.

« J'y ai songé, repartit le duc; Crèvecœur lui en a parlé. Cette proposition, je dois vous le dire, l'a ravi, tant il était peu enchanté de l'honneur que vous lui faisiez en lui réservant la main de votre fille.

— Il n'en est que plus ingrat, reprit Louis XI prenant un air douloureusement affecté; car il lui convenait de laisser voir à tout le monde qu'il ne cédait sur ce point que par nécessité. Il en sera néanmoins comme vous voudrez, si toutefois les parties intéressées y consentent.

— Soyez sans inquiétude sur ce point; d'ailleurs vous allez vous en assurer vous-même. »

Isabelle de Croye fut mandée de nouveau; elle reparut dans la salle du conseil, toujours accompagnée par la supérieure des ursulines et la comtesse de Crèvecœur. Le duc lui dit que, pour assurer la paix entre les deux États, le roi de France et lui venaient de décider son mariage avec le duc d'Orléans.

Pendant cette déclaration, faite à haute voix, Louis garda

un sombre silence et une attitude contrainte; le duc d'Orléans, au contraire, laissa éclater la plus vive satisfaction; néanmoins l'empire que le roi avait pris sur lui depuis si longtemps l'obligea à dire qu'il était de son devoir de laisser à son souverain le droit de disposer de lui.

« J'avais d'autres projets sur vous, dit le roi d'un ton bourru; je vous estimais assez pour vous juger digne d'une alliance royale; mais mon cousin de Bourgogne est persuadé que ce mariage sera le gage de l'union et de la paix. Soit; je ne saurais m'opposer à ses désirs. »

Le duc d'Orléans se jeta à genoux et baisa la main du roi; il se serait assurément moins réjoui et aurait montré moins de gratitude s'il avait su de quelles malédictions le roi le chargeait en ce moment.

Charles, s'étant tourné vers la jeune comtesse de Croye, lui dit brusquement que le mariage serait célébré dans le plus court délai, et qu'elle devait se féliciter grandement que sa fuite et son opiniâtreté n'eussent pas des conséquences plus désagréables pour elle.

Isabelle, appelant tout son courage à son aide, vint se jeter aux pieds du duc.

« Monseigneur, dit-elle, je connais vos droits et je me soumets...

— Il suffit, » dit Charles; et, se tournant vers le roi : « Sire, ajouta-t-il, nous avons chassé le sanglier ce matin, vous plairait-il de tuer un loup ce soir? »

Isabelle ne s'était point relevée.

« Votre Altesse ne m'a point comprise, continua-t-elle; je reconnais vos droits sur mes terres et mes domaines, et je les remets à votre disposition; mais je reste maîtresse de ma personne, et ne consens point à ce mariage, si honorable qu'il soit pour moi.

— Ah! par saint Jacques! s'écria le duc en frappant du pied avec fureur, savez-vous devant qui vous parlez? Une vassale doit obéir...

— Je suis prête à rendre à mon suzerain toute la déférence que je lui dois; mais, libre de ma personne, je veux la consacrer à Dieu et entrer dans le couvent des ursulines sous la direction de cette sainte mère abbesse.

— C'est faux! s'écria le duc, ne se possédant plus; vous avez trouvé ce prétexte pour nous cacher quelque indigne passion. Monseigneur d'Orléans, elle est à vous : je n'ai pas deux paroles. »

La comtesse de Crèvecœur et l'abbesse vinrent au secours d'Isabelle, et firent toutes les deux valoir de bonnes raisons en sa faveur.

Dunois, à son tour, intervint dans le débat, et affirma que son cousin d'Orléans ne pouvait honorablement accepter une alliance avec une femme qui faisait à son mariage avec lui de telles objections.

Charles insista; la comtesse, sans rien perdre de sa réserve et de sa modestie, persista résolument dans son refus: si bien que le duc d'Orléans lui-même dut déclarer qu'il ne voulait point qu'on donnât suite à ce projet, un fils de France ne pouvant conserver aucune prétention après un refus aussi public et aussi positif.

L'emportement du duc ne connut bientôt plus de bornes, et nous n'oserions reporter ici les injures qu'il proféra contre la malheureuse Isabelle. Il parla de la déposséder de tous ses biens et de l'enfermer pour le reste de ses jours : bref, la colère lui fit perdre entièrement la raison.

Louis XI bénissait, au contraire, la fermeté de la jeune fille; il était furieux contre le duc d'Orléans, mais il n'en laissait rien paraître; il était seulement demeuré triste et pensif, comme un homme résigné à un dur sacrifice. La colère de Charles néanmoins l'amusait intérieurement; un ennemi aussi violent ne pouvait lutter avec lui : malheureux depuis quelques jours, il saurait bien prendre sa revanche.

Crèvecœur essaya de faire comprendre au duc que son

ressentiment l'emportait trop loin; que, s'il venait à exécuter ses menaces, il s'aliénerait toute sa noblesse, fort jalouse de ses droits, et qu'atteindrait tout entière le châtiment immérité de la jeune comtesse.

Le prince dut céder, un peu honteux de sa violence; néanmoins, comme il n'abandonnait jamais une marotte à moins d'être ressaisi par une autre, il s'écria :

« Le sort de la comtesse sera déterminé d'après les lois de la chevalerie. Sa fuite en France a été l'occasion, la cause peut-être du meurtre de Louis de Bourbon; le vengeur du prince-évêque de Liège, celui qui tuera le Sanglier des Ardennes, recevra sa main en récompense. Si elle n'y consent pas, nous donnerons au vainqueur tous ses biens, à la charge de lui faire une dot qui lui permette de vivre honorablement. »

Isabelle voulut l'implorer encore, lui rappeler que son père avait été son meilleur ami; il refusa de l'entendre.

« Non, non, dit-il, vous épouserez le vainqueur de Guillaume de la Marck; en tout cas, il aura le droit de disposer de votre main : je n'y mets qu'une condition, c'est qu'il sera noble. Qu'en dites-vous, Messieurs? Ma sentence n'est-elle pas conforme aux lois de la chevalerie? »

Des acclamations retentirent de toutes parts dans la salle : il y avait là une foule de jeunes seigneurs que la grâce et le courage de la comtesse n'avaient point manqué de toucher; ils brûlaient déjà de se signaler sur le champ de bataille, et il était aisé de présumer que le Sanglier des Ardennes aurait fort à faire pour n'y point laisser la vie.

« Et nous, dit Crèvecœur, ne pouvant jouir de la récompense promise, ne pouvons-nous espérer aucun dédommagement si nous venons à terrasser le redoutable Guillaume de la Marck?

— J'ai dit que le vainqueur pourrait disposer de la main de la comtesse. Tu la donneras, si tu veux, à ton neveu, le comte Étienne.

— Les chevaliers français ne sont pas exclus? demanda Dunois.

— En aucune façon; seulement le comte de Croye devra devenir vassal de la Bourgogne.

— Je renonce alors à la couronne de comte, car je veux vivre et mourir Français. Cela ne m'empêchera pas de frapper quelques bons coups en l'honneur de la dame. »

Il y eut quelqu'un dans un coin de la salle qui n'osa élever la voix, mais qui se dit tout bas :

« Saunders Souplesaw m'a toujours dit que la fortune de notre maison se ferait par un mariage; qui sait? »

C'était Ludovic Lesly, le Balafré; quant à son neveu, il ne laissa point deviner ce qu'il pensait.

La comtesse de Crèvecœur et l'abbesse des ursulines avaient entraîné Isabelle hors de la salle. Celle-ci l'assurait que Dieu ne permettrait pas que sa vocation fût contrariée; celle-là lui disait que le vainqueur de Guillaume de la Marck aurait peut-être assez de noblesse et de grandeur d'âme pour ne point contrarier ses inclinations, que peut-être aussi le vainqueur pourrait trouver grâce à ses yeux. C'était un bien vague espoir; néanmoins, — le cœur a ses mystères, — cette perspective la laissait moins triste.

Au bout de quelque temps, le roi Louis, à moitié consolé de n'occuper en réalité que le second rang par l'espérance qu'il avait de pouvoir reprendre son projet favori et songer de nouveau au mariage du duc d'Orléans avec sa fille Jeanne, monta, par une belle soirée d'été, à cheval pour accompagner Charles dans sa campagne contre les Liégeois et le Sanglier des Ardennes. Il était à la tête d'un petit corps de troupes d'élite qui n'eût point triomphé de l'armée de Bourgogne dans une lutte ouverte, mais qui, en cas de conflit, eût suffi à mettre sa personne royale en sûreté.

Tous les chevaliers défilèrent devant les remparts de Péronne; une estrade magnifiquement ornée avait été dressée près de la porte principale, par où l'armée entière devait

« Par saint Jacques! s'écria le duc, savez-vous devant qui vous parlez ? »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

passer. Toutes les dames nobles de la ville occupaient l'estrade, et les chevaliers, en passant, recevaient d'elles un sourire et un encouragement, et leur rendaient un salut aimable et gracieux. Quelque dépit qu'en pût concevoir leur maître, les dames bourguignonnes acclamèrent avec un enthousiasme encore plus marqué la petite troupe du roi de France; aussi n'y avait-il là que seigneurs de haut parage, qu'hommes d'armes illustres et superbes archers écossais costumés avec la plus grande magnificence, et s'avançant avec la plus martiale tenue.

Il y eut, selon la coutume du temps, des échanges de gages, des promesses, des encouragements à la bravoure, des défis portés : tout cela d'après les règles de la chevalerie, en grand honneur à la cour de Bourgogne. Bien des démonstrations furent faites en faveur de la jeune comtesse de Croye, qui, d'après l'ordre du duc, avait été placée au premier rang de l'estrade. C'était la récompense promise au vainqueur, il était juste que les combattants pussent la saluer au départ; ils n'y firent point faute, et, à la vérité, il y avait de quoi tenter le plus noble courage et satisfaire la plus haute ambition. Elle était jeune et belle; on la savait vertueuse, noble et riche : c'était à mettre sur les rangs tous les concurrents du monde.

Isabelle, assise à côté de la comtesse de Crèvecœur, recevait tous ces hommages avec une indifférence marquée; ayant retrouvé son calme, elle était polie, gracieuse; mais il était aisé de voir que l'épreuve à laquelle on la soumettait n'était pas sans lui donner grande inquiétude. Les jeunes chevaliers la saluaient tous; même les plus connus et les plus riches le firent sans oser lui adresser la parole, aucun d'eux n'ayant reçu d'elle la plus petite marque d'encouragement.

Seul un simple archer de la garde écossaise du roi de France eut la prétention de faire plus : il s'approcha de la tribune et présenta à Isabelle une lettre attachée au bout

de sa lance. C'était Quentin Durward s'acquittant de la dernière commission d'Hayraddin.

« On n'a jamais vu pareille audace! s'écria Crèvecœur; il n'y a qu'un misérable aventurier pour faire des choses pareilles! Mon neveu Étienne lui-même n'aurait jamais osé...

— Calmez-vous, dit Dunois, qui l'entendit, je puis rendre témoignage à sa bravoure, et c'est précisément en faveur de cette dame qu'il en a fait preuve.

— Voilà beaucoup de bruit pour rien, disait Isabelle à ses voisines; c'est une lettre de ma malheureuse tante, la comtesse Hameline. »

Puis tranquillement elle leur lut la lettre. La comtesse Hameline essayait de justifier par de bonnes raisons, — elle affectait au moins de les trouver telles, — son mariage un peu précipité; elle défendait le Sanglier des attaques habituelles portées contre lui. Sans doute il n'était pas sans défauts; mais il n'était pas sensiblement plus mauvais que les autres. Il était dur et sanguinaire : c'était le propre d'un homme d'armes; il aimait le vin : tous les chevaliers ne l'aimaient-ils pas? A la suite de ce plaidoyer, elle envoyait à Isabelle l'invitation de venir la rejoindre, l'engageant à fuir de nouveau la tyrannie du duc de Bourgogne; elle lui parlait du projet qu'elle avait de la marier avec Carl Éberson, le fils naturel de Guillaume...

Isabelle interrompit se lecture : l'abbesse des ursulines, qui assistait à cette fête mondaine pour ne point cesser de veiller sur sa jeune pupille, lui avait fait signe de cesser une lecture qui pouvait devenir inconvenante.

Il y avait pourtant à la fin de la lettre un post-scriptum qui ne manquait point d'intérêt; avec la légèreté et la fatuité qui la caractérisait, la comtesse Hameline rendait compte de ses occupations ordinaires. Elle venait de suspendre, disait-elle, un important travail de broderie où les armes de Croye et de la Marck devaient se marier sur un surtout splendide destiné à son mari, pour travailler à des armoi-

ries que Guillaume voulait prendre le jour de sa rencontre avec les Bourguignons et les Français. Il ferait endosser à un certain nombre de ses gens la livrée de France, et lui-même, pour des raisons politiques qu'elle ne pouvait comprendre, porterait les armoiries d'Orléans avec la barre d'illégitimité, en d'autres termes, le blason de Dunois; elle mettait la dernière main à ce travail. Isabelle trouva aussi dans un pli de la lettre ces quelques mots d'une écriture différente : « Si la renommée n'apporte jusqu'à vous mon nom devenu glorieux, c'est que je serai mort, mais sûrement d'une façon digne de vous. »

Un vague espoir, qu'elle avait toujours cru irréalisable, se présenta à son esprit avec des chances inespérées, et, comme c'était son devoir de les augmenter, elle s'arrangea de façon à faire arriver à Quentin, par une voie inconnue, la lettre de la comtesse augmentée de trois croix rouges marquées en marge. Il y trouva même, à côté de l'engagement pris par un inconnu de triompher ou de mourir glorieusement, une petite note d'une fine écriture bien faite pour ranimer son courage et soutenir ses espérances. Elle était ainsi conçue :

« Celui que les armes de Dunois, brillant sur la poitrine de cet illustre guerrier, n'ont point effrayé, ne reculera point devant un meurtrier et un tyran qui les emprunte illégitimement... »

Quentin eut beaucoup de peine à cacher des transports de joie qui l'eussent trahi; néanmoins il demeura maître de lui : la voix de l'honneur l'appelait à la félicité et au bonheur; il connaîtrait seul l'ennemi à frapper! Il ne douta plus dès lors de pouvoir remporter la victoire et mériter la récompense promise. Une seule chose l'inquiétait : fallait-il faire connaître le stratagème de Guillaume? L'armée entière ne courait-elle pas risque d'être anéantie par cette ruse déloyale? Il craignait, s'il la faisait connaître au roi de France tout seul que la tentation ne fût trop forte et qu'il ne ré-

sistât pas au désir d'en profiter contre son vassal, à l'heure présente son maître. Le jeune archer prit donc la résolution d'attendre, et de ne révéler son secret qu'aux deux princes en même temps.

L'armée s'était mise en marche; les soldats bourguignons, surtout certaines troupes auxiliaires, surnommées les *écorcheurs*, ne manquèrent point de maltraiter et de piller les habitants des campagnes; ceux-ci se révoltèrent et coururent grossir le nombre des soldats de de la Marck et s'enfermer dans la ville de Liège.

Les Français, au contraire, ayant reçu à cet égard les ordres les plus sévères, observaient une discipline très stricte, et ne donnaient aux paysans ancun sujet de plainte; si bien que le duc de Bourgogne ne put s'empêcher de faire la remarque qu'ils agissaient plutôt en amis de Liège qu'en alliés de la Bourgogne.

En arrivant sur les bords de la Meuse, les confédérés s'aperçurent que le château de Schonwaldt avait été rasé et toutes les forces ennemies concentrées dans la ville. Guillaume de la Marck, sanguinaire et débauché, n'en était pas moins doué de talents militaires assez remarquables, et il avait pris des dispositions sérieuses pour sa défense et celle de ses alliés. D'ailleurs il y a toujours du danger à attaquer une grande ville, même ouverte, quand ses habitants sont courageux et résolus. Le duc de Bourgogne devait l'éprouver tout d'abord.

L'avant-garde des assaillants pénétra sans aucune difficulté dans les faubourgs de Liège; l'ennemi la laissa s'engager et se disséminer un peu au hasard dans les ruelles tortueuses des bas quartiers; une partie même pénétra par les portes démantelées et les brèches restées ouvertes depuis la dernière guerre. Les Bourguignons pensèrent qu'il n'y avait plus qu'à faire le sac de la ville; on les entendait crier de toutes parts : « Bourgogne! Bourgogne! Tue! tue! » Mais, au milieu de ce désordre, une troupe bien armée sortit du

centre de la ville, culbuta l'avant-garde, la mit en pleine déroute et coupa même la retraite à un assez grand nombre. Le reste prit honteusement la fuite en se repliant sur le gros de l'armée, qui arrivait à peine dans ses campements.

La nuit vint; les soldats étaient harassés par une rude journée de marche; peu s'en fallut que la panique ne devînt complète. Louis XI offrit à son allié d'aller avec ses troupes dégager l'avant-garde de l'armée bourguignonne; Charles refusa d'un ton sec et annonça qu'il allait y courir lui-même. Crèvecœur et d'Hymbercourt le prièrent de n'en rien faire et de leur permettre de se porter en avant avec des troupes fraîches. Ils parvinrent, après de longs efforts, à rétablir l'ordre et à délivrer une partie des prisonniers, qu'on n'avait pas encore eu le temps de retirer des faubourgs; mais, lorsqu'ils revinrent au camp, ils trouvèrent l'accablement et le désordre partout. L'absence de d'Hymbercourt, quartier-maître général de l'armée, l'avait empêché de distribuer à chaque corps ses positions respectives. Le duc, furieux, invectivant tout le monde autour de lui, n'était point fait pour remédier à ce grave inconvénient. Heureusement les Liégeois, qui avaient d'autres projets, ne les attaquèrent point à ce moment-là; s'ils l'eussent fait, l'armée de Bourgogne eût été mise en complète déroute.

La nuit était fort noire; la pluie commença à tomber; les vivres n'avaient point été distribués. Rien ne saurait donner une idée de cette confusion : les chefs ne pouvaient plus se faire entendre de leurs soldats; les fuyards se dispersaient çà et là; les blessés demandaient inutilement des secours. L'arrière-garde arrivait au pas redoublé, croyant à un engagement général, et mettait le comble, en se heurtant aux troupes déjà à demi campées, à la confusion et au désordre.

Crèvecœur et d'Hymbercourt firent des efforts héroïques pour ramener un peu de discipline; leur voix se fit entendre, et peu à peu chacun parvint à reprendre son rang.

On s'empara à la hâte d'une vaste maison de campagne dont on mit les habitants dehors; le duc y établit son quartier général.

Une autre maison de plaisance, placée sur la gauche en face d'une porte de la ville, et située entre cour et jardin, servit d'abri à Louis XI. Sa petite troupe, bien disciplinée, avait échappé au désordre; il la fit camper autour de cette maison; les principaux personnages demeurèrent avec lui dans les grands appartements, les autres logèrent dans les dépendances; des sentinelles furent établies tout autour, et reliées entre elles. Les archers de la garde écossaise restèrent sous les armes dans la cour. Dunois et Crawford établirent un service de campagne fort régulier et attendirent les événements.

Pour jouir peut-être de l'embarras du duc, le roi voulut aller lui rendre visite à son quartier général, sous prétexte de dresser avec lui un plan d'attaque pour le lendemain. On tint une sorte de conseil, et à ce moment Quentin Durward demanda à être entendu par les deux souverains pour une communication de la plus haute importance.

On fit des difficultés; néanmoins on l'introduisit dans la salle du conseil. Le roi de France fut saisi d'étonnement en l'entendant détailler le plan de Guillaume de la Marck, et raconter son projet de faire une sortie nocturne avec des bannières françaises et des soldats ayant revêtu les costumes de la même nation. Louis eût mieux aimé que la confidence eût été faite à lui seul; mais que faire? il était trop tard. Il déclara au duc Charles que la chose lui paraissait sérieuse, et qu'il fallait la prendre en considération.

« Je n'en crois rien, dit brutalement le duc; si ce projet était sérieux, je ne l'apprendrais pas par un archer de votre garde.

— Vous en ferez ce que vous voudrez, beau cousin; mais j'insiste pour que vous préveniez l'effet fâcheux d'une attaque faite dans ces conditions. Je vais donner l'ordre à tous

mes soldats de porter une écharpe blanche au bras. Je ne veux pas que vous puissiez me soupçonner. »

Le duc affecta de ne point répondre; il se contenta de souhaiter au roi une bonne nuit d'un ton maussade.

« Je lui pardonnerais, dit-il à Crèvecœur après le départ de Louis, sa duplicité; mais je ne puis lui pardonner de me croire assez fou pour ne pas le soupçonner. »

Louis, rentré dans son campement, dit à Olivier :

« Cet Écossais, avec sa finesse doublée de simplicité, m'embarrasse bien fort. Que n'est-il venu me dire à l'oreille le projet de de la Marck! j'eusse été libre de le seconder ou de le combattre.

— Il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi, reprit Olivier; car vous avez dans votre armée bien des seigneurs et des chevaliers qui se seraient fait un cas de conscience de courir sus aux Bourguignons sans provocation de leur part.

— Tu as raison; le temps nous manque pour calmer leurs scrupules, et, présentement du moins, il nous faut rester fidèles et loyaux alliés de la Bourgogne. Je crois que le moment d'agir peut arriver d'un instant à l'autre; je vais passer la nuit tout armé. Dis donc secrètement à Crawford de placer Quentin Durward comme sentinelle en première ligne; s'il en revient, il n'en aura que plus de gloire. Qu'on place, au contraire, Martius Galeotti à l'arrière-garde, et qu'on prenne soin de lui; je veux qu'il ne s'expose à aucun risque : sa santé m'est aussi chère que la mienne. Veille à tout cela toi-même. Bonsoir, Olivier. Puissent Notre-Dame de Cléry et saint Martin de Tours nous garder pendant notre sommeil! »

XXIV

L'ordre ayant été rétabli dans les rangs, les soldats de l'armée confédérée, cédant aux fatigues d'une rude journée de marche, s'endormirent profondément. Seules les sentinelles veillaient, et plus d'une peut-être dut lutter contre un irrésistible besoin de repos.

Quentin Durward n'éprouva ni cette fatigue ni cet accablement physique; il était en possession d'un secret qui pouvait lui ouvrir le chemin de la fortune, et le conduire non seulement à la gloire, mais aussi au bonheur. L'avertissement secret que lui avait fait tenir la jeune comtesse lui était un sûr garant des sentiments d'Isabelle, et il se sentait prêt à mourir mille fois pour remporter le prix proposé à la vaillance.

Placé, d'après l'ordre du roi, au poste le plus avancé, il regardait à travers l'obscurité les sombres remparts à demi écroulés de la ville de Liège; il eût voulu percer les ombres et savoir ce qui se passait là-bas, quelles résolutions on y formait et de quelle façon Guillaume de la Marck organisait sa sortie.

La nuit poursuivit son cours sans que la tranquillité fût troublée; les horloges de la ville sonnèrent trois heures

après minuit, et Quentin pensa que l'attaque projetée n'aurait pas lieu. Il s'en réjouissait, car en pleine lumière il pourrait plus aisément reconnaître, se disait-il, le déguisement sous lequel allait se cacher celui dont il avait juré la mort.

Mais voilà que tout à coup un bruit vague et sourd, pareil au bourdonnement des abeilles, se fit entendre du côté de la cité, en apparence endormie; il tendit avidement l'oreille : était-ce là le murmure du bois voisin agité par une brise matinale, ou celui des eaux de la Somme subitement grossie par les pluies de la soirée? Il hésitait, ne voulant pas donner l'alarme d'une façon inconsidérée.

Bientôt néanmoins l'intensité du bruit, d'abord discret et dissimulé, augmenta; il parut se rapprocher, envahir peu à peu le faubourg placé en face de Quentin, comme s'il eût débouché en deçà des murailles de la ville, aux abords desquelles les Bourguignons étaient campés. Quentin se replia sur un groupe de sentinelles placées un peu en arrière, et quelques minutes plus tard, lord Crawford, averti, était à la tête de ses braves archers écossais. Il fit prévenir le roi et plaça aussitôt sa petite troupe en dehors de l'éclat projeté par un grand feu allumé non loin du quartier général. Aux aguets pour se rendre compte des mouvements de l'ennemi, les Français reconnurent bientôt que ce murmure vague qui les avait frappés avait cessé de se faire entendre; il était remplacé maintenant par le bruit plus distinct de la marche lointaine et mesurée d'une troupe nombreuse.

« Ces paresseux de Bourguignons sont sans doute endormis, dit Crawford; courez au faubourg, Cunningham, et éveillez-les promptement.

— Faites un détour, dit Quentin; le premier bruit que nous avons entendu devait venir d'un mouvement tournant fait par l'ennemi pour se placer entre nos troupes et l'avant-garde de Bourgogne, établie dans le faubourg.

— Bien parlé, dit Crawford; mais il faudrait s'assurer

que tu as deviné juste. Vas-y voir toi-même, tu as de bons yeux et tu ne manques pas de courage. Sois prudent néanmoins, je ne voudrais pas qu'il t'arrivât malheur. »

Quentin partit, son arquebuse en avant : il ne s'était point trompé, l'ennemi était là entre les deux corps alliés ; il s'adonnait à des préparatifs qui faisaient présager une attaque imminente. Le jeune archer s'était approché si près d'eux, qu'il entendait le bruit de leur voix, bien qu'ils parlassent avec beaucoup de précaution. Tout à coup trois ou quatre soldats isolés vinrent buter presque contre lui ; il cria : « *Qui vive?*

— *Li-è-ge! ou plutôt France!* » répondit un soldat, hésitant et surpris.

Durward fit feu, et un homme tomba ; il battit aussitôt en retraite au milieu d'une fusillade irrégulière, et rejoignit son corps sain et sauf. Crawford fit aussitôt retirer sa petite troupe, incapable de tenir en rase campagne contre un ennemi si nombreux ; ils se rabattirent sur la maison où était le roi. Toute la petite armée française était déjà sous les armes, et Louis se disposait à monter à cheval. Crawford lui demanda où il voulait aller, et s'il ne se trouvait pas en sûreté au milieu de ses braves défenseurs.

« Je veux aller trouver le duc, répondit Louis ; il faut absolument le convaincre de notre bonne foi, autrement nous aurons les Bourguignons et les Liégeois contre nous. »

Il donna à Dunois le commandement des troupes campées autour de la maison, et confia à lord Crawford le soin de veiller à l'intérieur du quartier général avec les archers de la garde ; il donna l'ordre de faire avancer les pièces de canon laissées la veille en arrière, prescrivant de tenir ferme au poste, mais de ne prendre en aucun cas l'offensive ni de marcher en avant, quelque succès qu'on obtînt ; puis il partit sans retard pour le quartier général du duc de Bourgogne.

Quentin et son oncle furent nommément désignés pour

accompagner Sa Majesté; ils trouvèrent le duc livré à de violents transports de colère qui le mettaient hors d'état de donner des ordres, et cependant c'était l'heure d'agir avec calme et énergie. En effet, outre le combat furieux qui venait de s'engager dans le faubourg, sur la gauche de l'armée, et l'attaque dirigée au centre, sur le quartier général de roi, où la résistance était parfaitement organisée, il y avait une troisième attaque sur l'aile droite de l'armée bourguignonne, due à un flot d'ennemis débouchant par les brèches et venus de tous côtés par des chemins couverts et fort bien connus d'eux, quoique l'ennemi ne les soupçonnât pas; ils engageaient le combat aux cris mille fois répétés de : *Vive la France! Montjoie! Saint-Denis!*

Les soldats du duc Charles, craignant une trahison de la part des Français, après une faible résistance se replièrent en désordre sur le quartier général. Louis arrivait précisément au moment où le duc, affolé, criait qu'on tirât indistinctement sur les Liègeois et sur les Français, noirs ou blancs, faisant allusion à l'écharpe blanche que la troupe du roi portait, selon ses ordres, enroulée à son bras.

L'arrivée du roi, accompagné seulement d'une dizaine d'archers, était bien faite pour calmer tous les soupçons et obliger Charles à rendre justice à la loyauté de son allié.

Crèvecœur et d'Hymbercourt, rassurés sur ce point, s'occupèrent aussitôt de donner à l'action une forme plus régulière; ils appelèrent sur le champ de bataille les troupes que n'avait point encore envahies la panique générale, et bientôt, après de vaillants efforts, les Bourguignons reprirent l'avantage. Charles s'était jeté au milieu de la mêlée et avait fait des prodiges de valeur, — l'action étant mieux son fait que la discussion. — Le roi, de son côté, donnait des ordres avec un sang-froid parfait, et les mesures qu'il indiquait étonnèrent plus d'une fois, par leur justesse et leur à-propos, les chefs bourguignons eux-mêmes.

La bataille, malgré l'obscurité encore complète, était de-

venue générale; le faubourg, déjà pris et repris, venait d'être livré aux flammes; en face, la petite armée française, cantonnée autour du quartier du roi, soutenait avec ardeur et un plein succès une sorte de siège contre des troupes de beaucoup supérieures en nombre et constamment renouvelées; sur la gauche, la lutte avait des alternatives plus douteuses : les deux partis l'emportaient tour à tour. La bataille resta indécise pendant trois mortelles heures; enfin l'aurore commença à paraître, et aussitôt l'artillerie du roi de France, enfin mise en place, se fit entendre dans la direction de son quartier. Louis, se tournant vers Quentin et le Balafré :

« Allez, leur dit-il, porter à Dunois l'ordre de marcher en avant avec tous les hommes dont il peut disposer; il s'avancera entre l'aile droite et la ville, pour empêcher la sortie des renforts qu'envoient à chaque instant les Liégeois à leur armée. »

L'oncle et le neveu partirent au galop. Dunois et Crawford, fatigués de leur immobilité, s'élancèrent en avant à la tête de deux cents gentilshommes français, suivis d'écuyers, d'hommes d'armes et d'une partie des archers de la garde écossaise. Ils franchirent au galop le champ de bataille, écrasant sous les pieds de leurs chevaux les morts et les blessés, et atteignirent bientôt le corps principal des Liégeois, lancé avec fureur contre l'aile droite de l'armée bourguignonne.

Le jour, qui commençait à paraître, laissa voir de nouvelles forces qui arrivaient en toute hâte et débouchaient par la porte de la ville.

« Dunois, s'écria tout à coup Crawford, si vous n'étiez à mes côtés, je jurerais que vous êtes là-bas au milieu de ces bandits, les rangeant en ordre de bataille avec votre bâton de commandement à la main. Seulement votre Sosie a plus d'embonpoint.

— Mon Sosie! reprit Dunois; je n'y comprends rien; voilà

pourtant un coquin qui ose usurper mes armoiries, mon écu, mon cimier!

— Monseigneur, s'écria Quentin, laissez-moi le soin de châtier cet insolent.

— Halte-là! reprit Dunois, je n'admets pas de semblables substitutions. » Puis se tournant vers ceux qui l'entouraient: « Gentilshommes français, formez vos rangs, la lance en avant, et tombons sur ces lâches qui se parent de nos insignes et les déshonorent! »

Tous se lancèrent au galop. Mais ils avaient devant eux les meilleures troupes du Sanglier des Ardennes; celles-ci les attendirent de pied ferme sur trois rangs: le premier, un genou en terre, la pointe de leurs lances plantée à leurs pieds; le second, la pointe en avant, un peu abaissée vers le sol; le troisième appuyant les leurs sur les épaules de leurs camarades. Peu de Français parvinrent à dépasser cette muraille de fer: Dunois pourtant la franchit en faisant faire à son cheval un bond prodigieux. Cherchant des yeux l'ennemi qui portait son écu, il ne fut pas médiocrement surpris de voir Quentin Durward à ses côtés. Le jeune archer ne s'était pas laissé distancer par le plus vaillant chevalier de l'Europe.

Leurs lances furent bientôt rompues; ils s'emparèrent alors de leurs sabres larges et pesants, armes redoutables dans de pareilles mains, guidées par une valeur incomparable. Quelques chevaliers de leurs amis parvinrent à les rejoindre; la phalange s'augmenta, et l'ennemi dut aussitôt compter avec eux.

Tous deux cherchaient des yeux, ou plutôt s'efforçaient d'atteindre le guerrier félon qui avait usurpé les armes de Dunois. Tout à coup ce dernier aperçut sur un autre point Guillaume de la Marck, couvert, selon son habitude, de sa fameuse tête de sanglier rejetée comme un capuchon sur son casque; il dit aussitôt à Quentin:

« Va, tu es digne de venger l'insulte faite aux armes de

la maison d'Orléans. Moi je me réserve de donner la chasse au Sanglier. Balafré, soutiens ton neveu. »

Il est inutile de dire quelle joie ressentit Quentin Durward en apprenant la tâche qui lui était confiée. Il s'élança avec une intrépidité sans égale du côté de son ennemi : l'heure de la victoire et du triomphe avait sonné pour lui.

Mais à ce moment, au retour du jour, les Bourguignons reprenaient leurs positions; la discipline allait l'emporter sur la cohue. Les groupes énormes de Liégeois massés aux abords de la ville furent refoulés vers les remparts; bientôt ils lâchèrent pied, et dans leur fuite précipitée entraînèrent les combattants qui se préparaient à sortir, et les assaillants qui, sous la conduite de Dunois, leur barraient le passage. Une mêlée épouvantable s'ensuivit; il se forma comme un torrent débordé qui prit son cours à travers une large brèche et se répandit incontinent dans toute la ville.

Durward ne perdait point de vue son adversaire; c'était son unique préoccupation. Ses amis, le Balafré en tête, le suivaient avec peine; ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer; jamais on n'avait vu un si jeune soldat montrer une aussi extraordinaire valeur. De la Marck, c'était bien lui qui s'était caché sous ce déguisement, laissant à un autre ses insignes ordinaires, ralliait à tout instant les fuyards, et renouvelait le combat aussi longtemps qu'il le pouvait. Il tenait à la main une sorte de massue de fer dont il se servait avec une rare habileté; tout tombait sous ses coups, tous ceux qui étaient à sa portée mordaient la poussière.

Cette vaillance obstinée et ces massacres sans nombre faisaient le champ libre autour du fameux Sanglier des Ardennes; on y regardait à deux fois avant de s'approcher de lui. Cela permit à Durward de l'entreprendre plus aisément. Sachant quel était le prix de la victoire, il n'hésita point; il était résolu à vaincre ou à mourir. Il l'aborda de front, après être descendu de cheval, — un vaillant coursier que

le duc d'Orléans lui avait donné la veille, — et il courut, écartant tout sur son chemin, se mesurer avec le redoutable chef.

Celui-ci avait-il deviné ses intentions ou remarqué son acharnement dans la mêlée? Quoi qu'il en soit, il fit deux pas au-devant de lui.

Ils allaient en venir aux mains quand des cris tumultueux, des cris de désespoir mêlés à des acclamations de triomphe, annoncèrent que les Bourguignons devenaient maîtres de la ville et avaient tourné toutes les positions.

De la Marck craignit qu'on ne lui coupât la retraite, et il prit sa course, abandonnant la lutte, à travers les ruelles étroites de Liège. Tout en courant, il appelait ses guerriers en sonnant du cor pour les réunir, son intention étant de se réfugier avec eux sur l'autre rive de la Meuse. Un groupe encore assez fort ne tarda pas à se rallier autour du lui; de temps en temps, quand l'occasion semblait bonne ou qu'ils se sentaient serrés de trop près, ils se retournaient et tombaient sur l'ennemi. Grâce à son déguisement, de la Marck fût certainement parvenu à se tirer de ce mauvais pas si Quentin Durward n'avait été en possession de son secret. Mais le jeune archer voulut le rejoindre, et le Balafré, selon sa consigne, aidé de plusieurs camarades, suivait intrépidement ses pas. Le Sanglier n'avait plus maintenant qu'un souci : s'échapper, s'il était possible, de cette terrible mêlée, et toujours il se dérobait à la poursuite de son intrépide antagoniste. Cela lui devenait d'autant plus facile, que le pillage de la ville était déjà commencé. Le désordre régnait partout; les Bourguignons, après la déroute de l'ennemi, se livraient aux derniers excès; la confusion était générale, la licence à son comble.

Néanmoins, à un moment donné, comme il venait dans sa fuite de dépasser la porte d'une petite chapelle, de nouveaux cris : « France! France! Bourgogne! Bourgogne! » retentirent derrière de la Marck à l'extrémité de la rue:

c'était un corps nombreux d'assiégeants qui allait lui couper la retraite.

« Conrad, cria-t-il à un de ses lieutenants, rallie ces braves gens et tire-les de ce mauvais pas. Pour moi tout est dit; mais avant de tomber je veux encore écraser plus d'un de ces vagabonds écossais. »

Bientôt de la Marck resta seul, à peine soutenu par trois ou quatre des siens résolus à mourir avec lui; ils firent aussitôt face aux archers, qui n'étaient guère plus nombreux.

« Holà! s'écria le Sanglier, qui de vous, messieurs les Écossais, veut avoir ma tête? car je sais qu'elle a été mise à prix. Est-ce vous qui voulez la couronne de comte, jeune archer? Mais, pour obtenir la récompense, il faut la mériter! »

Quentin ne l'entendit guère; il criait à son oncle et aux archers de se tenir en arrière, et qu'il se chargeait seul de ce redoutable ennemi. Déjà le Sanglier s'était précipité sur lui, brandissant sa massue. Durward, dont le pied était aussi léger que l'œil était vif, sauta de côté et évita le coup.

« A armes égales! à armes égales! criait le Balafré et ses compagnons, se tenant à distance en spectateurs de ce duel terrible. Ne crains rien, beau neveu, courage, camarade, pour l'honneur de l'Écosse! »

Les coups du Sanglier tombaient dru comme grêle sur la cuirasse de Quentin, dont les armes étaient de bonne trempe: — une main inconnue les lui avait fait remettre au moment où il s'équipait pour quitter Péronne. — Il ne demeurait point oisif: sa pesante épée faisait moins de bruit que la massue de son adversaire, mais meilleure besogne; car le terrain était déjà couvert du sang de son ennemi quand lui-même, par son adresse, avait évité presque tous les coups. Néanmoins la lutte restait toujours indécise; de la Marck, soutenu par sa colère et par son courage, ne faiblissait point encore... Tout à coup une voix de femme se fit entendre der-

rière Quentin; elle l'appelait par son nom; elle lui criait d'une voix déchirante: « Venez, je vous prie, venez à mon secours, au nom de la Vierge bénie! »

Il tourna la tête: c'était la fille de Pavillon, qu'un soldat bourguignon entraînait; il venait de l'arracher à l'asile de la chapelle où elle s'était réfugiée; ses vêtements étaient en désordre, sa mante déchirée; elle allait devenir la proie de la soldatesque effrénée.

« Attends-moi, cria Durward à de la Marck, attends-moi, si tu es un homme d'honneur. »

Et il courut en toute hâte délivrer la jeune fille, qui, dans une circonstance difficile, on s'en souvient, lui avait rendu un si grand service.

« Je n'attends le bon plaisir de personne, » dit de la Marck. Et il allait battre en retraite, heureux d'échapper ainsi à son terrible adversaire; son déguisement autorisait sans doute à ses yeux cette lâcheté.

« Il attendra pourtant le mien, s'écria le Balafré; je veux achever ce que mon neveu a si bien commencé. »

Et, tirant son sabre, il attaqua de la Marck, dont il ignorait la qualité.

Quentin ne parvint pas aussi vite qu'il l'avait pensé à délivrer Gertrude; puis, ce danger écarté, elle pouvait en rencontrer mille autres; elle s'attachait d'ailleurs à ses vêtements, et lui disait: « Par l'honneur de votre mère, ne m'abandonnez pas, ne me laissez pas seule ici! Conduisez-moi chez mon père. »

Mais Quentin voulait reprendre sa lutte avec le Sanglier. Allait-il perdre le fruit de tant d'efforts? Allait-il tout sacrifier? Lui seul savait ce que coûtait ce sacrifice. Il songea à confier Gertrude à un de ses camarades: était-ce bien sûr?

« Non, non, disait la fille de Pavillon, ne me quittez pas; conduisez-moi vous-même à la maison de mon père, cette maison qui vous a donné asile ainsi qu'à la comtesse Isa-

Les coups du Sanglier tombaient dru comme grêle
sur la cuirasse de Quentin.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

belle de Croye. Pour l'amour d'elle, car vous l'aimez, ne m'abandonnez pas ! »

Quentin ne put résister à cet appel désespéré; il dit adieu avec une inexprimable amertume de cœur à toutes ses espérances ; il lui fallait tourner le dos au but quand il allait l'atteindre. Il s'en alla, triste, désespéré, la mort dans l'âme, menant le deuil de tous ses rêves d'avenir, de tous ses souhaits de bonheur.

Il conduisit sans trop d'encombre Gertrude chez son père, et arriva à temps pour protéger le syndic et sa maison contre la fureur des soldats. Tout le dévouement, tout le courage de Quentin Durward aboutissait à ce résultat : il avait sauvegardé l'honneur de la fille de Pavillon, de la fiancée de Hans Grover, et empêché la caisse du syndic d'être pillée.

Cependant le roi de France et le duc de Bourgogne prenaient possession de la ville et entraient à cheval dans son enceinte par une large brèche. Tous les deux étaient armés de toutes pièces. Charles, couvert de sang et les habits en désordre, se précipita dans la cité au galop de son cheval; Louis, au contraire, assis sur son paisible palefroi, prit une allure plus calme et pénétra dans Liège quasi processionnellement. Les deux souverains donnèrent aussitôt des ordres pour arrêter le pillage et faire cesser les massacres; puis ils se rendirent dans la grande église pour protéger la masse des citoyens qui y avaient cherché un refuge, et aussi pour tenir conseil.

Lord Crawford, comme les autres chefs de corps, parcourait les rues pour réunir ses soldats et se rendre compte des pertes qu'il avait faites, quand, au détour d'une rue qui conduisait à la Meuse, il rencontra le Balafré. Le vieux routier s'en allait gravement vers la rivière, portant à la main la tête d'un homme qu'il tenait par les cheveux ; il paraissait à peu près aussi préoccupé de ce trophée sanglant que l'est un chasseur qui rapporte son gibier.

« Que veux-tu faire de cette charogne? lui demanda son commandant surpris.

— Mon neveu avait aux trois quarts dépêché ce coquin; il allait lui porter le coup de grâce, quand une femme se mit à crier derrière lui. Je l'aurais bien laissée crier, moi, la mijaurée; mais vous savez, commandant, la jeunesse... Il est allé à son secours. J'en ai profité pour achever ce pauvre diable; comme il allait rendre l'âme, il m'a prié de jeter sa tête dans la Meuse; je ne veux pas refuser à un mourant sa dernière demande.

— Cette tête vaut mieux que tu ne te l'imagines, reprit lord Crawford, qui l'avait examinée attentivement. Viens avec moi; tu t'acquitteras plus tard de la commission du mort, et tant pis pour toi si son esprit revient te tourmenter durant la nuit.

— Oh! je ne lui ai rien promis. Je crois bien que j'avais déjà coupé sa tête que sa langue n'avait pas achevé sa requête. Et puis je n'ai rien à craindre d'un mort qui a la tête coupée, puisqu'il ne m'a point fait de mal durant sa vie. Ainsi, mon commandant, s'il faut que je vous accompagne, j'emporte avec moi cette tête. »

L'ordre était un peu rétabli dans la malheureuse cité prise d'assaut. Un *Te Deum* d'action de grâces fut chanté dans l'église cathédrale; puis on tint une sorte de cour solennelle pour entendre le récit des hauts faits de la journée et distribuer les récompenses.

Tout d'abord on fit une enquête sérieuse pour savoir qui avait droit à réclamer la main de la belle comtesse de Croye et ses riches domaines. Les prétendants furent assez nombreux, chacun d'eux affirmant avoir tué Guillaume de la Marck. Cela mit les deux souverains dans un grand embarras. Crèvecœur présenta une peau de sanglier en tout semblable à celle que portait habituellement le terrible chef de bande; Dunois montra un bouclier criblé de coups et qui portait les armoiries de de la Marck; d'autres encore vin-

rent réclamer le prix promis au vengeur de l'évêque de Liège : tous avaient fait merveille; tous avaient tué leur adversaire.

Charles, qui s'était déjà secrètement repenti d'avoir été trop vite en remettant au hasard le soin de pourvoir sa riche vassale, commençait à se persuader qu'en face de tant de prétentions il aurait la chance de pouvoir les éluder toutes, quand Crawford, suivi du Balafré, entra dans la salle. Mis promptement au courant de la question :

« Vous appelez cela des preuves ? dit-il en regardant d'un air de pitié les pièces de conviction déposées sur la table du conseil ; débarrassez-vous de ces vieux cuirs et de ces morceaux de fer rouillé; celui qui a tué le Sanglier peut seul en montrer les défenses. »

Ce disant, il prit des mains de Lesly la tête sanglante de de la Marck et la jeta sur la table. Elle était facile à distinguer par sa conformation spéciale, les mâchoires offrant une véritable ressemblance avec celles du sanglier. Tout le monde reconnut aisément le redoutable partisan.

Charles, embarrassé, gardait le silence.

Louis dit avec un sourire :

« J'espère, Crawford, que c'est un de mes braves Écossais qui a fait le coup ; je suis bien aise qu'il ait pu mériter une aussi belle récompense.

— Oui, Sire, répondit Crawford, c'est Ludovic Lesly, surnommé le Balafré.

— Oui, mais quelle est sa naissance ? s'écria le duc; je ne me suis engagé que pour le cas où le vainqueur serait de sang noble. Je ne donnerai pas la comtesse de Croye à un roturier, à un soudard. Je n'ai rien promis de semblable.

— Je conviens que mon candidat est assez mal taillé, dit Crawford en regardant l'archer, qui se redressait de toute sa taille d'un air assez gauche et assez emprunté; mais il n'importe, ce n'en est pas moins un rejeton de la vieille souche des Rothes. Il n'y a point en France ni en Bour-

gogne de famille plus ancienne que celle-là, j'en puis répondre.

— Il faut donc, dit le duc de Bourgogne d'un air de fort mauvaise humeur, que la plus belle et la plus riche héritière de Bourgogne, que la fille unique de mon fidèle Reynold de Croye, devienne l'épouse d'un mercenaire, d'un soldat grossier et sans éducation?... Ah! je me suis trop pressé! »

Charles n'avait pas l'habitude de se repentir de ses folies; ses conseillers furent surpris de lui trouver cette hésitation quand il s'agissait de l'exécution d'une promesse solennellement donnée.

« Votre Altesse manque un peu de patience, reprit respectueusement le vieux commandant des archers de la garde écossaise. Veuillez écouter, je vous prie, ce que ce cavalier a à vous raconter. Voyons, mon brave, dit-il en se tournant vers Lesly, parle; raconte comment la chose est arrivée. »

Le Balafré était fait aux manières simples et familières de Louis XI; mais cette assemblée lui paraissait si solennelle, si imposante, que la timidité s'empara de lui et le rendit à peu près incapable d'articuler une seule parole. Il fit un salut maladroit, secoua ses fortes épaules, eut deux ou trois contorsions, une grimace en guise de sourire, et arriva à dire de sa voix de basse caverneuse, qu'on entendit néanmoins dans toute la salle :

« Saunders Souplesaw a prédit... »

Il s'arrêta là, recommença son salut, ses contorsions et sa grimace, puis parut décidé à s'en tenir à ces explications, qui manquaient absolument de clarté.

Crawford, avec l'agrément des princes, dut prendre le parti d'expliquer à l'assemblée ce que son concitoyen ne semblait point en mesure de faire connaître suffisamment.

« Un savetier, dit-il, devin de son village, lui a prédit autrefois qu'un mariage ferait la fortune de sa famille. Il n'a

point perdu ce souvenir; il veut vous dire qu'il se trouve en présence de l'heureuse réalisation de cette prophétie. Mais, de même que votre serviteur, il n'est plus dans la première fleur de la jeunesse, et je crois bien qu'il préfère, comme moi encore, le cabaret au boudoir d'une belle dame; il a de plus certaines habitudes de caserne qu'il lui déplairait fort d'être obligé d'abandonner pour devenir un grand seigneur. Bref, suivant en cela mes conseils, que je crois sages, il abandonne toutes les prétentions auxquelles lui donne droit la mort de Guillaume de la Marck et les cède au véritable vainqueur du Sanglier des Ardennes, à celui qui l'avait déjà mis aux abois quand Lesly lui a porté le coup mortel: il les cède à son neveu, au fils de sa sœur.

— Je puis rendre témoignage, dit le roi, à la prudence et à la loyauté de ce jeune homme. Beau cousin de Bourgogne, c'est lui qui nous a donné avis de la sortie projetée par les Liégeois; nous sommes charmé qu'une aussi belle récompense puisse être attribuée à sa vigilance et à sa fidélité.

— J'ai douté de sa véracité, je lui devais une réparation; je m'acquitterai envers lui.

— Je parlerai, s'il le faut, dit Dunois, en faveur de sa bravoure; j'en puis donner des preuves.

— Vous avez affirmé, dit le comte de Crèvecœur assez déconfit et partageant l'ennui de son maître, que l'oncle est une sorte de *gentillâtre* écossais; cela ne prouve pas que le fils de sa sœur soit issu de noble race.

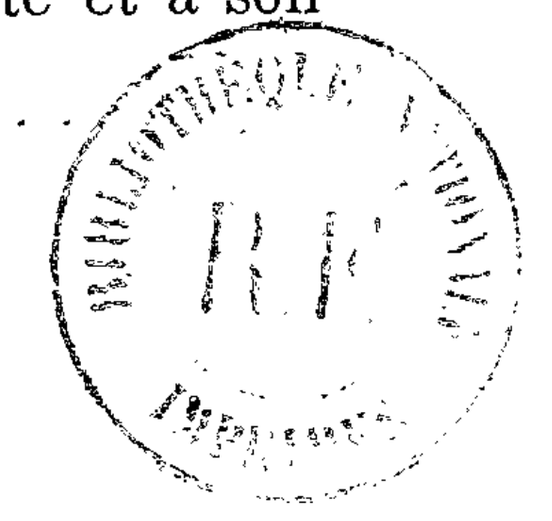
— Il est de la maison des Durward, dit Crawford; il descend de cet Allan Durward, autrefois grand intendant d'Écosse. Je vous répète que, sous le rapport de la noblesse, vous ne pouvez rien souhaiter de plus ancien ni de plus illustre.

— Ah! s'il s'agit du jeune Quentin Durward, s'écria Crèvecœur, je n'ai plus d'objections à faire. Après tout ce que je sais, tout ce que j'ai pu voir, je dois m'incliner devant la

bonne fortune de ce jeune homme; le sort se prononce décidément en sa faveur: j'aurais mauvaise grâce à lutter plus longtemps contre lui.

— Avant de conclure cette affaire, dit le duc, il n'y a plus qu'à avoir le sentiment de la personne qui y est intéressée: qu'en pensera la comtesse Isabelle de Croye?

— Quant à cela, répondit Crèvecœur, il n'est pas besoin que Son Altesse s'en embarrasse; elle peut être assurée d'avance qu'elle trouvera la comtesse docile à son autorité. Vous n'aurez point de vassale plus soumise, Monseigneur. Vous reconnaîtrez avec moi et cette illustre assemblée tout entière que voilà bien la meilleure des conclusions: Quentin Durward devra son établissement, son rang et sa fortune, uniquement à son intelligence, à sa fermeté et à son courage. »



FIN

18625. — Tours, impr. Mame.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES ET DES MAISONS D'ÉDUCATION

FORMAT GRAND IN-8° — 1re SÉRIE

VOLUMES ORNÉS DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS

ANTIQUAIRE (L'), de Walter Scott. Adaptation par A.-J. Hubert.
A TRAVERS LE TYROL, par Jules Gourdault.
A TRAVERS LE ZANGUEBAR, par les PP. Baur et le Roy.
CHASSES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD (LES), par B.-H. Révoil.
CHEVALIERS DE RHODES (HISTOIRE DES), par Eugène Flandrin.
DERNIER DES MOHICANS (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
ESPAGNE (L'), par l'abbé Léon Godard; illustrations par Gustave Doré.
ESPION (L'), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
FABIOLA, OU L'ÉGLISE DES CATACOMBES, par Son Ém. le cardinal Wiseman.
FRANCE COLONIALE (LA), Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin et autres colonies françaises, par A.-M. G., membre de la Société de géographie de Paris, de la Société royale belge de géographie de Bruxelles, etc.
GÉNIE DU CHRISTIANISME, par le vicomte de Chateaubriand.
HISTOIRE NATURELLE EXTRAITE DE BUFFON ET DE LACÉPÈDE.
IRLANDE (L'), depuis son origine jusqu'aux temps présents, par F. Ganneron.
IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, par le R. P. de Gonnelieu. Dessins d'Hallez.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par le vicomte de Chateaubriand.
JÉRUSALEM DÉLIVRÉE (LA), traduit de l'italien.
LAC ONTARIO (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
LEÇONS DE LA NATURE (LES), par L. Cousin-Despréaux.
LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE, par l'abbé Bourassé.
MARTYRS (LES), par le Vte de Chateaubriand.
MÉMOIRES D'UN GUIDE OCTOGÉNAIRE, par F.-A. Robischung.
MOYEN AGE ET SES INSTITUTIONS (LE), par Oscar Havard.
PILOTE (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
PRAIRIE (LA), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
PREMIERS APOTRES DES GAULES (LES), par l'abbé Et. Georges (de Troyes).
QUATRE DERNIERS PAPES (LES), par Son Ém. le cardinal Wiseman.
QUENTIN DURWARD, de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert.
RÉVOLTE AU BENGALE (LA) **EN 1857 ET 1858**, par Arthur Mangin.
ROME, ses églises, ses monuments, ses institutions.
TUEUR DE DAIMS (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
UN TOUR EN SUISSE, par Jacques Duverney.
VIES DES SAINTS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE. Dessins de Rahoult.
VOYAGES DANS LE NORD DE L'EUROPE, par Jules Leclercq.
WAVERLEY, de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert.

BIOGRAPHIES NATIONALES

BAYARD (HISTOIRE DE), par A. Prudhomme.
BLANCHE DE CASTILLE (HISTOIRE DE), par Jules-Stanislas Doinel.
COLBERT, ministre de Louis XIV (1661-1683), par Jules Gourdault.
FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise (VIE DE), par Ch. Cauvin.
GODEFROI DE BOUILLON, par Alphonse Vétault.
HENRI DE GUISE LE BALAFRÉ, par Ch. Cauvin.
JEANNE D'ARC, par M. Marius Sepet, ancien élève de l'École des chartes.
JEUNESSE DU GRAND CONDÉ (LA), par Jules Gourdault.
LOUVOIS, d'après sa correspondance, 1641-1691, par le général baron Ambert.
MARÉCHAL DE VAUBAN (LE), 1633-1707, par le général baron Ambert.
MARECHAL FABERT (LE), par E. de Bouteiller, ancien député de Metz.
MONTMORENCY (LE CONNÉTABLE ANNE DE), 1415-1467, par le général baron Ambert.
RICHELIEU (LE CARDINAL DE), par Eugène de Monzie.
SAINT LOUIS ET SON SIÈCLE, par le vicomte Walsh.
SUGER, par Alphonse Vétault, ancien élève-pensionnaire de l'École des chartes.
SULLY ET SON TEMPS, par Jules Gourdault.
TURENNE (HISTOIRE DE), par L. Armagnac.

Tours. Imprimerie Mame